

هكنا من الال

Le Monde

Le Monde des livres

Régis Debray
par François Maspéro

Un cahier de 12 pages

CINQUANTE-DEUXIÈME ANNÉE - N° 19945 - 7 F

VENDREDI 3 MAI 1996

FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY - DIRECTEUR : JEAN-MARIE COLOMBANI

Yasser Arafat à Washington

Bill Clinton a réservé, mercredi 1^{er} mai, un accueil exceptionnel au président de l'Autorité palestinienne, Yasser Arafat. p. 2

Croissance en Algérie

Selon le FMI, la croissance économique algérienne sera de 3,2 % en 1996, supérieure à l'année précédente. p. 3

Franck Riboud à la tête de Danone

Le conseil d'administration du groupe devait désigner, jeudi 2 mai, Franck Riboud pour succéder à son père Antoine. p. 18

Les nouveaux films



Pascale Ferrar signa pour Arte et le grand écran *L'Age des possibles*, un exercice de style sur la classe de la jeunesse, sa gravité, son insouciance et la peur d'être adulte. Lire nos critiques et nos informations. p. 25, 26 et 27

Le Front national joue le social

Le nouveau discours « social » de Jean-Marie Le Pen cherche à séduire les électeurs des couches populaires. p. 6

Le gène de l'obésité

Des chercheurs français et américains ont mis en évidence un lien entre le gène de la leptine et l'obésité humaine. p. 21

Carpentras : le juge dessaisi

La Cour de cassation a dessaisi le juge d'instruction de Carpentras chargé de l'enquête sur la profanation du cimetière juif, en 1990. p. 11

L'alcool au stade

Le gouvernement est divisé sur la vente, à certaines conditions, d'alcool dans les stades. p. 9

Gens du Français

Jouer à la Comédie-Française est un privilège, mais on n'y fait pas forcément fortune. p. 13

Bateaux en fête

Plus de 2 500 bateaux, grands trois-mâts et bisquines, sont attendus à Brest du 13 au 20 juillet. p. 23

Abonnement : 3 DM ; Argentine-Guyane, 8 F ; Australie, 26 A\$; Belgique, 48 FB ; Canada, 2,35 \$ CAN ; Chili, 1 000 P. ; Espagne, 220 Ptas ; États-Unis, 14 \$; France, 200 F ; Grèce, 300 Dr ; Irlande, 1 400 Ir. ; Italie, 2 700 L ; Luxembourg, 46 Fl. ; Maroc, 10 DH ; Mexique, 14 000 P. ; Pays-Bas, 9 Fl. ; Portugal, 200 Esc. ; Royaume-Uni, 8 F ; Singapour, 800 S. ; Suède, 15 Kr. ; Suisse, 2,10 Fr. ; Tunisie, 1 Din. ; USA, 10 \$; USA (hors), 2,30 \$.

M 0147 - 0503 - 7 00 F

Un élève sur quatre ne sait pas lire ou calculer à l'entrée au collège

Le niveau général s'est pourtant élevé depuis vingt ans

LE MINISTRE de l'Éducation nationale a rendu public, jeudi 2 mai, le bilan des évaluations des connaissances des élèves en classe de CE2 et en sixième. Les statistiques de la direction de l'évaluation et de la prospective (DEP) montrent qu'une partie des élèves entre au collège en situation de grand échec scolaire. 6 % d'entre eux ne maîtrisent pas les compétences de base des deux disciplines fondamentales : la lecture et le calcul. Mais plus d'un quart (26 %) n'ont pas ces compétences dans les deux matières à la fois : ils ne savent pas lire correctement ou calculer. Dans un entretien au Monde, Claude Thélot, directeur de la DEP, estime que le collège ne permettra pas de remettre à niveau ces élèves en situation de très grand échec. « Pour beaucoup d'entre eux, en sixième, c'est trop tard », dit-il. M. Thélot note pourtant que « depuis 20 ou 30 ans, le niveau général des élèves a plutôt augmenté ». 45 000 élèves sont du système éducatif sans formation, contre 225 000 au milieu des années 70.



Lire page 10

Budget : M. Juppé cherche 60 milliards d'économies

Une réduction « draconienne » des dépenses en 1997

LE PREMIER MINISTRE a réuni, jeudi matin 2 mai, à Matignon, l'ensemble des membres de son gouvernement pour débattre avec eux de la préparation du projet de loi de finances pour 1997. Alain Juppé souhaite en effet mettre en chantier un plan d'économies sans précédent dans l'histoire économique récente du pays : le montant des crédits annuels devrait approcher 60 milliards de francs. À l'Hôtel Matignon, cependant, on insistait qu'aucun montant d'économies n'a encore été fixé, en soulignant qu'on est au début de la procédure budgétaire et que celle-ci devra se faire en concertation avec le Parlement. Malgré ces précautions, les services de M. Juppé précisent : « Le gouvernement va s'atteler dans le projet de loi de finances 1997 à une nouvelle baisse des charges publiques ». Le premier ministre a donc organisé cette rencontre avec l'équipe gouvernementale pour lui expliquer la procédure qui allait être retenue et demander à chaque ministre « une implication personnelle (...) dans l'examen de la perti-

nence et du degré de priorités de chacune des dépenses figurant au budget dont il a la responsabilité ».

Cette décision du premier ministre est la mise en œuvre d'une directive présidentielle. Lors de son déplacement, vendredi 26 avril, à Amiens, le chef de l'État avait déclaré : « Nous devons être draconiens dans la diminution de la dépense (publique). Il va bien falloir de gré ou de force avoir un changement de mentalité - je dirais presque une révolution de culture - bien comprendre que l'argent qu'on prend ou contribue, producteur ou consommateur, doit être dépensé avec un souci constant de le faire de la manière la plus efficace possible ».

Ces économies devraient servir d'abord à réduire le déficit budgétaire. Le souhait initial du ministre du budget était de ramener celui-ci de 257,8 milliards de francs en 1996 à 247,9 milliards de francs en 1997. La croissance plus faible que prévu contraindra aussi le gouvernement à plus de rigueur.

Lire page 30

Minamata et la conspiration du silence

TOKYO

Minamata, quatre villages entrecroisés comme une lettre dans l'histoire de la douleur humaine. Le nom de cette petite ville de Kyushu est lié au plus grand drame de la pollution industrielle au Japon : douze cents morts, dix mille malades empoisonnés par le mercure organique qui détruit le système nerveux et provoque paralysie, perte de l'ouïe et de la vue puis une fin atroce dans des tremblements convulsifs. Les photographies de ces enfants aux membres tordus comme des fleurs d'apocalypse furent la tragique expression des conséquences de la destruction de l'environnement par une croissance aveugle.

Quarante ans après que, le 1^{er} mai 1956, cette maladie dite alors des « chats qui dansent » - car ceux-ci titubèrent avant de se précipiter dans la mer pour s'y noyer - eut été reconnue et que, quelques mois plus tard, les premiers malades eurent reçu leur diagnostic, le drame de Minamata entre dans l'histoire : le dernier groupe de victimes a accepté le programme d'indemnisation du gouvernement, mettant fin

à une longue bataille juridique. Pendant près de vingt ans, l'usine chimique Chisso refusa d'admettre sa responsabilité. Bien que la relation entre l'intoxication par le mercure qu'elle déversait dans la mer et la maladie eût été établie, elle continua à rejeter ses déchets, contaminant plus profondément la mer. Quant au ministère de la santé, il refusa d'interdire la vente du poisson dont la consommation était à l'origine de la maladie. Ce n'est qu'au début des années 70, à la suite du procès intenté par les victimes contre l'usine qui dévorait leur vie, qu'une prise de conscience se manifesta.

Ce procès fut suivi de la mise en place de mesures de protection contre les nuisances et de la création de l'Agence pour l'environnement. Au-delà des cas jugés, les tribunaux condamnaient le primat de la croissance forcée et son corollaire selon lequel les nuisances étaient des ratés du « progrès » à endurer, comme autrefois la nation avait subi souffrances et privations pour le « bien de l'empire ».

L'usine chimique Chisso, implantée dans la région depuis 1908, c'était la richesse, une source de travail. Et, comme autrefois le vassal

allait vers le seigneur, les victimes avaient d'abord humblement demandé aide, compassion. Puis, devant l'ampleur du drame et l'indifférence hautaine des autorités, elles en appelèrent à la justice avec pour pilotes à conviction leurs corps mutilés et leurs enfants larves. Ce cheminement est retracé par l'un des livres les plus étonnants de la littérature contemporaine, *Mer de souffrances, terre de lumière*, de Michiko Ishimura, qui entra avec sensibilité dans la constellation de souffrances de Minamata.

Ce drame n'est pas qu'une page d'histoire qui se tourne. La même conspiration du silence s'est organisée dans l'affaire du sang contaminé qui a coûté la vie à 400 hémophiles. Dans les deux cas, Minamata et le sang, la course au profit a primé sur les risques encourus. L'ancien premier ministre Murayama a reconnu, en 1995, la responsabilité de l'État dans la propagation de la maladie de Minamata. Aujourd'hui, le ministre de la santé, Naoto Kan, s'emploie à faire la lumière dans l'affaire du sang contaminé.

Philippe Pons

Le cadeau fait à M. Eltsine

LES CONCESSIONS tout récemment faites à la Russie par ses créanciers ont de quoi frustrer l'extrême, la Roumanie de Nicolae Ceausescu refusait le moindre emprunt à l'étranger, et laissait dépérir les structures de son économie. L'Algérie, où l'indépendance a toujours été un thème politique hypersensible, avait beaucoup emprunté, opté pour le remboursement ponctuel, puis rogné sur la moindre importation pour tenter de boucler ses comptes. Jusqu'à ce qu'au début de 1994 ses problèmes insurmontables de balance des paiements la contraignent à solliciter auprès de ses créanciers des conditions de remboursement plus favorables.

Face à ce fardeau, les États concernés ont adopté au fil des ans trois types de stratégies : certains ont choisi la vertu à tout prix, d'autres ont réussi à élargir dans le temps leurs remboursements, voire à réduire leur stock de dette, d'autres, enfin, ont réalisé qu'ils avaient un « joker » politique à jouer avec leurs créanciers. Éliminant la première option, la Russie s'appuie sur les deux autres, en espérant y trouver le chemin de la prospérité.

Pour certains États, l'indépendance

compte avant tout, et seul le remboursement ponctuel des emprunts peut la garantir. À l'extrême, la Roumanie de Nicolae Ceausescu refusait le moindre emprunt à l'étranger, et laissait dépérir les structures de son économie. L'Algérie, où l'indépendance a toujours été un thème politique hypersensible, avait beaucoup emprunté, opté pour le remboursement ponctuel, puis rogné sur la moindre importation pour tenter de boucler ses comptes. Jusqu'à ce qu'au début de 1994 ses problèmes insurmontables de balance des paiements la contraignent à solliciter auprès de ses créanciers des conditions de remboursement plus favorables.

L'Inde, elle, avait connu de graves déséquilibres de ses comptes extérieurs en 1991-1992, mais avait choisi de poursuivre les remboursements, s'appuyant elle aussi sur une stratégie de recherche de l'indépendance. Sa situation macro-économique est relativement stabilisée depuis, et les investisseurs étrangers s'intéressent beaucoup à New Delhi.

Françoise Lazare

Lire la suite page 16

L'envers de l'aventure castriste



DANIEL ALARCON RAMIREZ dit « BENIGNO »

SON SURNOM, « Benigno », a fini par faire oublier son nom, Daniel Alarcon Ramirez. Converti dès l'âge de dix-sept ans dans la Sierra Maestra, fidèle de « Che » Guevara et l'un des rares survivants de l'aventure bolivienne, instructeur de la plupart des guerillas latino-américaines, acteur jusque sur le continent africain de la plupart des campagnes secrètes cubaines, ce *guajiro* (paysan) dans l'âme est l'incarnation même de l'héroïsme combattant dans l'aventure castriste. La proclamation, dès la première phrase de son livre-confession, qui paraît vendredi 3 mai en France, de sa « rupture avec le régime de Fidel Castro », est donc l'annonce de la désertion la plus retentissante et la plus symbolique subie par La Havane. Dans *Vie et mort de la révolution cubaine* (Payot), « Benigno » dévoile crûment l'envers du mythe castriste, tout en restant fidèle à ses idéaux de jeunesse. En exil en France, il a accordé au Monde son premier entretien. Au même moment, Régis Debray, qui a partagé les espoirs de « Benigno », publie *Loués soient nos seigneurs* (Gallimard), récit lucide de son « éducation politique » et chronique amère d'une fin de siècle, dans lequel il rend publique sa rupture avec Fidel Castro.

Lire « Le Monde des livres »

International	2	Guide culturel	27
France	6	Agenda	24
Société	10	Abonnements	24
Cronique	12	Météorologie	24
Horizons	13	Mots croisés	24
Entreprises	17	Culture	25
Finances	19	Communication	28
Aujourd'hui	21	Radiotélévision	28

PROCHE-ORIENT Soudieux de dissiper les tensions qui se sont fait jour entre Israël et la France lors de la récente opération militaire israélienne au Liban, M. Shimon Pérès a af-

firmé, mercredi 1er mai, à Paris, après un déjeuner avec Jacques Chirac, qu'il n'y avait pas de « contradictions entre les politiques française et israélienne ». ● A WASHINGTON, la veille,

M. Pérès s'était entendu réaffirmer par le président Clinton le soutien des États-Unis, qui ont conduit avec Israël des accords de coopération militaire et de lutte contre le terrorisme. Bill

Clinton a aussi reçu le président de l'Autorité palestinienne, Yasser Arafat, dont il a salué le courage pour sa lutte contre le terrorisme et pour l'abrogation de la charte de l'OLE. ● A

HÉBRON, en Cisjordanie, un religieux juif a été poignardé, mercredi, ce qui risque de retarder le redéploiement de Tsahal hors de cette ville, initialement prévu en mars.

Israël et la France « tirent les leçons » du récent conflit au Liban

Après avoir déjeuné, mercredi 1^{er} mai à Paris, avec Jacques Chirac, Shimon Pérès s'est félicité en son nom et en celui du président américain de la participation de Paris à la surveillance de la trêve au pays du Cèdre

SHIMON PÉRÈS sait comment tirer le meilleur parti d'un état de fait qu'il s'était pourtant employé à éviter. La France ayant réussi à s'imposer comme partie prenante à l'instauration de la trêve au Liban, le premier ministre israélien n'a pas hésité à dire, mercredi 1^{er} mai, au terme d'un déjeuner, à Paris, avec Jacques Chirac, qu'il n'y avait « aucune contradiction entre les politiques française et israélienne » à propos du pays du Cèdre.

Manière de faire oublier que le 21 avril encore, il refusait toute initiative française, affirmant publiquement que « le canal unique de négociations passe par les États-Unis d'Amérique ». Ce propos s'adressait au ministre français des affaires étrangères, Hervé de Charette, qui s'employait à apporter sa

contribution à l'arrêt des hostilités au Liban. M. Pérès n'a pas non plus hésité, mercredi, à se faire le porte-parole du président américain, Bill Clinton, qui serait « très content que la France participe à l'effort » destiné à régler « les choses entre la Syrie, le Liban et Israël ».

Propos contredits par avance par le *Washington Post*, auquel des responsables américains ont confié leur irritation, accusant la France d'avoir « failli faire capoter la mission Christopher en envoyant des messages contradictoires aux gouvernements arabes, à des moments délicats de la négociation ». Bien qu'aujourd'hui la courtoisie ait repris le dessus, le secrétaire d'État américain avait, lui aussi, au cours de sa mission, exaspéré les diplomates français et l'on avait assisté à quelques scènes cocasses

de porte-parole se disputant la paternité des idées proposées pour un cessez-le-feu.

En termes qui ne sont peut-être pas uniquement diplomatiques, la porte-parole de la présidence de la République française, Catherine Colonna, a déclaré, mercredi, que M. Chirac et M. Pérès étaient désireux de « tirer les leçons des dernières semaines et de se tourner vers l'avenir », de faire en sorte que la trêve ne soit pas seulement la fin d'une crise mais « le début d'un nouveau chapitre ».

LA GRATITUDE DE BEYROUTH

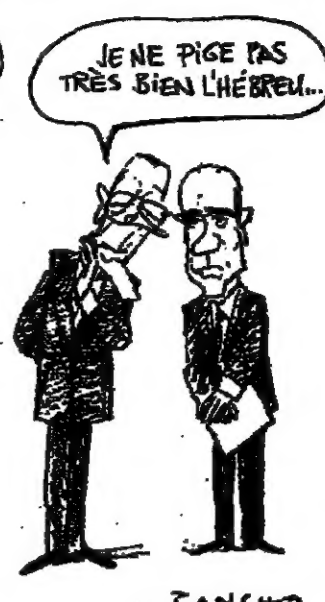
En clair, cela signifie que le premier ministre israélien entend faire le meilleur usage des relations que la France entretient avec le Liban et la Syrie, ainsi que des contacts qu'elle maintient avec l'Iran, pour obtenir l'application de l'« arrangement » sur la base duquel la trêve a été proclamée, samedi 27 avril.

M. Pérès veut aussi tirer le meilleur parti du fait que, pour la première fois, c'est le gouvernement libanais – et non pas le Hezbollah – qui est lié par la trêve et que, pour la première fois aussi, la Syrie se porte officiellement garante de l'accord puisque, avec le Liban, les États-Unis, la France et Israël, elle fera partie du Groupe de surveillance du cessez-le-feu.



Paris peut éventuellement servir de relais pour faire passer des messages.

Pour le reste, le premier ministre israélien a répété une antienne classique, à savoir que son pays « n'a aucune ambition territoriale ou politique au Liban ». Il a réaffirmé que l'État juif était disposé à « participer à l'essai de reconstruction du Liban », où l'opération israélienne « Rains de la colère »



n'en aura pas moins fait cent soixante-quatre morts, dans leur écrasante majorité des civils, et provoqué des dégâts estimés à 1 milliard de dollars. Plus concrètement, M. Chirac et M. Pérès ont discuté de la mise en place du Groupe de surveillance de la trêve, thème dont l'ambassadeur des États-Unis auprès de l'ONU, Madeleine Albright, avait discuté, la veille, à Paris, avec M. de Charette.

Ils sont convenus que ledit Groupe devait se réunir « sur place ou dans la région », ce qui est contraire au projet initial de M. Christopher de faire siéger le Groupe à Washington. M. Chirac a été invité à se rendre en Israël, ce qu'il pourrait faire à l'automne.

La veille, le président de la République avait reçu son homologue libanais, Elias Hraoui, venu lui dire la « gratitude du Liban », à la fois pour l'initiative diplomatique et pour l'aide humanitaire et technique – à propos des installations électriques détruites par l'aviation israélienne – au Liban. Paris en tout cas n'a pas l'intention d'arrêter en si bon chemin. M. Chirac a mis l'accent sur la nécessité d'accélérer les choses et de passer à l'application de la résolution 425 du Conseil de sécurité de l'ONU – qui prévoit le retrait d'Israël de tout le territoire libanais – et au désarmement du Hezbollah.

La France continuera d'« apporter ses idées, sa détermination et son engagement pour que l'arrangement [sur la base duquel le cessez-le-feu a été proclamé] soit suivi dans les délais les plus courts de la reprise du processus de paix » au Proche-Orient, avait déclaré, mardi, M. de Charette devant l'Assemblée nationale.

Mouna Naïm

« Square de la tolérance »

Dédiée à la mémoire de l'ancien premier ministre israélien Itzhak Rabin, assassiné le 4 novembre 1995 par un extrémiste juif, une œuvre intitulée *Square de la tolérance* a été inaugurée, mercredi 1^{er} mai, dans les jardins de l'UNESCO, à Paris, en présence de Shimon Pérès et de Leah Rabin. « L'intolérance qui a tué Rabin ne pourra jamais tuer notre détermination » à faire la paix, a déclaré M. Pérès. L'actrice Anouk Aimée a lu un poème écrit par le directeur de l'UNESCO, Federico Mayor, en l'honneur d'Itzhak Rabin. La cérémonie a été ouverte par une chanson de l'interprète israélienne Zehava Ben. « En solidarité avec les victimes civiles libanaises », les pays arabes ont boycotté la cérémonie.

M. Clinton apporte un soutien ostensible à M. Pérès et à M. Arafat

WASHINGTON

de notre correspondant

Shimon Pérès et Yasser Arafat ont trouvé à Washington ce qu'ils étaient venus chercher : un soutien diplomatique ostensible de Bill Clinton, qui n'a ménagé à aucun de ses hôtes les preuves de la solidarité des États-Unis. Ceux-ci, en retour, ont souligné que le chef de la Maison Blanche était le meilleur avocat du processus de paix. M. Clinton renforce ainsi sa réputation de « faiseur de paix ». A six mois de l'élection présidentielle américaine, ce n'est pas chose négligeable.

Ce sont des préoccupations politiques voisines que le chef du gouvernement israélien et celui de l'Autorité palestinienne avaient à l'esprit : avant les élections israéliennes du 29 mai, le premier ne peut que se féliciter d'un nouveau « coup de pouce » de Washington. Quant au second, il acquiert une respectabilité politique renforcée, utile pour obtenir le soutien des pays donateurs.

DES RISQUES POUR LA PAIX

Comme l'a confirmé M. Pérès, mercredi 1^{er} mai, à son retour à Jérusalem, les relations entre Israël et les États-Unis ont atteint « un nouveau sommet », et rares sont les pays qui peuvent se flatter de bénéficier, comme l'État juif, d'une telle amitié et compréhension de la part de Washington, ainsi qu'en témoigne la signature de plusieurs accords militaires. Mais la célébration de l'amitié israélo-américaine

Coopération militaire

Outre une aide financière de 100 millions de dollars (plus de 500 millions de francs) sur deux ans, les États-Unis fourniront à Israël du matériel sophistiqué pour prévenir des attentats (détecteurs de bombes) et se défendre contre les tirs de roquettes Katioucha et de missiles balistiques. Les États-Unis vont accélérer la mise au point d'un système antimissiles, qui devrait être opérationnel, à la fin de 1997, et sera financé à 28 % par Israël.

En attendant, Washington va livrer à l'État juif l'arme antimissiles Phalanx (canon ultrarapide) qui équipe la marine américaine. Israël bénéficiera aussi d'un système d'alerte instantanée, par images satellites, des tirs de missiles ennemis.

hôte pour la décision « historique » prise le 24 avril par l'OLP de supprimer de sa Charte les articles qui prônaient l'« élimination du sionisme de la Palestine ».

M. Clinton a souligné que, « dans des circonstances difficiles »,

M. Arafat a « respecté ses engagements », ce qui montre qu'il « prend des risques pour la paix ». Les États-Unis ont apprécié les efforts déployés par la direction de l'OLP pour mettre un terme aux activités des extrémistes islamistes. Semblable satisfait a été décerné par M. Pérès : « Pour la première fois pendant ce siècle, les Palestiniens combattent le terrorisme », a dit le premier ministre israélien, à New York.

FAIBLE ASSISTANCE FINANCIÈRE

M. Clinton était ainsi venu à l'aise pour évoquer les mesures destinées à « améliorer le bien-être des Palestiniens ». C'est-à-dire l'aide financière américaine. Les États-Unis n'ont encore déboursé que 175 millions de dollars sur les 500 millions (environ 2,5 milliards de francs), aux cinq ans, qu'ils ont promis en 1993. Et, pour le moment, ils n'ont pas l'intention d'augmenter cette aide.

M. Arafat s'est plaint de la faiblesse des déboursés de l'assistance financière par rapport aux quelque 2,2 milliards de dollars promis par la communauté internationale.

A l'occasion d'un entretien avec James Wolfensohn, le président de la Banque mondiale, il a affirmé que « beaucoup de donateurs ont fait des promesses, mais peu ont

payé ». M. Wolfensohn et M. Arafat ont présidé la cérémonie de signature d'un prêt de 20 millions de dollars de la Banque mondiale pour développer les infrastructures et créer des emplois dans les territoires palestiniens.

Le Congrès américain demeure réservé : le républicain Benjamin Gilman, président de la commission des relations internationales de la Chambre des représentants, continue de bloquer un versement de 10 millions de dollars à l'OLP et, mardi, le Sénat a voté une résolution pour réclamer l'extradition aux États-Unis d'Abou Abbas, responsable du détournement, en 1985, du paquebot *Achille Lauro*. Soudieux de ne pas envenimer ses relations avec le Congrès, M. Arafat s'est borné à rappeler qu'Abou Abbas a entériné les modifications de la Charte palestinienne.

L'échec électorale du 29 mai aura dominé la visite de M. Pérès à Washington. L'insistance avec laquelle ce dernier a remercié le président américain montrait à quel point il était sensible à l'avantage politique ainsi recouvert face au chef du Likoud, Benjamin Netanyahu. Celui-ci avait critiqué le « voyage électoral » de M. Pérès à Washington. La Maison Blanche a évidemment démenti toute attitude partisane : « Le président, c'est bien connu, n'essaimait jamais de s'ingérer dans les affaires politiques intérieures d'un autre pays », a déclaré le porte-parole de la présidence.

Laurent Zecchini

Les Libanais, unis dans la douleur, ont enterré les 102 « martyrs » de Cana

CANA (Liban sud)

de notre envoyé spécial

Un dans sa douleur, le Liban tout entier – officiels et personnalités de tous bords, dignitaires religieux de toutes confessions, anonymes de toutes régions – a rendu, mardi 30 avril, à Tyr, un solennel hommage aux cent deux civils tués, le 18 avril, par un obus israélien, dans un poste de la Force interarmes des Nations unies au Liban (Finul). Le grandiose amphithéâtre romain de Tyr a servi de cadre à cette cérémonie à laquelle s'étaient joints le général polonais Stanislaw Wozniak, commandant en chef de la Finul, le ministre d'État syrien aux affaires de la présidence, Wafiq El Fadel, et l'ambassadeur d'Iran au Liban, Hamayoun Ali Zada.

« Israël a voulu détruire le Liban, il n'a fait que renforcer son unité. Un nouveau Liban est né, le 18 avril, à Cana », a proclamé dans son oraison funèbre, Cheikh Mohammed Mehdi Chamseddine, qui s'adressait à plusieurs milliers de personnes, en tête desquelles se tenaient le premier ministre, Rafic Hariri, le président du Parlement, Nabih Berri, et un grand nombre de ministres et de députés. Président du Conseil supérieur chiite, Cheikh Chamseddine a conduit la prière pour les cent victimes chiites et la seule victime chrétienne de ce mas-

sacre de Cana, village mixte où coexistent chrétiens et chiites.

Les cent deux cercueils de bois blanc recouverts du drapeau libanais ont ensuite été acheminés vers Cana, à 9 kilomètres de Tyr. Tout le long de la route, les habitants des villages voisins agitant des drapeaux libanais ou des fanions noirs s'étaient massés pour un adieu silencieux. La mise en terre des défunts s'est déroulée dans un cimetière aménagé spécialement à côté du quartier général du contingent fidjien de la Finul, où, à ce lieu du drame, s'est en revanche déroulée dans une atmosphère trépidante l'histoire, familière des victimes en pleurs et villageois hurlant leur peine. Plus de dix mille personnes avaient investi les abords du cimetière, criant tout à la fois « Allah Akbar ! (Dieu est le plus grand) Mort à Israël ! Mort à l'Amérique ! ».

Sur une grande banderole noire, dominant le cimetière, et signée « Le peuple du Liban sud », on pouvait lire : « Le massacre de Cana est le témoignage du terrorisme israélien. Le 18 avril a été décrété, « journée nationale du souvenir », afin, a déclaré M. Hariri, « que les martyrs tombés du fait de l'agression israélienne puissent survivre dans la conscience des Libanais et que nous leur gardions une place dans l'Histoire ».

Françoise Chépoux

Le redéploiement israélien hors de Hébron risque une nouvelle fois d'être retardé

JÉRUSALEM

de notre correspondant

En prévision du redéploiement des troupes israéliennes, la tension est montée de plusieurs crans, mercredi 1^{er} mai à Hébron, où 450 colons juifs extrémistes se sont installés au cœur d'une ville de 120 000 habitants arabes. Tandis que la Knesset, réunie en session extraordinaire à la demande de l'opposition de droite, débattait de l'opportunité de tenir ou non l'engagement pris avec Yasser Arafat, chef de l'Autorité palestinienne, d'évacuer l'essentiel de la ville, la semaine prochaine, un colon religieux âgé d'une soixantaine d'années a été poignardé sur le marché arabe de la vieille cité.

L'homme, résidant à Kiryat Arba, haut lieu des colons extrémistes de Cisjordanie occupée, était considéré par les médecins, mercredi soir, comme hors de danger.

Aussitôt placée sous couvre-feu, tandis que l'armée procédait aux arrestations habituelles de jeunes Palestiniens – le coupable n'a pas été arrêté –, la ville, où les militants du Mouvement de la résistance islamique (Hamas) sont nombreux, redoute que ce nouvel attentat retarde encore le redéploiement espéré. Nul doute, pour le maire palestinien de la cité, Moustapha Natsah, que l'agresseur ait tenté, par son geste, d'« empêcher la sortie des soldats de l'occupation » en don-

nant aux colons le prétexte qu'ils cherchent.

Retiré, dans la soirée, à Tel Aviv, de sa tournée américaine, et de son escalade à Paris, le premier ministre israélien, Shimon Pérès, a déclaré qu'il n'avait « pas l'intention de retarder le redéploiement de Hébron si l'armée ne soulève pas de problème de sécurité ». Le Shin Beth, le service de sécurité intérieure, y serait favorable, mais plusieurs généraux en charge des territoires occupés estiment qu'il est « trop tôt » et Or On, vice-ministre de la défense, a déclaré, mercredi, qu'il « voudrait mieux attendre après les élections du 29 mai ». Convaincus, à tort ou à raison, que la droite, qui s'est en-

gagée à ne pas retirer Tsahal de Hébron, va l'emporter, les représentants des colons, soutenus par les trois partis ultra-orthodoxes de la Knesset, réclament la même chose.

TERRAINS CONQUIS

Au terme de l'accord israélo-palestinien signé, en septembre 1995, à Washington, Israël aurait dû « redéployer », en mars, ses troupes hors de la deuxième ville de Cisjordanie. Après la récente vague d'attentats-suicides qui ont tué une soixantaine de personnes en Israël, Shimon Pérès avait « gelé » le processus et posé comme condition l'annulation par l'OLP de articles de sa Charte nationale

qui préconisait la destruction de l'État juif, ce qui a été fait, le 24 avril. M. Pérès a promis qu'en retour « Israël honorerait ses engagements » envers les Palestiniens. Selon les accords, les soldats israéliens doivent se retirer de l'essentiel de la ville arabe. Plus d'un millier de militaires resteront, cependant, au centre de la cité pour protéger les colons extrémistes qui s'y sont installés depuis une vingtaine d'années.

Située à quelques centaines de mètres des trois colonies juives, une ancienne église devenue mosquée il y a sept siècles, puis partagée en deux en 1967 pour faire place à une synagogue, restera aussi sous le contrôle exclusif de

l'armée israélienne. Selon la tradition des trois religions monothéistes, les restes du patriarche Abraham-Ibrahim y seraient ensevelis.

Enfin, d'autres forces israéliennes resteront en place à la limite de la ville où s'est édifiée, essentiellement sur des terres arabes confisquées, la colonie de Kiryat Arba qui abrite aujourd'hui plus de six mille résidents. Pour relier cette colonie à Jérusalem, Israël a percé ces derniers mois, sur des terrains palestiniens confisqués, une nouvelle route qui contourne les villes arabes de Hébron et de Bethléem.

Patrice Claude

L'économie algérienne connaît une très fragile embellie

Les bons résultats de l'agriculture favorisent la croissance

Les pluies dont a bénéficié l'Algérie au cours de l'hiver ont permis d'augmenter, en 1996, une croissance économique supérieure à celle de

1995 (3,2 % selon le FMI), alors que la plupart des spécialistes tablent sur une croissance zéro. Les autorités locales peuvent en attendre un

soutien accru des institutions financières internationales à un moment où la balance commerciale du pays est positive.

MALGRÉ l'insécurité et l'immobilisme politique, l'économie algérienne affiche quelques signes d'amélioration. Ainsi, selon le Fonds monétaire international (FMI), l'une des rares sources d'informations disponibles, la croissance économique a atteint 3,2 % en 1995. Venant après deux ans de récession, le résultat constitue une divine surprise pour les dirigeants locaux. Jusqu'alors, la plupart des spécialistes tablaient sur une croissance proche de zéro.

Plus étonnant encore, l'Algérie affiche, depuis le début de l'année, une balance commerciale positive (800 millions de dollars environ, soit 4 milliards de francs au titre du premier trimestre). La chute des réserves en devises, jugée préoccupante par les tuteurs de l'Algérie, le FMI et la Banque mondiale (*Le Monde* du 12 janvier), serait donc écartée.

Autre bonne nouvelle, les pluies ont été abondantes cet hiver. Les récoltes promettent d'être exceptionnelles et la croissance de

l'économie en témoignera. Pour peu que la production d'hydrocarbures suive, que le programme de construction de logements ne prenne pas de retard, elle atteindra 5,8 % en 1996, selon les prévisions du FMI.

Dans ces conditions, il est probable que la prochaine « revue » du FMI – bilan périodique de l'économie – décrivera un satisfecit global à l'équipe dirigeante. Présentée au conseil d'administration du Fonds en juin, elle fait l'objet de réunions préparatoires d'experts à Washington, Genève et Rome, Alger étant exclu pour des raisons de sécurité.

Bon élève aux yeux du FMI et de la Banque mondiale, l'Algérie l'est d'autant plus que le pays amorce, à pas comptés, une politique de privatisation de ses entreprises. Une chaîne espagnole vient de prendre en main la gestion de deux complexes hôteliers publics non loin de la capitale. L'Hôtel Hilton, situé dans la banlieue d'Alger, est désormais totalement contrôlé par le groupe

sud-coréen Daewoo, qui prévoit de le ouvrir cet été. La presse, de son côté, publie des placards annonçant la cession au privé d'unités textiles et agroalimentaires. Enfin, la privatisation d'un premier établissement financier, la Banque de développement local (BDL), est programmée pour la fin de l'année.

MENACE DE DÉVALUATION L'Algérie est pourtant loin d'être tirée d'affaire. « Le léger mieux perceptible est récent et fragile. On ne peut en tirer aucune conclusion », souligne un banquier. Témoin, l'amélioration de la balance commerciale. Fruit à la fois d'une augmentation des exportations d'hydrocarbures – les cours du pétrole sont orientés à la hausse – et d'un effritement des importations comparées à celles de l'hiver dernier, le phénomène pourrait bien n'être qu'un feu de paille. En mars, les achats algériens à l'étranger ont, semble-t-il, repris de plus belle. Le schéma de 1995, marqué par un bon début

d'année et une suite catastrophique, pourrait donc se renouveler.

D'autres chiffres, qui permettraient d'avoir une vue plus exacte de la situation, manquent. Bien qu'en baisse, l'inflation demeure élevée, de l'ordre de 20 % l'an. La croissance réelle de l'économie reste une donnée floue. Les investissements périclitent. Le chômage ne diminue pas.

Or le temps presse. Dans moins de trois ans s'achèvera le programme d'ajustement, synonyme pour l'Algérie de libéralisation économique mais aussi d'allègement du service de la dette extérieure. En 1998, le remboursement des échéances va de nouveau peser sur le pays. En effet, il faudra y consacrer près de la moitié des recettes d'exportation, au lieu de 32 % en 1995. Montant très élevé qui fait planer la menace d'une nouvelle dévaluation du dinar, la monnaie nationale, et d'un nouveau plan d'ajustement.

Jean-Pierre Tuquoi

Les manifestations du 1^{er} mai dans le monde

Trois personnes ont été tuées en Turquie. En Russie, les rassemblements ont servi de tribunes aux candidats de l'élection présidentielle

LES DÉFILÉS du 1^{er} mai ont pris une signification particulière cette année en Russie où les rassemblements ont servi de tribunes aux protagonistes de l'élection présidentielle du 16 juin. Le président Boris Eltsine, s'adressant à quelque 10 000 manifestants à Moscou, a invité les Russes à faire « le bon choix ». Tenant trois roses roses à la main, il a parlé durant quinze minutes, avant de prendre un bain de foule. Le candidat du Parti communiste, Guennadi Ziouganov, s'adressant également à quelque 10 000 personnes, a affirmé que seule une annulation ou une falsification du scrutin pourrait empêcher d'accéder à la présidence. A Saint-Pétersbourg, 25 000 manifestants, brandissant des portraits de Lénine, ont appelé à « lutter pour le communisme ». Des manifestations rivales ont également réuni 8 000 démocrates et 20 000 communistes à Minsk. En Ukraine, 8 000 personnes ont défilé à Simferopol, en Crimée, pour réclamer une restauration de l'URSS.

A La Havane, la très officielle « marche du peuple combattant » a mobilisé des centaines de milliers de personnes, selon des estimations officielles, en présence du président Fidel Castro et des principaux dirigeants cubains. En revanche, à Varsovie, des étudiants ont tourné en dérision les anciens défilés officiels en arborant des portraits de Karl Marx et une pancarte sur laquelle on pouvait lire : « Nous saluons le camarade Brejnev ! ». Au préalable, ces manifestants avaient jeté une nuée de pétards sur le cortège des anciennes formations communistes auquel participaient le général Jaruzelski et l'ex-premier ministre, Jozef Oleksy. A Belgrade, plusieurs centaines de personnes ont manifesté silencieusement avec pour slogan « Pain, paix, démocratie ».

En Europe de l'Ouest, les affrontements les plus remarquables se sont déroulés en Turquie où trois personnes ont été tuées et des dizaines d'autres blessées, dont une cinquantaine de policiers, lors d'une manifestation à Istanbul qui avait rassemblé quelque 50 000 personnes. En Allemagne, dix-huit policiers ont été légèrement blessés au cours d'incidents à Berlin. Un policier a été légèrement blessé en Espagne et plusieurs sympathisants des indépendantistes basques ont été

interpellés lors d'acrochages à Pamplune (Navarre). En Belgique, plusieurs ministres socialistes du gouvernement ont été conspués, lors de différentes manifestations, par des enseignants protestant contre un plan de restructuration dans le secondaire francophone. A Rome, c'est sous le signe de la fête que les syndicats italiens ont organisé le 1^{er} mai pour célébrer la victoire de la gauche aux élections législatives du 21 avril. Un concert de six heures, avec en vedette la rock star britannique Sting, a conclu le

Le PC chinois annonce des « difficultés » pour les travailleurs

Le dernier grand pays dont les prolétaires sont censés être les « maîtres » s'est vu annoncer, pour la première fois explicitement, à l'occasion du 1^{er} mai, que ses « serviteurs » suprêmes, les dirigeants du Pénat, prévalaient des secousses sociales dans la transformation du pays. L'éditorial du *Quotidien du peuple* a fait preuve d'une humilité inaccoutumée en prédisant que, dans la mutation en cours, « certains travailleurs seront quelque peu affectés et leur vie connaîtra certaines difficultés ». « C'est là quelque chose que le parti [communiste] s'efforce d'éviter sans y arriver totalement, et cela exige une dose de compréhension et de soutien de la part des travailleurs », ajoute l'éditorialiste, parlant au nom de la haute direction du régime. (Corresp.)

traditionnel défilé dans la capitale italienne. En Asie, d'importantes manifestations ont notamment eu lieu au Japon où plus de deux millions de travailleurs ont participé à 1 100 rassemblements qui ont pris la forme d'une déclaration de guerre au chômage. Le premier ministre, Ryutaro Hashimoto, a pris la parole lors d'un rassemblement organisé à Tokyo sous la tutelle de la Confédération des syndicats japonais, une première au Japon. Autre première, en Afrique : au Swaziland, plus de 40 000 travailleurs se sont rassemblés pour célébrer le 1^{er} mai, désormais jour férié mais non payé. (AFP)

Au Nigeria, la presse d'opposition vit dans la clandestinité

LAGOS

de notre envoyée spéciale « Vous voulez rencontrer notre rédaction en chef ? Alors suivez-nous. » Après un coup d'œil circulaire pour déceler dans la foule une possible surveillance policière, le conducteur de cette voiture, estampillée « presse », prend le chemin d'un quartier industriel du nord de Lagos, laissant derrière lui l'adresse légale de l'hebdomadaire *The News*, l'une des bêtes noires du régime militaire. Direction : une modestie jumarière où se cache une équipe de journalistes qui doivent fuir les autorités.

Dans ce quartier, les journalistes s'installent dans des locaux modestes composés de deux pièces. Le journal du matin *A.M. News* – 40 000 exemplaires produits dans des conditions acrobatiques. Pénalisée sur la porte, une affiche du Syndicat des journalistes nigériens (NUJ) rappelle que plusieurs de ses membres sont en prison, dont quatre journalistes lourdement condamnés, en juillet 1995, dans le procès d'une tentative de putsch contre le général Sani Abacha. On entend ronfler les rotatives sur lesquelles tourne la prochaine édition de *Tempo*, l'autre hebdomadaire du groupe, qui tire de 50 000 à 75 000 exemplaires.

« C'est plus facile de produire un hebdo qu'un

quotidien sans se faire remarquer », affirme Baba-femi Ojuda, responsable de *A.M. News*. A cause de la répression, nous avons six locaux différents pour protéger les titres que nous publions, et surtout le service distribution qui est « top secret ». Ici, l'imprimeur nous héberge parce que nous le payons rubis sur l'ongle. Ma grande crainte est qu'il nous mette dehors si les forces de sécurité nous laissent des bombes incendiaires, comme elles ont fait, fin décembre, contre nos bureaux.

EVITER LES SAISIES D'autres rédactions tout aussi persécutées, comme celle de *Tempo*, se sont imposées des règles de fonctionnement draconiennes. Les jeunes journalistes déposent leur copie dans un endroit discret, où quelqu'un viendra la ramasser pour l'apporter aux senior editors, qui changent fréquemment de domicile. Il faut déployer des trésors d'astuce pour que les exemplaires péniblement imprimés ne soient pas saisis avant leur mise en circulation, guetter le matin, sur leur trajet habituel, les camionnettes chargées de distribuer des titres moins menacés, glisser quelques billets dans la main du chauffeur. Par intérêt commercial autant que par sympathie, quelques milliers de « sans-grade » – ouvriers im-

primeurs, chauffeurs, vendeurs et clients – se prêtent à cette petite guérilla d'un David armé de son seul stylo défilant un Goliath en uniforme kadi.

Les intrépides rédacteurs de *News*, *Tempo* et du *Sunday Magazine*, les animateurs de *Radio-Liberty* – station clandestine lancée par l'écrivain Wole Soyinka qui devrait reprendre, d'ici à l'été, ses émissions dans l'ouest du pays – ne sont qu'une infime minorité parmi les 20 000 professionnels de la presse écrite et audiovisuelle que compte le Nigeria. Mais ils sont une référence, même pour ceux de leurs collègues qui considèrent le régime militaire comme « un mal nécessaire ».

Les militaires eux-mêmes hésitent entre dureté et souplesse : si leur première réaction est de casser le baromètre qui annonce, trop souvent à leur goût, la température, ils savent aussi qu'une presse turbulente est une soupe de sécurité. « Si l'on voulait vraiment une révolution au Nigeria, il suffirait d'interdire tous les journaux », résume Paul Adams, correspondant local du *Financial Times*, inculpé, en janvier, de « détention de documents séditeux ». Réflexion faite, le pouvoir vient d'abandonner les poursuites qu'il avait engagées contre lui.

Michèle Marignies

La stabilité politique en Asie du Sud-Est est le fruit d'un exceptionnel dynamisme économique

HAUTES de 450 mètres, les silhouettes de tous jumeaux de bureaux, dont la construction s'achève, dominent déjà l'horizon de Kuala Lumpur, la capitale malaisienne. Quant aux officiers vietnamiens, ayant mieux pris la mesure des faiblesses de leur système bancaire et financier, ils n'ont plus avancé la date de l'ouverture d'un premier marché boursier à Ho Chi Minh-Ville. Mais ni les grandes entreprises des uns ni les prudences des autres n'obtiennent une évidence : en 1995, le taux de croissance a été de 8,6 % en Malaisie et de 9,3 % au Vietnam.

On peut en dire autant des autres économies de la région. En dépit de

pénuries de riz et d'une criminalité inquiétante, la reprise amorcée aux Philippines en 1994 (4,3 %) s'est consolidée en 1995 (3 %). A Singapour, un « atterrissage », en douceur s'est amorcé avec un taux de croissance de 8,3 % en 1995 au lieu de 10,1 % l'année précédente. De dévastatrices inondations en Thaïlande n'ont eu qu'une légère incidence sur l'expansion (8,3 % au lieu de 8,6 % prévus). Un flot continu d'investissements étrangers a contribué à nourrir une forte croissance en Indonésie (7,3 %). La Birmanie, elle-même, tire quelques dividendes d'un premier afflux de capitaux étrangers, avec un taux d'expansion situé dans une four-

chette de 7 % à 8 % en 1995, au lieu de 5,9 % en 1994.

L'Asie du Sud-Est demeure donc la région la plus dynamique du monde. Pour s'être déjà un peu égarés à plusieurs reprises, les experts se hasardent moins à prévoir un ralentissement de cette forte expansion économique d'ici à la fin du siècle. La stabilité politique est largement le fruit d'un exceptionnel dynamisme économique drainé, en grande partie, par des exportations.

La raison est évidente : les économies émergentes de la région n'ont pas encore fait le tour de leur potentiel. Même lorsque l'une des locomotives du « miracle » de l'Est

asiatique, le Japon, marque à tout le moins une pause, les autres – Corée du Sud, Taïwan, Hongkong, Singapour, ainsi que certaines régions de Chine – assurent le relais, alors que les derniers wagons, tel le Vietnam, ne font que s'ébranler.

Le mouvement de délocalisation entamé, l'an dernier, avec la forte appréciation du yen ne s'est pas dément depuis lors, encourageant une nouvelle vague d'investissements nippons en Asie du Sud-Est. En outre, l'amorce d'une zone de libre-échange de l'Association des nations de l'Asie du Sud-Est (Asean) a tendance à renforcer le courant d'investissements étrangers.

En 1995, les économies émergentes d'Asie du Sud-Est, menacées par une inévitable surchauffe après des années de rapide expansion, se sont surtout efforcées d'enrayer une relance de l'inflation (Malaisie, Thaïlande, Indonésie).

Cependant, les succès ne se démentent pas. En 1970, les exportations de la Malaisie s'élevaient à 4 milliards de dollars, dont 15 % seulement de produits manufacturés. En 1994, ces derniers ont représenté 78 % des 153 milliards d'exportations de cette fédération. L'Indonésie, quant à elle, a aussi réussi à diversifier ses exportations : les produits pétroliers représentent moins de la moitié des exportations, au lieu de 80 % à la fin des années 70. Les exportations de la Thaïlande sont supérieures, pour leur part, à celles de l'Inde.

Jean-Claude Pomonti

Les nationalistes hindous ont le vent en poupe en Inde

223 MILLIONS des 600 millions d'électeurs indiens sont appelés à se rendre aux urnes, jeudi 2 mai, pour la deuxième phase d'élections législatives qui se déroulent le 7 mai. Les forces de l'ordre ont été mises en alerte maximale dans l'état du Bihar, considéré comme le plus violent du pays. Quelque 300 000 arrestations préventives ont été faites dans cet Etat ainsi que dans celui de l'Uttar Pradesh. Ce scrutin s'annonce sous de mauvais auspices pour le Parti du Congrès, qui a essuyé, mercredi 1^{er} mai, une nouvelle déconvenue avec la démission de deux gouverneurs issus de ses rangs. Motilal Vohra et P. Shiv Shankar, en poste respectivement

dans l'Uttar Pradesh et le Kerala, sont mis en cause dans un scandale de pots-de-vin qui a déjà provoqué la démission de sept ministres.

Plusieurs sondages d'opinion créditent les nationalistes hindous du Bharatiya Janata Party (BJP) du plus grand nombre de sièges. Le dernier en date, publié, jeudi 2 mai, par le magazine *Outlook*, donne au BJP une avance de 48 députés sur le Parti du Congrès. Aucune formation ne devrait toutefois enlever la majorité absolue à la Chambre basse, qui compte 545 sièges. Le premier ministre Narasimha Rao a brandi, mercredi, la menace d'un pays livré « à l'anarchie et à la confusion » en cas

de victoire des nationalistes hindous, qu'il a dénoncés comme « antihindous ».

La campagne électorale a aussi été marquée par une nouvelle controverse entre hindous et Pakistais au sujet du Cachemire, où les opérations de vote vont être organisées les 7, 23 et 30 mai. Le ministre des affaires étrangères a qualifié d'« inacceptables et provocants » les propos de l'ambassadeur du Pakistan à New Delhi, qui avait affirmé que le gouvernement indien s'apprêtait à triquer les élections au Cachemire, théâtre d'une guérilla musulmane depuis la fin des années 80. Les partis d'opposition ont réclamé son expulsion. (AFP)

GEORGES DUBY

DAMES DU XII^e SIÈCLE III

Eve et les prêtres



Bibliothèque des HISTOIRES GALLIMARD

Les indépendantistes du Kosovo perdent patience face à l'intransigeance serbe

Les incidents violents qui ont fait sept morts en une semaine, fin avril, dans cette province du sud de la Serbie peuplée en majorité d'Albanais, inquiètent les Occidentaux et les pays limitrophes

Relégué au second plan pendant la guerre en Croatie et en Bosnie, le problème du Kosovo, province du sud de la Serbie où la population est majoritairement albanaise, soumise à la répression serbe, revendique l'indépen-

dance, continue de menacer la stabilité de la région. Plusieurs incidents armés, qui ont fait sept morts en une semaine, fin avril, inquiètent vivement les chanceliers occidentaux et les pays limitrophes qui

redoutent une escalade dangereuse. Pour la première fois, ces violences ont opposé des Albanais non seulement aux forces de l'ordre serbes mais aussi à des civils serbes. L'engrenage est d'autant plus périlleux

qu'après les accords de Dayton sur la Bosnie, les Albanais du Kosovo savent ne plus pouvoir compter sur un soutien occidental. La politique de résistance passive prônée par la Ligue démocratique du Kosovo (LDK)

pourrait être remplacée par une stratégie plus offensive. De son côté, le président de la Serbie, Slobodan Milosevic, ne paraît guère disposé à engager des négociations avec les indépendantistes.

LES INCIDENTS ARMÉS qui ont coûté la vie à cinq Serbes et deux Albanais la semaine dernière au Kosovo ont fait resurgir le problème de cette province du sud de la Serbie, où la population à majorité albanaise, endurcie par dix années de répression et cinq années de quasi-clandestinité, est en train de perdre patience. Depuis 1989, le régime de Belgrade mène une guerre sournoise au Kosovo pour étouffer les aspirations à l'indépendance des Albanais. Mais la suppression du statut d'autonomie que Tito avait octroyé à la province en 1974, la répression violente qui a suivi, la marginalisation totale des Albanais par les licenciements massifs et l'exclusion des écoles et des hôpitaux, ainsi que le déploiement d'un appareil policier et militaire serbe qui compte plus de 40 000 hommes en état d'alerte permanente n'ont fait que radicaliser les revendications albanaises. Plus question de se contenter d'un retour au statut d'autonomie : les 1,8 million d'Albanais que compte le Kosovo (contre 200 000 Serbes) veulent une république souveraine.

Face à cette politique brutale d'apartheid, les Albanais ont préféré la résistance pacifique plutôt que la lutte armée. Un choix réaliste que l'écritain Ibrahim Rugova, élu triomphalement au poste de président de la République autoproclamée du Kosovo, en mai 1992 lors d'élections semi-clandestines, a réussi à imposer à son peuple.

Depuis plus de six ans donc, la paix au Kosovo repose sur un équi-



libre fragile à la merci de la moindre provocation. Figrés sur des positions irréconciliables, Serbes et Albanais ne sont jamais parvenus à amorcer le dialogue. Il est vrai que la question du Kosovo était tributaire des autres conflits en cours dans l'ex-Yugoslavie et que personne n'avait intérêt, d'un côté comme de l'autre, à faire des concessions avant de savoir comment se terminerait la guerre en Bosnie.

Depuis la signature des accords de Dayton sur la Bosnie, le règlement de la question du Kosovo est devenu l'une des priorités. Washington ne le cache pas. Lors d'une récente visite à Belgrade, le secrétaire d'Etat américain, Warren

Christopher, a réclamé auprès du président de la Serbie, Slobodan Milosevic, « un statut qui garantirait les droits de la population du Kosovo ». Washington estime en effet que toute paix balkanique passe par un statut pour les Albanais du Kosovo dont dépend la stabilité de l'Albanie et aussi de la Macédoine limitrophe où 23 % de la population est de souche albanaise.

RADICALISATION

Depuis la reconnaissance de Belgrade par l'Union européenne le mois dernier, le régime serbe sait que nul ne soutiendra désormais l'indépendance du Kosovo. Au grand soulagement de Slobodan Milosevic, qui avait conquis le pou-

voir en se posant en défenseur de la minorité serbe de cette province qui fut autrefois le berceau historique de l'Etat serbe. Mais pour le président serbe, revenir à un statut d'autonomie du Kosovo, comme le lui suggèrent les diplomates, serait un terrible échec, un retour à la case départ. D'autant que, fragilisé sur le plan intérieur, Slobodan Milosevic n'a pas intérêt à voir les Albanais réintégrer les institutions et s'emparer notamment de la quasi-totalité des 24 sièges attribués au Kosovo au sein du Parlement de Serbie (250 sièges au total).

Côté albanais, l'heure n'est pas non plus au compromis. Déçu par l'attitude de la communauté internationale qui, selon eux, « s'apprête à reconnaître l'occupation serbe au Kosovo », bon nombre d'Albanais s'interrogent aujourd'hui sur le bien-fondé de la ligne pacifique prônée par la Ligue démocratique du Kosovo (LDK) d'Ibrahim Rugova. La résistance non violente a certes permis aux Albanais d'affirmer leur identité et d'éviter, jusqu'à présent, un sanglant conflit, mais elle ne leur a pas permis d'obtenir l'indépendance. Car après Dayton, il est clair que le Kosovo, quelle que soit la formule choisie, demeurera une province de la Serbie. Et l'idée d'un protectorat international servant de transition vers l'indépendance, avancée par M. Rugova, n'a plus aujourd'hui aucune chance d'aboutir. Conscients de cet échec politique, les Albanais sont de plus en plus nombreux à réclamer un changement de stratégie : ils sou-

haitent une résistance plus musclée, moins attentiste, convaincus que seul le langage de la force est écouté, voire récompensé par la communauté internationale.

Talonnés par les partisans de la politique du pire, les dirigeants les plus modérés risquent bientôt de ne plus être en mesure de tenir leur

dans différentes parties du Kosovo. Pour la première fois, les Albanais, à supposer qu'ils soient les auteurs, ont pris délibérément pour cibles des civils. En l'occurrence des Serbes de Krajina et des Serbes d'Albanie, réfugiés au Kosovo. Pourquoi ? En janvier dernier, un Albanais du Kosovo était tué et

Inquiétude dans l'Albanie voisine...

Lors d'un entretien, mercredi 1^{er} mai à Tirana, le président albanais, Sali Berisha, et le secrétaire général de l'OTAN, Javier Solana, ont exprimé leur « préoccupation » devant la situation régnant dans la province serbe du Kosovo. M. Solana a estimé nécessaire le retour de la mission de l'OSCE, expulsée en juillet 1993 après avoir condamné la « répression croissante » exercée par les autorités serbes contre la population de souche albanaise. Rappelant que, « sans règlement de ce problème, il ne peut y avoir de stabilité dans la région », le président albanais a appelé à l'ouverture, sous médiation internationale, de négociations entre Belgrade et les Albanais du Kosovo.

trois membres de sa famille blessés par des réfugiés serbes d'Albanie. Le mois suivant, c'est tout une famille albanaise qui était agressée au couteau par des réfugiés de Krajina. Bilan : deux personnes égorgées.

En dépit des appels au calme des dirigeants albanais et serbes, le Kosovo est en train de sombrer dans l'engrenage de la violence interethnique. Comme s'il ne pouvait se défaire de cette sinistre prédiction : « La guerre en Yougoslavie a commencé au Kosovo. Elle se terminera au Kosovo. »

Florence Hartmann

Banja Luka dispute à Pale le statut de capitale de la « République serbe » de Bosnie

La bataille oppose les réalistes, ralliés aux accords de Dayton, aux partisans ultranationalistes de Radovan Karadzic

BANJA LUKA
de notre envoyé spécial
Banja Luka veut devenir la « capitale » de la « République serbe » de Bosnie-Herzégovine, puis s'affirmer comme un lieu d'échanges économiques entre le Nord et le Sud, entre l'Ouest et l'Est. La plus grande ville serbe de Bosnie jalouse le rayonnement de Sarajevo et ses chefs politiques, qui s'affirment prêts à prendre la relève des ultranationalistes de Pale, travaillent à réintégrer leur ville dans le paysage ex-yougoslave. La bataille entre Pale et Banja Luka pourrait en fait se résumer à une vision différente de l'avenir en Bosnie. Tandis que Pale croit encore en une guerre politique, voire militaire, Banja Luka n'évoque déjà plus qu'économie et commerce. Tandis que Pale affronte la communauté internationale pour défendre un Radovan Karadzic inculpé de « génocide », Banja Luka essaie de séduire ses interlocuteurs étrangers et de renforcer son image de cité au tempérament pondéré.

Le principal artisan de cette transforma-

tion progressive est le premier ministre de la République serbe, Rajko Kasagic. Ce fidèle de Radovan Karadzic et de Momcilo Krajisnik, les « présidents » de la « République » et du « Parlement » de Pale, prend peu à peu ses distances avec eux. L'homme est un pragmatique. Il a compris que son avenir politique supposait de conclure une véritable alliance avec Belgrade et de s'entendre avec les Occidentaux. Rajko Kasagic n'en demeure pas moins un membre influent du Parti démocratique serbe (SDS) de Radovan Karadzic et un partisan de la cause grand-serbe. « Ici, tous les leaders politiques ont été impliqués dans la « purification ethnique », note un diplomate en poste à Banja Luka. La notion de « modéré » est donc floue. Disons que Kasagic et ses amis n'ont pas directement de sang sur les mains, qu'ils sont plus flexibles que les irréductibles de Pale. »

Rajko Kasagic veille au destin de Banja Luka, persuadé que le reste de la République serbe le suivra prochainement. « Kasagic est un maître-caméléon ; il a compris que sa car-

rière dépendait autant des Occidentaux que des Serbes d'ici, estime Spasoje Petrovic, le directeur du Journal d'opposition Prelom. Son pragmatisme l'a incité à se rapprocher de Belgrade et il est devenu un pilier du dialogue avec la Fédération croato-musulmane. On pourrait le comparer avec Haris Silajdzic [l'ancien premier ministre bosniaque] à Sarajevo. Tous deux ont des opportunités qui savent plaire aux Américains et à la population. »

PRUDENCE

L'objectif principal des leaders de Banja Luka n'est toutefois pas un rapprochement avec les Musulmans et les Croates de Bosnie, considérés comme d'éternels ennemis. A leur avis, la collaboration entre les deux entités de la Bosnie-Herzégovine devra se limiter à la restauration des infrastructures du pays. Il est actuellement hors de question de négocier un retour des non-Serbes chassés de la région. « Nous sommes sans doute très loin de la réconciliation, commente un observateur. Pourtant, j'ai l'impression que tout pourrait

évoluer très vite après la « chute » de Pale. Car la population, elle, est fermement décidée à fixer des relations de bon voisinage avec les Musulmans et les Croates. »

Si l'axe politique d'ouverture de Banja Luka est plutôt tourné vers Belgrade que vers Sarajevo, au nom de l'unité du peuple serbe, l'axe économique ne tient aucun compte des critères ethniques. Banja Luka veut acheter à Zagreb ou à Ljubljana, vendre à Sarajevo ou à Mostar et vice-versa. Une certaine prudence est cependant de mise. Et le nom de Pale revient au cours de chaque conversation. Rajko Kasagic ou Predrag Radic, le maire de Banja Luka, émettent d'avoir encore les mains liées par les ultranationalistes de Pale, alors qu'ils ont un soutien sans faille de la Serbie et des organisations internationales. Récemment, M. Radic a même reçu un ordre officiel de Pale de ne rencontrer aucun ambassadeur occidental qui viendrait à Banja Luka.

Il est vraisemblable toutefois que, sous la pression occidentale, l'axe de Banja Luka fi-

nira par l'emporter sur celle de Pale et que la vision économique de l'avenir supplantera les considérations purement nationalistes. Le grand vainqueur sera alors Slobodan Milosevic : l'homme fort de Belgrade sera parvenu à rétablir son autorité sur une République serbe qui avait mal digéré les ordres de Belgrade au moment de la signature de l'accord de paix et encore moins le soutien implicite de la Serbie aux bombardements de l'OTAN en septembre dernier. Le SDS version Kasagic, comme le Parti socialiste (copie du parti de Milosevic en Serbie) seront fidèles à Belgrade. M. Milosevic pourra alors régner sur une « Grande Serbie » certes moins étendue que prévu, mais débarrassée des encombrants chefs de guerre qu'il avait lui-même installés au pouvoir. Contrairement à Pale, Banja Luka a compris à temps que la non-allégeance était un crime impardonnable au royaume de Slobodan Milosevic.

R. O.

Rajko Kasagic, premier ministre de la République serbe de Bosnie

« Il ne faut pas réclamer l'inacceptable, un véritable Etat »

BANJA LUKA
de notre envoyé spécial
« Il existe des frictions croissantes entre Pale et Banja Luka. Mettent-elles votre gouvernement en danger ? »

« La République serbe n'a qu'un seul gouvernement, dont je suis le premier ministre. Il y a eu une tentative de briser le gouvernement, mais elle a échoué. Une majorité de parlementaires pense, comme moi, qu'il faut ouvrir nos frontières sur l'Europe et le monde. D'autre part, je désire que le gouvernement s'installe ici, à Banja Luka. A Pale, il n'y a aucune institution. En fait, il n'y a rien, excepté de la neige six mois par an. A Pale, c'est toujours l'hiver, avec ou sans neige. Nous devons changer de capitale. Karadzic (le « président de la République serbe ») et Krajisnik (le « président du Parlement ») ne sont pas de cet avis, mais le Parlement tranchera. Karadzic n'est pas membre du Parlement, et Krajisnik ne représente qu'une seule voix, la sienne. »

« Seriez-vous prêt à accepter le retour des Musulmans et des Croates chassés de la région de Banja Luka durant le conflit ? »

« La République serbe réclame la réciprocité. Les Musulmans insistent pour revenir dans leurs villages, mais ils n'autorisent aucun Serbe à entrer sur leur territoire. De toute façon, la vie commune signifie une autre guerre dans l'avenir, que nul ne souhaite. Grâce à l'accord de Dayton, nous avons une chance pour la paix, avec la division de la Bosnie en deux entités. »

« Votre objectif est-il toujours de rassembler tous les Serbes d'ex-Yougoslavie dans un seul Etat ? »

« Nous ne pouvons pas encore réaliser ce rêve, et je suis satisfait de notre statut d'entité serbe en Bosnie-Herzégovine. De plus, nous avons le droit d'établir des « relations spéciales » avec la Serbie. Il faut réorganiser le SDS [le Parti démocratique serbe], sinon il perdra les élections. Certains devraient comprendre qu'il ne faut pas réclamer l'inacceptable. Avec l'accord de Dayton, nous ne pouvons pas exiger que la République serbe soit un véritable Etat. Je me sens proche de Slobodan Milosevic, qui est réaliste. Exiger davantage équivaudrait à un suicide. »

« Pensez-vous que la guerre est finie ? »

« Devons-nous continuer à mourir parce que certains sont encore amers ? Les gens ordinaires dans les trois camps ne veulent plus de la guerre. Nous devons établir une confiance mutuelle et développer la coopération économique. Lorsque les gens auront retrouvé un travail, ils ne songeront plus à la politique. Ils oublieront la haine. »

Propos recueillis par Remy Ourdan

L'utilisation des mines antipersonnel va être davantage réglementée

NÉGOCIÉ par plus de quatre-vingts pays depuis près d'une dizaine de jours à Genève, un accord pour limiter l'utilisation des mines antipersonnel devait être officiellement approuvé vendredi 3 mai. Il prévoit l'interdiction progressive des mines non détectables ainsi que de celles qui ne s'autoneutralisent pas au terme d'une durée maximale de quatre mois. Valable pour les conflits internationaux aussi bien que civils, le compromis obtenu à Genève accorde un délai de neuf ans aux pays pour se mettre en règle vis-à-vis des nouvelles exigences internationales. Ses signataires s'engagent par ailleurs à ne pas vendre ni acheter de mines antipersonnel à des organisations non étatiques ou à des Etats non liés par l'accord.

A quelques heures de sa finalisation (seul le Pakistan manifestait jeudi matin des réticences), le projet a été sévèrement critiqué par les nombreuses ONG présentes à Genève, nous indique notre correspondante Isabelle Vichniac. Il s'agit, selon elles, d'un accord « honteux » et hypocrite car, loin d'interdire purement et simplement l'usage des mines antiperson-

nel, il se contente d'en réduire l'utilisation. Plus grave à leur yeux, l'accord de Genève va encourager la production et l'utilisation de nouvelles générations d'armes encore plus sophistiquées. Chaque année, 26 000 personnes – en majorité civiles – sont mutilées ou tuées dans le monde par des mines antipersonnel.

Due à une initiative de la France, qui a déjà adopté le 26 septembre 1995 un moratoire sur la production des mines et s'est engagée à réduire par destruction les stocks existants, le compromis de Genève va se substituer au protocole actuel, qui ne s'applique qu'aux seuls conflits internationaux, alors que les guerres civiles forment 90 % du théâtre des combats et font fi des lois généralement reconnues de la guerre.

Premier producteur mondial de mines antipersonnel, la Chine avait réclamé un délai de grâce général de douze ans avant de se conformer au compromis de Genève. Pékin souhaitait également que l'on se contente de limiter – et non d'interdire – les restrictions à l'exportation des mines en direction des pays non adhérents à l'accord.

Dans un message adressé à la Conférence, le secrétaire général de l'ONU, Boutros Boutros-Ghali avait dit : « Nous devons interdire l'emploi des mines terrestres. Nous devons détruire celles qui sont stockées, nous devons éliminer les mines une fois pour toutes. » Force est de reconnaître qu'il n'a pas été totalement entendu, alors que, à ce jour, quelque cent dix millions de mines ont été fabriquées et vendues par des pays qui n'ont jamais eu à subir les effets meurtriers de ces engins ; que l'on pose davantage de mines que l'on en retire ; que chaque année dix millions de mines supplémentaires sont fabriquées et que toutes les vingt minutes quelqu'un, généralement un civil, saute sur une mine.

Il n'empêche : au-delà des résultats de la réunion de Genève, il faudrait, selon les estimations des experts, attendre au moins onze siècles pour que la totalité de la planète soit débarrassée des mines antipersonnel. Cette opération gigantesque de déminage, même si aucune mine n'est posée entre-temps, devrait revenir à quelque 33 milliards de dollars (165 milliards de francs).

Autriche pro France.



90 hôtels en Autriche qui vous accueillent en français. Guide gratuit sur simple demande au :
Tél. : (1) 45.61.97.68
Fax : (1) 45.61.97.67
Minitel : 3615 Autriche
APF - BP 475 - 75366 Paris Cedex 08

isigeance serbe
ys limitroches

plus d'effort...
le président...
ne peut...
des négociations...

banne voisine...
le président...
le président...
le président...

de Bosnie
Karacik

personnel
mentee

personnel
mentee

Londres commence l'abattage des vaches de réforme

LONDRES. Le gouvernement britannique a officiellement lancé, mercredi 1^{er} mai, son programme d'abattage pour tenter d'enrayer l'épidémie de « vache folle ». Un porte-parole du ministère de l'Agriculture a indiqué que les premiers abattages auraient lieu en fin de semaine dans les abattoirs agréés. A ce stade, le plan prévoit l'achat aux éleveurs de leur bétail âgé de plus de trente mois au jour de leur présentation à l'abattoir et ayant séjourné depuis plus de trois mois dans le pays. Les carcasses devront être retirées de la chaîne alimentaire.

Accrochage entre « marines » américains et miliciens au Liberia

MONROVIA. Les « marines », pris pour cible par des combattants libériens, ont fait feu, pour la première fois, tirant au moins trois personnes, selon le département d'Etat américain. L'accrochage s'est déroulé, mardi 30 avril, le jour même de l'arrivée à Monrovia de George Moose, secrétaire d'Etat adjoint américain aux affaires africaines. Venu « renforcer le processus de paix », M. Moose a dû repartir sans avoir pu rentrer en contact « même par téléphone » avec les chefs de factions rivales. Après l'échec de sa mission au Liberia, M. Moose a décidé, mercredi, d'écouter sa tournée africaine et a regagné les Etats-Unis via Dakar.

Aucune issue à la crise ne se dessine pour les différentes factions libériennes qui avaient adopté un cessez-le-feu, qui n'a, en fait, été respecté que moins de dix jours. Mercredi, les combats à l'arme lourde qui avaient réveillé la capitale n'ont cessé qu'à la mi-journée, laissant s'installer un calme précaire qu'une partie de la population a mis à profit pour se réfugier à la concession Greystone, située en face de la représentation américaine. — (AFP)

AFRIQUE
■ **SOMALIE** : au moins treize personnes ont été tuées et de nombreuses autres ont été blessées dans des combats entre miliciens du général Mohamed Farah Aidid et ceux de la résistance armée de Rahanweyn (RRA), près d'Odouur au nord-ouest de Mogadiscio, selon des informations recueillies, mercredi 1^{er} mai, dans la capitale somalienne. — (AFP)
■ **ERYTHREE** : la France a annoncé, mercredi 1^{er} mai, que l'Erythrée et le Yémen ont accepté de soumettre à un arbitrage leur différend à propos des Archipels des Hanish, stratégiquement situés à l'entrée sud de la mer Rouge. Cet accord intervient après les nombreuses navettes effectuées par le diplomate Francis Gutmman. Les troupes érythréennes se sont emparées de la Grande Hanish le 18 décembre, à l'issue de trois jours de combats. — (AFP)
■ **BURUNDI** : le chef de la délégation américaine aux Nations unies, Madeleine K. Albright, a publiquement dénoncé la France, mercredi 1^{er} mai, qui bloquerait, selon elle, les efforts pour la mise en place d'une force militaire onusienne afin de prévenir un bain de sang au Burundi et l'exode des réfugiés.

AMERIQUES
■ **CANADA** : le vice-premier ministre, Sheila Copps, âgée de quarante-trois ans, a démissionné mercredi 1^{er} mai, de ses fonctions au sein du gouvernement libéral et de son siège de députée à la Chambre des communes d'Ottawa, à la suite de la controverse entourant le maintien dans le dernier budget fédéral, de la « taxe sur les produits et services (TPS) ». — (Corresp.)

ASIE
■ **CHINE** : le feu qui ravageait la Mongolie-Intérieure depuis le 23 avril a été maîtrisé, annonce le *Quotidien du peuple* du 2 mai. En neuf jours, il a parcouru 300 000 hectares, dont 46 000 hectares de forêt. En Mongolie, où tous les incendies n'étaient pas éteints le 1^{er} mai, le bilan est beaucoup plus lourd : en trois semaines, le feu a tué quinze personnes, détruit 3 millions d'hectares de forêt et 5 millions d'hectares de pâturages. — (AFP, Reuters)

EUROPE
■ **SLOVAQUIE** : un ancien policier, témoin dans l'affaire de l'enlèvement du fils du président Michal Kovac, a été tué, dans la soirée du lundi 29 avril à Bratislava, dans l'explosion de la voiture qu'il conduisait, a rapporté, mardi, la radio slovaque. — (AFP)
■ **TCHÉCOSLOVAQUIE** : Zelmkhan Iandarbiev a rencontré plusieurs journalistes, mercredi 1^{er} mai, pour mettre fin aux rumeurs de sa mort. M. Iandarbiev, qui a remplacé Djokar Douaev, tué le 21 avril, a affirmé que des négociations entre les indépendantistes et la Russie ne pourraient commencer « qu'après le retrait total des troupes russes de Tchétchénie ». — (AFP)

ECONOMIE
■ **CAISSE FRANÇAISE DE DEVELOPPEMENT** : principal outil de la coopération française, la CDF a déposé en 1995 un bénéfice de 193,8 millions de francs, en progression de 7,5 % sur 1994, annonce la Caisse dans un communiqué publié mardi 30 avril. Le résultat de la CDF a été affecté en réserve, conformément aux statuts de l'établissement, ajoute le communiqué. — (AFP)
■ **CHOMAGE** : le Programme des Nations unies pour le développement (PNUD), a remis en cause, dans un document publié mardi 30 avril, la politique de lutte contre le chômage et d'aide au développement menée par les pays les plus industrialisés. Le document estime notamment que les rivalités commerciales entre les pays contribuent à faire augmenter le nombre de demandeurs d'emploi. Il souligne en revanche que, contrairement à une idée de plus en plus répandue, le salaire minimum n'est pas un facteur aggravant pour l'emploi. — (AFP)
■ **DEVELOPPEMENT** : Boutros Boutros-Ghali, secrétaire général des Nations unies, a reçu l'appui de Jacques Chirac pour son initiative en faveur de l'Afrique et a espéré la tenue d'une réunion en juillet pour rassembler des fonds. « J'ai l'appui du président de la République, du gouvernement français pour cette initiative en faveur de l'Afrique pour mobiliser toutes les agences spécialisées et les Etats pour lutter contre la marginalisation du continent africain », a-t-il dit à l'issue d'un entretien avec Jacques Chirac. Boutros Boutros-Ghali a présenté en mars dernier un plan visant à mobiliser sur dix ans 25 milliards de dollars pour stimuler le développement économique et social de l'Afrique. — (AFP)
■ **RUSSIE** : la Banque mondiale a annoncé l'octroi d'un prêt de 200 millions de dollars (1 milliard de francs) destiné à soutenir les services sociaux russes. Le projet porte sur la réhabilitation d'installations (services de santé, traitement des eaux, éducation...) dans les régions de Novossibirsk et de Rostov et devrait servir de modèle pour d'autres régions du pays. — (Reuters)

La droite italienne cherche à s'organiser dans l'opposition

Le rôle dirigeant de Silvio Berlusconi n'est plus contesté par ses alliés du Pôle des libertés

Les représentants des partis formant le Pôle des libertés se sont réunis, discrètement à Rome, mardi 30 avril, pour tirer les leçons de leur défaite face à

l'alliance de gauche aux élections du 21 avril. Faisant taire leurs divergences, ils vont devoir organiser ce qui n'était qu'une machine de guerre électorale en

une force d'opposition durable. Première étape : se prononcer sur la présidence d'une des deux Chambres, que la gauche leur propose.

ROME

de notre correspondante

Pour fêter sa victoire aux élections législatives, il y a deux ans, le Pôle des libertés, dirigé par Silvio Berlusconi, avait tenu un véritable sommet télévisé. Cette fois, pour tirer les enseignements de la défaite du 21 avril, c'est à Lord Byron, un hôtel discret de la capitale, que le Pôle s'est retrouvé, à l'issue de la presse et des télévisions, mardi 30 avril. Et dans les amères constatations qui ont émaillé cette séance de travail post-électorale, la télévision, justement, venait en bonne place : elle s'est révélée presque « contreproductive » lors de la campagne. Notamment, à la veille du scrutin, lors du seul débat entre les deux chefs de coalition, où il semblait que l'image trop parfaite d'un Silvio Berlusconi professionnel des ondes n'a pas été payante contre la spontanéité d'un peu maladroit du candidat du centre-gauche, Romano Prodi.

Durant les premières heures qui ont suivi la défaite, tandis que Silvio Berlusconi, enfermé chez lui, était tenté par l'abandon, les chefs

des petits partis centristes de la coalition avaient placé Gianfranco Fini, le chef d'Alliance nationale, la droite post-fasciste, sur le banc des accusés. En effet, c'est largement à son initiative que le Pôle des libertés avait édifié des élections anticipées, interrompant les négociations avec la gauche sur les réformes constitutionnelles.

« FÉDÉRATION » PARLEMENTAIRE

Gianfranco Fini, engagé dans une logique de rivalité avec Forza Italia, le parti de Silvio Berlusconi qu'il espérait, sur la foi des sondages, égaliser ou même dépasser, avait surestimé les possibilités de son mouvement (15,7 % des votes à la proportionnelle), notamment au nord du pays, où la Ligue a très bien tenu. Autre erreur que lui reprochent ses détracteurs : avoir sous-estimé, cette fois sur sa propre droite, les forces des nostalgiques néo-fascistes du MSI, mécontents du virage pris par l'Alliance nationale. La présence du MSI, qui s'est adjugé 2,3 % des votes pour le Sénat et 0,9 % pour la Chambre des députés, a fait tom-

ber aux mains de la gauche une bonne vingtaine de circonscriptions.

Aujourd'hui, faisant taire ses divisions, le Pôle des libertés, cette « machine de guerre » conçue pour prendre le pouvoir, tente laborieusement de se transformer en une opposition cohérente et durable. L'heure est à la réorganisation. Celle de Forza Italia d'abord, le fameux « parti-entreprise » si peu enraciné que sa résistance a presque surpris (20,6 % des voix), qui sera « étoffée » pour s'installer dans la durée. Réorganisation de tout le Pôle ensuite. Et s'il n'est plus question d'envisager la création d'un seul grand parti libéral de droite, en revanche, une sorte de « fédération » parlementaire serait mise sur pied, avec les représentants à la Chambre des députés, de Forza Italia et des Centristes chrétiens-démocrates unitaires (CCD-CDU). Et c'est à Silvio Berlusconi, dont le rôle de chef n'est plus contesté, du moins officiellement dans cette période délicate, que devrait revenir la tâche de gérer l'ensemble.

Cela ne sera pas facile, d'autant que les alliés centristes de M. Berlusconi n'ont pas renoncé à l'idée d'un « grand centre » à recréer. Et si les choses tournaient mal dans le Pôle, certains pourraient être tentés de céder aux appels du pied des modérés du camp adverse. Modération reste donc le seul mot d'ordre praticable. Silvio Berlusconi a d'ailleurs personnellement besoin de quelques « assurances » sur l'avenir — notamment dans le domaine de la justice et des télévisions —, ce qui le pousse à la négociation. D'où les discussions actuelles au sein du Pôle sur l'opportunité ou non d'accepter la présidence d'une des deux assemblées parlementaires (vraisemblablement le Sénat), comme le propose le centre-gauche, dans le dessein évident de désamorcer sa future opposition. Les partisans du « oui » semblent majoritaires, et des noms circulent déjà, dont celui de Carlo Scognamiglio (FI), le président sortant du Sénat, ou du professeur Domenico Fischella (AN).

M.-C. D.

La cour d'assises de Rio condamne un policier assassin d'« enfants des rues »

Le verdict de trente années de réclusion criminelle est une première au Brésil

RIO DE JANEIRO

de notre correspondant

Pour la première fois dans l'histoire brésilienne, un policier a été reconnu coupable et condamné à une très longue peine de prison en raison de sa participation à un massacre d'« enfants des rues ». Marcus Emanuel, âgé de vingt-neuf ans, a été condamné, mardi 30 avril, à trente années de réclusion criminelle, peine maximale prévue par la loi, par une cour d'assises de Rio.

Désireux de frapper l'opinion nationale et internationale lassée de l'impunité dont bénéficient d'habitude les auteurs de ces crimes, le juge a additionné les diverses peines prévues par le code pénal au lieu de les confondre comme c'est l'usage, arrivant à une condamnation à trois cent-neuf années de détention. Marcus Emanuel, qui appartient à la police militaire, un corps chargé du maintien de l'ordre sur la voie publique, a été déclaré responsable de six assassinats, cinq tentatives d'assassinat et deux cas de blessures ayant entraîné la mort.

EXPÉDITION PUNITIVE

Les « enfants des rues » font partie de la scène urbaine, à Rio comme dans d'autres grandes villes brésiliennes. Une cinquantaine d'entre eux avaient pris l'habitude de passer la nuit sur les marches de la Candelaria, l'ancienne cathédrale de Rio, en plein cœur du quartier des affaires. L'endroit est désert dès le soir tombé. Le 24 juillet 1993, à une 1 h 30 du matin, une Chevrolet beige s'arrête à une cinquantaine de mètres des enfants endormis. Plusieurs hommes en civil en sortent, qui demandent où est le « Russe », surnom donné au chef de la bande en raison de ses cheveux décolorés à l'eau oxygénée. Dès qu'ils l'ont trouvé, ils ouvrent le feu sur lui, puis sur les autres enfants. Huit d'entre eux, dont le « Russe », sont tués, cinq autres grièvement blessés.

Le policier militaire Marcus Emanuel, qui était de service, en uniforme, le 23 juillet, dans les rues voisines de la Candelaria, est rapidement soupçonné, de même que plusieurs de ses amis, policiers ou anciens policiers. Placé en détention préventive, Marcus Emanuel nie tout en bloc jusqu'à l'ouverture du procès. Beaucoup s'attendent à ce que ce dernier se termine par une peine symbolique, voire un acquittement, comme cela a été systématiquement le cas depuis des années dans des affaires de ce genre. Mais un coup de théâtre se produit : le policier reconnaît, le 29 avril, qu'il a participé au massacre.

La tête baissée, implorant le par-

don des jurés, Marcus Emanuel, raconte qu'il « n'en peut plus » et ne veut pas que trois autres inculpés, dont deux policiers, qui doivent être jugés séparément le 27 mai et qu'il sait innocents, soient condamnés à tort. Parmi eux se trouve un lieutenant de la police militaire, Marcelo Cortes, qu'un adolescent rescapé du massacre, Wagner dos Santos, affirme avoir reconnu. Le lieutenant ne cesse de répéter que ce dernier confond les

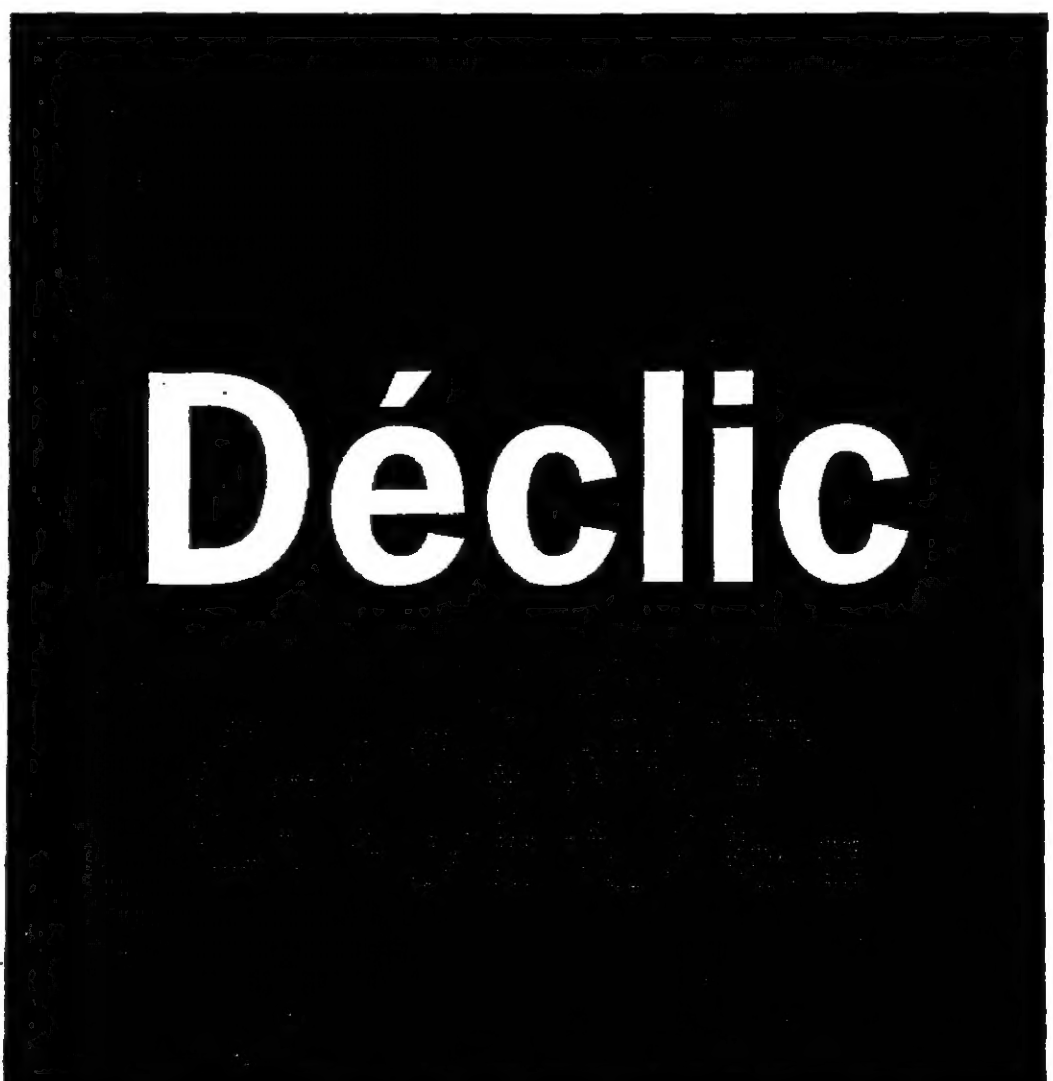
visages et que, cette nuit-là, il a été, au contraire, le premier à secourir l'adolescent blessé et à l'amener à l'hôpital.

Le récit que Marcus Emanuel a fait de ce raid nocturne n'a pas pour autant entièrement convaincu les jurés. Le policier affirme qu'il était rentré chez lui, le 23 juillet au soir, lorsqu'il a reçu la visite d'un ami d'enfance, surnommé « Vendredi treize », lequel a fait partie de la police militaire mais en

a été chassé pour mauvaise conduite. Un autre policier, Marco Aurelio Alcântara, est également présent. Marcus Emanuel leur raconte sa journée. Des gamins appartenant à la bande de la Candelaria ont lancé des pierres sur sa voiture de patrouille après l'arrestation de leur fournisseur local de colle de cordonnier. « Vendredi treize » propose de les punir sur-le-champ.

Les trois hommes vont alors chercher un autre ancien policier militaire, Nelson Cunha, et s'en-gouffrent dans la Chevrolet de « Vendredi treize ». Marcus Emanuel affirme qu'il n'a tué lui-même qu'un seul des enfants et que « Vendredi treize » est responsable de la plupart des autres assassinats. Le procédé est commode dans la mesure où « Vendredi treize » a été tué par des policiers dans des circonstances mal éclaircies, en 1994. Marcus Emanuel a fait appel de la sentence. Il devra être jugé une seconde fois par un nouveau jury.

Dominique Dhombres



Décllic

SOCIAL. La fête du travail a été célébrée séparément par les principales confédérations syndicales, mercredi 1^{er} mai, à Paris, et de façon plus unie en province. La CGT a or-

ganisé, dans la capitale, un défilé auquel se sont associés SUD, la FSU et de nombreuses associations, ainsi que le Parti communiste et l'extrême gauche. Comme la CFTD, elle met la

réduction de la durée du travail au centre de ses revendications. ● LA GÉOGRAPHIE des manifestations en province recoupe, dans ses grandes lignes, celle du mouvement social de

la fin 1995, particulièrement vif dans le Sud. ● L'EXTRÊME DROITE, de son côté, a célébré Jeanne d'Arc par un rassemblement que Jean-Marie Le Pen a présidé à Paris. Le dirigeant du

Front national a insisté, dans son discours, sur la dimension « sociale », qu'il entend ajouter à son programme « national » (lire aussi notre éditorial page 16).

La CGT a rassemblé nouveaux syndicats et associations pour le 1^{er} mai

SUD, la FSU et SOS-Racisme, notamment, ont défilé à Paris avec la confédération que dirige Louis Vianet, tandis que Marc Blondel réunissait les cadres de Force ouvrière au siège de sa centrale, et Nicole Notat ceux de la CFTD au Parc floral de Vincennes

DES TROIS dirigeants syndicaux qui célébraient, pour une fois tous à Paris, mais en trois lieux différents, la fête du travail, mercredi 1^{er} mai, c'est à Marc Blondel, secrétaire général de FO, qu'est revenu le privilège de parler le premier. Interpellé par un journaliste qui lui demandait pourquoi FO ne manifestait pas dans les rues de Paris, M. Blondel a pu rétorquer que cela faisait près de vingt-cinq ans que sa centrale avait fait le choix de ne plus défilé pour le 1^{er} mai. Interrogé sur une possible réédition du mouvement social, il a déclaré que « pour l'instant, c'est un peu capoté ».

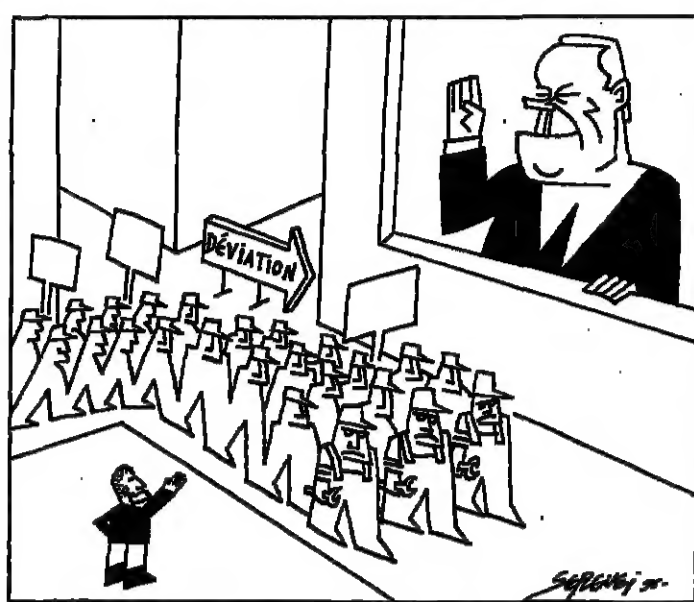
« La condition première pour que les salariés nous suivent, a-t-il dit, c'est de définir l'objectif et la revendication. Nous n'en sommes pas encore là. En ce moment, les organisations syndicales ont des visions différentes ».

Dans son discours, devant une centaine de personnes réunies au siège de FO à Paris, M. Blondel avait décidé de concentrer le tir sur « la pensée unique, redevenue pensée gouvernementale » un an après l'élection de Jacques Chirac à la présidence de la République. « La pensée unique est une pensée de nature totalitaire : ses partisans sont tellement convaincus d'avoir raison

qu'ils ne tolèrent pas la contradiction », a-t-il martelé, en clouant une fois de plus au pilori Jean-Claude Trichet, gouverneur de la Banque de France.

« Tous ensemble » Une toute autre ambiance entourait la gare du Nord mercredi après-midi. Autour de la CGT, une trentaine de syndicats et d'associations ont participé au traditionnel défilé en direction de la Bastille. La manifestation a rassemblé de 13 500 personnes, selon la préfecture de police, à 30 000, selon ses organisateurs. Derrière une grande banderole, « Tous ensemble solidaires », tenue par les principaux dirigeants de Solidaires et Unitaires (ex-Groupe des dix), Annick Coupé, secrétaire générale de SUD-PTT, Chantal Aumeran, secrétaire générale du SNUI, Gérard Gourguechon, ancien secrétaire général du SNUI, et sous les ballons multicolores de la FSU, Louis Vianet, secrétaire général de la CGT, ouvrait la marche aux côtés de Fodé Sylla, président de SOS-Racisme.

Pour M. Vianet, la célébration de ce 1^{er} mai était « l'occasion pour que s'exprime la volonté du "tous ensemble" qui a fait ses preuves



en décembre ». Il marque « la volonté de persévérer sur le chemin difficile d'un mouvement syndical unitaire et rassembleur » et doit créer les conditions pour que le mouvement social se fasse entendre, alors que des échéances approchent pour plusieurs entreprises publiques, dont EDF-GDF et

France Télécom. Enfin, le secrétaire général de la CGT, qui participera à la journée d'action de la CFTD sur la réduction du temps de travail le 23 mai, a rappelé le combat de la CGT afin d'obtenir une loi-cadre sur les trente-cinq heures par semaine, sans perte de salaire, pour retrouver le chemin

du plein emploi solidaire. Ces mots d'ordre n'étaient pas très éloignés de ceux mis en avant par Solidaires et Unitaires et SUD, qui avaient réalisé plusieurs centaines de « sucettes », pancartes fluorescentes, jaunes, orange ou vertes, prônant la réduction du temps de travail, le partage des richesses et la sauvegarde du service public.

SOLIDARITÉ AVEC LES IMMIGRÉS

Les différentes composantes de la FSU (le SNES, le SNUIPP, le SNEP) étaient venues gonfler les rangs de la manifestation. Organisatrice, la CGT d'Ile-de-France avait habilement fait les choses, répartissant les apports des associations de sans-droits, de défense des chômeurs, de soutien aux travailleurs immigrés, de la Ligue communiste révolutionnaire (trotzkiste), de la Jeunesse ouvrière chrétienne, etc., entre les différentes délégations CGT de la région. Ouvert par l'Union départementale CGT du Val-de-Marne, le cortège se terminait avec celle de Seine-Saint-Denis, deux unions « musclées » de la CGT.

Derrière un grand calicot rouge : « Solidarité avec les réfugiés de Saint-Ambroise, la démocratie est en jeu, non aux lois racistes ! », défi-

lait un groupe d'Africaines avec leurs bébés accrochés au dos, en compagnie de Léon Schwartzberg. Plus discrètement, avec des autocollants rouges « CFTD en lutte », les cégétistes en désaccord avec la ligne suivie par Nicole Notat se tenaient aussi à cet endroit du cortège. Un haut-parleur appelait à la « solidarité avec les sans-papiers ».

L'ambiance était résolument festive. L'APFIS, association de défense des droits des chômeurs, proche du Parti communiste, portait des écriteaux sur lesquels était inscrit : « Faites du travail ! ». Un groupe lançait des slogans contre le Front national. Plus loin, fleurissaient des affichettes « Le SMIC à 7 500 francs », vieille revendication de la CGT. Les mots d'ordre hostiles aux ordonnances sur la Sécurité sociale étaient nombreux.

Réunis en queue de cortège, les mouvements étrangers, notamment kurdes et sr-lankais, sont arrivés sur la place de la Bastille aux alentours de 18 heures, avec une poignée de militants de Lutte ouvrière (trotzkiste). Les concerts itinérants se sont prolongés, sur la place, devant l'Opéra.

Alain Beauvillier

Sortie familiale à Vincennes pour la CFTD

SAGE, voire intimiste, l'ambiance au Parc floral de Vincennes, où l'Union régionale CFTD d'Ile-de-France avait organisé une petite fête à l'occasion du 1^{er} mai, ressemblait à celle de ces samedis familiaux où les parents profitent des premiers jours de printemps pour promener leurs enfants au grand air et leur donner des couleurs. Seule l'arrivée de chanteurs comme Cheb Khaled ou Brigitte Fontaine est venue agiter, en fin de journée, cette atmosphère paisible. On était loin du défilé de la CGT et de la réunion de notables de FO, organisés dans la capitale.

Devant un millier de personnes, Nicole Notat a rappelé les priorités de la CFTD, notamment la campagne menée en faveur de la réduction du temps de travail afin de créer des emplois, alors que le patronat semblerait plus en plus avancer à reculons sur ce terrain. « Qui peut croire aux promesses du CNPF d'embaucher 150 000 personnes supplémentaires ? », a-t-elle lancé, en relatant les difficultés rencontrées par

quatre jeunes pour entrer sur le marché du travail. « Il ne s'agit pas de vous faire pleurer, a-t-elle affirmé, mais de dire que cela existe et ne peut plus durer ! De dire que, de témoins, nous ne voulons pas devenir complices de ce gâchis ».

« Le 1^{er} mai 1890, la journée des trois huit » (huit heures de travail, huit heures de sommeil, huit heures de loisirs) était le symbole des revendications sur le temps de travail, a-t-elle expliqué. Le 1^{er} mai 1996, la réduction du temps de travail revient en force avec notre référence aux trente-deux heures. En conséquence, M^{me} Notat a appelé à mener campagne, « sans relâche, pour réduire le temps de travail et embaucher des jeunes ». « Salariés et chômeurs ont des intérêts solidaires, nous nous emploierons à le faire comprendre », a-t-elle dit, en rappelant que la CFTD organise, le 23 mai, une journée d'action pour la réduction du temps de travail et l'embauche de jeunes.

A. B.-M.

En province, l'esprit de décembre

LA RÉFÉRENCE au mouvement social de novembre-décembre 1995 est revenue tout au long de la journée du 1^{er} mai. L'unité syndicale, pourtant, n'était pas de mise partout, et les troupes étaient loin d'être aussi fournies. Néanmoins, dans les régions, se retrouvent esquissées à grands traits la géographie du conflit social de l'hiver dernier.

Ainsi, le Sud s'est assez fortement mobilisé. A Marseille, 1 500 personnes selon la police, au moins 5 000 selon les observateurs locaux, ont défilé mercredi matin. Seule FO n'avait pas appelé ses troupes à se joindre au cortège. Montpellier fait exception avec quelques centaines de manifes-

tants seulement, mais on trouve à nouveau en première ligne Toulouse (de 1 500 à 5 000 personnes selon les estimations), Limoges (2 000), Bordeaux (au moins 1 600). Le 1^{er} mai avait une connotation particulière à Orange et à Toulon où, respectivement, 3 000 et 1 000 personnes ont défilé contre le Front national.

La mobilisation était forte, aussi, à Grenoble et à Lyon. A La Mure, dans l'Isère, le 1^{er} mai a été l'occasion de réclamer une fois de plus la prolongation de l'activité de la mine de charbon et la réouverture de la maternité. Près de 2 000 personnes ont défilé, une douzaine d'élus locaux en tête. Dans l'est, l'unité syndicale était de mise en

Alsace, mais beaucoup moins en Lorraine et en Franche-Comté. Comme en novembre-décembre 1995, le Nord est apparu en retrait, avec une quinzaine de manifestations qui ont rassemblé près de 3 000 personnes, au total, selon la police. A Lille, la CGT, la CFTD, FO et SUD-PTT n'ont réuni que quelques centaines de sympathisants.

Dans l'Ouest, les manifestants étaient loin des défilés unitaires de la fin 1995. A Brest, par exemple, la CFTD, la CGT, FO et le PCF avaient organisé une animation, chacun dans son coin. Parmi les cortèges les plus importants, on comptait environ un millier de personnes à Tours, à Rouen, à Nantes ou à Hennebont (Morbihan).

Le Front national désigne le « mondialisme » à la vindicte des « travailleurs »

JEAN-MARIE LE PEN avait placé sous le double signe du social et du national la fête du 1^{er} mai, traditionnellement consacrée par l'extrême droite à Jeanne d'Arc. Social, à travers des slogans destinés à séduire et à maintenir sous son influence des électeurs des couches populaires : national, avec un discours réaffirmant que pour le Front national, aujourd'hui, le combat n'est plus entre la droite et la gauche, mais entre les « mondialistes » et les « nationaux », qu'il entend représenter.

Défilant sous l'œil attentif du « chef » juché sur une estrade placée devant la statue de Jeanne d'Arc, place des Pyramides, à Paris, les manifestants, au nombre de dix mille environ, arboraient des banderoles montrant que le Front national se préoccupe aussi du social. C'est d'ailleurs par les mots « Le social, c'est le Front national »

que commençait la série de slogans clairs et nets du défilé, dont un « Défendons le service public ! » et « Le SMIC à 7 000 francs ! ».

Ce social-là est toutefois teinté

de xénophobie, puisqu'il se déclinait avec l'invariable précision « pour les Français » : « La Sécurité aux Français », « Les emplois pour les Français » ou « Des HLM pour les Français d'abord ! ». Recher-

Contre l'extrême droite à Orange

« Ensemble pour les libertés et la démocratie » : derrière une grande banderole unitaire, environ 3 000 personnes – 2 000 selon la police – ont fêté le 1^{er} mai, mercredi, à Orange, dans le Vaucluse, en manifestant leur hostilité au Front national, dont est membre le maire de la ville, Jacques Bompard.

Venus de l'ensemble du département, les manifestants ont défilé entre l'arc de triomphe romain et le théâtre antique, en lançant des slogans et en portant des banderoles aux sigles des syndicats CGT, CFTD, SUD et FSU, ainsi que d'une vingtaine d'associations. Alertes Orange, une association créée à la suite de l'élection de M. Bompard lors des municipales de juin 1995, ainsi que deux délégations de Toulon et de Marignane, villes également gérées par le Front national, étaient présentes. Le cortège a lancé des mots d'ordre en faveur de l'emploi et contre le racisme, avant de se disperser, en fin de matinée, au son de La Marseillaise.

chés par les journalistes, les représentants des nouveaux syndicats suscités par le Front national défilait eux aussi. Il y avait là Frédéric Janet et Marc Daniel, deux responsables du FN-police, ainsi que le secrétaire général du FN-RATR Michel Ebnerard, en tenue, mais contrit de ne pas avoir obtenu de ses troupes syndicales le feu vert pour défilé sous la bannière de son organisation. « J'espère qu'il y aura des banderoles l'année prochaine », leur a lancé M. Le Pen.

Plus tard, place de l'Opéra, le président du Front national a « salué » les « travailleurs » et les « syndicats » qui, en « d'autres temps », ont lutté pour « plus de justice, plus de sécurité, plus de liberté dans le travail ». Tout cela pour immédiatement préciser qu'à ses yeux, « aujourd'hui, ce n'est plus le travail qui opprime, mais le chômage ». M. Le Pen désigne ceux

qu'il tient pour responsables du chômage, tantôt par les expressions « ceux du capital anonyme et vagabond » ou « ceux des grandes multinationales » ; tantôt par celle de « minorité anonyme et conquérante » ou de « tenants du nouvel ordre mondial », parmi lesquels il décode une « tonalité maçonnique ».

LE « GRAND COMPILOT »

Tous, selon lui, ont, « dans le but d'accumuler un profit illégitime, et donc illicite, mis en place et imposé dans les esprits comme solution inéluctable les éléments d'un véritable complot : le mondialisme ». Ce complot, a-t-il ajouté, « vise à détruire les nations et les structures de l'ordre naturel ». « Travailleurs français, vous devez savoir qu'on vous ment ! Chômeurs français, vous devez savoir qu'on vous trahit ! », a lancé M. Le Pen. « On »

renvoie aux « politiciens de la bande des quatre ». « On » ment donc sur les chiffres du chômage comme « on » trahit la France avec « l'infâme traité de Maastricht ».

Ce traité est, aux yeux de M. Le Pen, une « simple étape sur la voie de la mondialisation », un « tremplin du grand complot mondialiste contre les nations et les peuples », complot dans lequel entre « l'extension du pouvoir des régions ». Développant l'idée selon laquelle « la suppression des frontières et l'ultra-échangeisme aboutissent à la transformation du système libéral en système communiste mondial », M. Le Pen a affirmé qu'« une fois de plus, on voit clairement, comme au début du siècle, l'alliance structurelle entre haute finance et communisme ».

Christiane Chombeau

« De vrais petits Français »

« TU VOIS celui-là ? C'est un tueur. J'aimerais pas me "friter" avec lui. » Sur le trottoir de la rue de Rivoli, un jeune homme aux cheveux ras parle en connaissance des troupes du Front national, qui s'apprêtent à défilé derrière une Jeanne un peu boulotte et ses hallebardiers. « En bataille, messieurs ! », crie une voix. Le convoi s'ébranle. « Les voilà ! », exulte une main en apercevant les jeunes lepénistes. Elle sort les photos de ses petits-enfants. « De vrais petits Français, blonds avec des yeux bleus ! », dit-elle à sa voisine. Un groupe de messieurs endimanchés se plaint de l'Eglise (« Ce qu'on y entend n'a plus rien à voir avec la foi : on parle des droits de l'homme... »), se plaint de

l'abbé Pierre (« Il faudrait le piquer. Il finirait dans sa baignoire »), se plaint de Gailliot (« Tout lui est bon pour le fric »), se plaint de Lustiger (« Un juif... Il a compris que c'était pas la bonne religion »).

CONSEILS ET PREMIERS DE LA CLASSE

Les premiers slogans résonnent sur le parcours, repris par les marcheurs au pas, les mères de famille, les délégations régionales du parti, par les jeunes aux allures de corbeaux – bottes noires, blousons noirs, lunettes noires –, par les jeunes bien mis comme des premiers de la classe, nuque dégauchée, foulard blanc et lodens. « Israël assassin, Amérique complice ! » « Que disent-ils ?

demande une femme à son mari. – Amérique complice. – Ah ! C'est pas étonnant, avec tous les juifs qu'il y a en Amérique ! » « Je paie, tu paies, ils touchent », déclame une affiche collée sur une camionnette. C'est le moment des slogans anti-immigrés. Dans le cortège défilent, égarés, un Africain muet et quelques Maghrébins, sous les regards vaguement inquiets d'un marchand de muguet indien. « Carpentras, coup monté. Exigeons la vérité ! », reprennent maintenant les marcheurs, avant d'essayer un bref « Pendez Mandela ! », qui amuse beaucoup les plus jeunes.

Eric Pottorino

ÉTVDDES

Le Baptême de Clovis

Alain BOYER

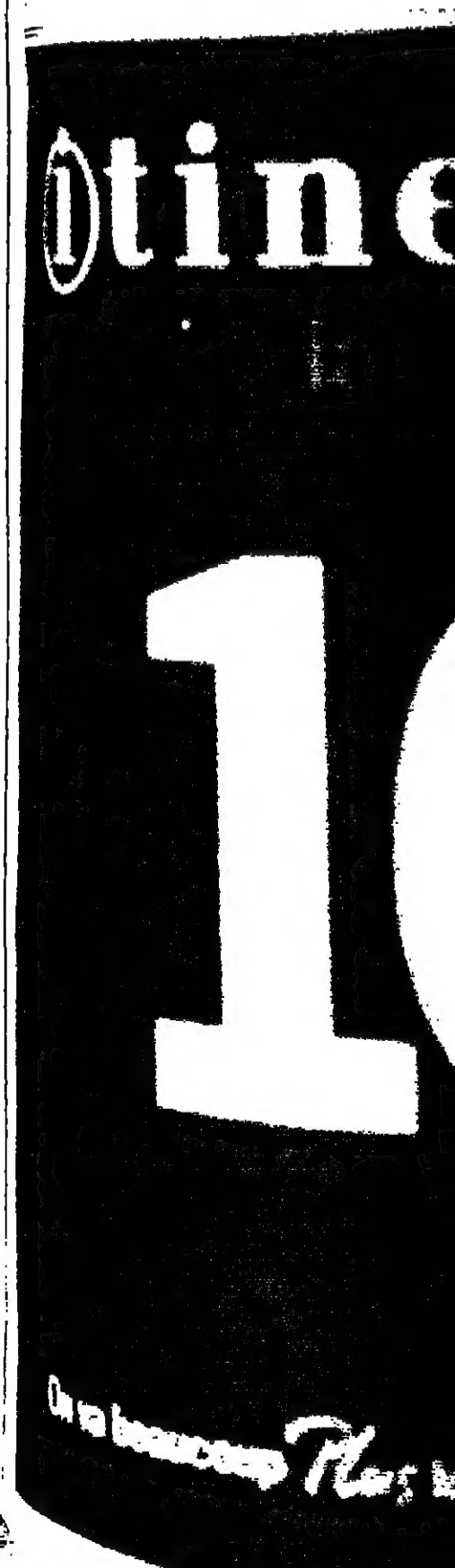
Le gaullisme après de Gaulle

Jean CHARLOT

mai 1996

Le numéro : 55 F

14, rue d'Assas - 75005 PARIS - Tél. 41 41 28 45 48
De lancer son numéro : 06 10 51 27 05 (24 h sur 24)



Lionel Jospin dénonce les promesses « envolées » de Jacques Chirac

« LE DISCOURS, les promesses faites par le candidat Chirac se sont envolées », a affirmé Lionel Jospin, mercredi 1^{er} mai. Le premier secrétaire du Parti socialiste, qui participait à Bourbrilac (Côte-d'Armor) à la fête de la rose, a estimé que « se crée dans notre pays à nouveau un sentiment de scepticisme à l'égard du discours et de l'action politique qui nourrissent l'extrémisme ». « C'est en réalité une politique de droite conduite depuis cinq ans que les Français auront à juger en 1998. (...) Nous devons, nous, travailler à une alternance qui soit véritablement une alternative », a rappelé M. Jospin.

M. Jospin a invité les socialistes à « combattre avec force le Front national », en soulignant qu'il fallait « démythifier le langage du FN dans les milieux populaires ». « Nous ne devons pas oublier, a-t-il ajouté, que le 1^{er} mai dernier, en 1995, à l'occasion d'une manifestation du Front national, un jeune Maghrébin a été noyé, assassiné par des skinheads qui entourent ce cortège et nous devons aussi démythifier le discours du Front national, qui n'est pas seulement xénophobe mais dont la philosophie économique prône l'ultra libéralisme ».

Mercredi soir sur France 2, le premier secrétaire du PS est revenu sur le bilan de Jacques Chirac, en soulignant qu'il « avait mené une campagne de promesses sur le thème de la fracture sociale. (...) Au bout d'un an, l'économie est en panne; le chômage a progressé de plus de 300 000 personnes et, dépasse trois millions de personnes; (...) La précarité s'accroît. Il ne reste pas grand-chose du discours initial de M. Chirac », a-t-il dit.

Le chef de l'Etat qualifie de « négatif » le bilan des grandes surfaces

M. Chirac critique le développement de la « corruption » et du « chantage »

En recevant le muguet du 1^{er} mai, le président de la République s'en est violemment pris aux grandes surfaces, qu'il estime responsables de la désertification des campagnes et des villes. Par ailleurs, devant le Haut Conseil de la francophonie, il a demandé que l'on produise en langue française sur les autoroutes de l'information.

JACQUES CHIRAC n'aime pas les grandes surfaces. Député de Corrèze, il les rendait responsables du dépeuplement des bourgs de son département. Maire de Paris, il les accusait de vider de leurs cha-

lands les rues commerçantes de sa ville. Président de la République, il n'a pas changé. Recevant, le 1^{er} mai à l'Élysée, comme le veut la tradition, le bouquet de muguet offert par les professionnels du marché de Rungis et les dirigeants de l'Union fédérale des marchés, il s'est livré à une charge contre la grande distribution peu coutumière à ce niveau de responsabilité.

« La grande distribution, phénomène purement français qui n'existe pratiquement nulle part ailleurs, peut faire état d'un bilan extraordinairement négatif s'agissant de la distribution, de l'équilibre de l'aménagement de notre territoire et de la convivialité », a assuré le chef de l'Etat. Il a continué en critiquant « la double erreur » d'un « urba-

nisme totalement inadapté » et « du développement incontrôlé d'un système de distribution qui s'est traduit par une espèce de désertification des quartiers des villes et des campagnes ».

Les actes ont déjà précédé les paroles. Le gouvernement est en train de faire débattre au Parlement un projet de loi limitant l'influence des grandes surfaces, notamment en réglementant la concurrence pour interdire les ventes à perte (*Le Monde* du 20 mars). Le conseil des ministres du lundi 29 avril a approuvé un autre projet qui rend beaucoup plus difficile l'ouverture et l'extension des grandes surfaces (*Le Monde* du 30 avril). Le président de la République avait alors qualifié ce texte préparé par Jean-Pierre Raffarin de « particulièrement bien-venu ». Il avait même ajouté, « sur un ton particulièrement critique », selon Alain Lamassouie, ministre délégué au budget et porte-parole du gouvernement, que s'étaient

développées dans ce secteur « des pratiques de corruption envers une partie des décideurs et de chantage envers les autres ».

Pour cette offensive, le gouvernement sait avoir le soutien de sa majorité. Sa difficulté est, au contraire, de faire en sorte que députés et sénateurs ne se montrent pas plus sévères qu'il ne le souhaite. La grande distribution se sent ainsi désarmée face à cette politique, faite de disposer de relais parlementaires efficaces. Cela n'empêche pas certains de ses dirigeants d'élever la voix. Ainsi Michel-Edouard Leclerc, jeudi 2 mai au micro d'Europe 1, a-t-il expliqué que le président de la République était « très impulsif », ajoutant : « Je pense qu'il a besoin de trouver une tête de Turc ». Pour M. Leclerc, M. Chirac « se trompe », d'autant que ce patron de grandes surfaces a rappelé que « les hommes politiques » avaient été souvent favorables à leur développement.

Ce combat du chef de l'Etat rejoint celui qu'il entend mener pour la défense de la spécificité française. Recevant, mardi 30 avril à l'Élysée, le Haut Conseil de la francophonie, il a souligné le « risque d'uniformisation linguistique et culturelle » véhiculé par les autoroutes de l'information. Il a donc déclaré : « Il faut produire et diffuser en français. Il faut unir nos efforts, multiplier les programmes, les informations, les échanges dans notre langue. Il faut valoriser la diversité et la richesse de nos patrimoines culturels. (...) Il faut imposer l'enseignement des sciences et des technologies en français sur les nouveaux réseaux », tout en souhaitant, aussi, « l'épanouissement des langues nationales ou régionales ».

■ GÉNOCIDE RWANDAIS : les sénateurs ont adopté à l'unanimité, mardi 30 avril, le projet de loi adaptant la législation française à une résolution de l'ONU, en vue de juger les actes de génocide commis en 1994 au Rwanda et de permettre l'instauration d'un tribunal pénal international à Arusha (Tanzanie). Ce texte « marque un nouveau progrès dans la longue marche de la justice vers la répression internationale des crimes contre l'humanité », a déclaré le rapporteur de la commission des lois, Robert Badinter (PS, Hauts-de-Seine). Le garde des sceaux, Jacques Toubon, a indiqué que les tribunaux pour le Rwanda et l'ex-Yougoslavie constituent « une étape vers la création d'une cour criminelle internationale permanente ».

■ PATRIMOINE : les députés ont voté, mardi 30 avril, en première lecture, le projet de loi sur la création d'une fondation du patrimoine, destinée à favoriser le mécénat pour sauvegarder le patrimoine culturel et naturel. La majorité RPR-UDF a voté pour, le PS contre. Le PCF s'est abstenu. Les députés ont modifié la composition du conseil d'administration de la fondation.

■ PSYCHOTROPES : le Sénat a adopté, mardi 30 avril, à l'unanimité en première lecture, un projet de loi visant à contrôler la fabrication et la vente de produits chimiques pouvant servir à fabriquer des stupéfiants. Ce texte, soumis le 12 mars à l'Assemblée nationale, prévoit la répartition en trois catégories, selon la nature et la gravité du risque qu'elles présentent, de vingt-deux substances chimiques susceptibles d'être utilisées à des fins illicites.

■ FINANCES : le débat d'orientation budgétaire aura lieu les mardi 14 et mercredi 15 mai à l'Assemblée nationale, a confirmé mardi 30 avril la conférence des présidents. Quelques jours auparavant, la commission des finances devait recevoir un document de « cadrage » du gouvernement. C'est la première fois qu'un tel débat d'orientation budgétaire est organisé au Parlement.

■ BOYCOTT : les députés communistes ont décidé de ne pas participer à la visite du roi Hassan II du Maroc à l'Assemblée nationale le 7 mai, a annoncé mardi 30 avril leur président, Alain Bocquet. Une délégation du groupe communiste a remis, la semaine dernière, à l'ambassadeur du Maroc en France une liste de « prisonniers politiques » qu'elle souhaite voir libérer, a précisé M. Bocquet.

■ RENCONTRE VERTS-PCF : le secrétaire national du PCF, Robert Hue, et la porte-parole des Verts, Dominique Voynet, se sont rencontrés, mardi 30 avril, au siège du Parti communiste, où ils ont évoqué la perspective d'une « coopération » entre leurs deux formations. Au cours de cette rencontre, organisée à la demande des Verts et qui a duré une heure et demie, Robert Hue et Dominique Voynet sont convenus d'« agir pour un rassemblement [à gauche] le plus large qui ne reproduise pas les erreurs du passé et permette un vrai changement dans notre pays ».

■ ARMÉES : le ministre de la défense, Charles Millon, a adressé, mardi 30 avril, un « message à toutes les armées » pour leur faire-part « de la très grande satisfaction » du président de la République « pour la qualité des travaux conduits sous votre responsabilité dans la perspective de la réforme engagée pour notre défense ». Dans ce message, M. Millon souligne que « la disponibilité et la compétence dont chacun a fait preuve, le sens de l'Etat qui a permis de dépasser les intérêts personnels et catégoriels, sont un gage de réussite pour l'avenir de nos forces armées ».

■ BANQUE DE FRANCE : le Parti socialiste a vivement réagi, mardi 30 avril, aux conclusions du rapport annuel de la Banque de France et s'en est pris à son gouverneur, Jean-Claude Trichet. « Il est alarmant de voir que, pour le gouverneur de la Banque de France, les seules solutions envisagées sont encore et toujours la réduction de la dépense publique », indique, dans un communiqué, Pierre Moscovici, secrétaire national du PS aux études. « Le président de la République a trouvé en Jean-Claude Trichet son inspirateur », affirme M. Moscovici.

■ SÉCURITÉ SOCIALE : le ministre des affaires sociales, Jacques Barrot, a annoncé, mardi 30 avril à l'Assemblée nationale, qu'il recevrait les organisations de médecins, la semaine prochaine, en vue d'une « concertation » et il a confirmé le dépôt, « avant l'été », d'un projet de loi sur l'assurance-maladie universelle.

itineris

Formule Déclic

100 F^{HT}*

partout en France.**

On va beaucoup Plus loin avec Itineris.

France Telecom
Mobiles

* soit 120 F TTC, hors les zones couvertes par Itineris.

Groupe Crédit Foncier : activité et résultats consolidés de l'exercice 1995

1995 :
un provisionnement substantiel des risques
immobiliers

1996 :
la mise en œuvre d'un plan de redressement
et d'adaptation vigoureux

Le Conseil d'Administration du Crédit Foncier, réuni le 29 avril 1996 sous la présidence de Jérôme MEYSSONNIER, a pris connaissance des décisions du Ministre de l'Economie et des Finances, qui ont fait l'objet d'un communiqué. Dans ce contexte, le conseil a procédé à l'arrêté des comptes sociaux et à l'examen des comptes consolidés de l'exercice 1995. Il a approuvé le projet de plan de redressement et d'adaptation du groupe Crédit Foncier à mettre en œuvre dès 1996 et qui doit conduire au redressement de la rentabilité du groupe.

I - Activité

• Production nouvelle

Les conditions d'activité sont restées difficiles en 1995 avec en particulier une nouvelle dégradation des marchés immobiliers, la faiblesse de la demande de crédit et le développement d'une concurrence agressive limitant les marges de la production nouvelle.

Dans ce contexte, la production du groupe s'est établie à 36,3 MdF, en diminution de 19,5 % par rapport à 1994, compte tenu notamment de la suppression des prêts à l'accession à la propriété (P.A.P.) au 1^{er} octobre et d'une base de référence 1994 accrue par l'effet du plan de relance des prêts aidés de l'époque.

Face à la disparition des P.A.P., le Crédit Foncier s'est mobilisé dans le placement, des prêts à taux zéro et des prêts complémentaires associés. Sa part de marché a atteint pour les prêts à taux zéro 17 % au 31/12/1995. Dans ce secteur, l'exercice 1995 a été marqué par un accord de partenariat avec La Poste qui prévoit que celle-ci oriente les agents sous "statut P.T.T." et ses clients titulaires de droits à épargne-logement vers le Crédit Foncier pour l'obtention d'un prêt à taux zéro. Cet accord permet d'appuyer la capacité de production du Crédit Foncier sur ce segment de marché. En ce qui concerne le prêt à l'accession sociale (P.A.S.), la production de prêts s'est maintenue à un niveau élevé de 2,7 MdF avec une part de marché de 26 %. Au total, le Crédit Foncier a ainsi confirmé, en 1995, sa capacité de développement dans le domaine des prêts réglementés.

Globalement, les prêts à l'habitat et aux collectivités locales ont constitué 93 % de la production, traduisant la poursuite du réajustement des opérations vers les secteurs les moins risqués. Les crédits promoteurs ont été à nouveau réduits de moitié, à 785 MF, et n'ont financé que des opérations de construction de logements engagées par les sociétés du groupe.

• Encours de prêts

L'encours des prêts est resté stable à 348 MdF avec une diminution du secteur aidé de 1 % et une progression du secteur concurrentiel de 2,5 %. Le secteur aidé représentait 61 % du total des encours à fin 1995.

• Financement

Les ressources nouvelles à long terme collectées par le groupe en 1995 ont atteint 15,2 MdF contre 24 MdF en 1994. Cette réduction s'explique principalement par la baisse de la production globale et un volume de remboursements anticipés toujours élevé bien qu'en très net retrait par rapport à 1994.

Les conditions de financement de l'établissement se sont détériorées à partir de septembre 1995 (annonce de la suppression des P.A.P., publication des résultats du premier semestre, dégradation des notations du Crédit Foncier), empêchant, à compter de novembre, de nouvelles émissions sur les marchés. Au début de 1996, le relais a été pris grâce à l'octroi par la Caisse des Dépôts et Consignations d'une ligne de crédit de 20 MdF extensible à 25 MdF.

II - Résultats consolidés

• Le produit net bancaire du groupe, dans sa nouvelle définition⁽¹⁾, s'est inscrit à 4.768 MF en 1995 contre 5.788 MF en 1994. Hors plus-values de cessions et facteurs non récurrents, la diminution des recettes d'activité ressort à 14 %. Elle est expliquée par une réduction des marges sur l'encours de prêts liée aux volumes élevés de renégociations et de remboursements anticipés de prêts enregistrés en 1993 et 1994.

• Le résultat brut d'exploitation ressort à 1.957 MF, en baisse de 39 % par rapport à 1994. Il tient compte notamment :

- de charges générales d'exploitation (y compris amortissements) qui enregistrent une légère baisse à 2.557 MF (contre 2.567 MF en 1994), traduisant la politique de maîtrise des frais généraux du groupe. A périmètre constant, les charges d'exploitation ont diminué de 1,4 % ;

- d'une provision de 254 MF destinée principalement à ramener à la valeur de marché actuelle de deux ensembles immobiliers acquis par le Crédit Foncier ces dernières années.

• Charge du risque 1995

Dans un marché immobilier en crise persistante, le Crédit Foncier a été conduit à examiner, dans une perspective de cession de certains actifs et de réorganisation profonde de ses activités, l'ensemble des risques, latents ou avérés, affectant ses métiers de prêteur aux professionnels, de promoteur et d'investisseur patrimonial. Ce changement de perspective est lié à la suppression de son quasi-monopole de distribution des prêts d'accession à la propriété, situation qui a entraîné un mouvement de défiance envers la société qui s'est traduit par des dégradations de sa notation et l'impossibilité de lever des capitaux suffisants compte tenu du renchérissement corrélatif de ses conditions de ressources.

C'est dans ce contexte que la direction du Crédit Foncier et son conseil d'administration ont estimé nécessaire qu'il soit procédé, au-delà des travaux annuels de même nature déjà réalisés, à une revue approfondie des risques immobiliers du groupe, et à l'estimation de la charge du risque y afférente.

Cette mission, réalisée en étroite liaison avec les travaux des commissaires aux comptes, a été confiée à un cabinet d'audit et à des experts externes au groupe Crédit Foncier. Son champ d'investigation a couvert tous les risques immobiliers, notamment ceux afférents à la promotion, aux crédits spécialisés (hôtellerie, loisirs, restauration...) et au patrimoine immobilier du groupe. Le résultat de ces évaluations a été pris en compte dans le provisionnement de l'exercice 1995. La valeur des créances et des actifs a ainsi été ramenée à la valeur de marché déterminée en avril 1996 et établie dans une perspective de sortie définitive des risques concernés. Cette mise à niveau est apparue nécessaire eu égard à la nouvelle détérioration des marchés immobiliers et au besoin d'adaptation rapide et important du groupe à un contexte entièrement concurrentiel.

Elle permettra en outre :

- de céder plus facilement les actifs sous-jacents aux créances gagées par des immeubles et de réduire en conséquence les intérêts non perçus sur créances douteuses ;
- d'apprécier les opportunités de vente d'immeubles ;
- de ne plus supporter de pertes significatives sur fonds propres investis dans la promotion.

Au total, la charge du risque de l'exercice 1995 ressort à 13,6 MdF et se répartit comme suit :

Charge du risque 1995 sur :	(en MdF)
- immeubles	4,7
- promotion (fonds propres et crédits)	6,3
(dont en fonds propres)	(2,4)
- immobilier spécialisé (crédits)	2,1
- autres	0,5
Total	13,6

• La valeur nette comptable des actifs immobiliers a été dégradée de 4,7 MdF dont 4,3 MdF comptant, au niveau de 49 %, la couverture de la valeur comptable des immeubles en moins-values du pôle patrimonial.

• Les engagements en fonds propres dans la promotion ont été dénotés de 2,4 MdF pour tenir compte des perspectives sus-énoncées, portant ainsi à 52 % la couverture des engagements bruts globaux en fonds propres et en crédits des risques de promotion interne du groupe.

• L'effort substantiel de provisionnement des crédits réalisés dans le secteur de la promotion externe permet de porter le taux de provisionnement des créances douteuses de cette catégorie de 57 % au 31/12/1994 à 84 % au 31/12/1995. La politique active de traitement des opérations compromises a par ailleurs abouti à une réduction des concours bruts aux professionnels de l'immobilier de 7 %. Le taux de provisionnement des encours bruts est passé de 34 % à fin 1994 à 59 % au 31/12/1995.

• Le Crédit Foncier a réalisé également un effort de provisionnement important sur le secteur des crédits à l'immobilier spécialisé (hôtellerie, loisirs, santé, ...). Le taux de provisionnement de ces créances douteuses a été porté de 34 % à fin 1994 à 52 % à fin 1995. Dans le secteur de l'habitat, dont l'encours total est de 252 MdF soit 73 % des encours globaux de prêts, les taux de créances

douteuses ont diminué de 4,7 % à 4 % pour le secteur aidé et de 5,4 % à 4,9 % pour le secteur concurrentiel. Au total, le stock de provisions sur crédits représente 71 % de l'encours douteux global du secteur concurrentiel, à la fin de 1995.

• Autres éléments significatifs du compte de résultat :

- Une provision de 1.000 MF a été constituée dans les livres du Crédit Foncier afin de faire face aux coûts liés au projet de plan de restructuration de la société.
- Une plus-value d'échange d'immeubles de 756 MF a été réalisée au cours de l'exercice 1995.
- Une reprise de 753 MF a été effectuée sur les fonds pour risques bancaires généraux.

En définitive, le résultat consolidé, part du groupe, s'établit à - 10,8 MdF, ramenant les capitaux propres consolidés (part du groupe) à - 2,4 MdF et le ratio de solvabilité du groupe de 9,1 % à fin 1994 à 0,5 % au 31/12/1995.

III - Résultats sociaux

Le résultat du Crédit Foncier société mère ressort à - 10,4 MdF. En conséquence, le conseil d'administration ne proposera pas le versement d'un dividende au titre de l'exercice 1995. Il décidera de la convocation d'une assemblée générale extraordinaire dans le délai légal consécutif à cette situation.

IV - Plan de redressement et d'adaptation

Le projet de plan, approuvé par le conseil d'administration, a été remis au comité central d'entreprise le 29/04/1996. Il a été élaboré afin de faire face aux conséquences de la suppression des prêts P.A.P. Il vise à réformer et moderniser profondément l'entreprise afin que le Crédit Foncier demeure le premier des établissements spécialisés sur le marché des prêts fonciers.

Le plan repose sur la concentration des activités du Crédit Foncier sur le marché des crédits à l'habitat et sur la collecte d'épargne, sur une réorganisation complète de la distribution et de la gestion des prêts, sur un allègement très important, nécessairement rapide, des charges générales d'exploitation et sur la cession d'actifs faiblement productifs ou ne correspondant pas à sa stratégie.

L'objectif du plan est d'atteindre un retour à l'équilibre en 1997 et une rentabilité satisfaisante des fonds propres en 1998.

V - Restructuration financière

Le Conseil d'Administration, ayant pris connaissance des perspectives du Crédit Foncier et approuvé le plan de redressement que lui a soumis Jérôme Meyssonnier, a décidé de proposer à l'Assemblée Générale Extraordinaire des actionnaires, qui sera convoquée pour le 28 juin, d'imputer les pertes, qui s'élèvent à 10,4 MdF, sur les primes et réserves et de réduire le capital social pour le ramener à 943 MF, soit 25 francs par actions.

A l'issue de cette imputation et de cette réduction, il subsisterait un report à nouveau déficitaire de 3,5 MdF.

Le Conseil d'Administration suivra tout particulièrement d'ici le 31 juillet 1996 la mise en œuvre du plan de redressement et d'adaptation du Crédit Foncier et les perspectives d'un adossement assurant la pérennité de l'établissement.

CRÉDIT FONCIER
DE FRANCE

(1) Les produits nets bancaires 1995 et 1994 comprennent les autres produits et charges d'exploitation bancaire et non bancaire, supérieurs classés entre le produit net bancaire et le résultat brut d'exploitation.

Le gouvernement est partagé sur l'opportunité de l'« amendement buvette »

Tandis que Guy Drut préconise un assouplissement du décret pris en application de la loi Evin, Jacques Barrot et Hervé Gaymard s'opposent résolument, au nom de la santé publique, à cette proposition d'origine parlementaire, qui vise à autoriser sous conditions la vente d'alcool dans les stades

Les députés devaient se prononcer en deuxième lecture, jeudi 2 mai, sur un amendement au projet de loi portant diverses mesures d'ordre social, sanitaire et statutaire (PMOSSS) autorisant, sous cer-

taines conditions, la vente d'alcool dans les stades : selon ce texte, les buvettes pourraient vendre du vin, de la bière et du cidre, à raison de vingt week-ends par an, en ouvrant trente minutes avant et en fer-

mant trente minutes après une compétition. Adopté en première lecture par les députés, puis repoussé par les sénateurs, cet amendement a fait l'objet d'un intense lobbying de la part des responsables de

clubs amateurs. Les producteurs d'alcool sont restés relativement discrets, la corporation des cafetiers s'insurgeant contre la perspective d'une concurrence déloyale. Les associations de lutte contre l'alcoo-

lisme redoutent, dans la perspective de la Coupe du monde de football organisée en France en 1998, que cette proposition d'origine parlementaire ne soit les prémices du démantèlement de la loi Evin.

SPORT ET ALCOOL. L'« amendement buvette », visant à autoriser sous certaines conditions la vente d'alcool dans les buvettes des stades, est un cocktail détonant. Avant son passage en deuxième lecture à l'Assemblée nationale, jeudi 2 mai, ce texte d'origine parlementaire a déjà fait l'objet de séances mémorables au Palais-Bourbon comme au palais du Luxembourg (*Le Monde* du 21 mars et du 20 avril).

Déclencheur de l'affaire : le problème du financement des petits clubs sportifs. Partout en province, ces associations - qui emploient bon nombre de bénévoles - évaluent les recettes de ces fameuses buvettes à environ un quart de leur budget. Aménageant la réglementation antérieure, la loi Evin du 10 janvier 1991 a posé comme principe l'interdiction de la vente d'alcool dans les stades. Par décret, les dérogations temporaires ont été limitées à une seule par an et par club, d'une durée maximale de quarante-huit heures.

La législation est une chose, la pratique en est une autre. Pendant que le champagne coule à flots dans les humides loges du Parc des Princes, à Paris, la plupart des petites buvettes de province continuent de vendre de l'alcool en toute illégalité. « 80 % des buvettes du Sud-Est le font », indique Thierry Mariani (RPR, Vaucluse), prompt à dénoncer « l'hypercentisme » régnant. Entre responsables associatifs et députés, les contacts, fréquents par nature, sont d'autant plus proches que se profile à l'horizon l'échéance des prochaines élections législatives. « Les dirigeants de clubs sont nos correspondants habituels », souligne Ber-

nard Accoyer (RPR, Haute-Savoie), rapporteur du projet de loi portant diverses mesures d'ordre social, sanitaire et statutaire (PMOSSS), favorable à l'amendement. Quant aux sénateurs, érigés par la Constitution en représentants des collectivités territoriales, ils ne peuvent décemment ignorer l'un des fondements de la vie provinciale. Bon nombre d'élus sont d'autant plus sensibilisés au sujet qu'ils ont eux-mêmes eu des responsabilités dans le secteur associatif avant d'exercer leur mandat.

Vice-président du groupe d'étude sur le sport de l'Assemblée nationale, Edouard Landrain (UDF-FD, Loire-Atlantique), en charge des affaires culturelles et sportives au conseil général de Loire-Atlantique, est aujourd'hui le chef de file de l'« amendement buvette » (lire ci-dessous). Dans le passé, M. Landrain a bataillé en

« MAUVAIS MOYEN »

L'« amendement buvette » a suscité des réactions diverses et variées au sein du gouvernement : la colère de Jacques Barrot, ministre du travail et des affaires sociales, qui a souligné devant les députés que leur proposition consistait à « trouver un mauvais moyen pour résoudre un vrai problème » ; et la compréhension de Guy Drut, ministre de la jeunesse et des sports, qui, quarante-huit heures plus tard, assurait que le gouvernement « allait permettre

une plus large possibilité d'ouverture des buvettes » dans les enceintes sportives.

En dépit de ce que certains arguments échangés en séance publique pouvaient laisser présager, le lobby de l'alcool semble être resté relativement discret. « La consommation dans les buvettes n'étant pas considérable, on n'a pas vu apparaître les lobbys des bouillleurs de cru ou de la bière », confirme Jean-François Mattéi, professeur de médecine et député (UDF-PPDF) des Bouches-du-Rhône, opposé à l'amendement.

Les organisations professionnelles de cafetiers sont bien montées au créneau... mais pour s'opposer vigoureusement à la proposition des parlementaires, qui leur fait craindre une concurrence déloyale. « Les députés ont cédé à la pression du milieu associatif », explique-t-on à la Confé-

dération française des hôtels, restaurants, limonadiers et discothèques (CFHRLD). « On veut, de façon dérogatoire, autoriser la vente de bière lors des manifestations sportives, alors que, depuis la loi Evin, les brasseurs ne peuvent plus sponsoriser les clubs, et alors qu'il est impossible aujourd'hui de crêper un café aux portes d'un stade ! » « Les clubs vont faire commerce dans le cadre d'associations, sans être soumis ni à la TVA ni à la taxe professionnelle ! », s'insurge, de son côté, le groupement des cafetiers (25 000 adhérents, affilié à la CFHRLD), qui redoute également qu'avec l'arrivée des clubs le prix des licences ne s'envole.

Quant aux puissants lobbys qui avaient largement donné de la voix lors du débat sur la loi Evin, ils regardent tout cela d'un oeil quelque peu désabusé. Directe-

ment concernés, les brasseurs se tiennent prudemment en dehors de la bataille, les buvettes ne représentant pour eux qu'un canal très marginal de ventes. « Ce sont des points de vente tellement éphémères qu'on ne peut les considérer comme de véritables interlocuteurs commerciaux », explique-t-on à l'Association des brasseurs de France. Pas question, dès lors, de se brouiller avec la corporation des cafetiers, autrement plus stratégique. Chez Heineken, on souligne que « ce sont les patrons de clubs sportifs qui font du lobbying. Le risque est d'habiller Pierre en déshabillant Paul, c'est-à-dire de déstabiliser des bistrors qui, eux, ont un vrai rôle social dans les campagnes ».

A l'Association nationale de prévention de l'alcoolisme (ANPA), on ne rentre pas dans ce genre de détail. Son directeur, Patrick Elié, est en effet persuadé que l'« amendement buvette » marque « les prémices de quelque chose de plus grave ». « Dans la perspective de la Coupe du monde de football de 1998, il y a une pression de plus en plus forte des producteurs et des annonceurs pour faire sauter l'interdiction du parrainage. » D'entorse en entorse, on finit par vider cette loi de sa substance », regrette M. Mattéi.

Quant au professeur Gérard Dubois, l'un des cinq membres du groupe de travail dont le rapport avait servi à l'élaboration de la loi Evin, il partage la même inquiétude : « Quand on voit un pan de mur qui commence à tomber, on s'inquiète pour le toit et pour les fondations... »

Caroline Monnot
et Jean-Baptiste de Montvalon

Edouard Landrain défend une certaine idée de la « convivialité »

NANTES

de notre correspondant

« Doudou » n'en revient pas. Son amendement « buvette » lui vaut un courrier de ministre. Député (UDF-FD) de la circonscription d'Ancenis (Loire-Atlantique), il travaille depuis 1988 dans un anonymat total sur les questions de santé, de Sécurité sociale, de culture ou de patrimoine. Et là, c'est la France entière qui lui écrit pour le féliciter ou l'agacer : « J'ai reçu une lettre délirante du syndicat des cafetiers qui proteste contre la concurrence déloyale des buvettes. »

Promis, juré : Edouard Landrain, soixante-six ans, chirurgien-dentiste, bon basketteur,

vice-président du conseil général de Loire-Atlantique, rapporteur du budget de la jeunesse et des sports l'an dernier, ne roule pas pour le lobby de l'alcool.

« FAUTE POLITIQUE »

Même s'il est l'élus d'un département où se vendent le muscadet, le gros-plant et les vins du coteau d'Ancenis, commune dont il est conseiller municipal depuis 1965 et maire depuis 1977, seule l'intérêt, à l'entendre, la défense du milieu associatif, dont il goûte chaque dimanche la « convivialité » et dont il juge ébranlé le socle fait de bénévolat et de retrouvailles amicales autour d'un « verre d'une boisson alcoolisée culturellement admise localement ».

Pour Edouard Landrain, la politique consiste justement à « sortir des choses déci-

dées par Bercy et à prendre fait et cause pour l'intérêt de ses concitoyens au niveau le plus humble ». Un député qui ne saurait pas faire « remonter le mécontentement » n'a pas de raison d'être. Et tant pis pour le gouvernement s'il veut « commettre une faute politique de plus ».

« Doudou » estime ne demander qu'une application de la loi Evin, respectueuse des millions de bénévoles et sportifs du dimanche : « Je me suis abstenu lors du vote de la loi. Non à cause de son principe, qui est bon, mais de ses outrances. Essayez de manger un jambon-beurre en buvant une orangeade. Et que fait un ministre après avoir fait voter sa loi ? Il l'arrose à la buvette de l'Assemblée nationale ou du Sénat. »

Adrien Favreau



Portrait

itineris
Formule **Déclis**

Partout

1^{FHT}**

de 12 h 30 à 14 h, dès 19 h
et 100 % du week-end

On va beaucoup *Plus* loin avec Itineris.

France Telecom
Mobiles

* Dans les zones couvertes par Itineris.

** Le tarif de base est de 1,21 F TTC. Les appels de 12 h 30 à 14 h, de 19 h à 5 h et tout le week-end en France métropolitaine sont à 1,21 F TTC. (Hauts de France : 4,82 F TTC)

ÉDUCATION Le ministère de l'éducation nationale a rendu public, jeudi 2 mai, le bilan des épreuves d'évaluation réalisées à la dernière rentrée auprès des élèves entrant en

classe de CE2 et en sixième. ● CES RÉSULTATS confirment qu'à la fin des cinq premières années d'école 9 % d'entre eux ne maîtrisent pas les compétences de base en lecture et

23,5 % en calcul. Au total, 6 % des élèves sont déjà en situation de grand échec scolaire. ● POUR CLAUDE THÉLOT, qui dirige la direction de l'évaluation et de la prospective, il importe de

réfléchir à de nouvelles méthodes pour « améliorer l'efficacité pédagogique » de l'école primaire, le collège ne pouvant remettre à niveau les élèves les plus en difficulté. M. Thélot

note pourtant que « depuis vingt ou trente ans, le niveau général des élèves a plutôt augmenté ». 65 000 jeunes sortent aujourd'hui du système éducatif sans formation.

26 % des écoliers ne savent pas lire ou calculer à la fin du primaire

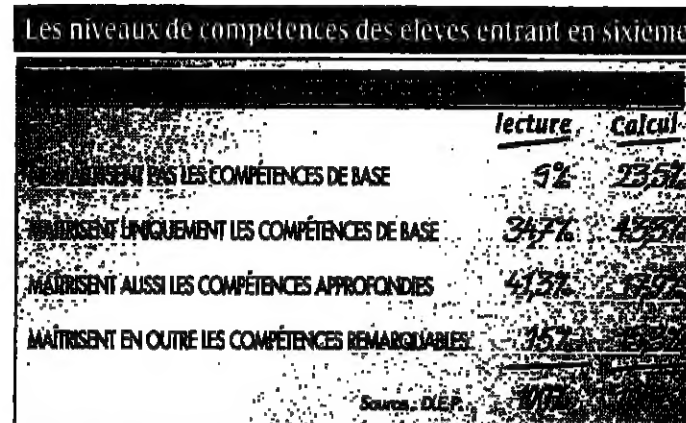
Le bilan des évaluations menées par le ministère à l'entrée en CE2 et en sixième montre qu'une part importante des jeunes scolarisés a les plus grandes difficultés en calcul. 6 % d'entre eux entrent au collège en situation de grand échec

A l'ENTRÉE en sixième, 9 % des élèves ne savent pas lire et 23,5 % éprouvent les plus grandes difficultés en calcul. Au total, 6 % ne maîtrisent ni l'une ni l'autre de ces compétences. Cumulant ces deux handicaps, ils sont déjà considérés en grand échec scolaire. En rendant public, jeudi 2 mai, le bilan des épreuves d'évaluation conduites, lors de la dernière rentrée, auprès des élèves entrant en deuxième année de cours élémentaire puis en sixième, la direction de l'évaluation et de la prospective (DEP) du ministère de l'éducation nationale risque d'alimenter la polémique ouverte par la commission Fauroux sur l'efficacité du système éducatif. L'état des lieux qu'elle dresse semble confirmer les analyses faisant porter sur l'école primaire une part de la responsabilité des difficultés du collège, comme l'indiquait récemment Luc Ferry (*Le Monde* du 23 avril).

Attachée à mesurer les progrès des élèves d'année en année, la DEP, toutefois, ne tire pas des

chiffres les mêmes conclusions. Selon ses résultats, les bons élèves sont plus nombreux qu'autrefois et la proportion d'élèves en grand échec a tendance à diminuer. Il n'empêche : la comparaison établie à l'issue du test de certificat d'études passés par des élèves de 1920 avec ceux d'aujourd'hui en fin de parcours scolaire avait déjà laissé entrevoir des lacunes.

Lors de la dernière rentrée, plus de 15 % des élèves entrant en CE2 ne savaient pas reconnaître des mots courants ou déchiffrer un texte simple. Presque la moitié des élèves avaient ces acquis de base, tandis que 38 % possédaient des compétences « remarquables ou approfondies » : retrouver des informations non explicites dans un texte, mettre en relation plusieurs informations. 17 % des élèves ne savaient pas faire une addition, ne connaissaient pas les nombres entiers et se révélaient incapables d'exploiter un tableau à double entrée. Près des deux tiers le pouvaient (63,6 %), mais unique-



ment cela, alors que 12 % de leurs camarades maîtrisaient la soustraction et un peu plus de 7 % savaient déjà résoudre des problèmes.

La lecture croisée de ces résultats permet de déterminer le pourcentage d'enfants en très grande difficulté : 7,7 %. Depuis que ces évaluations sont conduites, ce chiffre

oscille, d'année en année, entre 5 % et 10 %. Au total, un tiers (33,3 %) des élèves maîtrisent uniquement les compétences de base dans les deux disciplines.

A l'entrée au collège, la proportion d'élèves qui ne maîtrisent pas les compétences de base en lecture a diminué par rapport au CE2, mais reste trop importante : 9 % des nou-

veaux collégiens ne comprennent pas de quoi parle le texte qu'ils ont lu et se révèlent donc incapables d'en tirer des informations. De plus, ils ne maîtrisent toujours pas l'ordre alphabétique. 35 % des élèves maîtrisent uniquement ces compétences de base.

PROGRESSION POSSIBLE

En calcul, la situation s'est aggravée : près du quart des élèves ne maîtrisent pas les compétences de base (comparer des nombres entiers, faire les quatre opérations, en comprendre le sens et les utiliser à bon escient) ; 43 % des élèves maîtrisent uniquement ces compétences. Si l'on croise les résultats de français et de mathématiques, 26 % des élèves ne maîtrisent pas les compétences de base dans au moins une des deux matières. Néanmoins, d'après les premiers résultats de l'expérimentation conduite en sixième en 1994-1995, les « mauvais » élèves peuvent progresser au collège. A la fin de l'année, les collégiens des établisse-

ments expérimentaux réussissent mieux les tests que les élèves des collèges ordinaires (*Le Monde* du 9 avril). Les très mauvais élèves sont moins nombreux, les très bons plus nombreux. Mais ces résultats restent modestes.

Une étude sur les connaissances acquises en fin de troisième sera publiée dans quelques semaines. S'il est encore temps, elle pourrait alimenter les réflexions de la commission Fauroux sur le « bagage minimum » en fin de scolarité obligatoire ou celles du Conseil national des programmes sur le « socle commun de connaissances ».

B. G.

* Les compétences en lecture, en calcul et en géométrie des élèves à l'entrée au CE2 et en sixième, note 96 22, mai 1996 ; « L'expérimentation menée en sixième en 1994-1995 », note 96 21, mai 1996. DEP, ministère de l'éducation nationale, 58, boulevard du Lycée, 92170 Vanves.

Claude Thélot, directeur de l'évaluation et de la prospective

« Depuis vingt ou trente ans, le niveau général des élèves a plutôt augmenté »

CLAUDE THÉLOT est à la tête de la direction de l'évaluation et de la prospective (DEP), qui dépend du ministère de l'éducation nationale.

« 47 % des élèves entrant en CE2 ne font que maîtriser les compétences de base en lecture et 64 % en calcul. Y a-t-il lieu d'être satisfait ? »

— Oui et non. En début de CE2, il est assez naturel que les apprentissages soient en cours d'acquisition. Ce n'est pas extrêmement grave si tout n'est pas maîtrisé au niveau de cette classe. Il est vrai qu'il y a déjà eu auparavant deux années d'école obligatoire, dont le cours préparatoire (CP) : c'est un moment important, mais ce n'est pas le seul où l'on puisse acquérir les apprentissages de base. On peut, pendant les trois années qui restent — le cycle des approfondissements, justement —, maîtriser ce qui ne l'est pas encore à l'entrée du CE2. Il ne faut pas se concentrer sur le CE2, c'est toute l'école élémentaire qui est importante.

« Cela dit, il faut s'interroger sur les élèves qui ne maîtrisent même pas les compétences de base. Les enseignants, les corps d'inspection ont à réfléchir pour savoir comment accroître l'efficacité pédagogique. Ces résultats doivent servir de

base à des actions d'information, de formation. On sait très bien que les pratiques diffèrent d'un enseignant à l'autre. Par exemple, le temps d'enseignement du français peut varier de un à quatre. Je crois que cette diversité est trop grande.

« Un peu plus du quart d'une génération est en difficulté à l'entrée au collège »

— Faut-il faire remonter la source des échecs scolaires à l'école primaire ?

— Il y a des enfants qui entrent au collège — entre 5 % et 10 % — en très grande difficulté. C'est bien entendu à l'école, le plus précocement possible, qu'il aurait fallu traiter leur échec. Pour beaucoup d'entre eux, en sixième, c'est trop tard. Si vous leur ajoutez les élèves qui sont en difficulté moyenne, c'est au total un peu plus du quart d'une génération (26 %) qui est en moyenne ou grande difficulté à l'entrée au collège.

« Mais il ne faut pas perdre de vue que, deux ou trois ans plus tard, environ 20 % de cette population en difficulté sera tirée d'affaire. Donc, le collège a la capacité de combattre l'échec.

— Mais d'autres élèves, qui n'étaient pas en difficulté à l'entrée du collège, le sont deux ou trois ans plus tard. Et votre étude fait apparaître un « mauvais » d'élèves moyens, qui ne possèdent que des compétences de base en français ou en mathématiques.

— Ces élèves-là représentent près de la moitié d'une génération, soit 46 %. On se concentre sur les élèves en difficulté : on sait faire ou l'on ne sait pas faire, mais ils sont ou devraient être l'objet de soins attentifs.

— En revanche, il ne faut pas négliger « l'élève moyen ». Ce sont ces élèves qu'il faut tenter de hisser au niveau des bons. C'est un objectif possible. Par exemple, les heures d'études dirigées, décidées par François Bayrou pour la nouvelle sixième, sont très utiles et adaptées à l'élève moyen. Pour les élèves en grande difficulté, cela ne suffit pas, c'est clair. D'où les « dispositifs de consolidation » qui s'ajoutent pour eux aux études dirigées.

— Dans les résultats que la DEP pro-

pose chaque année, pourquoi ne pas croiser ceux des évaluations de CE2 et de sixième avec l'origine sociale des élèves ?

— On ne peut pas tout faire à chaque fois. Nous l'avons publié dans *l'Etat de l'école*, en 1994, et ces résultats montrent, en effet, un écart lié à la catégorie socio-professionnelle du chef de famille. Mais il ne faudrait pas, pour cette raison, imputer toute la responsabilité de l'échec à des facteurs extérieurs à l'école.

— On le voit bien dans l'évaluation des lycées. Certains établissements obtiennent de meilleurs résultats que ceux que l'on pourrait attendre en fonction d'un contexte social donné. Ils apportent une vraie valeur ajoutée quand d'autres restent en deçà des performances possibles.

— On ne peut tout de même pas nier qu'une partie des élèves arrivent à la fin du collège assez mal outillés.

— Il faut considérer l'évolution dans le temps. Depuis vingt ou trente ans, le niveau général des élèves a plutôt augmenté. Cela dépend des compétences et des disciplines, mais la tendance est plutôt à la hausse.

— Au milieu des années 70, 225 000 enfants, soit le quart d'une génération, quit-

taient l'école sans formation. C'était beaucoup moins grave qu'aujourd'hui et personne ne parlait d'échec scolaire : ils trouvaient quand même un emploi et s'inséraient dans la société. Actuellement, ce sont 65 000 jeunes qui sortent du système éducatif sans formation, trois fois moins qu'il y a vingt ans. Mais ces exclus sociaux seront presque à coup sûr des exclus économiques et sociaux.

— On constate que les échecs sont toujours concentrés dans les mêmes établissements et dans les mêmes classes.

— Pour une part, l'école reflète le territoire. Or non seulement le territoire est socialement très inégalitaire, mais cette inégalité s'est notablement accrue depuis quinze ans. Pour la compenser, les établissements scolaires ont mis en œuvre des projets spécifiques : les collèges, en particulier, fonctionnent de façon moins inégalitaire qu'au début des années 80. De même, alors que leur environnement s'est dégradé, les établissements situés en zone d'éducation prioritaire (ZEP) n'ont pas vu leur retard sur les autres établissements s'aggraver.

Propos recueillis par Béatrice Gurrey

L'infernal huis clos des deux cousins Gérard

AIX-EN-PROVENCE

de notre envoyé spécial
Ils étaient cousins, RMistes et chômeurs, et ils s'appelaient tous les deux Gérard. Le premier, Gérard Franoux, trente et un ans, fait face à ses juges, lundi 29 et mardi 30 avril, aux assises des Bouches-du-Rhône. La photo du second, Gérard Fays, nu, circule de main en main parmi les jurés. Le président, Daniel Trille, finit par perdre patience. L'accusé, tassé dans son box, les yeux baissés, ne veut rien voir. « Comment ! Vous ne vous êtes rendu compte de rien ? Faites passer les photos aux jurés. » Un à un, les visages se décomposent. Le légiste a dit sobrement : « Il ne lui restait que la peau sur les os. »

Gérard Franoux est accusé d'avoir séquestré et laissé mourir de faim et de froid son cousin dans la cave de la villa marseillaise qu'ils louaient ensemble, après que ce dernier eut été licencié et qu'il n'eut plus pu payer sa part de la location. L'accusation parle aussi d'actes de torture et de violences ayant entraîné la mort sans intention de la donner. Gérard Franoux encourt la perpétuité. Sa femme, Anne-Marie, principal témoin à charge, a été condamnée en correctionnelle à trois ans de prison avec sursis pour non-assistance à personne en danger.

La victime est décédée le 18 janvier 1991, au lendemain de son ad-

mission à l'hôpital dans un état comateux. Les médecins ont noté un état de maigreur extrême due à une sous-alimentation, une hypothermie à 23 degrés et des contusions au visage.

Entendu quinze jours après le décès, Gérard Franoux a expliqué aux policiers que son cousin « s'était laissé aller » après avoir été licencié de son entreprise de menuiserie. « Au début, en août 1990, il avait une chambre particulière à l'étage, il prenait les repas avec nous. Il partageait les frais. A partir de novembre, il était descendu à la cave. Il mangeait un peu moins. Il refusait les médecins. (...) C'était un grand enfant. »

Les policiers en étaient restés là. « Les médecins nous ont dit que c'était naturel, rapporte un ami de la victime. Et on s'était fait refouler au commissariat. » La famille de Gérard Fays avait cependant persisté, consciente que quelque chose d'anormal s'était produit. La veille du décès, Marie-Madeleine, sa mère, avait eu son fils au téléphone. Elle était sans nouvelles depuis deux mois. A la barre, elle se souvient, en chiffonnant ses mains, que son Gérard avait rêvé de poulet aux champignons, avant que Franoux intervenne sèchement : « Dégage en bas ! »

Ensuite, la famille n'avait pas pu récupérer ses affaires : un living « moderne », un ensemble vidéo

et une mobylette, seuls signes extérieurs de richesse de ce « gentil garçon ». « Un peu simplet, peut-être », qui avait emménagé avec son cousin en rêvant d'une « nouvelle cellule familiale ». Mais qui avait surtout servi, note un ami, « de poule aux œufs d'or » en payant pour le couple Franoux la facture sur facture. Le lendemain du décès, tout avait été nettoyé à la javel et la porte de la « chambre » avait été repeinte.

« UN AUTRE LUI-MÊME »

Finalement, un juge avait été nommé, en juin 1991. Des premiers indices avaient enfin été relevés : des traces roses indéchiffrables, émanant de Gérard Fays, sous la peinture fraîche de la porte de sa « chambre » ; un barreau scié à la fenêtre ; des rangées de bâtonnets barrés sur un mur, représentant peut-être un calendrier ; des verrous extérieurs suspects sur les portes de la cave. « Pour enfermer les chiens », avait expliqué Franoux. Car les chiens vivaient là auparavant.

Et puis il y eut ce témoignage capital d'Anne-Marie, la femme de Gérard Franoux, recueilli en décembre 1993, près de trois ans après les faits, lorsque le couple fut à nouveau localisé après avoir un temps disparu. Il y aurait eu des douches froides dans le jardin, des nuits dans le lavoir non chauffé, des coups de règle en fer, une

bousculade dans l'escalier, des repas donnés en cachette et repris de force par Gérard Franoux...

« Au début, il voulait aider son cousin, c'est vrai, dit sa femme, mais à la longue il ne l'a plus supporté. De toute façon, il n'y avait pas besoin de l'enfermer, il avait peur. »

Une psychologue indique que l'accusé a trouvé chez son parent « un autre lui-même » : reflet d'une enfance écorchée par les placements et les carences affectives, décalque d'une vie atteinte par le chômage et l'inactivité. Le psychiatre estime que l'accusé est un paranoïaque « à la limite de la maladie mentale » et mentionne « l'instauration de relations de type sadomasochiste » entre les deux cousins : « Franoux, probablement, voulait inconsciemment remettre Fays au travail. L'enfer est souvent pavé de bonnes intentions... »

L'avocat général, Alain Mombel, a requis douze ans de réclusion en demandant aux jurés de tenir compte des personnalités respectives du tortionnaire et de sa victime. M^{re} Eliane Keramidas, avocate de Gérard Franoux, plaide les zones d'ombre entourant l'infernal huis clos : « Il ne l'a peut-être pas empêché de mourir, mais il ne l'a pas tué. » Les jurés, eux, ont finalement tranché pour plus de sévérité : quinze années d'enfermement.

Jean-Michel Dumay

L'abbé Pierre a été exclu du comité d'honneur de la Licra

POUR N'AVOIR pas formellement retiré son soutien au philosophe négationniste Roger Garaudy — auteur des *Mythes fondateurs de la politique israélienne*, mis en examen pour contestation de crimes contre l'humanité —, l'abbé Pierre a été exclu, mercredi 1^{er} mai, du comité d'honneur de la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme (Licra), dont il était membre depuis une vingtaine d'années. Cette décision, prise par le bureau et la commission juridique de cette organisation, est intervenue bien que le fondateur des communautés Emmaüs fût largement révélu, la veille, sur ses déclarations précédentes, renouant notamment à réclamer un nouveau débat entre historiens (nos dernières éditions du 2 mai).

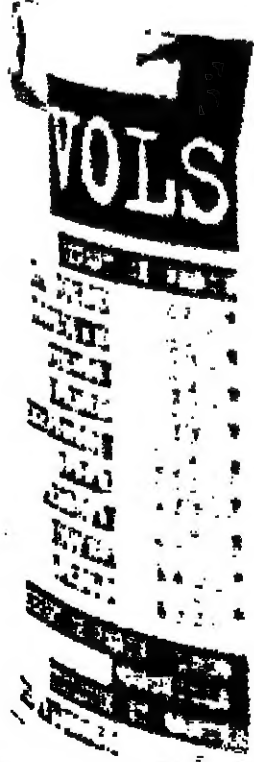
Mardi 30 avril, en effet, l'abbé Pierre, après « de longs entretiens téléphoniques avec le président du Consistoire central juif de France et le grand rabbin », avait publié un communiqué, dont l'essentiel était sans équivoque : « Je condamne avec fermeté, écrit-il, tous ceux qui, pour des raisons diverses, veulent, de quelque manière que ce soit, nier, falsifier ou banaliser la Shoah, qui restera à jamais une tache de notre indélébile dans l'histoire de notre continent. »

Cependant, l'abbé Pierre concluait son texte ainsi : « Roger Garaudy ayant oralement et par écrit pris l'engagement formel de reconnaître toute erreur qui lui serait prouvée, ce n'est que s'il ne tenait pas cet engagement que, avec tristesse, je lui retirerais ma confiance. »

GARAUDY PERSISTE

Cette position a été jugée par la Licra « totalement contradictoire » avec la condamnation des thèses négationnistes précédemment affirmées. La présence du fondateur des communautés d'Emmaüs au sein de son comité d'honneur « ne se justifie plus » à ses yeux. Selon l'organisation antiraciste, toutes les preuves contredisant les aberrations défendues par le philosophe ont été depuis longtemps apportées.

Ce dernier ne paraît pas près de désarmer. Dans une lettre publiée le 30 avril par le bibeledomadaire islamiste égyptien Al Chaab, Roger Garaudy affirme lutter contre « le lobby sioniste en France, aux Etats-Unis et dans tous les pays occidentaux ». L'ancien communiste converti à l'islam écrit notamment : « Ni la Torah ni les persécutions d'Hitler ne justifient l'usurpation des territoires des Palestiniens. »



Le dossier est confié à un magistrat marseillais

la Cour de cassation au nom de l'« intérêt d'une bonne administration de la justice ». Le dossier a été confié à un juge d'instruction de Marseille.

saïte déposée une plainte pour subornation de témoin contre l'adjoint-chef de la section de recherches de la gendarmerie de Nimès. Elle l'accusait d'avoir fait passer son état afin qu'elle reste en fonction.

Un témoignage (Le Monde daté 25 et 26 février).

Le 18 septembre 1995, lors de l'émission de TF1 « Témoin N°1 », le nouveau procureur de Carpentras, Jean-Michel Tissot, avait ensuite annoncé que des « mises en examen pourraient intervenir dans les prochaines semaines ». Ce magistrat, qui estimait que la piste d'« extrême droite » n'était pas plausible, même si elle n'était pas totalement abandonnée, invoquait deux témoignages « dignes d'intérêt » : le premier faisait état de conversations teues dans un bar de Carpentras au sujet de soirées organisées par des jeunes de la ville dans le cimetière, le second était une lettre anonyme reçue au palais de justice le 16 septembre. Dans ce courrier, l'auteur, qui affirmait avoir été le témoin passif de la profanation, donnait des noms et adresses. Depuis, le dossier ne semble pas avoir fait de progrès significatifs.

Anne Chernin

Guy Névache a été condamné à dix mois de prison avec sursis

GRENOBLE . . .

général de GID. Quelques semaines après son incarcération pour corruption dans une précédente affaire, en décembre 1994, M. Névache s'était mis d'accord avec M. Berlot pour recevoir, en guise de séparation à l'amiable, une « indemnité transactionnelle d'accagnement à la retraite » d'un montant de 405 000 francs. L'opération fut rondement menée, grâce notamment à un document délivré par le président du Sleparg, Robert Maguin, qualifié par le parquet de « lettre de complaisance » destinée à « tromper le service de légalité de la préfecture ».

DAS DE CONTRAT DE TRAVAIL

Accusé d'abus de biens sociaux, M. Bériot a été condamné à six mois de prison avec sursis et 50 000 francs d'amende. Mis en examen pour avoir délivré une fausse attestation, M. Magnin a été relaxé. « Je paie pour le contexte », a réagi M. Bériot, président de la société d'économie mixte Grebodie Isère Développement (GID), dont le directeur général fut, de 1990 à avril 1995, M. Névache. A l'époque, Guy Névache était troisième adjoint de M. Carlgren, chargé des grands travaux, et premier vice-président du Siépar.

Le tribunal a examiné les conditions dans lesquelles M. Névache a exercé ses fonctions de directeur

PAS DE CONTRAT DE TRAVAIL.
Requérant « des peines non symboliques et d'avertissement », le ministère public a été suivi par le tribunal. A propos de l'indemnité versée à M. Névache, les juges ont considéré que celui-ci n'était pas salarié de GID, mais mandataire social. « Un contrat de travail ne liant pas GID au conventionnel collectif ne lui était applicable, ont-ils noté. Il est constant qu'un directeur général est réversible sans préavis ni indemnité. » Le président Bérriot avait la possibilité, en raison de l'incarcération de M. Névache, de révoquer le directeur général « sans donner motif ». Mais il a préféré « ajouter le jugement, « s'imposait une mesure pour sauvegarder l'image de marque de Grenoble libre Développement ».

Claude Francillon

DÉPÊCHES

■ **RÉGINE:** Lionel Rotcage, le fils de la chantante, a été inculpé de voies de fait et d'intimidations par une chambre des mises en accusation fédérale de Boston (Massachusetts). Les charges retenues contre sa mère ont été abandonnées. Tous deux étaient accusés d'avoir perturbé, le 17 avril, un vol Paris-Miami de la compagnie American Airlines, contraignant le pilote à faire une escale impromptue à Boston (*Le Monde* du 20 avril). Régine et son fils y avaient été interpellés par le FBI à leur descente d'avion. L'examen du dossier a été fini au 6 mai.

■ **FAITS DIVERS:** un adolescent a été gravement blessé par balle, hier, lors d'un tir, après qu'il jeta un ballon sur un parking de psychiatrie, rue de Strasbourg. Encoffré par le bruit d'un ballon, Ernest Henrich, âgé de quatre-vingt-quatre ans, a tiré en direction d'un groupe de jeunes gens. Une balle de calibre 22 LR a atteint le garçon à l'abdomen. Le tireur a été placé en détention.

DIFFAMATION: le député
(RPR) de Meurthe-et-Moselle, Gérard Léonard, mis en examen pour diffamation à la suite d'une plainte de l'avocat parisien Armand Montebourg, a reçu, mardi 30 avril, le soutien « unanime » des députés RPR. Lors de la polémique sur les appartements d'Alain Juppé, M^e Montebourg avait qualifié le premier ministre de « *délinquant* », alors que le procureur de la République de Paris avait estimé que « *le chef de l'exécutif avait commis deux délits* ». M. Léonard avait dénoncé « *le caractère politique et haineux de cette démarche* ».

ALLER RETOUR
A CERTAINES DATES
HORS TAXES AMERIENNES
180 AGENTS EN FRANCE
36 33 33 (1,48\$ LA MINUTE)
36 33 33 (1,20\$ LA MINUTE)

DEPART DE PARIS	
LA CORSE	6500
LISBONNE	8900
DUBLIN	9800
NAPLES	9900
HERAKLION	11500
DAKAR	19900
ABIDJAN	20500
NOUMEA	44000
TAHITI	49900

DEPART DE PARIS. LYON
MARSEILLE
TOULOUSE ET NANTES
S ANTILLES 2050

**NOUVELLES
FRONTIERES**
distributeur
d'énergie

REPUBLIQUE FRANCAISE

PREFECTURE DU CHER
Direction des relations avec les collectivités
territoriales et du cadre de vie
bureau de l'environnement

PREFECTURE DE L'INDRE
Direction de la Réglementation
et de l'Administration Générale
bureau de l'environnement

PREFECTURE DU LOIR ET CHER
Direction de la Réglementation
bureau de l'environnement
et du cadre de vie

AVIS D'ENQUETES

PROJET DE BARRAGE DE CHAMBONCHARD SUR LA RIVIERE CHER

Le public est informé de l'ouverture simultanée par arrêté interpréfectoral (Allier, Cher, Creuse, Indre, Indre et Loire, Loir-et-Cher) en date du 11 mars 1996, des expositions publiques suivantes, relatives au projet de barrage de Chamboucard sur la rivière Cher dont le maître d'ouvrage est l'Établissement Public d'Aménagement de la Loire et de ses Affluents (EPALA) et qui s'inscrit dans le cadre de la charte d'information de la Loire à l'initiative de l'Etat, FFEDAL et l'Association de l'eau :

OBJET DES ENQUÊTES

I - une enquête préalable préalable :

- à la déclaration d'intérêt général du projet (article 31 de la loi n° 92-3 du 3 janvier 1992 sur l'eau).
- à la détermination de l'urbanisme prévue par l'article 10 de la loi n° 92-3 du 3 janvier 1992 sur l'eau pour la construction du barrage (première et de deuxième phase).
- cette enquête préalable (article 13 du décret n° 93-1182 du 21 octobre 1993) enquête préalable à la déclaration d'utilité publique des opérations d'aménagement ou de travaux réels immobiliers nécessaires à :
 - la construction du barrage (première et de deuxième phase),
 - la réalisation de la retenue,
 - la réalisation des aménagements rendus nécessaires par la création du barrage et de sa retenue en vue :
 - o de rationalisation des usages de l'aménagement,
 - o de rationalisation des récoltes divers,
 - o de relèvement des biefs,
 - o de la reconstruction de l'église de Chambourci.
- elle s'effectue sur de l'enquête préalable à la déclaration d'utilité publique (articles L. 311-1, L. 312-1 et L. 311-3-1 du code forestier).

- elle est prévue également sur la mise en compatibilité des plans d'occupation des sols de la commune d'Evran-Les-Bains dans le département de la Creuse (article R. 123-35-3 du code de l'urbanisme).

Cette enquête se déroulera dans les formes et conditions prévues par les articles R. 11-14-1 à R. 11-14-15 du code de l'urbanisme et de l'habitat.

sur le territoire des communes de La Petite-Marche dans le département de l'Ailier, Chambouchard et Evens-les-Bains dans le département de la Creuse en vue de déterminer les parcelles à acquérir nécessaires à la construction du barrage de Chambouchard proprement dit et de ses annexes ainsi qu'un rattachement des habitants, et d'identifier les propriétaires et titulaires de droits réels.

DATES DES ENQUÊTES

Les données se rapportant à l'IRPV du 28 AVRIL 1996 AU VENDREDI 14 JUIN 1996 SONT LES

COMPOSITION ET SIEGE DE LA COMMISSION D'ENQUETE

LA COMMISSION DE LA SÉCURITÉ DES ÉVALUÉS DE LA COMMISSION D'ÉVALUATION

La composition de la Commission chargée de conduire ces enquêtes est la suivante :

— **Président :**
M. François VIVIER, officier en retraite
14, rue du Cardinal de Foligno - 69001 LE PUY-EN-VELAY - Téléphone : 71.82.23.99 ou 45.56.38.19

— **Membres :**
M. Robert DECOULEMONT, officier en retraite
1, Boulevard Marcellin Dupré - 37000 TOURS - Téléphone : 47.64.49.13
M. Daniel CHAILLOU, ingénieur géopologue indépendant
89, rue de l'Oratoire - 69001 CLERMONT-FERRAND - Téléphone : 78.39.16.51
M. Jacques CASILLAUD, ingénieur particulier de la Sté Peugeot
Rue du Vieux Côté - 63200 COMPIÈRE-SUR-HERZIE - Téléphone : 79.24.52.24
M. Marcel FERNANDEZ, retraité de l'agriculture
Suzennet - 73110 SAINT-PIERRE - Téléphone : 88.82.38.99

Le siège des enquêtes est fixé à :

SOUS-PRÉFECTURE DE MONTLIVION
Place de la Caserne - E.P. 234 - 63000 MONTLIVION CEDEX
Téléphone : 78.82.55.55

CONSULTATION DES DOSSIERS

Pendant la durée de l'enquête, de LUNDI 29 AVRIL 1996 AU VENDREDI 14 JUIN 1996 INCLUS, le dossier de l'enquête mentionnée au ci-dessus, ainsi qu'un registre préalablement coté et paraphé par le président de la commission d'enquête ou un membre de celle-ci, seront mis à la disposition du public aux jours et heures habituels d'ouverture, dans les lieux désignés ci-après :

- à la Préfecture de l'ALLIER :
 - o Direction de la Régénération et des Libertés Publiques, bureau de l'Environnement
- à la Préfecture de la CREUSE :
 - o Direction des Collectivités Locales avec les collectivités territoriales et de cadre de vie, bureau de l'Environnement
- à la Préfecture de la CREUSE :
 - o Direction de la Régénération et des Libertés Publiques, bureau de l'Environnement
- à la Préfecture de l'INDRE :
 - o Direction de la Régénération et de l'Administration générale, bureau de l'Environnement
- à la Préfecture d'INDRE ET LOIRE :
 - o Direction des collectivités territoriales et de l'Environnement, bureau de l'urbanisme
- à la Préfecture de LOIRE-ET-CREUSE :
 - o Direction de la Régénération, bureau de l'Environnement et du cadre de vie
- à la Sous-Préfecture de MONTLÉON (Allier)
- à la Sous-Préfecture de ST-AMAND-MONTEZON (Cher)
- à la Sous-Préfecture de VILLECENOT (Cher)
- à la Sous-Préfecture d'AURILLON (Creuse)
- à la Sous-Préfecture d'ESSOUZON (Indre)
- à la Sous-Préfecture de ROMORANTIN (Loir-et-Cher)

[illegible][illegible][illegible]

Les observations de public relatives à ces enquêtes pourraient être :

- communiquées par écrit sur les registres d'enquêtes prévus à cet effet aux lieux définis ci-dessus,
- adressées au Président de la commission d'enquêtes :
 - Monsieur François VIVIER, Président de la Commission d'enquête du Barrage de Chambonchard
Sous-Préfectorat de Montluçon, Place de la Conscience - BP 234
63199 MONTLUÇON CEDEX - FAX : 03.70.82.25.01
- confondues avec les données de ces enquêtes de la Commission d'enquête qui reçoivent personnellement le public aux lieux,

Jeux et concours suivants :

Département du VAL-DE-LOIRE
Super-Pétanque de Montlouis

Jeux de la Petite Mairie

Département de la Creuse
Super-Pétanque d'Allanmard

Mairie de Chambrillat

Mairie d'Yssou-lez-Belles

dim 29 avril	9 heures à 12 heures
jeudi 26 mai	9 heures à 12 heures
vendredi 14 juin	9 heures à 12 heures et 14 heures à 16 heures 30
vendredi 10 mai	14 heures à 17 heures
jeudi 13 juin	14 heures à 17 heures

dim 29 avril	14 heures 30 à 17 heures 30
jeudi 26 mai	14 heures 30 à 17 heures 30
vendredi 10 mai	10 heures à 12 heures
jeudi 6 juin	14 heures à 17 heures
samedi 15 mai	14 heures à 17 heures
samedi 12 juin	14 heures à 17 heures

Préfecture du Cher	vendredi 24 mai	10 heures à 17 heures
Préfecture du Cher - Bourges	10 heures 45 à 11 heures 30	
Stas - Préfecture de Saint-Amand-Montrond	vendredi 24 mai	13 heures 30 à 16 heures 30
Sans-Préfecture de Vierzon	vendredi 7 juin	16 heures à 17 heures
Préfecture d'Indre et Loire	mercredi 5 juin	9 heures à 12 heures
Préfecture d'Indre et Loire - Tours		
Département du Lot et Cher		
Mairie de Montchauné	vendredi 4 juin	14 heures à 17 heures

Donc un délai d'un mois après la clôture de l'assemblée de l'assemblée établie pour chacune des caisses en rapport, relatives au développement et réviser pour chacun de leurs objets des conclusions motivées en prédisant si elles sont favorables ou non.

A l'issue de la procédure, et pour chaque caisse, une copie des motifs et des différentes conclusions de la commission d'enquête sera adressée au conseil d'administration de la caisse, ainsi qu'au conseil d'administration de l'assemblée générale, par la Commission d'enquête (CEA).

Les autres caisses (APAL), aux saires des caisses, ou si sont dissoutes les caisses, ainsi qu'au conseil d'administration et aux autres caisses, par la Commission d'enquête.

Après la disposition de public pendant un an à compter de la date de clôture des caisses.

Seu affidare, le persone interpellate potranno ottenere comunicazioni dei rapporti e delle conclusioni emersi dai profili esaminati, anche nei casi in cui i profili non siano stati ancora conclusi.

Le Profet de l'Alme Prest MASSIMON	Le Profet du Cher Victor CONVERTE	Le Profet de la Creuse Jean GODFREY
Le Profet de l'Alme Nouet THIAS	Le Profet d'Indre et Loire Daniel CADOUX	Le Profet du Loir et Cher Cherlieux DELMAS-COMOLLI

HORIZONS

ENQUÊTE

LES comédiens français ne cessent de s'en émerveiller : en plein Paris, il existe à toute heure du jour, et presque de la nuit, des gens occupés à l'unique tâche d'avoir à dire quelques phrases de génie. Ils retiennent une larme, font passer une émotion. « Et cela ne s'arrête jamais. Il y a une forme de magie », dit Marcel Bozonnet, le directeur du Conservatoire national d'art dramatique. Pendant que les uns jouent, les autres répètent. A 5 heures, les décors de l'après-midi remontent dans les cintres et ceux du soir se préparent à descendre du même ciel. Sur scène, il y avait un rocher glaciale, hautes par un ours polaire. Voilà que s'installent une table à dîner et des nœuds de poulet, dans lesquelles Sganarelle va venir picorer. Comme un bateau qui change d'amure, la scène se pare deux fois par jour d'une nouvelle voiture. Et cela fait trois cent seize ans, on le sait, que la Comédie dure.

Un spectacle chassant l'autre, chaque soir différent, la Comédie-Française donne, en alternance, plus de représentations qu'il n'y a de jours de l'année. Pour les comédiens, c'est un privilège d'avoir autant d'occasions de travailler. « En deux saisons, j'ai fait autant de choses qu'en cinq ans normalement », explique Alain Lenglet, qui a rejoint la troupe après quinze ans de métier. Ailleurs, l'acteur attend. Il est « intermittent ». Il ne fait qu'une chose à la fois. Il répète. Puis joue. Puis s'arrête. Parfois, il s'interrompt pendant des mois, ce qui donne une importance existentielle à chaque réapparition. Au Français, jouer n'est pas une affaire d'État.

« Par rapport à la folie narcissique de certains metteurs en scène qui poussent les répétitions jusqu'à mille, jouer à la Comédie-Française redevient quelque chose de quotidien : ça redevient une règle », explique Marcel Bozonnet, qui y a passé dix ans. Quand le plateau n'est disponible que deux heures seulement pour répéter, les comédiens sont ponctuels. « Au Français, il y a le souci de vraiment travailler », dit Philippe Tardieu, l'un des jeunes premiers. Quelle que soit la situation, l'esprit maison commande de jouer, quitte à assurer des répétitions de rôle « acrobatiques ».

COURTELINE un jour, Racine le lendemain. On pourrait croire les comédiens français embarrassés de devoir changer de registre sans avoir le temps de se jeter corps et âme dans le tragique ou la comédie. Au contraire, ils adorent avoir à tenir en même temps des rôles différents. Avec de nouveaux partenaires. « On n'est jamais dans la même troupe », dit Marcel Bozonnet. Il y a une variété de propositions qui peut atteindre à des crânes d'enchânement.

De l'avis général, travailler les textes classiques constitue un plaisir particulier. Si la pièce est reprise l'année suivante, le plaisir est encore plus grand. « Avec les grands auteurs, le temps, déjà, fait son travail. Là, en plus, ce n'est pas seulement le fait de jouer longtemps, mais que ça s'étale sur trois ans », dit Andrézej Seweryn, l'un des sociétaires de la plus talentueuse de la troupe. A la 118^e représentation de *Dom Juan* comme à la première, Seweryn continue à marmotter son texte au maquillage comme une récitation.

L'alternance, c'est aussi une source d'angoisse, parfois, pour les distraits ou pour les comédiens qui n'ont pas l'habitude d'agendas aussi minutés. « Tout à coup, on a des sœurs froides. En plein cinéma, on sort. On achète Pariscope pour vérifier qu'on ne joue pas. » Marcel Bozonnet est encore rempli de bonté à l'idée d'avoir oublié un jour la matinee de 14 h 30. La pièce a été retardée pour lui laisser le temps d'arriver.

Autre inconvénient, les équipes techniques changent en fonction des impératifs horaires et syndicaux, et non des scènes à jouer. Il faut que les consignes soient rigoureusement passées. Sinon, c'est un peu la pagaille, comme pendant la répétition de *Dom Juan*, huit jours avant la première du 30 mars. Lancé dans la scène de la pantomime, Jean Dautremay est sans cesse freiné par des problèmes d'accessoires. Le lustre n'a pas été remonté. Quand les alimètres sont à leur place, ce sont les bougies du piano qui refusent de s'allumer. Ce jour-là, Jean Dautremay en perd son texte, mais il a un tel métier que lorsqu'il sollicite le souffleur, ses « quoi ? quoi ? » agacés ont l'air de sortir du texte de



Strindberg. Dautremay a travaillé avec Peter Brook et Jacques Lassalle. « Ce n'était pas forcément ma vocation d'entrer au Français, dit-il. Mais c'est un lieu de travail magnifique. » Depuis une vingtaine d'années, les plus grands metteurs en scène y ont été invités : Dario Fo, Klaus Michael Grüber, Georges Lavaudant, Matthieu Langhoff. « On est forcé de passer d'une esthétique à l'autre, se fâche-t-il. On n'est pas vrai qu'il existe un style Comédie-Française. » Parmi les 70 comédiens, certains sont entrés très jeunes, à la sortie du Conservatoire, comme Coraly Zahonero, une jeune Montpelliéraine qui ne connaissait rien du répertoire, mais qui était si motivée qu'elle s'attacha le genou pendant une audition. Parfois, la proposition est venue plus tard, à l'âge de la circonspection. Michel Robin, qui a

donné lieu à une petite cérémonie. Une coupe de champagne avec la doyenne, une photo sous le buste de Molière. « Ça y est, vous êtes vraiment acteur », dit Coraly Zahonero.

Le passage au sociétariat – voté par l'assemblée générale des sociétaires – est encore plus solennel. Le notaire vient. Le comédien signe un contrat. « Ça y est, j'en prends pour dix ans », s'est dit un comédien que le côté « rente Flaubert » de l'institution terrorisait. On en a vu, à l'image de Paul Mentrise, qui se sont enfuis, comme au moment de dire « oui » devant M. le maire. Plus récemment, Claire Vernet se souvient que Jean Veber était décomposé. « On me propose le Français. » Il ne savait pas si c'était aussi « génial » qu'on le lui disait, et Robert Hossein lui proposait un spectacle. Bernard Giraudeau n'a pas voulu non plus. Le d-

« On est forcé de passer d'une esthétique à l'autre. Ce n'est pas vrai qu'il existe un style Comédie-Française »

commencé sa carrière chez Plançon, il y a plus de vingt-cinq ans, a hésité six mois, craignant pour sa liberté. « Ce qui est merveilleux dans le métier d'acteur, c'est la précarité. Là, c'est un peu tout le contraire. » Au début, Michel Robin a eu quelques motifs d'étonnement, comme le jour où l'on est venu le tirer d'une répétition pour lui mettre « un chapeau de médicini de Molière sur la tête ». C'était le 15 janvier, jour anniversaire de la naissance de Jean-Baptiste Poquelin. Mais, selon lui, le Français est la seule vraie troupe qui subsiste en France, après l'époque des Plançon, Fabbri et Renaud-Bargault. « Dans le privé, pour monter une pièce, il faut une star, maintenant. » L'engagement du pensionnaire

néma l'attrait trop. Avant, devenir sociétaire pouvait prendre des années. « Michel Galabru a dû rester quatorze ans pensionnaire avant d'être nommé », se souvient Catherine Samie, doyenne de la Société des comédiens. Aujourd'hui, l'adoubement est plus rapide. Mais on continue à prendre rang dans la lignée. « Le jour de mon engagement, j'ai croisé Noddy Gubert, qui était conservateur de la bibliothèque. Elle m'a dit : « Vous êtes le quatre cent quatre-vingt-neuvième depuis 1680. Ça m'émeut », dit Philippe Tardieu.

Christine Muriello se souvient encore de la première phrase qu'elle eut à prononcer. Trois mots, pas plus, dans *L'Impromptu de Versailles*. Elle avait été engagée pour un emploi de soubrette. Pendant les pre-

mères années, jouer les servantes l'a enchantée, c'était avec « des gens somptueux », puis elle a conçu une « allergie personnelle » pour le rôle. Et elle affirme n'avoir jamais regretté de ne plus être au Français.

Après les soubrettes, on jouait les cocottes de Feytaud. Puis la reine Elisabeth dans *Richard III*, comme Catherine Samie, recrutée il y a quarante ans pour remplacer Annie Girardot, démissionnaire de l'école des maris. La notion d'emploi était pondérante. On était jeune première comique, ingénue, marquise, premier ou second valet. Maintenant, on réécrit beaucoup plus par tranche d'âge. « A la notion de genre et d'emploi, s'est substituée la notion d'œuvre et d'interprète », explique le directeur du Conservatoire.

Parfois, les comédiens ont des regrets pour les rôles qu'ils ne joueront jamais. « On se dit : « ce rôle, c'est pour moi ». Mais le metteur en scène voit l'actrice plus jeune, ou autrement. Et après cinq ans, c'est trop tard », explique Claire Vernet, qui rêva longtemps d'être la Jacqueline du *Chandellier* de Musset. Il n'est pas toujours facile de vieillir, surtout pour les femmes, auxquelles le répertoire classique attribue moins de rôles. Entre les filles à marier et les mères, il y a peu de personnages intermédiaires. Parfois, les comédiens restent plusieurs saisons sans jouer. Rien n'est plus déstabilisant, disent-ils, que de rester inemployé alors qu'on est rémunéré.

Plus de trois cents techniciens, représentant « tous les corps de métier, sauf les agriculteurs », comme dit Olivier Giel, le responsable des productions extérieures, sont aux petits soins pour le comédien. Transpire-t-il ? Une habilleuse ne manquera pas de saupoudrer ses gants de talc pour faciliter la glisse. La perruque ne s'adapte pas à sa nuque ? On fa-

LAIREMENT, Labiche est plus rentable que Lermontov. « Le danger, c'est de juger de la qualité artistique en fonction de la recette », explique Jean Dautremay. On doit rester des artistes et prendre des risques. Deux Molières sont à l'affiche sur les seize pièces de la saison. « Si je pouvais avoir quatre Molières en permanence à l'affiche, je pourrais dormir tranquille », dit Jean-Pierre Miquel. Mais je n'en abuse pas. Le rôle de la Comédie-Française, c'est aussi de montrer Nerval. » Globalement, il ne semble pas que beaucoup fassent fortune à la Comédie-Française. « J'étais un comédien pauvre. Je ne suis guère plus riche », dit Alain Lenglet. On est salarié, mais on gagne beaucoup moins qu'à l'extérieur. » La notoriété n'atteint pas non

plus des sommets. Le temps de Stendhal n'est plus où les critiques suivaient quotidiennement les comédiennes, commentaient leurs prestations et encourageaient leur rivalité, au point que l'on se battit jusqu'en coulisse pour savoir qui de M^{lle} George ou de M^{lle} Duchesnois méritait de jouer Phèdre. Tout le monde est au même rang. Seul Molière est la vedette, répète-t-on. Les jeunes, tout de même, aiment faire du cinéma, ce qui est autorisé à condition de prendre des congés. « Sinon, c'est un peu un enfermement », dit Coraly Zahonero. Par rapport à l'extérieur, le comédien français a la chance de pouvoir choisir. D'échapper à la « censure économique » qui l'oblige à accepter n'importe quel téléfilm « parce qu'il faut bouffer », comme dit Philippe Torreton, qui a tourné trois films de Bertrand Tavernier.

De temps en temps, la troupe part en tournée à l'étranger. Cette année, c'est l'Amérique. Le voyage a nécessité deux ans d'organisation. Deux spectacles sont présentés à New York à partir du 30 avril. Habités aux 892 sièges de la salle Richelieu, les comédiens vont devoir jouer dans une salle de 2 000 places, celle de la Brooklyn Academy of Music. Les spectateurs pourront louer des écouteurs pour la traduction. Généralement, les Américains « adorent » ce théâtre si français et qui a la chance d'être subventionné à 80 % par l'État. « Ils ont l'impression que c'est un bout de Versailles qu'on leur apporte », dit Olivier Giel. En 1979, lors de la dernière tournée, le *New York Times* estimait même avoir saisi un trait national : « En fait, l'esprit français est fait pour les alexandrins. »

Corinne Lesnes
Dessin : Catherine Dubreuil

Gens du Français

On ne fait pas forcément fortune à la Comédie-Française. On n'y atteint pas des sommets de notoriété. Mais, pour un acteur, jouer dans la compagnie de Molière est toujours un privilège

Pourquoi Abraham Serfaty ne peut-il pas rentrer au Maroc ?

par Christine Daure-Serfaty

Je me suis mise en colère il y a quelques jours, toute seule et très tranquillement. C'était à Genève, au Palais des Nations, dans le bar proche de la salle XVII, celle où se réunit, chaque année, la Commission des droits de l'homme. Là, depuis un demi-siècle, derrière de grandes baies ouvertes sur le paisible paysage genevois, tous les maîtres du monde se donnent rendez-vous, et toutes les solidarités se nouent.

C'est pourquoi je me suis mise en colère : comment, je serais solidaire de toutes les injustices de la terre, et je ne ferais rien pour cet homme, Abraham Serfaty, que j'ai épousé dans la prison de Kenitra il y aura dix ans cette année ?

Né au Maroc de toute une lignée de juifs marocains, ayant travaillé vingt ans comme ingénieur des mines dans son pays, ayant passé dix-sept ans en prison en France, pour la deuxième fois, en 1991, car il l'avait été une première fois en 1953 par les autorités coloniales françaises, ressassant ainsi l'antique banissement, il serait le seul, je dis bien le seul, à ne pouvoir rentrer dans son propre pays ? C'est d'ailleurs bien

étrange : la République française a donc un réfugié statutaire unique, de nationalité marocaine, comme l'indique son titre de séjour, bénéficiant de l'asile politique accordé par l'Ofpra. Tant qu'il y aura un seul réfugié politique marocain, selon les pactes internationaux, le Maroc ne peut être considéré comme une démocratie. C'est ainsi.

Il souhaite une monarchie moderne et démocratique. Il n'insulte personne. Où est alors son crime ?

Cet homme étrange, c'est vrai, parce qu'il n'est jamais exactement où on l'attend : si grand, si solide, et si fragile aussi, délicat et maladroit à la fois, patriote et jamais chauvin, juif et ami des palestiniens, parlant un peu tout

avec accent, l'espagnol et le haïtia appais à la maison, le français obligé à l'école, l'arabe avec ses copains. Courtois, poli, doux même, et résistant comme un gramin en dessous, résistant à toute pression, à toute corruption. Mais cet homme là, quel pays ne serait fier de le compter parmi les siens ?

Ce jour-là, j'ai décidé d'en parler à quelqu'un, je l'ai fait sur place, dans le bar, près de la salle XVII. Je l'ai fait, et en parlant j'ai pris la mesure de ma révolte. Car enfin, pourquoi lui seul ne pourrait-il pas rentrer chez lui ? Il se conformera au résultat du référendum des Nations unies sur le Sahara. Il souhaite une monarchie moderne et démocratique. Il n'insulte personne. Où est alors son crime ? Faudrait-il croire à une rancune personnelle et toute puissante, à la veille du XXI^e siècle, à la veille d'une mutation importante de ce pays, le Maroc, vers la modernité ?

J'ai pris, en parlant, la mesure de ma colère : oui, c'est bien une colère tranquille, mais résolue ; alors je peux l'écrire, car je le sais, elle va me porter longtemps, jusqu'à ce qu'Abraham rentre tout simplement dans son pays.

Le cyberspace : un prétendu vide juridique

par Jean Martin

Le cyberspace n'échappe pas aux logiques de production de l'espace. L'espace de communication planétaire, tout comme l'espace urbain, obéissent à certains processus que l'on ne peut innocemment négliger. Il n'y a guère que quelques neurones de cybernautes égarés pour croire le contraire.

D'autres, plus officiels, se font chantres du même message. La grande marche de la liberté, enfin trouvée grâce à la société de la communication globale, serait en mouvement ; hélas ! à la façon de ces chœurs d'opéra qui clament « marchons ! marchons ! » en restant sur place. Ici le risque est plus grave, c'est celui d'une destruction sociale profonde et d'une régression des libertés.

Loin d'être méprisable, l'élan enthousiaste doit être soutenu, mais de façon critique, en s'interrogeant sur cette nouvelle utopie. L'espace de communication globale en cours de développement peut en effet offrir de vraies chances pour les libertés, mais à la condition, tout banalement, d'en faire la conquête, donc en le disputant

aux fantasmes techno-libertaires, magiciens de dupes et paravents de bâtisseurs d'empires plus ou moins visibles.

Suffisamment de bouleversements et d'espérances sont à attendre de ce monde virtuel pour s'efforcer de rechercher, sans naïveté, ce que nous voulons qu'il soit, et pour faire de cette question un débat de so-

enchevêtrement de réseaux obligent à une savante gymnastique technique, mais celle-ci relève aujourd'hui du savoir-faire des services spécialisés, notamment de police. Ce savoir-faire est en outre sans cesse enrichi par les nouveaux moyens de l'intelligence artificielle, lesquels empruntent, pour répondre aux défis du vir-

L'espace de communication globale en cours de développement peut offrir de vraies chances pour les libertés. Mais à la condition, tout banalement, d'en faire la conquête, donc en le disputant aux fantasmes techno-libertaires

ciété. Débat juridique certes, mais aujourd'hui trop prégnant, comme pour masquer la vacuité du débat politique. Il y contribue cependant, à condition de ne pas s'y substituer, en permettant de révéler l'expression des choix fondamentaux et par sa vocation à garantir les libertés et à ordonner le mouvement des hommes dans l'espace, privé et public, matériel et à présent virtuel.

Affranchissant des nombreuses contraintes de la réalité, le cyberspace envire. Il invite à échapper au monde du réel dont tant d'aspects déçoivent ou révoltent. Il engage à s'élever dans un état de nature virtuel, libéré des règles-contraintes dont l'existence est au mieux contestée ou, le plus souvent, dont le sens même est ignoré.

La décision par un cybernaute d'ouvrir un service sur les œuvres d'art audacieusement appelé « Louvre », illustre le phénomène, confirmé par la présentation de « Guernica » dans ce Louvre virtuel, alors que le tableau de Picasso a regagné depuis longtemps sa « patrie ». Brouillant l'identité, et donc l'authenticité des sources, des musées, des nations et de l'histoire d'un peuple - dont le tableau illustre une période martyre -, le geste n'est-il pas révélateur ? La virtualité est ici une triste réalité : elle déforme et mutile le réel, abuse les esprits et leur fait perdre la conscience du réel.

La réalité virtuelle permet tout, techniquement. Donne-t-elle pour autant le droit de tout faire ? La cyberliberté s'épanouirait grâce au vide juridique si souvent évoqué. Tout rappel à la loi, toute intervention de l'autorité publique, même légale, est ressentie dans ce milieu comme une ingérence illégitime. Le vide n'existe pourtant que dans l'esprit de ceux qui en parlent. Un tel espace de « vide juridique » existe-t-il encore ? Le dernier semble avoir été celui des eaux internationales, utilisées par une radio bateau-pirate anglaise dans les années soixante ; l'affaire avait nécessité l'adoption d'un traité international pour régir cette res communis, ce que la loi nationale, fut-elle britannique, ne pouvait faire.

Rien de semblable ici. La virtualité du cyberspace n'est qu'en partie réelle. Il repose en effet sur des réalités techniques tangibles, localement situées et identifiables. Les « hackers » l'ont depuis longtemps appris à leurs dépens. Le Grand Secret, du Dr Gubler est transparent, techniquement au moins. L'ouvrage électronique, double virtuel mais copie réelle, est tout aussi appréhendable sous sa forme papier que sur le disque dur du centre serveur, où que ce dernier soit localisé. Dès lors que la fixation est faite sans autorisation, la reproduction est illégale ; la saisie prévue par la loi peut être effectuée.

Certes, la dématérialisation des messages et la mondialisation de leur circulation dans un

tuel, autant au processus de l'électronique qu'à ceux de la biologie.

Quant aux droits nationaux, il y a déjà un certain temps qu'ils sont confrontés à la délocalisation des activités et qu'ils ont dû s'adapter. Il en est ainsi du droit fiscal, plus timidement du droit du travail et du droit pénal. Si le territoire national demeure l'assise, le droit national s'extraterritorialise, à l'exemple du droit américain et du droit français. La poursuite est possible contre un fait commis à l'étranger par un Français ou même par un étranger si, dans ce dernier cas, le fait présente un lien suffisant avec les intérêts de la France. La multiplication des conventions internationales dans de nombreux domaines contribue à restreindre encore le prétendu « vide juridique international ».

Toutefois, l'accroissement de la volatilité des gisements informationnels, comme constatés avec les capitaux flottants, qui ne sont rien d'autres que des signes électroniques, la localisation dans l'espace extraterritorial et dans des organismes vivants ne seront pas sans présenter de nouvelles difficultés, notamment éthiques : pourra-t-on saisir un « implant informationnel » constitutif d'une contrefaçon dans un neurone animal, voire dans un ADN du corps humain ?

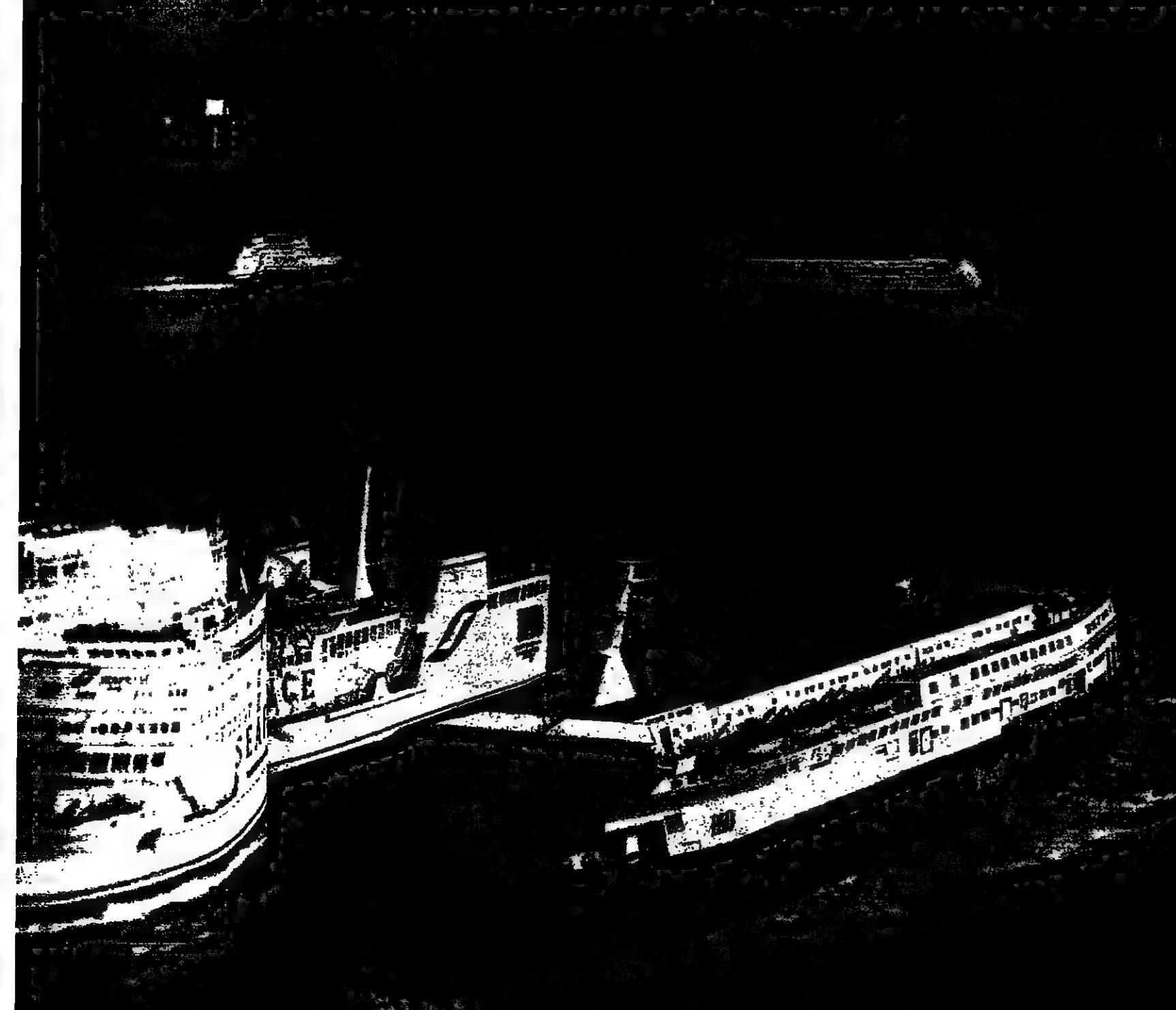
Les cybernautes ont élaboré leur cadre de règles propre sur le réseau Internet : la « Net-étiquette ». La démarche rejoint un processus de production de droit de plus en plus utilisé : l'autorégulation. Elle repose sur la sagesse d'une communauté et s'exprime par l'élaboration de règles fondées sur le consensualisme et un pouvoir de sanction confié aux cybernautes, individuellement ou collectivement.

Le Far West américain avait pourtant fini par abandonner un tel système au profit de la loi votée, du shérif et du juge. L'emprise de cette « gueuse » qu'est l'opinion publique renait plus anonyme et invisible dans ce gigamonde du mégaoctet avec plein pouvoir de dire la loi, la justice et de sanctionner : de l'admonestation par « e-mail » à la mort électronique par la paralysie du serveur, voire l'injection d'un virus informatique. Malgré leurs vertus, la déontologie et l'éthique, tant en vogue actuellement, ont des limites, et les dangers d'un tel système ne peuvent être ignorés.

Ni le droit actuel ni les codes de bonne conduite n'offrent de réponses pleinement satisfaisantes, mais le plus souvent pour des raisons différentes de celles qui sont invoquées et qui masquent sous la technicité la nature réelle du phénomène. L'irruption de la réalité virtuelle globale invite moins à revisiter le droit qu'à penser la société en construction.

Jean Martin est avocat et enseignant à l'université Paris-Dauphine.

CHACUN JOUR DÉPART VERS L'ANGLETERRE



POUR L'ANGLETERRE STENA LINE. Tél : 21 46 73 30 / HOVER SPEED. Tél : 21 46 14 14

Éditorial est écrit par le SA LE MONDE
Président du conseil de la publication : Jean-Marie Colombani
Directeur : Jean-Marie Colombani (Directeur général)
Vice-Directeur : Jean-Marie Colombani (Directeur général adjoint)
Directeur de la rédaction : Étienne Pons
Directeurs adjoints de la rédaction : Thomas Fournier, Robert Sol
Rédacteurs en chef : Jean-Paul Besset, Bruno de Crous, Pierre Georges, Laurent Groussier, Danièle Heymann, Bertrand Le Gendre, Jean-Vincent Lhonnau, Manuel Linder, Luc Rasmussen
Directrice adjointe : Dominique Lévy
Rédacteur en chef technique : Eric Azan
Secrétaire général de la rédaction : Alain Fourment
Directeur adjoint : Eric Pélissier, directeur adjoint : Anne Chassebois
Conseiller de la direction : Alain Robert, directeur des relations internationales : Daniel Vermeil
Médiateur : André Lemaire
Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Olivier Billaud, vice-président
Anciens directeurs : Hubert Benoit-Méry (1944-1980), Jacques Foccart (1980-1982), André Laurens (1982-1983), André Fontaine (1983-1991), Jacques Lecoq (1991-1994)
Le Monde est édité par le SA Le Monde
Durée de la société : cent ans à compter du 11 décembre 1904
Capital social : 930 000 F. Actionnaires : Société civile « Les rédacteurs du Monde », Association Hubert Benoit-Méry, Société anonyme des lecteurs du Monde, Le Monde Entreprises, Le Monde Investisseurs, Le Monde Presse, Le Monde Pétroliers
RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL : 21 bis, rue Claude-Bernard - 75001 PARIS CEDEX 05
Tél. : (1) 42-70-90-40 Télécopieur : (1) 42-74-21-20 Tél. : 26 866 F
ADMINISTRATION : 1, place Hubert-Benoit-Méry 93201 NOY-SUR-SEINE CEDEX
Tél. : (1) 42-71-20-40 Télécopieur : (1) 42-71-25-99 Tél. 261 311 F

Le cadeau fait à M. Eltsine

Suite de la première page

Le choix de la vertu est certainement le plus raisonnable lorsque les données fondamentales des économies sont saines, donc lorsque le remboursement de la dette n'a pas de conséquences majeures sur la population, comme ce fut le cas en Roumanie ou en Algérie. Car un rééchelonnement, lui, détériore la crédibilité financière du pays. Les États industrialisés s'entendent d'ailleurs eux-mêmes à l'étranger. L'Inde ou la Chine, qui figurent parmi les tout premiers débiteurs du monde en développement, n'ont pas restructuré leur dette.

Mais lorsque la situation des comptes publics d'un pays se détériore trop rapidement, la question d'un rééchelonnement se pose tout naturellement. Les pays d'Amérique latine ont, depuis l'annonce de la cessation de paiements du Mexique à l'été 1982, consacré des années à des négociations visant à allonger la durée de leurs remboursements. Ils ont pour la plupart fini par obtenir non seulement des allongements, mais aussi des réductions de leurs dettes commerciales, dans le cadre du « plan Brady » d'allègement des créances. L'Amérique latine a ainsi obtenu au début des années 90, et aujourd'hui, des réductions de dettes publiques qui ne s'étaient pas trouvées en bien meilleure situation financière qu'il n'y était dans les années 80. Leurs difficultés de remboursement concernent moins les dettes extérieures à moyen et long terme que celles à court terme, ou leur endettement interne. La Colombie est le seul État du continent à n'avoir jamais rééchelonné sa dette extérieure de 23 milliards de dollars. Mais Bogota n'est pas forcément un bon exemple, et le président Ernesto Samper se débat dans une très grave crise politico-narco-financière.

Comment donc prendre la décision de rééchelonner ou non sa dette, et juger du moment opportun ? Un expert français souligne qu'il existe des critères objectifs, comme la récession économique, la surévaluation du taux de change, l'augmentation des arriérés de paiements internes. L'interprétation de

ces critères est pourtant délicate, et laisse une grande marge de décision aux gouvernements. Concluant une comparaison des stratégies polonaise et hongroise, dans un article intitulé « Faut-il payer ses dettes ? », l'économiste du CEPII Jérôme Sgard déclare sans détour qu'« il n'est pas très intéressant d'être vertueux ». La Pologne, qui avait dès 1981 connu un défaut de paiement majeur, a obtenu en 1991 une importante réduction de sa dette publique. Ayant surmonté une forte récession économique, elle est aujourd'hui souvent citée comme modèle de croissance et d'investissements en Europe de l'Est. La Hongrie, elle, est l'un des États du monde dont l'endettement, proportionnellement au nombre d'habitants, est le plus fort. Budapest a pourtant voulu préserver sa réputation financière en poursuivant ses remboursements. Les finances publiques hongroises sont lourdement déséquilibrées, le taux de croissance est actuellement faible. La Hongrie, qui fut longtemps la cible privilégiée des investisseurs étrangers en Europe de l'Est, n'attire au bout du compte pas beaucoup plus que ses voisins du groupe de Visegrad.

Quinze années de crise de la dette ont prouvé que le choix de la vertu ou du rééchelonnement des créances est loin d'être simple. Lorsque les décisions sont trop difficiles à prendre, c'est le « joker politique » qui intervient à la différence. Ce fut le cas en Égypte, en Pologne, qui ont obtenu deux bénéfices d'importantes réductions de dettes publiques. Ce fut également le cas au Mexique, où les pays industriels ont rapidement œuvré pour résorber la crise financière de décembre 1994. Volontiers critiqués pour avoir, en rééchelonnant 40 milliards de dollars d'un seul coup, permis à la Russie d'utiliser cet argent politique à la veille d'élections cruciales, les responsables occidentaux rétorquent que l'accord de rééchelonnement permet au contraire de s'assurer que Moscou remboursera, même en un temps plus long, les dettes soviétiques. Pourtant, si elle doit suivre l'exemple donné par les grands débiteurs du tiers-monde depuis quinze ans, la Russie devrait à terme solliciter des remises de dette. Comment, alors, les lui refuser ?

Françoise Lazare

Accalmie sur le front de la « vache folle »

LE PRINCIPAL RÉSULTAT de la réunion que les ministres de l'Agriculture de l'Union européenne ont consacré, les 29 et 30 avril, à la crise de la « vache folle », est d'ordre politique. Les Britanniques ayant renoncé aux menaces d'un moment précédées par leurs exportations de viande bovine et de produits dérivés (action devant la Cour européenne de justice de Luxembourg, possibles représailles commerciales...), les quinze ont pu retrouver la voie de la coopération. Chacun y a mis de la bonne volonté. Douglas Hogg, le ministre britannique de l'Agriculture, n'est pas rentré à Londres les mains vides : les « conclusions » adoptées par le conseil, qu'il a cette fois avalées, contrairement à ce qui s'était passé lors de la session du début avril, notent que les mesures déjà prises ou envisagées pour éradiquer l'épidémie d'encéphalopathie spongiforme bovine (ESB) « sont autant d'éléments qui constituent le début d'un processus qui devrait permettre la levée progressive de l'interdiction d'exportation, étape par étape ».

Le signal ainsi adressé aux éleveurs britanniques, ainsi qu'à l'ensemble des entreprises de la

filière, se veut rassurant : dès que les mesures jugées nécessaires auront été prises, le cordon sanitaire mis en place autour de la Grande-Bretagne sera progressivement levé. Afin de s'entourer d'un maximum de garanties (dans une crise de cette nature, le « risque zéro » n'existe pas), les quinze ont décidé de créer, au niveau européen, un comité scientifique interdisciplinaire qui donnera son avis sur la marche à suivre.

Qui paiera lorsque les crédits du Fonds européen agricole seront épuisés ? Prélèvera-t-on une taxe sur les revenus, actuellement confortables, des céréaliers ?

Un tel luxe de précautions est-il excessif ? Assurément pas et, implicitement, les Britanniques semblent désormais l'avoir admis : lever l'embargo avant que la confiance soit rétablie aboutirait à provoquer, de la part des consommateurs, un boycottage tout aussi dévastateur et qui, de surcroît, n'épargnerait pas les produits continentaux. Le Comité vétérinaire permanent de l'Union, qui se réunira le 8 mai, examinera

dans quelles conditions l'interdiction d'exporter les sous-produits que sont la gélatine, le suif et le sperme pourrait être levée. Mais, s'agissant des animaux vivants et de la viande, la perspective d'un assouplissement de l'embargo ne peut être que bien plus lointaine.

Les experts vétérinaires, qui se sont réunis mardi en marge du conseil, ont estimé que les diverses « idées » présentées par les Britanniques, si elles consti-

tuèrent « un pas dans la bonne direction », étaient encore insuffisantes. Dès le début d'avril, M. Hogg avait indiqué que Londres était prêt à faire abattre et détruire, de façon échelonnée sur cinq ou six ans, et au rythme de 15 000 par semaine, les vaches de réforme de plus de treize mois. Apparemment, les vétérinaires voudraient maintenant obtenir l'assurance que cette campagne frappera d'abord les animaux les

plus âgés, puisque ce sont eux qui courent le plus de risques d'avoir absorbé des farines contaminées. Les éleveurs britanniques pourraient être tentés, explique-t-on, d'agir autrement (en d'autres termes d'abattre d'abord des bêtes plus jeunes) dans la mesure où la meilleure rentabilité laitière se situe chez les vaches autour de leur septième ou huitième année.

Pour les autres bovins, l'esquisse de plan présentée par M. Hogg pour les étables à haut risque (celles dans lesquelles un nombre significatif de cas d'ESB a été détecté), qui prévoit l'abattage sélectif de 42 000 bovins, a été considérée comme insuffisante. Le ministre britannique a promis de revenir avec des mesures supplémentaires. Il n'a cependant pas été demandé aux Britanniques de détruire systématiquement et complètement de tels troupeaux, comme cela se pratique dans d'autres pays de l'Union, en particulier en France.

A moins que le gouvernement Major, taraboté par l'approche des élections et soucieux de ne pas heurter les bruyants eurosceptiques du Parti conservateur, ne change encore de cap, il y a désormais à peu près accord entre les quinze sur la méthode. Les Bri-

Les impostures du Front national

dont ils valent être les auteurs. Au-delà de la journée de huit heures, acquise en France en 1919, les manifestations du 1^{er} mai ont permis aux syndicats, au cours des années, de montrer leur force et de populariser leur plate-forme. Assez vite, l'extrême droite s'est efforcée de reprendre à la gauche une partie du terrain dont celle-ci s'était emparée. Les royalistes de l'Action française s'y sont employés dans les années 20 ; et c'est le régime de Vichy qui, en 1941, a fait de cette journée la « fête nationale du travail ». Le Front national s'est inscrit dans cette tradition en choisissant de célébrer ce jour-là la fête de Jeanne d'Arc — que le calendrier fixe pourtant au deuxième dimanche de mai. Profitant de la désunion des organisa-

tions syndicales, qui n'ont pas su encore s'approprier le dynamisme du mouvement social de l'antenne dernier, Jean-Marie Le Pen a affiché plus que jamais, mercredi, sa volonté de conquérir un électeurat populaire désespéré. Il l'a fait en tenant des propos d'une rare démagogie, présentant l'immigration comme la « première cause » des difficultés de la France, une « marée » qui « va nous submerger après nous avoir ruinés », et saluant la « longue lutte des travailleurs et des syndicats pour plus de justice et de solidarité ».

Face à un tel langage, dont tout indique qu'il n'est pas sans effets sur une partie de la population, il importe non seulement de condamner avec la plus grande fermeté les dérives racistes auxquelles conduit une analyse aussi simpliste et aussi inepte de l'immigration, mais aussi de dénoncer le nouveau discours social du Front national. Lionel Jospin a eu raison d'appeler à le « démythifier ». Il a eu raison de souligner que, derrière des mots empruntés à la gauche, Jean-Marie Le Pen défend en fait une politique ultralibérale et antisociale. C'est en démontant inlassablement ses arguments qu'on pourra commencer à réduire l'influence dangereuse du Front national.

DANS LA PRESSE

EUROPE 1

Alain Duhamel

■ En passant par Paris et en s'entretenant cordialement avec Jacques Chirac, Shimon Pérez veut effacer ces semaines de tension avec Paris. La priorité revient, à quelques semaines des élections législatives israéliennes, le processus de paix global au Proche-Orient. La France peut y jouer un rôle utile, notamment en agissant auprès de certaines capitales arabes. A condition toutefois que le climat avec Israël reste amical et redevenne confiant.

FRANCE-INTER

Pierre Le Marc

■ Radicalisation de l'antiracisme et anti-parlementaire du Front, inflexion sociale de son discours... Jean-Marie Le Pen a confirmé hier la stratégie qu'il a choisie pour la bataille législative de 1998. (...) Mais la nouveauté (...) tient moins dans cette radicalisation prévisible que dans la tonalité sociale donnée au discours frontiste. On a ainsi entendu Jean-Marie Le Pen rendre un hommage assez surréaliste à la « longue lutte des travailleurs et des syndicats pour plus de justice et de solidarité ». (...) Cette inflexion ne doit rien au 1^{er} mai. Elle est, en effet, le complément, l'accompagnement de la politique systématique d'implantation du Front dans la police, les services publics et les entreprises. (...) Force est de constater que, s'ils y travaillent, ni la majorité, ni le Parti socialiste n'ont mis au point une stratégie efficace face à cet adversaire redoutable.

LIBÉRATION

Jean-Michel Helvig

■ Il faut écouter Le Pen, même lorsqu'il a l'air de servir une bouillie indigeste. (...) Certes, il n'est pas nouveau que l'extrême droite reprenne à son compte des formules venues du bord opposé : Doriot a précédé Le Pen. Mais quand un mouvement, qui, obstinément, pèse ses 15 % d'électeurs, choisit d'abandonner le camp de la « droite populaire », dont il se réclamait pour se présenter comme une alternative à lui tout seul, quand il commence à essayer des organisations satellites sur le terrain social, il n'y a peut-être pas matière à une alerte générale, mais au moins à un regain de vigilance.

L'HUMANITÉ

Jacques Coubar

■ A l'heure où Helmut Kohl annonce ses intentions d'imposer ce que le président de la confédération des syndicats présente comme un programme de « cruauté sociale », ce 1^{er} mai a pris la dimension de solidarité entre tous les travailleurs menacés par l'injustice de sociétés dominées par le pouvoir arrogant de l'argent. L'écho international du mouvement de décembre n'est pas tombé dans l'oubli. Lui aussi mûrit au printemps.

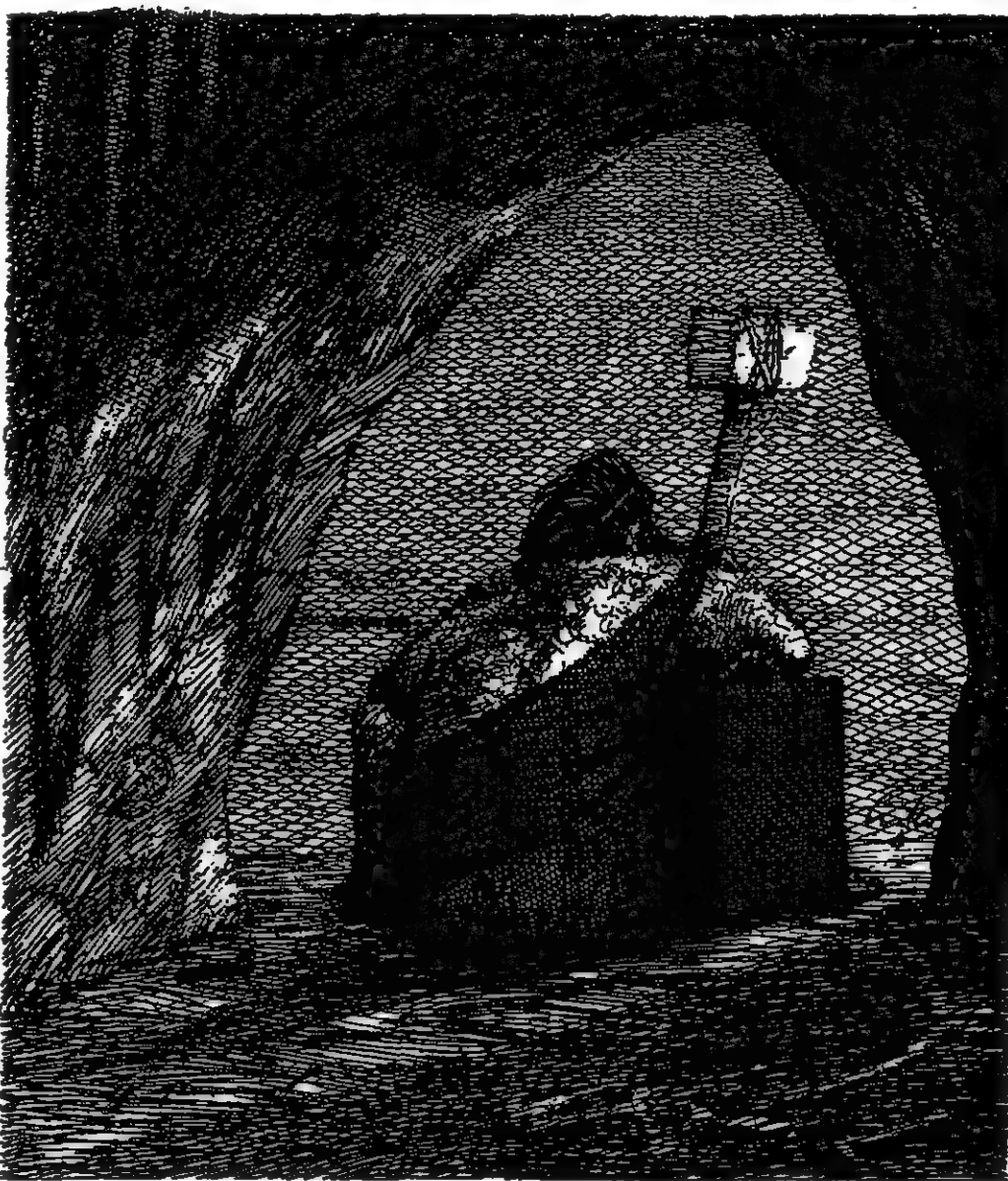
RECTIFICATIF

MOSQUÉE DE PARIS

La personnalité musulmane intervenue lors de la cérémonie interreligieuse de Notre-Dame de Paris pour la libération des moines enlevés en Algérie (Le Monde du 30 avril) était Djelloul Seddiqui, chargé des questions religieuses à la Mosquée de Paris, et non le mufti Bouzidi.

Philippe Lemaître

Chargé de mission par Letter



ENTREPRISES

LE MONDE / VENDREDI 3 MAI 1996

ALLIANCE L'opérateur téléphonique britannique BT (ex-British Telecom), déjà associé en Italie à la Banca nazionale del lavoro au sein de la société Albacom, renforce ses

positions dans la péninsule en s'alliant avec Mediaset, holding de Silvio Berlusconi. **LES TROIS PARTENAIRES**, dont le premier objectif est de décrocher le troisième réseau de

radiotéléphonie italien, entendent aussi se poser en concurrents de Telecom Italia dans la téléphonie classique. **CETTE ASSOCIATION** s'inscrit dans le cadre de la politique de

maillage du Vieux Continent, via des partenariats locaux, engagée par BT dans la perspective de l'ouverture à la concurrence, en 1998. **LES NÉGOCIATIONS** entamées depuis juillet

1995 dans le cadre de l'Organisation mondiale du commerce sur l'ouverture des marchés des télécommunications ont été prolongées jusqu'en février 1997.

Le britannique BT tisse sa toile dans le téléphone en Europe

L'opérateur téléphonique vient de conclure une association en Italie avec Mediaset, le groupe de Silvio Berlusconi. L'objectif sera notamment de concurrencer Telecom Italia dès l'ouverture totale du marché en 1998

LONDRES
de notre correspondant
dans la City

L'opérateur téléphonique britannique BT (ex-British Telecom) poursuit son opération de maillage systématique du continent européen. Mardi 30 avril, il a conforté sa position en Italie, en officialisant une alliance avec Mediaset, le groupe de Silvio Berlusconi, dont le premier objectif sera d'attaquer le marché du radiotéléphone dans la péninsule, avant d'affronter Telecom Italia dans la téléphonie classique dès le début 1998, date de l'ouverture totale à la concurrence.

« Nous considérons l'Europe comme notre marché domestique », aime à répéter Pat Gallagher, responsable de BT pour l'Europe. Ces propos symbolisent l'insolent dynamisme du premier opérateur britannique de télécommunications, privatisé en 1984 et qui a affiché un bénéfice impossible de 2,66 milliards de livres (environ 21 milliards de francs) en 1995 pour un chiffre d'affaires de 13,9 milliards. Pour s'attaquer au Vieux Continent, le mastodonte anglais a choisi de créer des sociétés communes avec des partenaires locaux au lieu d'acquiescer des firmes existantes. Les partenariats construits en Espagne (avec Banco Santander), en Allemagne (avec Viag), en Italie (avec Banca nazionale del lavoro et désormais Mediaset), ou en Scandinavie (TeleNor et Teledemark), ainsi que les accords de coopération sur le point d'être conclus avec les chemins de fer néerlandais, illustrent cette stratégie européenne, tous azimuts.

Le retrait, en octobre, de la privatisation de l'entreprise publique

belge Belgacom l'atteste : BT délaissé les acquisitions d'opérateurs en voie de privatisation. Cette priorité donnée aux partenariats avec des sociétés locales s'explique non seulement par le bénéfice de l'expérience de ses associés et de leur connaissance du marché, mais aussi par des considérations boursières.

« La France constitue aujourd'hui l'une de nos principales priorités », admet Jim Gallagher, responsable de BT pour l'Europe

Dans cette stratégie d'expansion européenne, BT bute toutefois sur la France. « La France constitue aujourd'hui l'une de nos principales priorités », admet Pat Gallagher. Après l'échec de pourparlers avec la Lyonnaise des eaux, BT est actuellement en discussion avec plusieurs autres associés potentiels dans l'Hexagone, dont le nom est tenu secret.

Le choix de l'Europe comme plaque tournante de l'expansion à l'étranger n'est guère surprenant de la part de cette compagnie florissante. En position hégémonique sur le marché britannique, malgré les réformes de 1991 et 1993, BT doit toutefois affronter la concurrence

acharnée des câblo-opérateurs proposant des services de téléphone particuliers. Le groupe se fait également tailler des croupières auprès des petites et moyennes entreprises par Mercury, la filiale de Cable & Wireless.

Cette vocation trans-européenne de BT obéit à deux objectifs stratégiques : devenir le deuxième opérateur sur les marchés domestiques et se concentrer sur les secteurs les plus rémunérateurs, comme les services aux entreprises multinationales. Soumise depuis plus de dix ans au vent de la libéralisation en Grande-Bretagne, BT s'estime en avance sur ses concurrents pour tirer avantage de la déréglementation en cours sur le continent, un marché qui pèse aujourd'hui 9 milliards de livres, qui pourrait atteindre 15 à 16 milliards à la fin du siècle, à en croire les prévisions de M. Gallagher.

Au-delà de l'Europe, BT s'est éga-

lement associé à l'opérateur américain MCI, dont il a pris 20 % du capital. L'objectif de cette association est de pouvoir offrir une constellation de services aux grandes entreprises fortement internationalisées. C'est

dans cette optique que s'inscrivent également les négociations engagées par BT avec son homologue britannique Cable & Wireless - qui obligera à vendre Mercury, en cas de rapprochement. Cable & Wire-

less offrirait à BT une implantation de longue date en Extrême-Orient, notamment à Hongkong, et aux Antilles.

Les énormes investissements réalisés par BT pour encadrer ses principaux concurrents - France Télécom, Deutsche Telekom et AT&T - ont porté un mauvais coup à l'image de la firme auprès des investisseurs institutionnels. Pour calmer les appréhensions des analystes, Sir Ian Vallance a accepté de se départir de ses fonctions de directeur général. Plus que jamais, face à une exacerbation de la concurrence et aux images qui s'accroissent, l'heure est à la réduction des coûts fixes, comme le prouve le projet prêt à Sir Ian de réduire encore les effectifs d'environ 50 000 personnes sur les 137 500 qu'il emploie actuellement - contre 250 000 il y a une décennie !

Marc Roche

Les négociations mondiales sur les télécommunications prolongées jusqu'en février 1997

LES CINQUANTE-TROIS pays, dont les quinze États membres de l'Union Européenne, qui étaient en négociation depuis juillet 1995 dans le cadre de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) pour parvenir à un accord sur une ouverture aussi large que possible des marchés des télécommunications, se sont séparés, mardi 30 avril à Genève, sur un constat d'échec. Au terme de cette journée, qui avait été fixée comme date-butoir, les différents intervenants ont déclaré de s'accorder un délai supplémentaire : ils ont adopté la proposition de l'Union européenne de prolonger les pourparlers jusqu'en 15 février 1997. La date de mise en application de l'accord recherché demeure cependant fixée, comme précédemment, au 1^{er} janvier 1998. Le marché mondial des télécommunications est actuellement estimé à 625 milliards de dollars (3 100 milliards de francs) par l'Observatoire mondial des systèmes de communication (Omsyc).

Les États-Unis, qui avaient déjà fait avorter les discussions sur les services financiers il y a quelques mois, sont désignés comme principaux responsables de l'échec des négociations dans les télécommunications. Les Américains avaient durci le ton et posé de nouvelles conditions dans les derniers jours des discussions (Le Monde daté 28-29 avril), voulant, par exemple, exclure des accords le secteur des télécommunications internationales (dont les satellites). Certains, comme Sir Leon Brittan, chef négociateur de l'Union européenne, ont vu dans ce raidissement les effets du contexte politique intérieur, les États-Unis étant en période de préélection présidentielle. Charlene Barshefsky, représentante américaine au commerce

par intérêt, a rejeté ces accusations. « Nous attendons des marchés étrangers qu'ils soient aussi ouverts que le nôtre leur est ouvert », a-t-elle indiqué, estimant que seule une dizaine - dont l'Allemagne, la Grande-Bretagne et les Pays-Bas, côté européen - ont une offre d'ouverture de leurs marchés comparable à l'offre américaine et que les autres - parmi lesquels sont particulièrement visés le Canada, la France, l'Inde, l'Italie, le Japon et la Corée - doivent soit lever leurs barrières aux prises de participation étrangères dans des groupes de télécommunications, soit instaurer des conditions de concurrence équitable et établir des autorités de réglementation indépendantes.

REPORT MINIMISÉ

Se montrant « d'un optimisme prudent » sur la signature d'un accord en février prochain, M^{me} Barshefsky a prévenu que les États-Unis « ne feront pas un accord pour un accord » et que, si la moitié du marché mondial des télécommunications se situe déjà aux États-Unis, « nous voulons avoir accès à l'autre moitié ». « Tout ce qui comptait a été sauvé », a estimé pour sa part le directeur général de l'OMC, Renato Ruggiero, en minimisant le non-respect de la date-butoir du 30 avril. « Il y a eu une juste prolongation des négociations, une prolongation limitée. La direction prise va dans un seul sens, celui de l'amélioration » des offres de libéralisation des marchés nationaux. Déjà, a-t-il indiqué, l'Afrique du Sud, parmi d'autres pays, a annoncé, mardi soir, qu'elle étudierait comment soumettre une offre dès que possible. « Cela fait partie de signes encourageants que nous avons reçus de plusieurs gouvernements. »

CALAIS . DOUVRES DOUVRES . CALAIS



2 navires seulement. Nous nous sommes donnés les moyens de mieux nous occuper de vous. Comme écrit, la mer, comme bijou précieux, SeaFrance,

la compagnie maritime qui hérite de toute l'expérience de Sealink pour vous offrir entre Calais et Douvres une attention et un service à la hauteur du nom de ses 2 navires, le SeaFrance "Cézanne" et le SeaFrance "Renoir".

✓ **L'excellence en plus.** Nous avons repensé la traversée de la Manche afin de vous offrir la ponctualité, la stabilité, l'accueil et le service propres à une vraie croisière et à de vrais navires.

✓ **L'espace en plus.** L'intérieur de nos navires a été entièrement réaménagé. Il garantit à tous, petits et grands, plus d'élégance, de confort et d'espace loisirs.

✓ **Sans un franc de plus.** Avec 14 aller-retours par jour, vous pouvez profiter sans attendre de ce nouvel art de vivre en mer sans que cela ne vous coûte plus qu'un simple ferry. C'est notre engagement.

Renseignez-vous dans votre agence de voyages ou dans les agences SeaFrance. N°Azur 36 63 63 01

SeaFrance. Le moins qu'on puisse faire c'est d'en faire plus.

SEAFRANCE
SEALINK

Franck Riboud succède à son père Antoine à la présidence de Danone

AGÉ de soixante-dix-sept ans, Antoine Riboud, président de Danone, devait annoncer, lors du conseil d'administration du 2 mai, son départ de l'entreprise qu'il a créée et qu'il dirige depuis trente ans. C'est son fils Franck, quarante ans, nommé vice-président-directeur général de Danone à la fin de l'été 1994, qui va reprendre comme prévu le flambeau. La petite surprise réside dans le calendrier. La retraite d'Antoine intervient plus tôt que prévu, les statuts de la société lui permettant de rester à la tête du groupe jusqu'à quatre-vingts ans.

Le départ d'Antoine Riboud prend de court le conseil d'administration. Il n'y a pas aujourd'hui d'autre candidat que son fils pour diriger le numéro un français de l'agroalimentaire. Mis devant le fait accompli, le conseil devait élire Franck Riboud, sans avoir pu le juger sur ses résultats, contrairement à ce qui était prévu lorsque celui-ci a été nommé vice-PDG. La stratégie de Franck Riboud, qui consiste à mettre les bouchées doubles pour s'implanter en Asie et en Amérique latine pour combler une partie du retard pris sur les géants Nestlé et Unilever, apparaît séduisante. Danone, qui réalisait 4 milliards de francs de chiffre d'affaires hors d'Europe il y a quatre ans, en fait aujourd'hui 15 milliards et compte encore doubler sa taille en l'an 2000.

Mais nul ne sait si l'actuel vice-PDG va parvenir à gagner ses paris hors d'Europe. Il doit investir lourdement alors que les marges à l'international sont pour l'instant faibles. Dans le même temps, Danone, dont le cours de Bourse n'a pas progressé depuis cinq ans, doit mieux servir ses actionnaires.

Ar. L.

Dernière ligne droite pour la privatisation du rail britannique

La vente en Bourse de la totalité des actions de Railtrack, la société propriétaire des voies ferrées, rend pratiquement irréversible le processus de dénationalisation

Amorcée en 1993, avec le choix de l'éclatement de British Rail en quatre-vingt-dix entreprises distinctes, la privatisation du chemin de fer britannique est entrée, mercredi 1^{er} mai, dans une nouvelle phase. Le gouver-

nement a mis en vente, pour près de 15 milliards de francs, auprès des particuliers et des investisseurs institutionnels, les actions de Railtrack, la société qui a hérité des voies ferrées et des gares. L'opposition travailliste a

abandonné ses velléités de renationalisation, trop coûteuse. Le gouvernement britannique a trouvé un allié avec le groupe Virgin. Actionnaire du consortium qui construira et exploitera la ligne Londres-Tunnel sous la

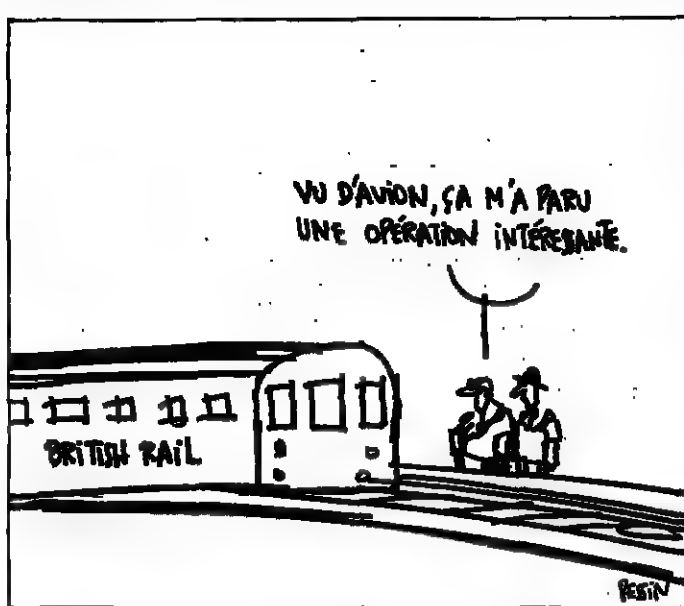
Manche, le groupe est prêt à partir à la conquête des clients du chemin de fer. Son PDG, Richard Branson, explique, en outre, dans un entretien au Monde, ses ambitions dans le transport aérien.

À chaque étape, reconnaît un fonctionnaire du ministère des transports impliqué dans le dossier. « Nous ne nous sommes jamais cachés la difficulté de cette privatisation pour une raison simple : l'industrie ferroviaire ne peut se passer du soutien financier de l'Etat », explique-t-il. « Le gouvernement n'en était pas moins convaincu que le secteur privé gèrerait plus efficacement le chemin de fer. »

VALEUR DE RENDREMENT

Après avoir un moment envisagé la vente de la totalité de la compagnie nationale, le gouvernement a estimé que la vente par appartement permettrait de mieux faire jouer la concurrence. Le réseau fut donc divisé en vingt-cinq régions, chacune devant être confiée à un opérateur chargé de faire rouler les trains et d'offrir le meilleur service aux usagers. « Puisque chaque exploitation nécessitait une subvention publique, les candidats au rachat étaient invités, à l'occasion des appels d'offres, à détailler le niveau de service qu'ils s'engageaient à offrir, mais aussi à chiffrer l'argent public requis pour s'engager à devenir opérateur », explique-t-on au ministère des transports.

Pour les cinq premières régions attribuées, le gouvernement britannique a eu l'heureuse surprise de découvrir, à l'ouverture des offres de reprise, que les candidats lui demandaient moins de subventions que prévu. Ainsi, la société française CGEA, filiale de la Générale des eaux, vainqueur de l'appel d'offres pour le réseau South Central, au sud de Londres (Le Monde du 13 avril), n'a demandé que 34 millions de livres de subvention annuelle d'ici à 2003, alors que l'opérateur public reçoit



actuellement 106 millions de livres pour la même prestation.

Pour faciliter la privatisation, le matériel a été vendu à des investisseurs, qui le louent aux opérateurs. Les services d'ingénierie, de maintenance, d'approvisionnement électrique seront aussi confiés à des sociétés privées indépendantes. Le réseau ferré a été attribué à Railtrack, qui perçoit des redevances auprès des opérateurs. Au total, British Rail sera éclatée en quatre-vingt-dix sociétés.

Rien ne permet encore de parler sur le fonctionnement et le succès du système. Railtrack est avant tout perçu, par les analystes et les marchés, comme une valeur de rendement, une « vache à lait » qui permettra d'engranger, avec les redevances de droit d'usage, un revenu assuré. Les actionnaires de Railtrack pourraient donc re-

chigner à laisser leur entreprise s'engager dans des programmes d'investissement et de modernisation ambitieux. « Le niveau des redevances permet simplement à Railtrack de maintenir en état l'infrastructure existante », reconnaît-on au ministère des transports.

Pour les gros investissements, le gouvernement compte sur la coopération entre les opérateurs et Railtrack. Théoriquement, les premiers peuvent demander au second de procéder à l'amélioration du réseau, en échange d'une augmentation des redevances. Pratiquement, les opérateurs, qui bénéficient en général d'un bail de sept ans, devraient se concentrer sur l'amélioration de la gestion à court terme, plutôt que de participer au financement de programmes d'investissement longs et coûteux. Le ministère des transports ne se fait apparem-

ment aucune illusion : « Il sera difficile de financer de gros projets, mais, à la marge, il y a sûrement des investissements qui pourront être très rentables pour Railtrack. »

CROIRE AU CERCLE VERTUEUX

L'exception que constitue à cet égard le montage et le financement choisi pour la construction de la nouvelle ligne à grande vitesse reliant Londres au tunnel sous la Manche est exemplaire : une concession de 999 ans a été attribuée au consortium London & Continental, chargé à la fois de la construction de l'infrastructure et de l'exploitation de la ligne (Le Monde du 2 mars). Une subvention représentant près de la moitié du coût de construction de la ligne a été accordée (1,4 milliard de livres, sur un total de 3 milliards).

Pour le reste, le gouvernement veut croire au cercle vertueux du marché : la redynamisation du réseau ferroviaire par les opérateurs privés devrait progressivement augmenter le niveau de rentabilité du chemin de fer et susciter de nouveaux investissements. Le Parti travailliste, pourtant fer de lance de l'opposition à cette privatisation, semble s'y résoudre. Même si le responsable pour les transports au sein du Parti travailliste, Clare Short, a qualifié mercredi cette privatisation d'« acte de vandalisme qui hantera le gouvernement à chaque fois qu'il affrontera l'opinion publique dans les urnes », l'opposition exclut désormais une renationalisation trop coûteuse. Les Britanniques sont résignés à laisser le privé faire ses preuves là où la gestion publique avait préalablement échoué. Wait and see.

Christophe Jakubyszyn

Le gouverneur du Crédit foncier a saisi la justice

RÉPONDANT, MARDI 30 MARS, à l'Assemblée nationale à un député qui l'interrogeait sur la situation désastreuse du Crédit foncier, Jean Arthuis, le ministre de l'Economie, a révélé que le gouverneur de l'institution, Jérôme Meyssonier, avait saisi le Parquet il y a deux semaines « pour que tous les faits de nature délictueuse soient sanctionnés par la loi ». Interrogé par Le Monde, M. Meyssonier a précisé, jeudi 2 mai, qu'une seule opération immobilière « bizarre » avait été repérée dans une filiale, ce qui l'a conduit à transmettre ce dossier au Procureur de la République.

Pour M. Arthuis, le Crédit foncier, qui a annoncé des pertes de 10,8 milliards de francs pour 1995, « s'est engagé dans des investissements aventureux ». « Nous devons aujourd'hui assumer les conséquences de ces dérives désastreuses ». Un engagement qui n'a pas totalement convaincu l'agence de notation financière américaine Moody's. Cette dernière a annoncé mercredi 1^{er} mai qu'elle abaissait à nouveau la note de l'établissement. La cotation à la Bourse de Paris de l'action Crédit foncier a été repêchée jeudi 2 mai. Le titre était réservé à la baisse en début de matinée.

DÉPÊCHES

■ **SUPERGEMINA** : Umberto Rosa, le patron du groupe chimique italien Snia Bpd contrôlé par le groupe Fiat, a estimé, mardi 30 avril à Rome, que la fusion Supergemina entre la holding Gemina (contrôlée par Fiat) et le géant de la chimie et de l'agro-alimentaire Ferruzzi Finanziaria n'était plus possible.

■ **PETIT BATEAU** : selon la BNP, un des responsables de la Baxend, sa banque d'affaires, chargé en 1988 du rapprochement entre Petit Bateau et Yves Rocher, va être mis en examen dans les prochains jours. Yves Rocher est en conflit sur ce dossier avec la BNP et lui reproche de lui avoir caché la mauvaise situation financière de l'entreprise textile.

■ **MICROSOFT** : le fabricant américain de logiciels a annoncé mardi 30 avril une alliance avec les câblo-opérateurs Time Warner Cable, Comcast Cable Communications, Compagnie Générale de Télécommunication et Singapore CableVision, qui proposeront à leurs abonnés son logiciel Internet Explorer.

■ **ALCATEL SEL** : des milliers de salariés d'Alcatel SEL devaient manifester vendredi 3 mai à Stuttgart. Ils entendent protester contre les 3 000 suppressions d'emploi prévues dans la société (17 000 salariés).

■ **ALUSIDISSE** : le groupe suisse a annoncé jeudi 2 mai à Zurich un accord en vue de l'acquisition prochaine pour 400 millions de dollars de la société américaine Wheaton Inc., un des principaux producteurs mondiaux dans le domaine de l'emballage en verre et en plastique.

■ **NATIONAL WESTMINSTER** : le groupe bancaire britannique pourrait supprimer jusqu'à 15 000 emplois dans les trois années à venir, dans le cadre d'un vaste programme de restructuration, a annoncé mardi 30 avril le Bifu, le syndicat national des banques et assurances.

■ **ÉLECTRICITÉ** : le ministre allemand de l'économie Günter Rexrodt a estimé mardi 30 avril peu probable que le texte définitif de la future directive sur la libéralisation du marché européen de l'électricité soit adopté lors du conseil des ministres européens du 7 mai.

■ **LAITIÈRE DE ROUBAIX** : l'entreprise, qui emploie 450 personnes, est en dépôt de bilan depuis mardi 30 avril.

Virgin, le meilleur allié du gouvernement de John Major

LONDRES

de notre envoyé spécial

Le gouvernement britannique ne pouvait trouver meilleur allié dans le processus de privatisation du chemin de fer Virgin, membre à hauteur de 17 % du consortium London & Continental qui a remporté l'appel d'offres pour la construction et l'exploitation de la future ligne à grande vitesse qui reliera Londres au tunnel sous la Manche, est prêt à partir à la reconquête du public des chemins de fer.

Virgin n'aura pas à attendre jusqu'en 2002, date prévue pour l'ouverture de la ligne, pour mettre en pratique son expertise marketing. Le consortium a reçu, en dot, la société European Passenger Ser-

vice, qui assure, en collaboration avec la SNCF et les chemins de fer belges, l'exploitation de l'actuel service Eurostar. Hâsard du calendrier, le transfert de la propriété d'EPRS est intervenu le 1^{er} mai, jour du lancement officiel de la privatisation de Railtrack.

« Les Britanniques aiment leur chemin de fer, déclarent British Rail et ne voyagent jamais en train », constate William Whitehorn, directeur chez Virgin. « Rien n'a été fait pour démarquer Eurostar des trains traditionnels, pour expliquer qu'il existait, à nouveau, des trains qui partent et arrivent à l'heure. Pire, seulement un tiers des habitants du sud de l'Angleterre connaissent l'existence d'Eurostar », poursuit-il. L'objectif de Virgin est ambitieux : doubler

le trafic en dix-huit mois pour atteindre six millions de passagers par an. Du succès de cette stratégie dépendront aussi celui de l'introduction en Bourse de London & Continental en 1997 et la levée des fonds nécessaires à la construction de la ligne à grande vitesse.

Virgin ne finit pas ses ambitions ferroviaires à la liaison Londres-Paris : il est d'ores et déjà candidat à l'exploitation de la West Coast Main Line, qui relie Londres à Birmingham. « A moyen terme, cinq ou six opérateurs devraient dominer le rail britannique », estime William Whitehorn. A n'en pas douter, Virgin compte faire partie de cette short list.

C. J.

Richard Branson, PDG du groupe Virgin

Bruxelles devra laisser jouer la libre entreprise dans le transport aérien

LONDRES

de notre correspondant dans la City

Après avoir fondé, en 1984, Virgin Atlantic Airways, deuxième transporteur aérien britannique pour les vols long-courriers, Richard Branson s'est lancé à l'assaut du ciel européen en acquérant, le 29 avril, 90 % du capital d'Euro Belgian Air Lines (EBA) pour la somme de 1,8 milliard de francs belges (295 millions de francs français). Son ambition est de faire des vols de « point à point », d'abord au départ de Bruxelles, puis d'autres bases en Europe, pour tirer profit dès 1997 de la dernière phase de la libéralisation du transport aérien dans l'Union européenne. Ses moyens : une flotte homogène, composée de douze appareils Boeing 737, qui tournent entre Bruxelles et six métropoles, un savoir-faire en marketing et en relations publiques.

A l'instar de son modèle, la compagnie américaine South West, Virgin Express entend se battre sur les prix tout en promettant un service de qualité (ponctualité, personnel accueillant, propreté). Obtenir des dessertes et multiplier les nouvelles lignes, voilà qui promet de ne pas être une sinécure, compte tenu de l'attitude protectionniste de certains gouvernements qui

multiplient les chausse-trappes sous prétexte de saturation des aéroports. Dans tous les cas, il faut s'attendre à un regain de concurrence dans le ciel français. Dans un entretien au Monde, Richard Branson se prononce pour une libéralisation totale du marché européen, à l'instar de ce qui se passe aux Etats-Unis ou en Asie du Sud-Est.

« Pourquoi créer Virgin Express ?

« Il y a un an, nous avons décidé de lancer une compagnie aérienne intérieure low cost (faibles coûts) en Europe où les tarifs sont incroyablement élevés. Aux Etats-Unis, des compagnies comme South West ou ValueJet ont permis une croissance très forte du trafic grâce à une réduction drastique des prix. Pendant que nous examinons la possibilité de lancer cette compagnie, EBA pratiquait déjà la formule à faibles coûts. Au lieu de les imiter, nous avons décidé de les racheter et d'utiliser leur infrastructure.

« Comptez-vous créer des synergies entre Virgin Express et l'Eurostar dont vous gérez le service sur le réseau britannique depuis le 1^{er} mai ?

« Le service à bord de l'Eurostar va subir d'importants changements au cours des trois prochains mois, avec par exemple l'introduction de programmes de fidélisation. Cela

dit, il existe peu de synergies possibles entre Virgin Express et Eurostar et, actuellement, je n'ai pas l'intention de créer une ligne aérienne à destination de Londres. Toutefois, pour nos clients, la solution ferroviaire constituera la meilleure alternative à l'absence d'une liaison aérienne Virgin entre Londres et Paris.

« Quelles sont vos ambitions pour ce nouveau transporteur ?

« En reliant par exemple Madrid à Rome, ou Bruxelles à Nice, Virgin Express sera la première véritable compagnie pan-européenne tirant profit de la libéralisation en cours du ciel. La Commission européenne devra laisser jouer la libre entreprise.

« Les compagnies nationales publiques et les compagnies privées, qui, elles, peuvent à tout moment faire faillite, doivent être traitées sur un pied d'égalité. Sinon, plutôt que d'investir en Europe, on se tournera vers les Etats-Unis ou l'Asie du Sud-Est, où la concurrence est libre.

« Selon votre concurrent, British Airways, le coût de lancement de Virgin Express ne peut être qu'exorbitant...

« British Airways n'a pas tort. Les droits d'atterrissage ou le coût de l'assistance au sol peuvent être cinq fois plus élevés en Europe qu'aux Etats-Unis. Ces coûts onéreux

peuvent faire la différence entre profits et pertes. Malgré ces obstacles, le succès d'EBA a montré qu'il est possible de construire une compagnie bénéficiaire pratiquant de faibles tarifs.

« Le PDG d'Air France Europe affirme que sa compagnie court à la catastrophe. N'est-ce pas dangereux de lancer une nouvelle compagnie intérieure européenne actuellement ?

« Quand South West a été créée, les grandes compagnies ne se portaient pas bien. Quand j'ai lancé Virgin Atlantic Airways en 1984, on m'a assuré que nous allions être engloutis par Eastern, People Express ou Pan Am, concurrents aujourd'hui disparus. Pour gagner, il faut bâtir une meilleure compagnie, c'est-à-dire offrir, outre le facteur prix ou qualité du service, une forte image de marque, ce qui est le cas de Virgin.

« Si l'un de nos concurrents se déclare prêt à fermer des lignes déficitaires, je réplique que le moment est adéquat pour se lancer dans une telle opération. Mon ambition n'est pas de prendre des parts de marché à nos concurrents mais d'attirer une nouvelle clientèle qui, actuellement, ne prend pas l'avion. »

Propos recueillis par Marc Roche

■ LA BOURSE de Tokyo a terminé la séance du jeudi 2 mai en baisse. L'indice Nikkei des valeurs vedettes s'est replié de 0,70 %, pénalisé par le rebond du yen face au dollar.

■ LES RÉSERVES de changes de la Banque du Japon se sont accrues de 1,77 milliard de dollars en avril, pour atteindre un montant record de 205,72 milliards de dollars.

■ LES COURS des céréales ont progressé, mercredi 1^{er} mai, sur le marché à terme de Chicago. Le prix du blé de printemps a gagné 30 cents à 5,97 dollars.

■ LES INTRODUCTIONS en Bourse en avril aux États-Unis se sont établies à un niveau record de soixante-trois, représentant un montant de 6,6 milliards de dollars.

■ LE PRIX du pétrole a baissé, mercredi, sur le marché à terme de New York. Le cours du baril de brut de référence aux États-Unis échéance juin a cédé 59 cents à 20,81 dollars.

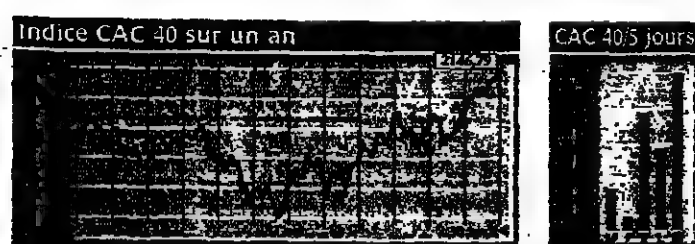
LES PLACES BOURSILIÈRES

Nouvelle hausse à la Bourse de Paris

LA BOURSE de Paris était bien orientée jeudi en dépit d'une légère faiblesse du marché obligataire. En hausse de 0,39 % puis en repli par la suite, l'indice CAC 40 affichait aux alentours de 12 h 15 un gain de 0,57 % à 2 159,11 points. Le volume des échanges était important, dépassant 2,2 milliards de francs sur le compartiment à règlement mensuel.

Du côté des valeurs, les titres du secteur de la distribution sont à nouveau en vedette, les déclarations du président de la République sur ce secteur ne semblant pas ébranler les investisseurs, bien au contraire. M. Chirac a dénoncé notamment les dégâts causés par ce secteur au commerce traditionnel. Les groupes de distribution n'ayant plus la possibilité d'ouvrir de nouvelles surfaces en France, les groupes cherchent à réaliser une expansion externe en absorbant par exemple des concurrents, estimant des gestionnaires.

Docks de France gagnait 4,7 % dans un marché actif portant sur

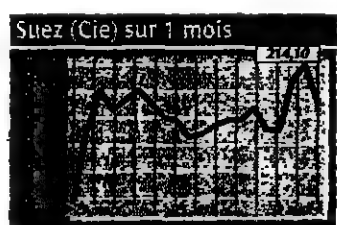


0,9 % du capital. Goyenne et Gascogne, également considérées comme « opérables », montaient de 3 %. Le CFE, suspendu depuis lundi, a eu plusieurs tentatives infructueuses de reprise de cotation. L'action était offerte à 28 francs contre un cours de 62,95 francs vendredi à la veille de la suspension de cotation.

Suez, valeur du jour

LA SPÉCULATION qui avait entouré le titre Suez avant la confirmation de la cession d'Indosuez a pris fin. Mardi 30 avril, à Paris, l'action de la Compagnie financière a perdu 3,56 %, à 214,10 francs. Les échanges ont porté sur plus d'un million de titres. Les analystes considèrent par ailleurs que Suez est désormais une holding pure, à laquelle doit s'appliquer une décote de l'ordre de 30 % à 35 %. Une société de Bourse, qui estime la valeur d'actif net réévaluée à

330 francs sur la base d'un prix de vente d'Indosuez de 12 milliards de francs, valorise ainsi l'action à moins de 230 francs.



Nouvelle baisse à la Bourse de Tokyo

LA BOURSE DE TOKYO a terminé la séance en baisse jeudi 2 mai après avoir déjà perdu 1,09 % la veille. L'indice Nikkei a abandonné 152,63 points (0,7 %), à 21 662,38 points.

La veille, Wall Street a tenté en légère hausse, bénéficiant de la stabilité du marché obligataire en dépit de la publication de statistiques meilleures que prévu pour l'économie américaine. L'indice Dow Jones a gagné 6,18 points, soit 0,11 %, à 5 575,22 points. De son côté, le Nasdaq a terminé sur un record pour la dixième séance consécutive. L'indice général du deuxième marché boursier américain par la taille a gagné 9,14 points, soit 0,8 %, à 1 199,66 points. Depuis le début de sa progression continue il y a dix semaines, le Nasdaq a gagné ce qui

serait l'équivalent de près de 500 points pour le Dow Jones. En Europe, les places de Francfort, Madrid, Milan et Bruxelles ont chuté. Seule Londres a gardé ses portes ouvertes, et le Stock Exchange s'est inscrit en baisse, affecté par la faiblesse des échanges et la clôture des autres places. L'indice Footsie a perdu 11,9 points (0,31 %) à 3 806 points.

INDICES MONDIAUX

	Cours au 2 mai 1996	Var. %
Paris CAC 40	2159,11	+0,39
London FTSE 100	3806,00	-0,31
Tokyo Nikkei	21662,38	-0,70
Nasdaq	1199,66	+0,80
Dow Jones	5575,22	+0,11
Frankfurt Dax	3806,00	-0,31
Madrid IBEX 35	1199,66	-0,80
Brexit 100	1199,66	-0,80
Amsterdam AEX	1199,66	-0,80
Stoxx 100	1199,66	-0,80
Hong Kong Hang Seng	1199,66	-0,80
Singapore Strait Times	1199,66	-0,80

NEW YORK

Les valeurs du Dow Jones

	2 mai 1996	1 mai 1996	Var. %
Alcoa	62,57	62,57	0,00
American Express	48,50	48,50	0,00
Allied Signal	58,12	58,12	0,00
AT & T	60,62	60,62	0,00
Bethlehem	19,25	19,25	0,00
Boeing Co	80,75	80,75	0,00
Caterpillar Inc.	64,60	64,60	0,00
Chemical Bank	52,62	52,62	0,00
Coca-Cola Co	81,25	81,25	0,00
Disney Corp.	60,75	60,75	0,00
Du Pont Nemours Inc.	79,87	79,87	0,00
Eastman Kodak Co	78,75	78,75	0,00
Exxon Corp.	83,62	83,62	0,00
Gen. Motors Corp.	62,87	62,87	0,00
Gen. Electric Co	77,87	77,87	0,00
Goodyear T & Rubber	52,75	52,75	0,00
IBM	107,75	107,75	0,00
Intl. Paper	40,87	40,87	0,00
J.P. Morgan Co	84,50	84,50	0,00
McCormick & Co	35,25	35,25	0,00
Merck & Co Inc.	60,50	60,50	0,00
Minnesota Mining & Mfg.	65,87	65,87	0,00
Philip Morris	90,62	90,62	0,00
Procter & Gamble Co	84,75	84,75	0,00
Sears Roebuck & Co	49,87	49,87	0,00
Tesco	84,75	84,75	0,00
Union Carb.	45,50	45,50	0,00
Unilever	110,50	110,50	0,00
Westing. Electric	19,37	19,37	0,00
Woodward	19,12	19,12	0,00

LONDRES

Sélection de valeurs du FT 100

	2 mai 1996	1 mai 1996	Var. %
Allied Lyons	5,15	5,15	0,00
Barclays Bank	7,50	7,50	0,00
B.A.T. Industries	5,02	5,02	0,00
British Aerospace	8,71	8,71	0,00
British Airways	5,19	5,19	0,00
British Gas	2,96	2,96	0,00
British Petroleum	5,99	5,99	0,00
British Telecom	14,44	14,44	0,00
BT	3,20	3,20	0,00
Cadbury Schweppes	5,16	5,16	0,00
Carroll	0,74	0,74	0,00
Portia	3,70	3,70	0,00
Glaxo	8,08	8,08	0,00
Grand Metropolitan	4,57	4,57	0,00
Guthrie	4,78	4,78	0,00
Nanteco	1,97	1,97	0,00
Greck	7,25	7,25	0,00
H.S.B.C.	9,84	9,84	0,00
Imperial Chemical	8,95	8,95	0,00
Legal	7,16	7,16	0,00
Marlboro	4,48	4,48	0,00
National Westminster	6,12	6,12	0,00
Parsons	5,22	5,22	0,00
Reynolds	7,52	7,52	0,00
Smith Barney	1,95	1,95	0,00
Shell Transport	6,72	6,72	0,00
Smith Barney	6,42	6,42	0,00
Tate and Lyle	4,82	4,82	0,00
Unilever Ltd	12,16	12,16	0,00
Zeneca	15,95	15,95	0,00

FRANCFORT

Les valeurs du Dax 30

	2 mai 1996	1 mai 1996	Var. %
Adidas Holding AG	28,50	28,50	0,00
Beck & Co	41,80	41,80	0,00
Bayer AG	49,50	49,50	0,00
Bay HypoWechselb.	30,00	30,00	0,00
Bayer Virensbank	45	45	0,00
BMW	628,50	628,50	0,00
Commerzbank	381,50	381,50	0,00
Continental AG	26,45	26,45	0,00
Daimler-Benz AG	638,50	638,50	0,00
Deutsche Bank	551	551	0,00
Deutsche Telekom AG	85	85	0,00
Deutsche Bank AG	75,57	75,57	0,00
Dresdner Bank AG	36,52	36,52	0,00
Endeavor AG	97	97	0,00
Henkel AG	515,40	515,40	0,00
Karstadt AG	571,80	571,80	0,00
Kaufhof Holding	477	477	0,00
Linde AG	398	398	0,00
DTL Luftverkehr AG	262,80	262,80	0,00
Merck AG	409,50	409,50	0,00
Mannesmann AG	523	523	0,00
Metallgesellschaft	26,78	26,78	0,00
Preussag AG	412,50	412,50	0,00
Rohr	39,60	39,60	0,00
Schering AG	113,50	113,50	0,00
Siemens AG	638,50	638,50	0,00
Thyssen	277,50	277,50	0,00
Veolia AG	76,10	76,10	0,00
Viel AG	600,50	600,50	0,00
Wella AG	688	688	0,00

LES TAUX

Repli du Matif

Le contrat notional du Matif, qui mesure la performance des emprunts d'État français, a ouvert en légère baisse jeudi 2 mai. Après quelques minutes de transactions, l'échéance juin cédait 6 centimes pour s'établir à 123,52 points. Le taux de l'obligation assimilable du Trésor (OAT) à dix ans s'inscrivait à 6,40 %, soit 0,05 % au-dessus de celui du Trésor à dix ans de même échéance.

La veille, le marché obligataire américain avait terminé la

séance en légère baisse, le rendement de l'emprunt à trente ans remontant à 6,91 %. Le Trésor américain avait fait part de son intention d'augmenter les émissions de titres à long terme.

La Banque de France a laissé l'inflation, jeudi, à 3,75 %, le taux de l'argent au jour le jour. Les investisseurs espèrent un geste du conseil de la Bundesbank, réuni dans la matinée, sur le taux de ses prises en pension hebdomadaires (REPO).

LE MARCHÉ MONÉTAIRE (taux de base bancaire 6,75 %)

	Achat	Vente	Achat	Vente
1 mois	99,99	100,00	99,99	100,00
3 mois	99,99	100,00	99,99	100,00
6 mois	99,99	100,00	99,99	100,00
1 an	99,99	100,00	99,99	100,00
PIBOR FRANCE				
Pibor France 1 mois	99,99	100,00	99,99	100,00
Pibor France 3 mois	99,99	100,00	99,99	100,00
Pibor France 6 mois	99,99	100,00	99,99	100,00
Pibor France 9 mois	99,99	100,00	99,99	100,00
Pibor France 12 mois	99,99	100,00	99,99	100,00
PIBOR ECU				
Pibor Ecu 3 mois	99,99	100,00	99,99	100,00
Pibor Ecu 6 mois	99,99	100,00	99,99	100,00
Pibor Ecu 9 mois	99,99	100,00	99,99	100,00
Pibor Ecu 12 mois	99,99	100,00	99,99	100,00

MATIF

	échéance 30/04	volume	dernier	plus	plus	premier
NOTIONNEL 10 %						
Jun 96	7474	578000	123,52	123,52	123,52	123,52
Sept. 96	1004	125000	123,52	123,52	123,52	123,52
Déc. 96	291	400000	123,52	123,52	123,52	123,52
Mars 97	100	100000	123,52	123,52	123,52	123,52
PIBOR 2 MOIS						
Jun 96	1339	200000	96,14	96,14	96,14	96,14
Sept. 96	410	200000	96,14	96,14	96,14	96,14
Déc. 96	353	200000	96,14	96,14	96,14	96,14
Mars 97	100	200000	96,14	96,14	96,14	96,14
WEST LONG TERM						
Jun 96	1337	200000	91,88	91,88	91,88	91,88
Sept. 96	100	200000	91,88	91,88	91,88	91,88

CONTRATS À TERME SUR INDICE CAC 40

	échéance 30/04	volume	dernier	plus	plus	premier
Avril 96	18551	200000	2141	2141	2141	2141
Mai 96	26726	200000	2141	2141	2141	2141
Jun 96	1472	200000	2141	2141	2141	2141
Sept. 96	145	200000	2141	2141	2141	2141

LES MONNAIES

Fermeté du dollar

LE DOLLAR restait ferme, jeudi matin 2 mai, face aux devises européennes. Il s'échangeait à 1,5342 mark et à 5,1815 francs. La veille, le billet vert était monté jusqu'à un cours de 1,5380 mark, son cours le plus élevé depuis le mois de janvier 1994. Il avait été soutenu par la publication de plusieurs statistiques qui ont reflété la vigueur de l'économie américaine : hausse de 0,2 % de l'indicateur avancé de l'activité et de 3,1 % des

dépenses de construction en mars, progression à 50,3 points de l'indice des directeurs d'achat en avril. Face à la devise japonaise, le dollar parvenait à regagner un peu de terrain, à 105,95 yens, le gouverneur de la Banque du Japon ayant estimé que la reprise, dans son pays, restait incertaine. Le franc était stable face à la monnaie allemande, à 3,3765 francs pour 1 deutschemark.

PARITÉS DU DOLLAR	02/05	30/04	Var. %
FRANCFORT : USD/DM	1,5338	1,5328	+0,07
TOKYO : USD/Yens	105,9700	105,8200	+0,52

MARCHÉ INTERBANKAIRE DES DEVISES	demande	offre	différence	1 mois	3 mois	6 mois	1 an
Devises comptant							
Dollar États-Unis	5,1490	5,1495	5,1502	5,1498			
Yen (100)	4,9503	4,9446	4,9096	4,9081			
Deutschemark	3,3788	3,3785	3,3775	3,3765			
Franc suisse	4,1692	4,1685	4,1727	4,1725			
Libre (1000)	3,2597	3,2590	3,2591	3,2591			
Libre sterling	7,7695	7,7692	7,7692	7,7692			
Peseta (100)	4,0649	4,0638	4,0723	4,0680			
Franc belge	16,455	16,458	16,432	16,424			

TAUX D'INTÉRÊT DES EURODEVISES	1 mois	3 mois	6 mois	1 an
Devises				
Eurofranc	3,75	3,75	3,75	3,75
Eurodollar	5,31	5,31	5,31	5,31
Eurolivre	6	6	6	6
Eurodeutschemark	5,31	5,31	5,31	5,31

LES TAUX DE RÉFÉRENCE

TAUX 30/04	Taux	Taux	Taux	indice
France	3,72	3,72	3,72	
Allemagne	3,78	3,78	3,78	
Grande-Bretagne	6,13	6,13	6,13	
Italie	9,25	9,25	9,25	
Japon	0,44	0,44	0,44	
États-Unis	5,19	5,19	5,19	

MARCHÉ OBLIGATAIRE DE PARIS

TAUX DE RENDEMENT	Taux	Taux	Taux	indice
Fonds d'État 3 à 5 ans	5,16	5,16	5,16	101,23
Fonds d'État 5 à 7 ans	5,28	5,28	5,28	101,84
Fonds d'État 7 à 10 ans	6,26	6,26	6,26	101,89
Fonds d'État 10 à 15 ans	6,56	6,56	6,56	101,50
Fonds d'État 20 à 30 ans	7,10	7,10	7,10	102,44
Obligations françaises	6,59	6,59	6,59	101,41
Fonds d'État à TME	-1,34	-1,34	-1,34	101,11
Fonds d'État à TME	-1,37	-1,37	-1,37	100,67
Oblig. franc. à TME	-1,37	-1,37	-1,37	100,67
Oblig. franc. à TME	-0,09	-0,09	-0,09	100,45

L'OR

	cours 30/04	cours 29/04
Or fin (100 g)	64500	64500
Or fin (en lingot)	64500	64500
Or fin (en lingot)	390,85	391,30
Or fin (en lingot)	369	371
Pièce Union (200)	369	371
Pièce Union (100)	373	375
Pièce 20 dollars us	2465	2465
Pièce 10 dollars us	1380	1377,50
Pièce 50 pesos mex.	2405	2415

LE P

RÈGLEMENT MENSUEL

JEUDI 2 MAI
Liquidation : 23 mai
Taux de report : 3,25
Cours relevés à 12h30



+0,59%
CAC 40 :
2159,42

VALEURS FRANÇAISES	Cours précéd.	Derniers cours	%
EDF-GDF	740	739	-0,14
BNP (P)	920	920	0
Crédit Lyonnais (P)	89	89	0
Renault (P)	1825	1825	0
Thyssen Norddeutsche	205	205	0
Saint-Gobain (P)	1205	1205	0
Thomson SA (P)	1090	1090	0
Alcatel	716	716	0
Air Liquide	559	559	0
Alcatel Alsthom	486	486	0
Alcatel Cable	480	480	0
Alcatel	464,80	464,80	0
ACF-Ascom-France	141,10	141,10	0
Alcatel	307,90	307,90	0
Alcatel	637	637	0
Ball Inflation	820	820	0
Banque Paribas	571	571	0
Banque Hot. Ville	475	475	0
Banque Paribas	170	170	0
Banque	370	370	0
Banque	85	85	0
BNP	215,80	215,80	0
Banque Techno	565	565	0
Banque	2870	2870	0
Banque	525	525	0
Canal	1256	1256	0
Cap Gemini Soged	187	187	0
Carbone Lorraine	729	729	0
Carrefour	2892	2892	0
Chino Guichard	134,30	134,30	0
Castor GuldADP	140,80	140,80	0
Castorama DI (L)	889	889	0
CCF	325,80	325,80	0
CCF-CCMC (L)	57,50	57,50	0
CEG (L)	482	482	0
CEP Communication	468,90	468,90	0
CEP Europ. Reim	114,10	114,10	0
CEP	1155	1155	0
CEP	1375	1375	0
CEP	489	489	0
CEP	245,10	245,10	0
CEP	709	709	0
CEP	490	490	0
CEP	300	300	0
CEP	914	914	0
CEP	17,75	17,75	0
CEP	2000	2000	0
CEP	48	48	0

Cours précéd.	Derniers cours	%
740	739	-0,14
920	920	0
89	89	0
1825	1825	0
205	205	0
1205	1205	0
1090	1090	0
716	716	0
559	559	0
486	486	0
480	480	0
464,80	464,80	0
141,10	141,10	0
307,90	307,90	0
637	637	0
820	820	0
571	571	0
475	475	0
170	170	0
370	370	0
85	85	0
215,80	215,80	0
565	565	0
2870	2870	0
525	525	0
1256	1256	0
187	187	0
729	729	0
2892	2892	0
134,30	134,30	0
140,80	140,80	0
889	889	0
325,80	325,80	0
57,50	57,50	0
482	482	0
468,90	468,90	0
114,10	114,10	0
1155	1155	0
1375	1375	0
489	489	0
245,10	245,10	0
709	709	0
490	490	0
300	300	0
914	914	0
17,75	17,75	0
2000	2000	0
48	48	0

Cours précéd.	Derniers cours	%
740	739	-0,14
920	920	0
89	89	0
1825	1825	0
205	205	0
1205	1205	0
1090	1090	0
716	716	0
559	559	0
486	486	0
480	480	0
464,80	464,80	0
141,10	141,10	0
307,90	307,90	0
637	637	0
820	820	0
571	571	0
475	475	0
170	170	0
370	370	0
85	85	0
215,80	215,80	0
565	565	0
2870	2870	0
525	525	0
1256	1256	0
187	187	0
729	729	0
2892	2892	0
134,30	134,30	0
140,80	140,80	0
889	889	0
325,80	325,80	0
57,50	57,50	0
482	482	0
468,90	468,90	0
114,10	114,10	0
1155	1155	0
1375	1375	0
489	489	0
245,10	245,10	0
709	709	0
490	490	0
300	300	0
914	914	0
17,75	17,75	0
2000	2000	0
48	48	0

Cours précéd.	Derniers cours	%
740	739	-0,14
920	920	0
89	89	0
1825	1825	0
205	205	0
1205	1205	0
1090	1090	0
716	716	0
559	559	0
486	486	0
480	480	0
464,80	464,80	0
141,10	141,10	0
307,90	307,90	0
637	637	0
820	820	0
571	571	0
475	475	0
170	170	0
370	370	0
85	85	0
215,80	215,80	0
565	565	0
2870	2870	0
525	525	0
1256	1256	0
187	187	0
729	729	0
2892	2892	0
134,30	134,30	0
140,80	140,80	0
889	889	0
325,80	325,80	0
57,50	57,50	0
482	482	0
468,90	468,90	0
114,10	114,10	0
1155	1155	0
1375	1375	0
489	489	0
245,10	245,10	0
709	709	0
490	490	0
300	300	0
914	914	0
17,75	17,75	0
2000	2000	0
48	48	0

Cours précéd.	Derniers cours	%
740	739	-0,14
920	920	0
89	89	0
1825	1825	0
205	205	0
1205	1205	0
1090	1090	0
716	716	0
559	559	0
486	486	0
480	480	0
464,80	464,80	0
141,10	141,10	0
307,90	307,90	0
637	637	0
820	820	0
571	571	0
475	475	0
170	170	0
370	370	0
85	85	0
215,80	215,80	0
565	565	0
2870	2870	0
525	525	0
1256	1256	0
187	187	0
729	729	0
2892	2892	0
134,30	134,30	0
140,80	140,80	0
889	889	0
325,80	325,80	0
57,50	57,50	0
482	482	0
468,90	468,90	0
114,10	114,10	0
1155	1155	0
1375	1375	0
489	489	0
245,10	245,10	0
709	709	0
490	490	0
300	300	0
914	914	0
17,75	17,75	0
2000	2000	0
48	48	0

Cours précéd.	Derniers cours	%
740	739	-0,14
920	920	0
89	89	0
1825	1825	0
205	205	0
1205	1205	0
1090	1090	0
716	716	0
559	559	0
486	486	0
480	480	0
464,80	464,80	0
141,10	141,10	0
307,90	307,90	0
637	637	0
820	820	0
571	571	0
475	475	0
170	170	0
370	370	0
85	85	0
215,80	215,80	0
565	565	0
2870	2870	0
525	525	0
1256	1256	0
187	187	0
729	729	0
2892	2892	0
134,30	134,30	0
140,80	140,80	0
889	889	0
325,80	325,80	0
57,50	57,50	0
482	482	0
468,90	468,90	0
114,10	114,10	0
1155	1155	0
1375	1375	0
489	489	0
245,10	245,10	0
709	709	0
490	490	0
300	300	0
914	914	0
17,75	17,75	0
2000	2000	0
48	48	0

Cours précéd.	Derniers cours	%
740	739	-0,14
920	920	0
89	89	0
1825	1825	0
205	205	0
1205	1205	0
1090	1090	0
716	716	0
559	559	0
486	486	0
480	480	0
464,80	464,80	0
141,10	141,10	0
307,90	307,90	0
637	637	0
820	820	0
571	571	0
475	475	0
170	170	0
370	370	0
85	85	0
215,80	215,80	0
565	565	0
2870	2870	0
525	525	0
1256	1256	0
187	187	0
729	729	0
2892	2892	0
134,30	134,30	0
140,80	140,80	0
889	889	0
325,80	325,80	0
57,50	57,50	0
482	482	0
468,90	468,90	0
114,10	114,10	0
1155	1155	0
1375	1375	0
489	489	0
245,10	245,10	0
709	709	0
490	490	0
300	300	0
914	914	0
17,75	17,75	0
2000	2000	0
48	48	0

Hydrox	253,60	
Infra	1537	
Infra	464,10	-0,14
Infra	141,10	0
Infra	143,70	0
Infra	634,40	0
Infra	255	0
Infra	39,75	
Infra	324	
Infra	740	
Infra	81,25	
Infra	256,60	
Infra	52,50	0
Infra	654,80	0
Infra	246,40	0
Infra	69,95	
Infra	280,50	
Infra	710	
Infra	295	
Infra	91,45	
Infra	700	
Infra	533	
Infra	700	
Infra	170	
Infra	501	
Infra	120,60	
Infra	257,80	
Infra	121,30	
Infra	5,53	

REVISIONS

Bordeaux; N = Nantes; Ly = Lyon

M = Nancy; Ms = Mantes

EMBOLES

1^{re} catégorie de colation = rations

2^e catégorie de colation = rations

3^e catégorie de colation = rations

4^e catégorie de colation = rations

5^e catégorie de colation = rations

6^e catégorie de colation = rations

7^e catégorie de colation = rations

8^e catégorie de colation = rations

9^e catégorie de colation = rations

10^e catégorie de colation = rations

11^e catégorie de colation = rations

12^e catégorie de colation = rations

13^e catégorie de colation = rations

14^e catégorie de colation = rations

15^e catégorie de colation = rations

16^e catégorie de colation = rations

17^e catégorie de colation = rations

18^e catégorie de colation = rations

19^e catégorie de colation = rations

20^e catégorie de colation = rations

21^e catégorie de colation = rations

22^e catégorie de colation = rations

23^e catégorie de colation = rations

24^e catégorie de colation = rations

25^e catégorie de colation = rations

26^e catégorie de colation = rations

27^e catégorie de colation = rations

28^e catégorie de colation = rations

29^e catégorie de colation = rations

30^e catégorie de colation = rations

31^e catégorie de colation = rations

32^e catégorie de colation = rations

33^e catégorie de colation = rations

34^e catégorie de colation = rations

35^e catégorie de colation = rations

36^e catégorie de colation = rations

37^e catégorie de colation = rations

38^e catégorie de colation = rations

39^e catégorie de colation = rations

40^e catégorie de colation = rations

41^e catégorie de colation = rations

42^e catégorie de colation = rations

43^e catégorie de colation = rations

44^e catégorie de colation = rations

45^e catégorie de colation = rations

46^e catégorie de colation = rations

47^e catégorie de colation = rations

48^e catégorie de colation = rations

49^e catégorie de colation = rations

50^e catégorie de colation = rations

51^e catégorie de colation = rations

52^e catégorie de colation = rations

53^e catégorie de colation = rations

54^e catégorie de colation = rations

55^e catégorie de colation = rations

56^e catégorie de colation = rations

57^e catégorie de colation = rations

58^e catégorie de colation = rations

59^e catégorie de colation = rations

60^e catégorie de colation = rations

61^e catégorie de colation = rations

62^e catégorie de colation = rations

63^e catégorie de colation = rations

64^e catégorie de colation = rations

65^e catégorie de colation = rations

66^e catégorie de colation = rations

67^e catégorie de colation = rations

68^e catégorie de colation = rations

69^e catégorie de colation = rations

70^e catégorie de colation = rations

71^e catégorie de colation = rations

72^e catégorie de colation = rations

73^e catégorie de colation = rations

74^e catégorie de colation = rations

75^e catégorie de colation = rations

76^e catégorie de colation = rations

77^e catégorie de colation = rations

78^e catégorie de colation = rations

79^e catégorie de colation = rations

80^e catégorie de colation = rations

81^e catégorie de colation = rations

82^e catégorie de colation = rations

83^e catégorie de colation = rations

84^e catégorie de colation = rations

85^e catégorie de colation = rations

86^e catégorie de colation = rations

87^e catégorie de colation = rations

88^e catégorie de colation = rations

89^e catégorie de colation = rations

90^e catégorie de colation = rations

91^e catégorie de colation = rations

92^e catégorie de colation = rations

93^e catégorie de colation = rations

94^e catégorie de colation = rations

95^e catégorie de colation = rations

96^e catégorie de colation = rations

97^e catégorie de colation = rations

98^e catégorie de colation = rations

99^e catégorie de colation = rations

100^e catégorie de colation = rations

AUJOURD'HUI

SCIENCES

GÉNÉTIQUE La leptine, hormone impliquée dans la régulation de la prise de poids, fait depuis quelques années l'objet d'intenses recherches. Chez la souris, cette

substance sécrétée par les cellules adipeuses semble en effet contrôler avec efficacité le développement de l'obésité. ● EN EST-IL de même chez l'homme ? Pour la première fois, des

chercheurs français et américains viennent en tout cas de démontrer qu'il existait une liaison génétique entre le gène de la leptine et l'obésité massive humaine. Plusieurs

autres gènes sont également impliqués dans cette affection, auxquels s'ajoutent divers facteurs culturels ou environnementaux. ● DE MULTIPLES recherches seront donc néces-

saires pour élaborer une réelle stratégie thérapeutique contre ce grave problème de santé publique, qui touche 30 % de la population des pays développés.

Avancée dans l'élaboration d'une stratégie thérapeutique contre l'obésité

Des chercheurs français et américains viennent de mettre en évidence une corrélation statistiquement significative entre le gène d'une hormone, la leptine, et la prise de poids excessive

EN JUILLET 1995, plusieurs journaux internationaux publièrent en première page les photos d'une souris de laboratoire. « Avant », elle était obèse. « Après » - soit un mois plus tard - elle avait perdu 40 % de son poids. L'animal avait entre-temps subi des injections répétées de leptine (du grec *leptos* : « mince »), une hormone protéique qui régule le stockage de la masse graisseuse. Les animaux obèses utilisés pour cette expérience étaient dépourvus du gène fonctionnel « ob », qui, précisément, gouverne la synthèse de la leptine. En leur administrant l'hormone manquante, les chercheurs avaient en quelque sorte rétabli le fonctionnement normal de leur organisme (*Le Monde* du 29 juillet 1995).

Pour la première fois, on tenait ainsi une piste biochimique sérieuse pour combattre, chez ce rongeur, les maux de la surcharge pondérale. Avait-on pour autant trouvé le médicament miracle contre l'obésité, fléau des sociétés bien portantes qui toucherait, selon les estimations,

entre 68 et 73 millions d'Américains ? Bien évidemment, non. Rien que chez la souris, on sait que plusieurs autres gènes contrôlent la masse corporelle. Chez l'homme, le tableau est plus complexe encore. Et chaque nouvelle découverte ne fait, pour le moment, que le compliquer encore, ainsi que le montrent deux études qui viennent de paraître, dans son numéro de mai, la revue américaine *Diabetes*.

OBSERVATIONS À APPROFONDIR

Ces travaux, menés parallèlement en France et aux États-Unis, suggèrent qu'il existe une liaison génétique entre l'obésité extrême et le gène humain de la leptine. Ce dernier, qui fut localisé en 1995 par l'équipe française de Jean-Charles Fruchart (unité 325 de l'Inserm, Institut Pasteur de Lille), se situe, chez l'homme, sur une petite portion du chromosome 7, dite « q31 ». Grâce à la collaboration de plus de 200 familles françaises touchées par l'obésité, l'équipe de Philippe Froguel (CNRS EPI0, Institut Pasteur et CHU de Lille) a pu étudier très fi-

nement, sur une centaine d'entre elles, la distribution de ce gène.

Ainsi que le précise la revue *Diabetes*, cette équipe a ainsi mis en évidence une liaison génétique « statistiquement significative » entre une forme particulière du gène de la leptine (on « haplo-type ») et les sujets obèses « dont l'index de masse corporelle était supérieur à 35 » - ce qui correspond, par exemple, à 100 kilos pour 1,65 mètre. Toutefois, et c'est là un point essentiel, cette liaison n'apparaît plus dans le cas d'obésités modérées. Ce qui suggère, précisent les chercheurs, que « l'effet du gène « ob » est limité, chez l'homme, aux obésités massives ». L'équipe américaine d'Arlene Price (université de Philadelphie), qui a mené une étude semblable sur des familles américaines atteintes d'obésité, parvient aux mêmes conclusions.

Ces observations, qui restent à approfondir, apportent une nouvelle preuve de la complexité des phénomènes biologiques intervenant dans la régulation du poids. Ils confirment aussi combien les modèles génétiques d'obésité ani-

male (comme celui de la souris mutante dépourvue de gène « ob » fonctionnel) donnent une image certes utile mais déformée des mécanismes en jeu dans l'organisme humain.

PLUSIEURS GÈNES IMPLIQUÉS

Ainsi que l'ont montré plusieurs travaux - notamment ceux de Jeffrey Friedman (université Rockefeller de New York), qui fut le premier à isoler, en décembre 1994, le gène « ob » de la souris -, la leptine agit chez les rongeurs comme un régulateur naturel de l'appétit. Elle semble exercer son action directement sur le centre de satiété de l'hypothalamus, dans lequel un récepteur spécifique de cette hormone a été récemment identifié. Lorsque les stocks de graisse deviennent trop importants, le niveau de leptine sécrétée par les cellules adipeuses s'élève et informe le cerveau de la situation. Celui-ci, en retour, commande à l'organisme de limiter sa prise alimentaire et d'augmenter ses dépenses énergétiques.

En est-il de même chez

l'homme ? C'est là, précisément, que le doute s'insinue. Car les modalités d'action de cette hormone, à l'évidence, sont différentes dans les deux espèces. Alors que l'absence ou l'inefficacité de la leptine conduisent la souris à une obésité massive précoce, c'est presque le contraire qui se produit chez l'homme : les obèses ont en général des concentrations très élevées de leptine.

Si anomalie il y a, celle-ci proviendrait donc plutôt d'une résistance à la leptine circulante qu'à un simple déficit hormonal. Elle ne serait donc pas compensable, comme chez la souris, par une simple administration de leptine - administration dont l'innocuité resterait par ailleurs à démontrer.

De manière plus générale, les chercheurs sont aujourd'hui convaincus que plusieurs gènes, voire plusieurs dizaines de gènes, sont impliqués, de près ou de loin, dans l'obésité humaine. Si l'élaboration d'une stratégie thérapeutique semble aujourd'hui prématurée, d'autres pistes que

celle de la leptine pourraient ainsi, à terme, se révéler prometteuses. Celle, par exemple, du récepteur humain à l'adrénaline dit « bêta 3 », situé sur la membrane extérieure des cellules graisseuses.

Ainsi que l'annonçait en août 1995 le *New England Journal of Medicine*, l'équipe du professeur Donny Strosberg (Institut Cochin de génétique moléculaire, Paris) a en effet découvert que 8 % à 30 % des personnes atteintes d'« obésité extrême d'origine familiale » présentent une mutation au niveau de ce récepteur (*Le Monde* du 11 août 1995). Là encore, toutefois, la prudence s'impose : si cette mutation augmente la tendance des sujets obèses à prendre du poids, elle semble n'avoir aucun effet sur des sujets « témoins » de poids normal.

Ce qui confirme l'abondance des facteurs en jeu dans le développement de l'obésité, et la difficulté à les maîtriser à laquelle se heurtent les chercheurs.

Catherine Vincent

Pas de remède miracle

Pour la première fois depuis vingt ans, la Food and Drug Administration (FDA) américaine a autorisé, lundi 29 avril, la mise sur le marché d'un médicament contre l'obésité. Fabriquée par la société française Servier et distribuée dans 65 pays, ce produit est censé accroître la production de la sérotonine, un neurotransmetteur cérébral impliqué dans la sensation de faim. Combiné avec un régime amaigrissant, son action entraînerait une impression de satiété qui permettrait de perdre du poids. Le problème de santé posé par l'obésité sera-t-il résolu pour autant ? Cette affection, qui touche 30 % de la population dans les pays développés, prédispose aux maladies cardiovasculaires et à certains diabètes, elle peut aussi provoquer des complications digestives, respiratoires ou ostéo-articulaires.

SAN FRANCISCO

correspondance

Certains événements peuvent échapper aux meilleurs. Mais échapper à l'accident n'est pas forcément l'impossible. Le dernier concept qui permet aux nouvelles de nous rattraper s'intitule « information sur mesure ». Au lieu de diffuser le même journal pour tous - à la radio, à la télévision ou sur papier -, certaines compagnies sélectionnent les nouvelles en fonction des goûts et des intérêts de chacun de leurs clients. Et elles les leur envoient, où qu'ils se trouvent, par fax, téléphone, beeper ou courrier électronique. Les moins instantanées se contentent de les mettre à leur disposition sur le Web ou, comme Compuserve, dans des dossiers constamment mis à jour et toujours accessibles.

Quand l'information économe les écrans d'ordinateur

Celui ou celle qui s'intéresse uniquement au sport, au foot et à rien d'autre, ou même seulement à un joueur déterminé, peut recevoir toutes les informations portant sur le sujet choisi à l'exclusion de toute autre. Ce système permet de suivre à distance mais en temps réel les variations des cours de la Bourse pour des actions déterminées et donc de réagir presque instantanément, sans attendre la séance du lendemain. Cela permet de gagner beaucoup d'argent.

Depuis la mi-février, une entreprise de Cupertino, en plein cœur de la Silicon Valley, offre ce service en y ajoutant une astuce de son cru. De celles qui, dans l'univers de la haute technologie, peuvent rapporter des fortunes : les nouvelles sélectionnées apparaissent sur le terminal de l'abonné dès qu'il cesse

d'être actif. Et, comme les informations alternent avec de la publicité, le tout est gratuit.

Elisa Nakata, responsable des développements à l'étranger, n'aime pas qu'on qualifie son nouveau produit d'économiseur d'écran. « Il s'agit d'un écran intelligent, dit-elle en français et avec le sourire - le produit s'appelle SmartScreen. Il permet de remplacer les économiseurs improductifs par les nouvelles de dernière minute. »

SUCCÈS DE LA PUBLICITÉ

Avec SmartScreen, texte et images défilent sans cesse. Un simple clic permet de les consulter en détail. Les thèmes les plus populaires sont les actualités, la météo et les cours de la Bourse. La publicité a beaucoup de succès. Outre Reuters, des accords ont déjà été signés avec

le *Boston Globe*, le *Los Angeles Times*. Le programme peut être utilisé hors des États-Unis. Une version permettant d'accéder à des informations plus européennes devrait sortir prochainement.

Téléchargeable sur l'internet, le logiciel en est encore à sa version expérimentale (bêta dans le jargon informatique). Il fonctionne aussi bien avec les connexions directes (ce qui permet une actualisation continue) que sur les ordinateurs qui passent par le téléphone pour accéder au réseau. Dans ce cas le téléchargement se fait manuellement. La version 1.0, qui devrait être rendue publique « très bientôt », selon Elisa Nakata, permettra une mise à jour automatisée à des intervalles choisis par l'utilisateur.

La faiblesse de la stratégie de PointCast semble résider dans le fait

que l'utilisateur n'est pas devant son écran quand celui-ci est au repos. Ce doute n'aurait pas effleuré les annonceurs, qui, selon Elisa Nakata, font la queue. L'entreprise s'est fixée comme objectif d'atteindre un million de clients à la fin de l'année, mais affirme dépasser largement le rythme de croissance prévue.

Francis Pisani

fpisani@aol.com

★ Services d'information à la demande :
-NewsPage : <http://www.newspage.com>
-Crayon : <http://www.crayon.net>
-IRM : <http://www.infospace.irm.com/>
Le SmartScreen de PointCast peut être téléchargé sur : <http://www.pointcast.com>

Cinq solutions techniques en compétition pour le viaduc de Millau

Le principal ouvrage d'art de la future autoroute A 75, long de 2 500 mètres, doit dominer le Tarn de 270 mètres

LE FRANCHISSEMENT de la vallée du Tarn, à la hauteur de Millau (Aveyron), présente un défi aux ingénieurs qui préparent la prolongation de l'autoroute A 75, qui doit relier Clermont-Ferrand à Béziers en 2001. Avec son tablier long de 2,5 km culminant à 270 mètres au-dessus du Tarn, le futur viaduc figurera parmi les géants. Ses proportions le placeront, en effet, entre le pont de Saint-Nazaire (335 mètres) et celui de Normandie (214 mètres) pour la longueur, mais en feront le plus vertigineux d'Europe, puisqu'il dépassera le pont de Guernsey (186 m), en Suisse, et celui d'Artuby, qui traverse les gorges du Verdon à 180 mètres de hauteur « seulement ». Cinq projets sont actuel-

lement en compétition pour la construction de cet ouvrage d'art.

Quelle est la meilleure solution - économique, esthétique et, bien sûr, technique ? Les experts du ministère de l'équipement penchés sur les dossiers des candidats se refusent à les départager pour l'instant. Mais ils connaissent déjà les critères techniques qui seront déterminants. « Ce qui différencie habituellement les viaducs, c'est principalement le mode de franchissement de la brèche la plus profonde, explique Emmanuel Bouchon, chargé de la division des grands ouvrages d'art au service d'étude technique des routes et autoroutes (Setra). Des piles hautes de 250 mètres étant

coûteuses, l'astuce consiste à allonger la portée des tabliers pour en réduire le nombre et la hauteur. »

De ce point de vue, le viaduc multi-haubané ou le viaduc sous-bané sont avantagés. Le premier requiert une portée minimale de 100 mètres, mais est plus intéressant économiquement à partir de portées de 200 mètres. Les piles du pont de Brotonne, sur la Seine, sont ainsi espacées de 320 mètres. Le second présente les mêmes avantages, bien qu'il soit plus limité en longueur. Il reprend le principe du pont suspendu, mais ses câbles paraboliques passent sous le tablier nécessitant de forts ancrages pour résister aux forces nécessaires à la tension de l'ensemble.

ESSAIS EN SOUFFLERIE

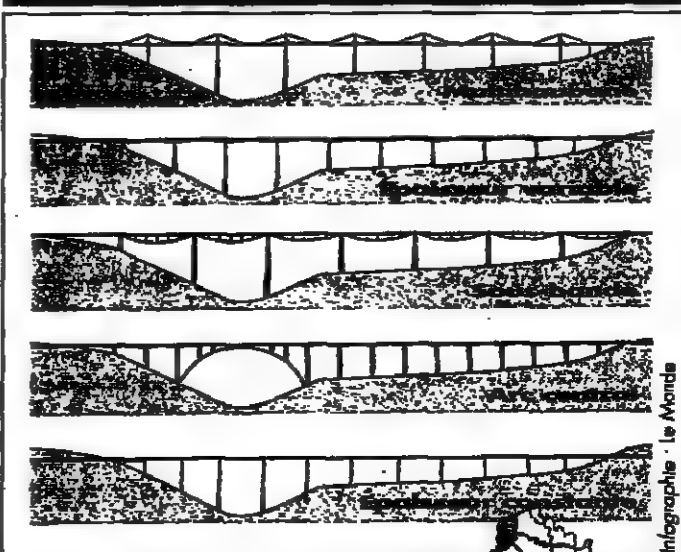
Plus « gourmand » en piles, le viaduc à tablier d'épaisseur variable, avec une portée de 250 mètres par tranchée, conserve un petit avantage sur celui d'épaisseur constante, limité à 200 mètres. Mais les « ponts continus » de ce dernier peuvent être ajoutés les uns après les autres depuis l'une des extrémités du pont. Ce procédé facilite la construction, et autorise les économies intéressantes. Ces deux types de viaducs ont pour eux une facture classique et éprouvée, et peuvent être

construits indifféremment en béton ou en acier.

Reste la dernière solution, dite à arc central, la plus originale, et,

disent certains, la plus élégante. Si elle était choisie, elle pourrait constituer un record mondial. La largeur de l'arc serait en effet de

Les différents projets



Le viaduc à tablier variable est le plus intéressant économiquement à partir de portées de 200 mètres. Les piles du pont de Brotonne, sur la Seine, sont ainsi espacées de 320 mètres. Le second présente les mêmes avantages, bien qu'il soit plus limité en longueur. Il reprend le principe du pont suspendu, mais ses câbles paraboliques passent sous le tablier nécessitant de forts ancrages pour résister aux forces nécessaires à la tension de l'ensemble.

600 mètres environ, contre 510 mètres pour celui du Gorge Bridge, aux États-Unis, qui est également le pont le plus haut (321 mètres) jamais construit. En France, les arcs les plus ouverts, sur la Rance et la Vilaine, sont de 260 et 200 mètres. Au-delà de 400 mètres de jette, le béton doit laisser la place à l'acier.

Quelle que soit la solution retenue, elle ne devrait pas constituer un défi technologique similaire, par exemple, à celui représenté par les 856 mètres de portée du pont haubané de Normandie. Même si, comme pour celui-ci, des essais en soufflerie ont été réalisés pour permettre au viaduc de résister à des vents de 200 km/h. De même, si les piles de pont les plus hautes à l'heure actuelle ne dépassent pas 175 mètres (autoroute d'Heilbronn en Allemagne), celles qui sont conçues pour les plates-formes off-shore atteignent couramment 300 mètres de haut. Et les fines tours réfrigérantes des centrales nucléaires, avec leurs 180 mètres de béton, sont bien plus audacieuses. « Techniquement, il y aura moins d'incertitude qu'en Normandie, prédit Emmanuel Bouchon. Nous aurons probablement recours à des assemblages de solutions courantes, mais avec quelques changements d'échelle. »

H. M.

Bordeaux attend son salut de Dugarry et Zidane

Battus par le Bayern de Munich (2-0) lors de la finale aller, les Girondins devront rééditer l'exploit réalisé contre le Milan AC pour gagner la Coupe de l'UEFA le 15 mai au parc Lescure

En s'indignant mercredi 1^{er} mai au Stade olympique face au Bayern de Munich (2-0) en finale aller de la Coupe de l'UEFA, les Girondins de Bordeaux ont compromis leurs chances de gagner la première compétition

MUNICH
de notre envoyé spécial
Les espoirs bordelais sont nés quelques secondes avant de mourir. En cette trente-quatrième minute de la première mi-temps, Didier Tholot est encore un de ces Girondins iconoclastes qui se moquent des rapports de force et se contrefont de l'étiquette imposée à la cour des puissants du football. Lui, l'attaquant vieillissant à la carrière en dents de scie, vient de débarrasser du ballon Claudio Sforza, sans le moindre égard pour le jeune prodige et ses trente-neuf sélections en équipe de Suisse.

Lorsqu'il entame sa course, la balle vole à son pied, il est encore le Didier Tholot qui ne s'étonne de rien et à qui tout sourit. Le joueur qui a marqué sa première titularisation en Coupe d'Europe, lors du match retour de l'exploit contre le Milan AC. Celui aussi qui a envoyé les Girondins à Munich, en inscrivant le but qui a réglé le sort du Slavia Prague en demi-finale retour. Ce jour-là, il avait démarré du centre du terrain, exactement de l'endroit où il vient de s'élancer. Il sait donc ce qu'il lui restera à faire aux abords de la surface de réparation, et il ne doute point d'y réussir.

Mais quarante mètres plus loin, Didier Tholot n'est plus le même. Sa foulée s'est dégrée, sa silhouette semble plier sous une charge que

chaque dixième de seconde alourdit. C'est sûr, ce sprint l'a réveillé. Didier Tholot vient de prendre conscience du lieu et des circonstances : sur la pelouse du stade olympique de Munich, il est en passe d'asséner un coup fatal au Bayern.

Comme entenu tout à coup par le chemin qu'il lui a fallu parcourir pour parvenir là, Didier Tholot ne trouve ni la fraîcheur mentale pour éviter le gardien du Bayern ni le ressort physique pour repousser le ballon repoussé, comme il avait su le faire contre le Slavia. Le dernier joueur à être entré dans la folie de la campagne européenne des Girondins devient ainsi le premier à les en faire sortir. Car quoiqu'il rate son coup s'expose sur ce terrain au châtiment immédiat.

Sur la contre-attaque, les joueurs de Munich ont l'énergie décapée par la frayeur, les Girondins le souffle raccourci par la déception. Ces derniers s'en sortent par un corner. Lothar Matthäus le tire. Le défenseur Thomas Helmer le dévie de la tête dans les buts de Gaëtan Huard. Il vient de s'élever au point même où Basile Boli, en sautant plus haut que les hommes du Milan AC, avait offert à Marseille la première Coupe d'Europe française. Il y a trois ans.

AMERS RIGNEURS
Les Bordelais, eux, sont ramenés vingt ans en arrière, au même point que les Stéphanois lorsqu'ils s'inclinèrent face à ce Bayern en Coupe des champions, à Glasgow. Presque parvenus au sommet de la Coupe de

l'Europe, prêts à se faire photographier avec leur drapeau d'aventuriers qui témoignait d'un exploit sur la montagne bavaroise, les voilà qui se surprennent à feuilleter l'album-souvenir des défaites romantiques. Venu allonger d'un chapitre leur œuvre audacieuse, les voilà qui, à leur corps défendant, leur version de ce grand classique du football qui se sont dévotement affrontés franco-allemands.

Mercrdis soir, comme bien d'autres équipes avant eux, les Girondins de Bordeaux n'avaient plus qu'à entasser leurs regrets. Ils se confondent avec leurs occasions manquées : six très nettes, en comptant la course de Tholot qui aurait pu faire basculer le match en faveur des Français et aboutir finalement à le faire pencher du côté des Allemands. Il y eut ces deux ballons que des joueurs de champ du Bayern congédièrent en extrême de leur ligne de but.

Sur les autres actions, le gardien de but du Bayern, Oliver Kahn, n'eut besoin de personne d'autre pour écarter le danger. Il en profita pour mettre en avant un talent exceptionnel.

Jean-Pierre Papin évoque sa retraite

Jean-Pierre Papin ne disputera pas la finale retour, mercredi 15 mai, à cause d'un carton jaune reçu à la 30^e minute pour une charge sur Bixente Lizarazu. Remis en selle par Franz Beckenbauer, le Français fut improductif sur le front de l'attaque bavaroise, mais sauva sur sa ligne de but l'une des occasions bordelaises (33^e). A l'issue du match, il évoqua au micro de Canal Plus sa retraite prochaine : « La fin approche et, dans deux ans, je dirai peut-être au revoir à tout le monde. »

Les buts du Bayern ont été inscrits par le défenseur Thomas Helmer (34^e) et le milieu de terrain Mehmet Scholl (59^e). Par malchance ou maladresse, les Girondins ont raté plusieurs occasions de marquer.

Le plus amer des regrets pour Bordeaux restera cette impression que, sur sa pelouse, le Bayern pouvait être dominé. L'intérim effectuait, depuis samedi 27 avril, par Franz Beckenbauer au poste d'entraîneur n'a pas embelli le club allemand jusqu'à le rendre irrésistible. Certes, le conglomérat de vedettes, qui se prennent pour autant de rois, de princes-électeurs, de grands-ducs de l'équipe et la font ressembler à l'Allemagne des siècles passés, avait bien besoin d'un Kaiser pour unifier les ego et calmer les guerres de clan. Mais, les vingt premières minutes sans allant et les occasions bordelaises en témoignent : quelques problèmes de fond restent posés dans le jeu du Bayern.

Le club laissera-t-il pour autant échapper son avantage, lors de la finale retour ? Gernot Rohr reconnaissait, mercredi soir, qu'il avait au moins perdu un allié : l'effet de surprise. Dans son parcours européen, le Bayern s'est imposé dans tous ces matches à l'extérieur, parfois avec des marges impressionnantes. Depuis Glasgow en 1976, le club n'a plus gagné de compétition continentale. Et la chance de croiser à nouveau un club français en finale n'est pas de ces occasions qu'une équipe allemande peut gaspiller.

Jérôme Fenoglio

Les mauvaises manières du football russe

EN RUSSIE, tout s'achète et tout se vend. « Ici, tout le monde connaît le prix d'un arbitre de première, deuxième ou troisième division, tout le monde sait combien coûte un but, deux buts », déplore Lev Bruni, rédacteur en chef du quotidien *Civodnia* (« Aujourd'hui »). Supporteur résigné, il ignore cependant ce qu'il aura à payer le « Monsieur Propre » du football national, Nikolai Tolstikh, pour avoir contribué au passage à tabac d'un arbitre présumé véreux.

Le cas du président de la Ligue nationale est exemplaire. Nikolai Tolstikh est un quinquagénaire respectable. Il fait partie de ces gens qui se souviennent avec nostalgie de l'époque où le sport n'était ni professionnel, ni objet de marchandage et de corruption. L'époque « d'avant l'argent ». Depuis deux ans et demi, il tente, coiffé de la double casquette - contestable et contestée - de pré-

sident du Dinamo de Moscou et de la Ligue nationale, de terrasser le mal. « Le football russe se criminalise. Plusieurs groupes ne se contentent plus de financer les clubs, ils aspirent aussi à les diriger », dénonçait-il, il y a cinq semaines, pour justifier sa conduite à l'issue d'un match de championnat entre son équipe et l'Alania Vladikavkaz, club caucasien d'Ossétie du Nord, champion de Russie en titre.

Ce jour-là, 24 mars, l'arbitre de la rencontre, Iouri Tcherbotarev, siffla un penalty discutable en faveur de l'équipe du Caucase. A la fin de la rencontre (1-1), Tolstikh, ulcéré, le convoqua dans les vestiaires du Dinamo « pour qu'il s'explique avec les joueurs, les yeux dans les yeux ». Pour qu'il dise aussi pourquoi l'Alania a bénéficié de quatre pénalités lors de ses quatre dernières sorties. Quelques minutes plus tard, Tcherbotarev ressort, ha-

gard, le visage en sang, affirmant avoir été frappé par une main non identifiée. Le sort de Nikolai Tolstikh est désormais en sursis. Certes, il ne craint plus rien de la fédération russe, qui l'a déjà exclu du banc de touche jusqu'à la fin de la saison pour « injures à l'arbitre » et suspendu le stade du Dinamo pour trois matches, ni de la Ligue nationale qui lui a maintenu sa confiance par 72 voix contre 32. En revanche, il se sent plus qu'il ne l'est exposé aux représailles de ceux qu'il considère comme ses « ennemis mortels ».

LE FOOTBALL AITRE LA MAFIA
« Je suis de nombreuses pressions et menaces », raconte Nikolai Tolstikh, qui, à l'instar de beaucoup d'hommes d'affaires russes, emploie un garde du corps à plein temps. « Je reçois, par exemple, des offres de la part des

autorités de certaines Républiques autonomes, qui veulent que j'avantage leur équipe. Je sais que si je cède une fois, ce sera la fois de trop. » Comme beaucoup de secteurs lucratifs de l'ex-URSS, le football attire le crime et les groupes mafieux. Essentiellement dans les clubs de province, moins en vue que les équipes moscovites. « Dans le sud du pays, raconte un dirigeant du Spartak de Moscou, les bandits se sont emparés de tout. » De telles accusations nourrissent le racisme anti-caucasien et placent en première ligne les clubs méridionaux du championnat russe. L'Alania Vladikavkaz, qui jouera la Ligue des champions la saison prochaine, a ainsi vu sa réputation entachée par la surprenante série de huit victoires consécutives qui a couronné sa fin de parcours, l'an dernier.

Françoise Chaptal

BOXE : l'ancien champion australien des poids plume Lance Hobson est mort, mardi 30 avril. Il était tombé dans le coma, lundi à Melbourne, au cours d'un combat contre le Chinois Liu Gang. Lance Hobson s'était effondré à l'appel de la sixième reprise. Les médecins de l'hôpital Alfred de Melbourne ont tenté, sans succès, une intervention chirurgicale pour lui retirer un caillot de sang du cerveau. A 23 ans, Lance Hobson venait de reprendre la compétition après deux ans de convalescence à cause d'une blessure à la cheville.

FOOTBALL : l'entraîneur du Milan AC, Fabio Capello, rejoindra le Real Madrid à la fin de la saison. Dans un entretien avec le quotidien italien, *La Gazzetta dello Sport*, il a précisé, mardi 30 avril, qu'il avait accepté un contrat de trois ans, sans en indiquer le montant, mais qu'il n'avait encore rien signé. Silvio Berlusconi, le président du Milan AC, a confirmé ce départ, mercredi 1^{er} mai. Fabio Capello était arrivé en 1991 à la tête des « Rossoneri », qui ont conquis quatre titres nationaux (1992, 1993, 1994, 1996) et un titre européen (1994) sous sa direction. - (AFP / Reuters)

HOCKEY SUR GLACE : l'équipe de France a pris une option sur son maintien dans l'élite mondiale en battant l'Autriche lors de la première rencontre du barrage (joué au meilleur des trois matches), mercredi 1^{er} mai à Vienne (6-3). En quarts de finale des championnats du monde, la Suède, championne olympique, et la Finlande, championne du monde en titre, ont été respectivement éliminées par les Etats-Unis et le Canada. Ces deux pays ont créé la surprise grâce au renfort de leurs vedettes de la ligue professionnelle (NHL).

TENNIS DE TABLE : la France s'est qualifiée, mercredi 1^{er} mai, pour la finale masculine par équipes des championnats d'Europe qui se disputent à Vienne. Jean-Philippe Gatien, Damien Elie et Patrick Chila ont battu la Pologne par quatre points à un. En finale, les Français rencontraient, jeudi, les Suédois, vainqueurs de la Belgique. Chez les femmes, le titre par équipes est revenu à l'Allemagne. La France est neuvième.

RÉSULTATS

HOCKEY SUR GLACE

CHAMPIONNATS DU MONDE	
Quarts de finale	
Euro-Ligue-Suède	3-2
République tchèque-Allemagne	5-1
Canada-Finlande	3-1
Russie-Italie	5-2
Les demi-finales opposeront, vendredi 3 mai, les Euro-Ligue à la République tchèque et la Russie au Canada.	
Barrages (1 ^{er} match)	
France-Autriche	6-3

TENNIS DE TABLE

CHAMPIONNATS D'EUROPE	
Messieurs par équipes (demi-finales)	
France b. Pologne	4-1
Suède b. Belgique	4-1
Dames par équipes (finale)	
Allemagne b. Hongrie	4-2

VA
SION

DirectTours
DEPARTS 05 et 12 MAI
MONASTIR 2 225F
vol + Hôtel Club 3* + 12 p
DUBAÏ 2 990F
vol + Hôtel 4* + 12 p
DEPARTS 04 et 11 MAI
MARRAKECH 3 230F
vol + Hôtel 4* + 12 p
Brochures sur demande au :
06 88 88 88 / 01 47 47 47 47
30 Quai de la Seine - 75001 Paris

05350 MOLINES-EN-QUEYRAS
Hautes-Alpes - Station Village
à 5 km de SAINT-VERAN
HÔTEL LE CHAMOIS
Logis France / Michelin
Ski de Fond, Ski de Randonnée
châliens de Tignes
Espace ski : 12 P. Base 2 pers : 271 F
Base saison : 250 F
Tél : 92.45.33.71 - Fax : 92.45.33.58

Le Relais* de Castelnaud**
Demi-Pension de 325 FF à 380 FF
Silence d'un hôtel à la campagne
Séminaires - Piscine
tennis privé - Tél : 65.10.80.90
Route de Pédvère - Escapade
65130 LOUBRESSAC
"Une des plus belles Vues du Royaume"

AUBERGE LA CLÉ DES CHAMPS
**NN LOGES DE FRANCE
TENNIS - PISCINE CHAUFFÉE
2450 VILLEFRANCHE-DU-PÉRIGORD
Tél : 63.29.96.94 - Fax : 63.28.42.98

SORBONNE HÔTEL DIANA**
73, rue Saint-Jacques, Paris 5^e
Chambre avec bain - W.C.
T.V. couleur - Tél. direct.
De 300 à 395 Frs.
Tél : 43 64 92 55 - Fax : 48 34 24 30

DEGRIFTOUR
MARTINIQUE
7 Nuits en Hôtel 3*. Avec Petit-Dé.
Départ de Paris 4 100 F 6-970F
WEEK-END A DUBLIN
2 Nuits en Hôtel 2*. Avec Petit-Dé.
Départ de Paris 1 650 F 2-340F
PARIS / NEW-YORK
Vols Réguliers A/R
Départ de Paris 1 795 F 2-680F
3615 DT - (01) 47 47 47 47

VOYAGES JUSQU'À -50% TOUTES DESTINATIONS
VOLS - RESERVES - CIRCUNTS - CHRONOMÈRES
EX : 1. BEL. CHRONOMÈRE : VOL. AIR + BATEAU
P. FORCÉ COMPLET + VOY. 2-280 F
EX : 2. LOS ANGELES : VOL. AIR + LOCAL
VOY. 1-1000 F + HOTEL + TRANSF. 8 500 F
EX : 3. BEL. CHRONOMÈRE : VOL. AIR + BATEAU
P. FORCÉ COMPLET + VOY. 2-280 F
EX : 4. BEL. CHRONOMÈRE : VOL. AIR + BATEAU
P. FORCÉ COMPLET + VOY. 2-280 F
Tél : 797-2444 / 3617 MAXIREDDUC
PROMOTIONS DE DERNIÈRE MINUTE
SUR 3617 IMEDIA
PROMOTIONS SPÉCIALES
SKI / MONTAGNE 3617 ASKI
Services dédiés par l'agence prod. : 5,57 Plan

Le golf pour tous !
3 heures d'initiation gratuites.
Pour en profiter dans l'un de nos clubs à travers la France,
faites le 3615 Blue Green ou téléphonez au 36 65 00 15*
Blue Green et le golf se rapproche de vous.

SPECIAL ASCENSION
WEEK-END A ROME 3 NUITS
AVION + HÔTEL**** + PETIT DÉJEUNER
3 320 Frs P/Pers*
*Prix comprend : Avion avec transferts A/R + Hôtel**** 3 NUITS chambre double et petit déjeuner / taxe aérienne au sus (70 fr.)
Tél : 44.51.39.27
MINITEL 3615 (1,29 F mn)
Cit Evasion
cit
World Travel Group

ANYWAY VOYAGES
VOIS SECS
• New-York : 1 980 F
• Montréal : 1 580 F
• Los Angeles : 2 590 F
• Miami : 2 590 F
• Antalya : 2 110 F
• Jakarta : 3 980 F
SEJOUR
• Hôtel 3* en Grèce 2 980 F
(8 jours en demi-pension, vols compris)
* A PARTIR DE...
Tél : 40 28 00 74
3615 ANYWAY

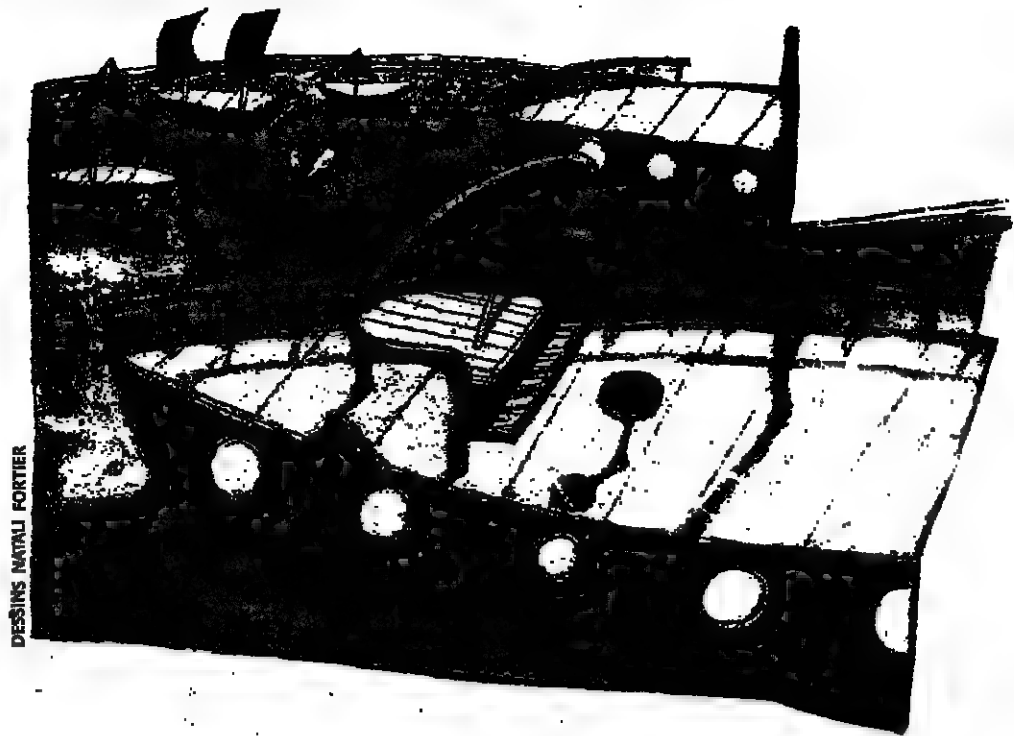
Direct Pour choisir chez vous vos vacances
CIRCUITS
1 semaine 7 Jours 4750*
2 semaines 14 Jours 7650*
3 semaines 21 Jours 9950*
4 semaines 28 Jours 9950*
*Tous les prix sont en Francs
3615 VADIR Tél. 36 37 74 40
Lc. 068 850010

TOUTES VACANCES SCOLAIRES
HOME D'ENFANTS
JURA 1900 m. altitude, près frontière Suisse
Agrément jeunesse et sports Yves et Liliane accueillent vos enfants dans ancienne ferme XVIII^e confortablement rénovée.
2 ou 3 enfants par chambre avec salle de bains, w.c.
Située au milieu des pâturages et forêts. Accueil volontairement limité à 15 enfants. Idéal en cas de 1^{re} séparation.
Ambiance familiale et chaleureuse. Activités : VTT, jeux collectifs, peinture a/bois, tennis, poney, initiation échecs, fabrication du pain.
Tél. (16) 81.38.12.51

NOMADE
Pour revivre la simplicité des choses
A pied et en auto
voyages d'aventure de la Bretagne à la Mongolie
Ministère du Tourisme

Brest prépare la fête des bateaux

Déjà 2 500 navires, du grand trois-mâts ukrainien *Kherones* au gommier de Guadeloupe, ont annoncé leur venue en juillet dans le port breton



DESIGN: ANTOINETTE FORSTER

BREST

de notre envoyée spéciale
La fièvre monte à Brest. L'impétuosité, l'excitation, le trac peut-être aussi. Le compte à rebours, entamé en 1992 à la suite d'un premier rassemblement, semble s'être accéléré, comme le rythme des fax, des appels et des communications émis du monde entier. Le rêve n'est plus chimère, le grand rendez-vous de l'été se profile : la flottille, déjà, est en route.

Plus de 2 500 bateaux ont confirmé leur présence à la grande fête de la mer organisée à la pointe de la Bretagne du 13 au 20 juillet. Des bateaux de toutes sortes, de toutes les mers du monde, et de 28 nations. De grands voiliers, d'Ukraine, de Norvège, des Pays-Bas, de Grande-Bretagne et d'Amérique ; les navires-écoles de la Marine nationale, *L'Étoile* et *La Belle-Poule*, *Le Mulin*, *La Grande-Hermine* ; des yachts de plaisance, des bateaux de pêche traditionnels, les bisquines et les thonières bretonnes, les *galways* bretons, les pinasses d'Arcachon ; des voiliers-témoin, seuls survivants de leur espèce, encore à l'eau : des bateaux à moteur comme le *Hydrogراف*, ancien yacht de plaisance de la famille royale de Hollande ; des bateaux fluviaux, péniches, gabarres et une pléiade de navires hollandais convoyés jusqu'à Brest par cargo.

Le *Belém* fêtera dignement son centenaire anniversaire sans toutefois faire figure d'ancêtre, puisqu'une trentaine de bateaux dépasseront cet âge, tels le sloop du *Sussex* *Rabel*, qui date de 1864, ou le canot à voile d'Hawaii *Aloha*, construit en 1860. Des gommiers (coque en manglier, flottent en

tulipier du Japon, antenne en bambou) arriveront de Guadeloupe et de la Réunion et des pilotes à balancier rappelleront la Guyane. Sans parler des navires historiques qui participent à tel conflit, telle expédition, telle course prestigieuse.

Plaisir des yeux bien sûr. Mais pas seulement ! Plaisir de tous les sens ! Il y aura du sel, du vent, des récits, des accents ; des odeurs de corde et de bois humide, des bruits de vagues, de voiles, d'éclats, de mouettes, d'harmonicas, de violons. Prière de ne pas réduire l'événement à une simple parade de vieux gréements ou au rendez-vous de voiliers nostalgiques ! La fête s'annonce comme un hymne, une célébration de l'océan.

ASSOCIATIONS MOBILISÉES

Quinze mille marins débarqueront pour rencontrer d'autres gens de mer, chanter, rêver, faire la fête. Deux mille musiciens seront à pied d'œuvre sur les quais, dans une guinguette et un chapiteau-cabaret. Quant aux visiteurs, qui approcheront le million en 1992 - dépassant, notent les organisateurs, le nombre de spectateurs aux Jeux d'Albertville ou à tout autre festival -, ils s'annoncent de partout, gourmands de régates, de chansons à hisser, d'histoires, de films et des mille manifestations consacrées à la mer qui jalonnent les quais.

« Aux Brestois de savoir accueillir équipages et visiteurs ! » lance Pierre Milla, le maire, aux centaines d'habitants qu'il avait regroupés, un beau jour d'avril, sur

l'immense parvis de la mairie, afin de leur donner des nouvelles du large. Sans doute pensait-il qu'il devenait urgent de recenser et galvaniser les troupes. Mais ce la fait belle lurette qu'elles se sont appropriées l'événement !

Cela fait des mois que 240 associations brestoises ont répondu favorablement à l'appel des organisateurs, leur proposant de s'impliquer dans l'opération, moyennant d'ailleurs un léger

plus jeunes, que l'association Croix de guerre et Valeur militaire fournira les chauffeurs officiels de la fête et que les clubs de motards proposeront des courses...

Des communes alentour et d'autres associations prêteront un bateau, soucieuses de nouer des liens d'amitié avec les équipages. Les Amis de la pellicule s'occuperont ainsi du volier britannique *Three-Sisters* ; l'association des Paralysés de France se

Les rendez-vous

● Dates. L'arrivée des bateaux et des équipages est prévue pour vendredi 12 juillet au port de commerce de Brest. Du samedi 13 au mardi 16 juillet des animations diverses auront lieu des rives de la Penfeld aux quais du port. Du matin au soir : expositions, chantiers, concerts, cinéma, démonstrations d'artisans ou de modélistes.

● Musique. Le 14 juillet, 40 bagadon, soit 1 001 sonneurs, doivent déambuler en parade sur les différents espaces de la

fête et se rejoindre pour un concert final.

● Régates. Le bouquet final du rendez-vous est constitué par une régata. Le mercredi 17 juillet des centaines de voiles doivent être hissées pour emmener les navires au fond de la baie vers Trebrin, Le Rosmeur ou le Port-Rhu. Pendant deux jours la fête se poursuivra à Douarnenez.

● Renseignements. Brest 96, BP 1996, 29269 Brest Cedex. Tél. : 98-00-96-96.

proche de la mer. Enfin quelques jeunes gens de la maison d'arrêt de l'Émigré, actuellement formés aux manœuvres nautiques, navigueront une journée sur le *Général-Leclerc*, un vieux couillier de la rade.

« Brest 96 est un état d'esprit, affirme un organisateur, une somme de rencontres, de plaisirs, de succès sur un lieu aussi mythique pour les navigateurs que Nantucket ou Valparaiso... » Les Bretons n'en doutent pas qui savent bien que la mer est affaire d'aventure.

Annick Cojane

première jeunesse. A l'arrière de l'un d'eux est peint un prisonnier, avec la classique tenue rayée, un prisonnier qui vous

regarde à travers ses barreaux. Vers les

10 heures du soir, à côté d'une voiture égrenant

vaivement ses signaux d'alarme, vous pouvez

aussi voir un clochard dévorer un illustré à la

lueur intermittente des feux de détresse. A la fin

du printemps, près du laboratoire de physiologie

général et comparée, devrait vous parvenir une

vague odeur de tilleul. Et c'est le seul endroit de

Paris où s'y mêlent une odeur de fèves. Oui, ne

faisons pas, les lions ne sont pas de pierre à la

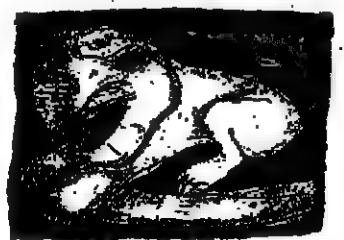
menagerie du jardin des plantes.

A l'angle de la rue Croix et de la rue Linné, le

beau lion qui vous toise est, lui, garanti pure

pièce. Il parade en bonne place, collé à une allégorie, au sommet d'une fontaine. L'ouvrage, qui date de 1840, est un hommage à Georges Croix, mort huit ans plus tôt. Avec un doigt de sauvagerie, d'autres bêtes s'enchevêtrent et forment un demi-cercle au-dessous du roi des animaux. On dit que Dambenton, le premier directeur du Musée, n'admettait pas, en bon républicain, cette appellation de roi des animaux. Quant à Croix, ce grand naturaliste, fondateur de l'anatomie comparée, il doit, du fond de sa tombe, considérer avec perplexité le crocodile qui, au milieu des bêtes enchevêtrées, regarde du côté du métro jussien. Car tourner ainsi la tête, presque à 180 degrés, non, pour un crocodile, ce n'est pas possible anatomiquement.

Daniel Percheron



L'AIR DE PARIS

Une longue coulisse

Drôle de rue que la rue Croix, entre le jardin des plantes et l'ancienne faculté des sciences de Jussieu, devenue au fil des réformes successives le lieu de deux universités : Pierre-et-Marie-Curie (Paris-VI) et Denis-Diderot (Paris-VII). Elle est connue une longue parenthèse au milieu de Paris, un cas d'espèce tenant de la coulisse indécise. Une coulisse indécise, mais qui s'en va pourtant droit vers la Seine.

Le soir, la coulisse est des plus paisibles, idéale

pour expérimenter vos pas à reculons. Y

dorment des véhicules venant parfois de loin, de

Norvège, par exemple, une 405 décapotable et

des camping-cars qui ne sont plus de la toute

internes bien polies. Toujours en bougeant la spatule, on doit constater que la bouteille a été évidée de manière symétrique jusqu'à ses épaules. Une usure, en particulier à l'endroit où la spatule racle l'intérieur du col, et l'aspect bien lisse des épaules et du corps indiquent son

âge. Sans être absolus, ces critères d'ancienneté permettront toutefois de différencier les copies qui circulent sur ce marché. Les bouchons apportent une précision supplémentaire : souvent en pierres fines, ils sont ajustés avec beaucoup de soin dans des têtes assorties ou harmonisées à la couleur de la bouteille, volontiers cerclés d'argent ou de bronze.

Fabriquées surtout aux XVII^e et XIX^e siècles, les tabatières sont passées du statut d'objet de luxe à celui d'objet usuel, ce qui explique leur profusion. La plupart mesurent entre 4 et 6 centimètres, les plus recherchées autour de 2 centimètres. Toutes les matières possibles ont été

mises à contribution : pierres dures, métaux précieux ou grossiers, laque, porcelaine, verre, ivoire, corne, ambre, nacre, etc. Leur valeur dépend de la beauté et de l'ancienneté (quoique leur datation se révèle très difficile), de l'originalité du décor, de la rareté de la forme, de la matière utilisée.

Dans la vente d'Argenteuil, les pièces les plus rares sont estimées autour de 3 000 à 4 000 francs. Dans cette gamme de prix, on trouvera notamment une tabatière en agate blonde décorée dans deux veines naturelles gris-vert d'un oiseau sur un rocher et d'une pousse de bambou, le bouchon en jade blanc cerné de cuivre ; un modèle en forme de calèche en jade gris foncé avec une veine brun-rouge offre un décor sculpté de deux chauve-souris et de papillons, avec un bouchon en corail rouge (2 000 à 2 500 francs).

Même prix pour une bouteille en bois à bouchon d'ivoire dont les deux faces sont ornées chacune d'une plaquette d'ivoire gravée d'un

côté d'un paysage, de l'autre d'une longue citation de Confucius, ou encore pour un modèle en écaïlle sculptée des douze animaux du zodiaque chinois. Entre 1 500 et 2 000 francs, des amateurs pourront enchevêtrer sur un galein en porcelaine orné de deux personnages dans un paysage et d'un poème calligraphié, et sur une pêche en agate gris clair tachée de brun-rouge, sculptée d'une branche et d'un papillon.

Les modèles courants, qui se négocient en dessous de 1 000 francs, possèdent aussi tout le charme d'un objet de collection et figurent ici en grand nombre.

Catherine Bedel

★ Lundi 13 mai, hôtel des ventes d'Argenteuil. Exposition le samedi 11 et le dimanche 12 mai, de 10 à 12 heures et de 14 à 18 heures, le matin de la vente de 11 à 12 heures. Etude Régis-Thiollet, 19, rue Denis-Roy 95100 Argenteuil, tél. : 39-61-01-50. Expert : Guy Raindre.

ESCAPADES

FAMILIALES

■ LE CHOCOLAT À L'HONNEUR. Thème de la prochaine saison culturelle à Bayonne, le chocolat sera la vedette d'expositions, de conférences, de dégustations et de spectacles qui se succéderont d'octobre 1996 à août 1997. Des animations destinées à faire connaître et aimer un produit d'origine, depuis le XVII^e siècle, des dynasties de chocolatiers locaux (Cazenave ou Daranitz, mais aussi Andrieu, Barrière, Heynard, Laborde et Mauriac) exaltent la saveur. L'occasion, pour la ville, de mettre en valeur un centre historique dont les boutiques des artisans chocolatiers constituent le fleuron. Le coup d'envoi de cette manifestation sera donné les 17 et 18 mai, lors des journées du chocolat, un chocolat d'ores et déjà inscrit au programme des visites guidées proposées par l'Office du tourisme local.

★ Office de tourisme de Bayonne, tél. : 59-46-01-46.

■ FOIRE DE PARIS. Quelque 3 000 exposants se sont donné rendez-vous pour l'édition 1996 de la Foire de Paris. Sur les 40 hectares du Parc des expositions de la porte de Versailles, des Salons permettent aux visiteurs de découvrir les nouveautés et de se renseigner auprès de professionnels sur les loisirs, la maison et le jardin, les plaisirs de la table, le multimédia. Fidèle à la tradition, l'Association des inventeurs et fabricants français organise le concours Lépine. Pendant quatorze jours, des particuliers présentent leurs inventions avant d'affronter le jury du célèbre concours.

★ Parc des expositions de Paris, jusqu'au mercredi 8 mai, de 10 à 19 heures, vendredi 3 et samedi 7 jusqu'à 22 heures. Prix d'entrée : 45 F.

■ UN PONT-CANAL. CENNAIRE. Fleuron du patrimoine architectural de Béziers-le-Canal (Loiret), le pont-canal qui surplombe la Loire (le plus long pont métallique d'Europe avec ses 662,69 mètres) a été construit par les entreprises Eiffel en 1896. Les festivités organisées à l'occasion de son centenaire anniversaire commenceront les samedi 18 et dimanche 19 mai avec l'inauguration de l'exposition : les bâteaux de l'eau et un rando-valet (six circuits différents à effectuer en canot, à pied ou en VTT) proposé aux sportifs. Autres temps forts, l'inauguration du pont-canal, les 6 et 7 juillet, et la commémoration du premier passage de bateau, les 14 et 15 septembre, avec un rassemblement de navires et l'inauguration d'une exposition consacrée aux voies navigables du Bassin parisien.

★ Comité départemental du tourisme du Loiret, 8, rue d'Escurès, 45000 Orléans.

■ L'AÉROPOSTALE AU FUTUROSCOPE. Dans la nouvelle salle Imax 3D, qui ouvrira le 22 mai au Futuroscope de Poitiers, va être présentée, en exclusivité française, le premier film en relief de Jean-Jacques Annaud, *Guillaume, Wings of courage*, fiction qui retrace l'épopée des pilotes de l'aéroplane. Sept nouveaux films sont également programmés dans le parc d'attractions (2,8 millions de visiteurs en 1995) : à l'Ornithomax, *L'Espace demain*, au Kinemax, *Le Mystère des Mayas*, au Cinéma circulaire, *L'Europe en multicoque*, dans la salle haute résolution du Pavillon de la communication, *La découverte du Potou-Charmes*, dans les cinémas dynamiques, *Le Château de Dracula* et *Course dans l'Espace*, et au Solido, *Voyage sous la mer*.

★ Informations et réservations au (01) 49-48-30-80.

SPORTIVES

■ LOISIRS DE PLEIN AIR. Organisé du 10 au 12 mai, dans le cadre de l'Hippodrome d'Auteuil, à Paris, le 9^e Country Show se veut le lieu de rencontre des sports et des loisirs de plein air. Quatre thèmes (chasse, golf, pêche et équitation) à l'affiche de quatre villages de toile où les stands d'exposition voisinent avec des aires d'animations et de démonstrations, pour permettre aux visiteurs de regarder, de se documenter et d'acheter. C'est aussi l'occasion de tester du matériel, de pratiquer des sports de loisirs, de s'initier, grâce aux conseils de spécialistes, et d'assister aux évolutions de champions. Avec, cette année, un Espace voué au jardin.

★ Hippodrome d'Auteuil, 75016 Paris. De 10 à 20 heures, accès : 70 F (100 F pour 2 jours), gratuit pour les moins de 12 ans.

■ FÊTE DE L'AVIATION LÉGÈRE. Volige aérienne, aéromodélisme, parachutisme, vol libre, vol à voile, planeurs, ULM et aéronefs de collection se retrouveront dans le ciel de Charente-Maritime, à Royan, du 13 au 16 juin, lors des premiers jeux pluridisciplinaires européens de l'aviation légère et sportive. Baptisée Top Air Sports, cette manifestation est organisée par l'ensemble des fédérations aéronautiques et sportives. Trois forfaits hébergements (4 jours/3 nuits) sont proposés, deux en hôtels (890 et 990 F pour deux personnes en chambre double avec petits déjeuners), un en location de vacances (4 personnes), à partir de 700 F avec eau, électricité et chauffage.

★ Office municipal du tourisme de Royan, tél. : 46-38-65-11.

ANTIQUITÉS

● Chateaugay (Puy-de-Dôme), Centre Mouniaud, 60 exposants, entrée 25 francs, du vendredi 3 au dimanche 5 mai, de 10 à 19 h 30.
● La Réole (Gironde), Abbaye des Bénédictins, 80 exposants, entrée 10 francs, samedi 4 et dimanche 5 mai, samedi de 14 à 20 heures, dimanche de 9 à 19 heures.
● La Châtre (Indre), Salle des fêtes, 15 exposants, entrée 10 francs, samedi 4 et dimanche 5 mai, samedi de 10 à 20 heures, dimanche de 10 à 19 h 30.
● Cosne-sur-Loire (Nièvre), Halle municipale, 35 exposants, entrée 15 francs, samedi 4 et dimanche 5 mai, de 10 à 19 heures.

BROCANTES

● Angoulême (Charente), Parc Expo, samedi 4 et dimanche 5 mai.
● Bray-sur-Marne (Val-de-Marne), hôtel Malesherbes, samedi 4 et dimanche 5 mai.
● La Ciotat (Bouches-du-Rhône), centre-ville, 50 exposants, samedi 4 et dimanche 5 mai.
● Larmor (Morbihan), camping Les Agues, 200 exposants, samedi 4 et dimanche 5 mai.
● Mont (Loire-et-Cher), 150 exposants, samedi 4 et dimanche 5 mai.
● Muret (Haute-Rhin), Salle des fêtes, 80 exposants, samedi 4 et dimanche 5 mai.
● Nantes, place Varma, 250 exposants, du vendredi 3 au dimanche 5 mai.
● Neully-en-Thelle (Oise), 120 exposants, samedi 4 et dimanche 5 mai.
● Nevers (Nièvre), Hall Expo, samedi 4 et dimanche 5 mai.
● Paris, 7^e : rue Cler, samedi 4 et dimanche 5 mai. 11^e : Boulevard Voltaire, rue Popincourt, samedi 4 et dimanche 5 mai. 18^e : Place des Abbesses-rue Lepic, samedi 4 et dimanche 5 mai.
● Petit-Couronne (Seine-Maritime), place du Marché, 80 exposants, samedi 4 et dimanche 5 mai.
● Terrasson (Dordogne), Salle des fêtes, 25 exposants, samedi 4 et dimanche 5 mai.

DROUOT RICHELIEU
9, RUE DROUOT, 75009 PARIS
Tél. 48-00-20-20 - Téléc. : DROUOT 642 280
Informations téléphoniques au : 48-00-20-17
ou sur internet, 35-17 Drouot
Compagnie des commissaires-priseurs de Paris
Sauf indications particulières, les expositions auront lieu
la veille des ventes, de 11 à 18 h. Exposition le matin de la vente.
Régisseur O.S.P., 94, rue La Boétie, 75008 PARIS, 40-75-45-45.

LUNDI 6 MAI
S.10 - Tableaux, bibelots, meubles anciens et style.
Mes AUDAP, SOLANET, SCP GODEAU-VELLIET.
VENDREDI 10 MAI
S.14 - Tableaux, bibelots, meubles anciens et style.
Mes AUDAP, SOLANET, SCP GODEAU-VELLIET.
S.15 - Art primitif. Ivoires. Pierres dures. Bous meubles.
Mes LOUDMER.
AUDAP, SOLANET, SCP GODEAU-VELLIET, 32, rue Drouot (75009)
47.70.67.68
LOUDMER, 7, rue Rossini (75009) 44.79.50.50.

RÉSULTAT

HOCKEY SUR GLACE

TENNIS DE TABLE

HOTEL

ASCENSION

A ROME 3 MAI

3 320 F

3 320 F

3 320 F

3 320 F

3 320 F

3 320 F

3 320 F

Un temps frais et instable

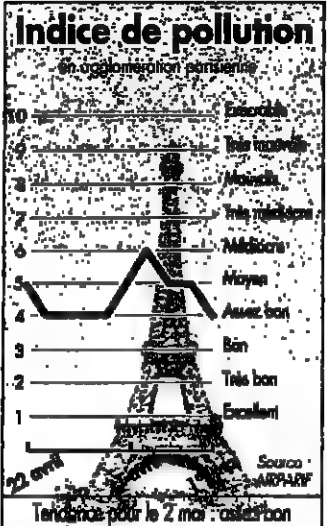
LA PERTURBATION et le minimum dépressionnaire associé traversent la France d'ouest en est et se dirigent vers l'Allemagne. A l'arrière, l'air froid s'enfonce sur le pays dans un flux de nord-ouest, maintenant un temps très nuageux, où prédomineront les précipitations à caractère d'averses.

Du Nord et de la Normandie au Bassin parisien, au nord-est, ainsi que dans les régions Rhône-Alpes



Prévisions pour le 3 mai vers 12h00

La qualité de l'air



Tendance pour le 2 mai : collaboration

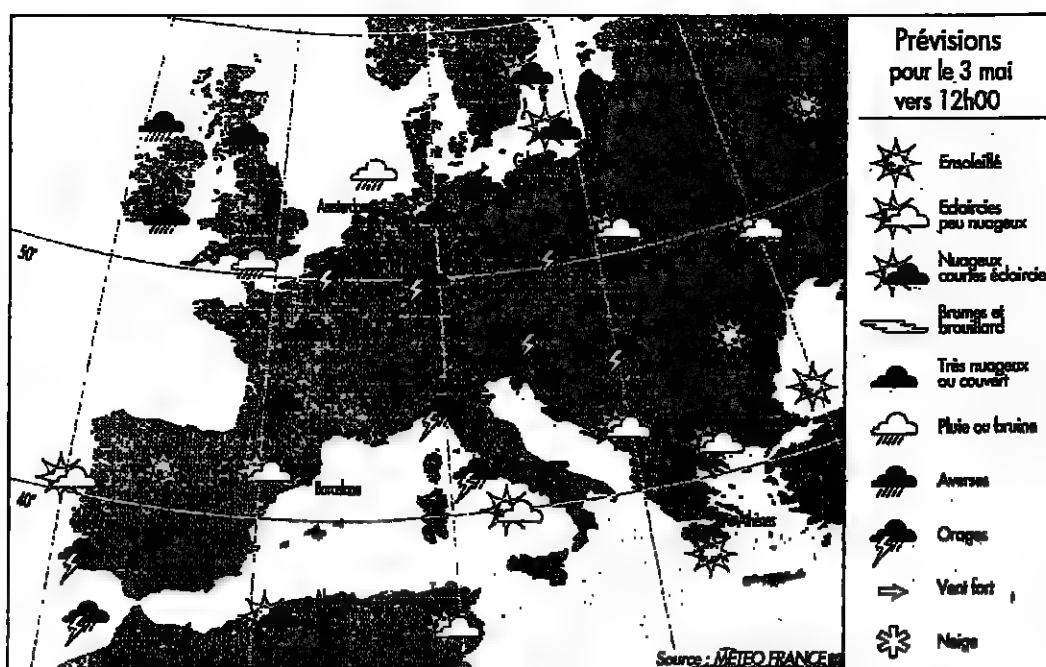
et Auvergne, la journée de vendredi se déroulera sous un ciel très chargé, avec des précipitations intermittentes, sous forme d'ondées qui pourront dans l'après-midi prendre un caractère orageux. En début de journée, des formations brumeuses, voire des nappes de brouillard s'installeront sur le nord du pays localement, et de façon plus fréquente sur le Centre. Dans le Sud-Est, après l'évacuation des pluies de la Corse en début de journée, les passages nuageux resteront abondants. Sur le littoral, la nébulosité moins compacte laissera filtrer quelques éclaircies.

De la Bretagne aux Pays de la Loire, au Poitou-Charentes et au Sud-Ouest, le temps sera capricieux, avec des apparitions peu durables du soleil. De plus, le vent de nord se fera sentir toute la journée au nord de la Bretagne. Quant au vent d'ouest, sur les côtes d'Aquitaine, il perdra progressivement de sa force.

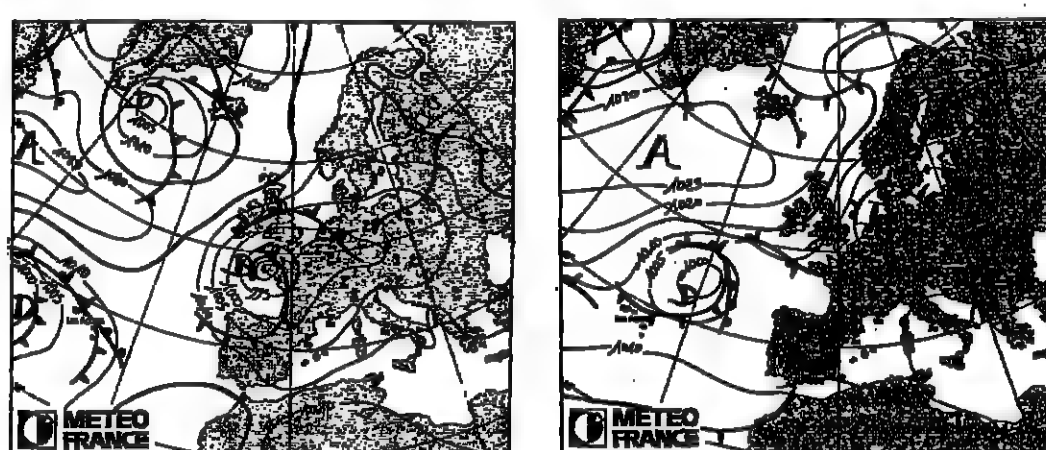
Les températures minimales s'étagent entre 8 et 10 degrés, légèrement supérieures sur les côtes méditerranéennes. L'après-midi, elles seront déficitaires de 3 degrés environ par rapport aux normales. Il ne fera que 13 à 15 degrés sur la moitié nord. Le thermomètre montera jusqu'à 14 à 16 degrés du Sud-Ouest à la région lyonnaise, 16 à 19 près de la Méditerranée.

Samedi, de la Normandie à la frontière belge, les nuages et la fraîcheur l'emporteront ; il y aura des averses locales. De la Bretagne au Nord-Est, de brèves éclaircies se développeront, mais le risque d'averses persiste. Ce risque se limitera aux zones montagneuses pour les régions médianes, du Sud-Ouest à la vallée du Rhône et à la Corse. En plaine, il faudra compter sur un soleil volé, mais il fera plus doux.

(Document établi avec le support technique spécial de Météo-France.)



TEMPÉRATURES	GRENOBLE	21/8	TOURS	15/6	CHICAGO	11/4	LISBONNE	19/2	PRETORIA	18/27
	LILLE	16/6	STRASBOURG	15/6	COPENHAGE	13/6	LONDRES	14/7	RAJAT	16/24
du 1 ^{er} mai	LYONS	16/7	ALGER	21/7	DALAS	28/20	LOS ANGELES	27/6	RIO DE JANEI.	19/24
max/min	MARSEILLE	19/14	AMSTERDAM	19/7	DUBLIN	10/6	LUXEMBOURG	17/6	SAO PAULO	18/24
	NANCY	16/9	ATHÈNES	22/6	HAÏTI	10/5	MADRID	17/6	SAN FRANC.	22/6
	NANTES	14/7	BANGKOK	32/6	FRANCORT	20/5	MARAKAKCHI	24/2	SANTAGO	23/6
	NICE	17/11	BAKELONE	20/11	GENÈVE	10/5	MELBOURNE	18/2	SINGAPORE	23/6
	PARIS	17/9	BERGAMO	27/13	HANOI	21/21	MELAN	18/2	SPIETERS	18/2
	PAU	18/7	BERLIN	18/18	HELSINKI	6-2	MONTREAL	14/5	STOCKHOLM	15/6
	PERPÉGNAN	17/7	BOMBAY	33/17	HONG KONG	20/5	MONTREAL	14/5	TOKYO	23/6
	RENNES	13/8	BRASILIA	33/17	ISTANBUL	26/13	MUNICH	14/5	TENERIFE	20/6
	ROUEN	13/8	BRUXELLES	19/7	JAKARTA	25/2	NAGOYA	22/5	TOKYO	23/6
	STRASBOURG	17/11	BUCAREST	25/11	JERUSALEM	18/5	OSAKA	20/5	VIENNE	19/6
	TOULOUSE	16/7	BUDAPEST	23/11	KIOTO	18/5	NEW YORK	17/3	VARSOVIE	19/6
			BUENOS AIRES	28/16	KIOTO	18/5	PALMA DE M.	14/4	VENISE	20/6
			CARACAS	28/16	LIUR	19/5	PRAGUE	18/7		
			CARACAS	28/16	LIMA	20/17				



Situation le 2 mai, à 0 heure, temps universel

Prévisions pour le 4 mai, à 0 heure, temps universel

IL Y A 50 ANS DANS Le Monde Les mouvements de jeunesse

SUR SEPT MILLIONS de jeunes gens qui, en France, ont entre 14 et 25 ans, environ deux millions sont touchés par les mouvements de jeunesse. Ceux-ci ont, aux yeux des jeunes, un puissant attrait ; ils leur offrent ce que ni la famille ni l'école ne peuvent leur procurer : un vaste champ d'initiatives dont leurs aînés sont écartés, la possibilité de mettre en commun leurs aspirations et de vivre en équipe une aventure à leur mesure.

Vichy avait compris l'importance de l'emprise exercée sur les jeunes par les mouvements et essayé de détourner à son profit, comme l'avaient fait les États totalitaires, les facultés d'enthousiasme et de réalisation de la jeunesse. Après la Libération, les mouvements, peu nombreux, de jeunes résistants subirent une crise. Les uns accentuèrent peu à peu leur obédience politique. C'est ainsi que l'Union des Jeunes Républicains de France devint une filiale du Parti communiste. Quelques-uns se désagrégèrent. D'autres enfin, ne cherchant plus à conquérir la masse, se replièrent sur eux-mêmes, pour chercher, par petites équipes, l'approfondissement d'une doctrine d'action.

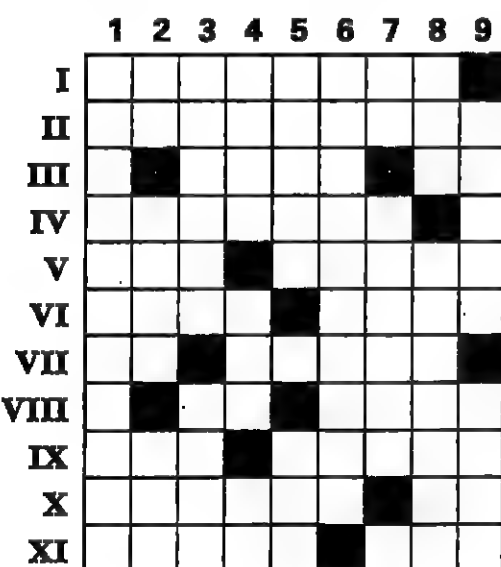
Si, à l'origine, la formation donnée aux jeunes par les mouvements n'était que fragmentaire, elle tend de plus en plus à devenir à la fois une école de l'esprit et du caractère et un entraînement physique. Les mouvements politiques et les mouvements confessionnels introduisent peu à peu dans leur programme la formation artistique, les excursions et les compétitions sportives. Et l'on peut craindre de voir peu à peu deux blocs de jeunes, formés suivant les mêmes méthodes, mais dans un esprit opposé, s'affronter d'autant plus rudement que l'émulation et le goût de la lutte sont un élément indispensable à toute jeunesse.

Jean Planchais

(3 mai 1946.)

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 6812



HORIZONTALEMENT
I. Ne font évidemment pas partie des grandes gueules. - II. Qui ne jurent pas. - III. Se chargea de son père. Adverbe. - IV. Coureurs de fonds. - V. Qui a pu nous intéresser. Ville de Grèce. - VI. Pronom. Les uns et les autres.

- VII. Agrément étranger. Doit être fourni par celui qui veut être lavé. - VIII. A été capable. Pas à un poil près. - IX. Village médiéval. Procéder à un examen attentif. - X. Produit dérivé d'un accouchement. Métal brillant. - XI. Oiseau qui n'est pas un albatros. N'est pas comme de l'argent.

VERTICALEMENT
1. Vêtement pour la campagne. - 2. En Espagne. Une grande salle, en Suisse. Forme larvaire d'un crustacé. - 3. Une île au sud de Budapest. Est parfois bleue dans le noir. - 4. Mesure une intensité de sensation. Peut couler de source. Participe. - 5. Il peut être pris pour un corbeau. Fournit des pommes. - 6. Qu'on a déjà entendus. - 7. Conjonction. Traité comme des parents pauvres. - 8. Comme le régime quand on n'a pas le droit de siffler. Utilisé pour le revêtement d'un âtre. - 9. Vont se faire voir quand ils sont tristes. Ne peut donc pas attendre.

Guy Brouty

PARIS EN VISITE

Samedi 4 mai

■ **L'HÔTEL DE LA PAIVA** (55 F + prix d'entrée), 9 h 30, 25, avenue des Champs-Élysées (Paris et son histoire).
■ **LE FAUBOURG SAINT-JACQUES RELIGIEUX** (55 F), 10 h 30, 252, rue Saint-Jacques (Pierre-Yves Jaslet).
■ **L'HÔTEL DE LASSAY**, résidence du président de l'Assemblée nationale (carte d'identité, 50 F), 11 heures, 33, quai d'Orsay (Connaissance de Paris).
■ **MARAIS** : le quartier Saint-Paul (50 F), 11 heures et 15 h 30, place de l'Hôtel-de-Ville face à la porte (Claude Mart).
■ **MUSÉE DU MOYEN ÂGE** (36 F + prix d'entrée) : l'Hôtel des abbés de Cluny et les collections médiévales, 11 heures ; les Thermes antiques et leurs galeries souterraines, 14 heures ; la chasse de Nivelles et l'orfèvrerie gothique, 15 h 30 (Musées nationaux).
■ **MUSÉE DU LOUVRE** (33 F + prix d'entrée) : la Renaissance à Flo-

rence, 11 h 30 ; la peinture française du XIX^e siècle, 14 h 30 (Musées nationaux).
■ **HÔTELS DU MARAIS** (60 F + prix d'entrée), 14 h 30, sortie du métro Saint-Paul (Isabelle Haufler).
■ **L'ÎLE SAINT-LOUIS** et ses jardins (55 F), 14 h 30, sortie du métro Pont-Marie (Christine Merle).
■ **LA PAGODE DU LAC DAUMESNIL** (37 F + prix d'entrée), 14 h 30, 40, route Circulaire du lac Daumesnil (Monuments historiques).
■ **MUSÉE CARNAVALET** (25 F + prix d'entrée) : Paris et les Parisiens à travers les siècles 14 h 30 ; exposition « Les Russes à Paris », 15 heures, 23, rue de Sévigné (Musées de la Ville de Paris).
■ **MUSÉE CERNUSCHI** : exposition « Idoles du Népal et du Tibet » (25 F + prix d'entrée), 14 h 30, 7, avenue Vélasquez (Musées de la Ville de Paris).
■ **MUSÉE D'ORSAY** : exposition Menzel (36 F + prix d'entrée), 14 h 30 (Musées nationaux).
■ **MUSÉE DU PETIT PALAIS** : exposition Dürer (25 F + prix d'en-

trée), 14 h 30 (Musées de la Ville de Paris).
■ **LA SAINTE-CHAPELLE** (50 F + prix d'entrée), 14 h 30, devant l'entrée dans la cour du Palais (Institut culturel de Paris).
■ **L'ASSEMBLÉE NATIONALE** (carte d'identité, 40 F), 15 heures, sortie du métro Assemblée-Nationale (Approche de l'art).
■ **LES ÉGOUTS** (25 F), 15 heures, devant l'entrée face au 93, quai d'Orsay (Ville de Paris).
■ **LA GOUTTE-D'OR** (50 F), 15 heures, sous le viaduc du métro Porte-de-la-Chapelle (Paris passé, présent).
■ **L'INSTITUT** (37 F + prix d'entrée), 15 heures, 23, quai de Conti (Monuments historiques).
■ **LE QUARTIER DE SAINT-SULPICE** (50 F), 15 heures, sortie du métro Saint-Sulpice (Réurrection du passé).
■ **GRAND PALAIS** : exposition Corot (55 F + prix d'entrée), 16 h 30, sortie du métro Champs-Élysées-Clemenceau (Paris et son histoire).

ABONNEMENTS 3615 LE MONDE CODE ABO

la durée suivante	France	Suisse, Belgique, Luxembourg, Pays-Bas	Autres pays de l'Union européenne
1 an	1 890 F	2 066 F	2 960 F
6 mois	1 038 F	1 123 F	1 560 F
3 mois	534 F	572 F	790 F

LE MONDE (ISSN 0013-9585) is published daily (except on Sundays and public holidays) in France, and on other days in the rest of the world. POSTMASTER: Send address changes to LE MONDE, 24, Avenue du C^o Leclerc, 69646 Chantilly Cedex, France. For the subscription service in the USA: INTERNATIONAL MEDIA SERVICES, Inc., 3500 Pacific Avenue, Suite 404, Virginia Beach, VA 23462-3005 USA Tel: 800-428-3845

Nom : Prénom :
Adresse :
Code postal : Ville :
Pays : 601 MQ 001
Ci-joint mon règlement de : FF par chèque bancaire ou postal ; par Carte bancaire :

Signature et date obligatoires
Changement d'adresse :
● par écrit 10 jours avant votre départ.
● par téléphone 4-jours. (Merci d'indiquer votre numéro d'abonnement.)
Renseignements : Portage à domicile ● Suspension vacances.
● Tarif autres pays étrangers ● Paiement par prélèvements automatiques mensuels.
33 (0) 42-17-32-90 de 8 h à 17 heures du lundi au vendredi.
● Par Minitel 3615 CODE LE MONDE, accès ABO.

LES SERVICES DU Monde

Le Monde 42-17-20-00
Télématique 3615 CODE LE MONDE
CompuServe : 36 63 81 72
Adresse Internet : http://www.lemonde.fr
Documentation 3617 CODE LMDOC ou 36-29-04-56
CD-ROM : (1) 44-08-78-30
Index et microfilms : (1) 42-17-29-33
Films à Paris et en province : 36-68-03-78 ou 3615 LE MONDE (2,23 F/min)
Le Monde est édité par la SA Le Monde, société anonyme avec directeur et conseil de surveillance.
La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration.
Commission paritaire des journaux et publications n° 57 437.
Imprimerie du Monde : 12, rue M. Gurensbourg, 94852 Ivry-Cedex.
FONTEUR EN FRANCE.
Président-directeur général : Jean-Marie Colombani
Directeur général : Gérard Mordacchini
Membres du comité de direction : Dominique Lévy, Gisèle Pequet
Scoté Bille de la SA Le Monde et de M. de la République
133, avenue des Champs-Élysées 75409 Paris Cedex 08
Tél. : (1) 44-43-76-00 ; fax : (1) 44-43-77-30

LE CARNET DU VOYAGEUR

■ **SCANDINAVIE**. L'alliance stratégique entre Scandinavian Airlines System et Lufthansa, entrée en vigueur le 1^{er} février, a permis de faire progresser le trafic voyageurs de SAS entre la Scandinavie et l'Allemagne de 15 % - (AF2).
■ **TUNISIE**. Près de 480 000 touristes, dont plus de 200 000 Européens, ont visité la Tunisie au cours du premier trimestre, ce qui représente une hausse de 8,5 % par rapport aux trois premiers mois de l'année dernière. Parmi les visiteurs européens, les Allemands sont toujours en tête devant les Français. - (AF2).
■ **CROISIÈRES**. Le croisiériste franco-italien Costa-Paguet, quatrième groupe mondial de la croisière, qui exploite déjà neuf paquebots de 400 à 1 300 places, parmi lesquels le *Mormoz*, mettra à l'eau le 28 juillet un nouveau bateau géant pouvant transporter 2 250 passagers, le *Costa Victoria*, et prévoit de lancer le *Costa Olympia* (2 350 passagers) l'année prochaine. - (AF2).
■ **ÉTATS-UNIS**. La compagnie américaine USAir, qui a déjà interdit le ta-

JEUX

ATTENTION !
EN RAISON DU 1^{ER} MAI VOUS RETROUVerez LA RUBRIQUE "IMMOBILIERE" DEMAIN VENDREDI 3 DATE 4 MAI

CULTURE

LE MONDE / VENDREDI 3 MAI 1996

CINÉMA Temps et budget limités, dix apprentis comédiens aux rôles d'importance égale : Pascale Ferran a, pour Arte et le grand écran, signé un exercice de style sur le thème de la



jeunesse, sa gravité et son insouciance. ● LA MORT DE PIER PAOLO PASOLINI a inspiré le metteur en scène italien Marco Tullio Giordana. Film-reconstitution qui évite les

écueils du genre. ● SUITE DE L'AFFAIRE « DÉSIRÉ » : le ministre de la culture, Philippe Douste-Blazy, annonce la création d'un observatoire de la distribution des films.

Dix garçons et filles à l'âge où tout est grave, même ce qui ne l'est pas

L'Age des possibles. Après « Petits Arrangements avec les morts », Pascale Ferran signe un film pour Arte et pour le grand écran. Un exercice imposé avec des jeunes comédiens du Théâtre national de Strasbourg. Un thème : la peur d'être adulte

Film français de Pascale Ferran. Avec Anne Carrière, Christèle Tual, Anne Caillière, Isabelle Olive, Sandrine Alard, Antoine Mathieu, Nicolas Piron, Armand Simon, David Goubier, Jérémie Oler. (1 h 45.)

Ils sont dix, cinq filles et cinq garçons, dont les noms défilent au générique comme pour former un abécédaire. Agnès, Béatrice, Catherine... Jusqu'à Ivan et Jacques. Le déroulé s'arrête là. Dix personnages, mais d'abord dix comédiens. Dix élèves encore, puisque membres du groupe 29 de l'école du Théâtre national de Strasbourg. Lorsque commence *L'Age des possibles*, ils sont là pour apprendre. Lorsque le film s'achève, ils sont devenus des comédiens, puisque des spectateurs les ont vus exercer leur art. Dans le même temps, les personnages sont passés de la lettre A, la première image, à la lettre Z, le dernier plan. Cela ressemble donc à une expérience de laboratoire. Normal, c'en est une. Que l'on pourra découvrir à la télévision, sur Arte, le vendredi 3 mai à 20 h 45, ou bien au cinéma le lendemain. Au choix, ou bien les deux.

Comme toutes les expériences, celle-ci présente forcément un caractère artificiel. Il est demandé à une jeune réalisatrice, dont les courts métrages et le premier long métrage, *Petits Arrangements avec les morts*, ont été remarqués, d'écrire et de réaliser un film dans lequel de jeunes comédiens, presque encore des apprentis, interpréteront des rôles dont l'importance devra être égale. Le tout en peu de temps, avec un budget limité. Une sorte de jeu,



qui tient du puzzle. Logique, donc, que les premières scènes de *L'Age des possibles* se mettent en place ainsi que s'assemblent les pièces d'une mosaïque. D'abord un peu au hasard, avant que les formes ne se dessinent. Il ne s'agit pas vraiment de saynètes, puisque toutes ne sont pas fermées sur elles-mêmes, plutôt d'instants, qui s'imbriquent dans des conversations souvent banales, sur les habitudes de consommation, les relations avec les uns, les rapports

avec les autres. Avantages copine-copain, copain-copain. Copine-copain, c'est déjà plus compliqué. Signe que l'on approche du cœur. Le cœur de cible, diraient les gens de la publicité. On ceux de la télévision. Enfin pas ceux qui ont produit ce film - notamment Pierre Chevalier, d'Arte - et qui ont déjà promu à plusieurs reprises que télévision et cinéma pouvaient effectivement faire bon ménage.

De ménage, il est d'ailleurs question dans le film. De ménages aussi. Au sens de « se mettre en ménage ». C'est l'âge qui veut ça. L'âge des possibles. Vaut-il mieux vivre seul ou vivre avec quelqu'un ? Les deux sont possibles, à l'heure. Mais si l'on choisit la seconde option, il faut encore décider qui sera l'heureux élu. Pour cela aussi, on thonne. On se félicite, on s'embrasse devant la porte, on éprouve des élans que l'on destine à la confection d'un plat qui jamais ne sera

frustrant certainement. Bientôt, les dix personnages tournent en rond, et le film avec eux. Ils sont en quête d'une réalisatrice, qui semble les observer et les laisser faire. Lorsqu'elle intervient directement dans le cours du film, les données changent.

Il suffit pour cela de quelques mots : une voix off qui parle de la peur. La peur d'être adulte, la peur de vivre. Le film change alors d'âme et de nature. Les scènes sont plus longues et, comme lassés de s'aper-

« Prendre la fiction par tous les bouts »

Le film de Pascale Ferran répond au désir de Jean-Louis Martinelli, qui dirige, depuis le 2 décembre 1993, le Théâtre national de Strasbourg, de « prendre la fiction par tous les bouts » (*Le Monde* du 25 mars 1995). Au cours des trois années qu'ils passent à l'école du TNS, les élèves sont confrontés « à différents savoirs et techniques qui n'ont d'autre finalité que de révéler le futur homme de théâtre à lui-même ».

Jean-Louis Martinelli a ainsi proposé à Pascale Ferran de réfléchir à la constitution d'un atelier cinéma ou à la réalisation d'un film. Huit élèves de troisième année des sections « scénographie » et « régie » ont participé à la réalisation de *L'Age des possibles*, ainsi que trois élèves des arts décoratifs de Strasbourg. Le film a été coproduit par Agat Films (auquel on doit déjà *A la vie, à la mort*, de Robert Guédiguian), le TNS et France 3 Alsace. Il a, en cours d'écriture, été accueilli au sein de l'unité « Fiction » de La Sept/Arte (*Le Monde TRM* daté des 28 et 29 avril).

Pascal Mérieau

Un observatoire sera chargé de veiller à une distribution équilibrée des films

LA POLEMIQUE couvait depuis des mois à propos de l'expansion de multiplexes et de ses conséquences sur l'achèvement des films ne bénéficiant ni du soutien des circuits ni de la force de frappe hollywoodienne. Elle a pris un tour spectaculaire avec le « coup de gueule » de Jean-Paul Belmondo lors de la sortie de *Désiré*. Cette polémique, importante puisque sont en jeu la diversité et la vitalité du cinéma, repose sur les affirmations opposées des parties en présence : les indépendants accusent les grandes sociétés de privilégier essentiellement les « gros films » dans la programmation de leurs salles, soupçonnant les multiplexes de favoriser mécaniquement une certaine forme de cinéma au détriment de toutes les autres. Les majors françaises prétendent au contraire faire leur juste place à tous les types d'œuvre, souvent mieux que les exploitants indépendants. Affirmations assénées avec d'autant plus de vigueur qu'il n'existait aucun moyen objectif de les vérifier.

Cette absence d'information, permettant tous les effets d'es-trade, était d'autant plus surprenante que la France possède le meilleur système au monde de contrôle de la distribution (quels films passent où ?) et de la fréquentation (combien de gens vont voir quels films ?) grâce, notamment, à l'existence de la taxe sur les entrées, exigeant la remise de bordereaux à une administration centralisée, le Centre national du cinéma (CNC). C'est le manque de transparence que doit combler l'observatoire de la distribution annoncé par le ministre de la culture en début d'année. « Il est exact que nous possédions un grand nombre de données chiffrées », dit Marc Tessier, directeur général du CNC, mais nous ne pouvions pas les lancer dans la nature n'importe comment, au risque de les voir utilisées à mauvais escient. L'observatoire, où toutes les catégories professionnelles sont

équitablement représentées, aura accès à des études complètes. Il pourra également en demander sur des points particuliers.

Ces études doivent permettre d'évaluer la politique de programmation des grands distributeurs, d'étudier les combinaisons de salles retenues en fonction des genres de films, de surveiller la manière dont les films sont déprogrammés ou transférés d'un écran à l'autre à l'intérieur d'un même complexe en relation avec leurs résultats. Bref, d'apprécier les politiques commerciales des différents intervenants. Dans un entretien à l'hebdomadaire professionnel *Ecran total* du 24 avril, Philippe Douste-Blazy annonce sa mise en place effective pour le début du mois de mai. Et suscite aussitôt l'inquiétude des indépendants : sa composition semble privilégier les industriels au détriment des « petits » et des créateurs.

Les salles multiplexes risquent de devenir des « porte-avions du cinéma américain »

La Société des auteurs, réalisateurs, producteurs, que préside Claude Lelouch, s'estime d'abord de « la marginalisation des réalisateurs, et donc de la création », au sein de l'observatoire - où un seul représentant des cinéastes est prévu - et souligne : « Alors qu'un certain nombre de professionnels se sont donnés de l'assimilation des multiplexes à la grande distribution alibinaire, la marginalisation de la création française au sein de l'observatoire viendrait renforcer un sentiment que nous ne pouvons parta-

ger. » Pour sa part, l'UDIC, qui réunit des cinéastes et les indépendants de la production, de la distribution et de l'exploitation, s'alarme de la seule vocation consultative de l'observatoire face à « un mouvement qui s'accroît de jour en jour avec l'annonce, pour ainsi dire quotidienne, de création de nouveaux multiplexes ». Et de réclamer « un organisme de contrôle chargé de l'application de la loi, composé de personnalités indépendantes ». A quoi Marc Tessier répond qu'il doute de la pertinence de créer un « CSA du cinéma » et rappelle qu'il existe déjà une commission consultative de la diffusion cinématographique, composée de personnalités extérieures à la profession, qui peut être saisie par le ministre. Elle pourra désormais l'être à la demande de l'observatoire.

A la suite des réactions déclenchées par les déclarations du ministre à *Ecran total*, la composition de l'observatoire a été rééquilibrée : présidée par le directeur général du CNC, elle devra désormais comprendre trois représentants des réalisateurs, autant de producteurs, de distributeurs et d'exploitants, ainsi que le président du bureau de liaison des industries cinématographiques (BLIC), qui est actuellement Guy Verchère, le patron d'UGC. Bien que tous les participants n'aient pas encore été désignés, Marc Tessier annonce que la première session de l'observatoire se tiendra « avant l'ouverture du Festival de Cannes » (le 9 mai).

Ses membres pourront à cette occasion méditer la déclaration de Philippe Douste-Blazy, le 29 avril : venu à Rouen signer une convention de développement cinématographique entre la région Haute-Normandie et le CNC, il a dénoncé la construction de salles multiplexes, qui risqueraient de devenir des « porte-avions du cinéma américain ».

Jean-Michel Prodon

Les indépendants exposent leurs revendications

CRÉE le 26 mars, l'Union des indépendants du cinéma (UDIC) s'apprête à utiliser le Festival de Cannes comme rampe de lancement d'une attaque en règle contre l'organisation actuelle du cinéma français, considérée comme trop favorable aux grandes sociétés. L'UDIC publiera un texte en forme d'appel aux années, dont voici l'essentiel.

(...) Nous ne pouvons accepter de voir le cinéma dominé par des idées qui obéissent à des logiques financières totalement étrangères au pluralisme, à la diversité et à la créativité. En nous associant, nous avons voulu reconstituer la chaîne du cinéma, dont chaque maillon est plus que jamais nécessaire, solide : cent vingt films français sont encore produits chaque année par une cinquantaine de producteurs dont les trois quarts sont indépendants. Huit cents salles d'art et d'essai procurent à la production française près de la moitié de ses entrées-salles. Aujourd'hui, un maillon de cette chaîne, encore vigoureuse, est fragilisé : celui de la distribution indépendante dont les recettes n'ont cessé de diminuer avec la concentration du secteur. L'exploitation indépendante est, quant à elle, attaquée par les multiplexes, tenus et programmés par des sociétés franco-américaines aux techniques commerciales ultra-agressives.

La création de ces multiplexes fait basculer l'équilibre de toute l'exploitation au seul profit des films américains et des intérêts financiers américano-français, désormais liés. Déjà, en l'espace de quelques mois, les salles des centres-villes ont été durement frappées par le phénomène. Les producteurs français commencent à pâlir du système, les groupes propriétaires de ces complexes tentant d'imposer une révision à la baisse de la part producteur sur les entrées. Si nous ne combattons pas la politique commerciale, aussi offensive qu'imbécile, des groupes qui créent les multiplexes, c'est, à terme, tout le cinéma français, indépendant ou non, qui serait mis à terre. Nous as-

sistons alors au règne du film américain dans les multiplexes, le film français se réduisant à un produit télévisuel conçu et financé pour faire de l'audimat lors de son passage sur les chaînes.

L'association, présidée par le producteur Sylvain Bursztyn, présente une plate-forme revendicative en trois points, concernant les mécanismes de soutien, la réforme des sociétés de financement du cinéma et de l'audiovisuel (Sofica) et la création d'un nouvel organisme de contrôle. L'accès au fonds de soutien, « pot commun » alimenté par la taxe sur les entrées et le versement obligatoire des chaînes de télévision, doit, selon l'UDIC, être modifié aussi bien pour les producteurs que pour les distributeurs et les exploitants.

RECAPITALISER LES PETITS

Pour la production, « l'objectif est la recapitalisation des sociétés de production indépendantes », en multipliant par deux les sommes rendues disponibles pour les petits films (jusqu'à 500 000 entrées), et en supprimant le soutien automatique aux plus gros, au-delà de 2 millions d'entrées. L'UDIC demande également que les chaînes de télévision coproductrices des films de cinéma, qui n'assument pas les risques de la production, n'aient plus accès au soutien automatique. Et souhaite que les films dont les budgets sont supérieurs à 50 millions de francs soient exclus de l'avance sur recettes.


Selon l'UDIC, assez laconique sur un sujet qu'elle a pourtant souligné comme étant le plus brûlant, le soutien à la distribution devrait être considérablement augmenté. Pour l'exploitation, les indépendants demandent « une pondération en fonction de la programmation et de la proximité des centres-villes (qui entraînerait une diminution du soutien aux multiplexes) ».

Sur le problème des Sofica, « créées pour le financement du cinéma non pas pour favoriser ou consolider les groupes financiers », l'UDIC réclame que soit « sanc-

tionné le non-respect d'obligation d'investissement dans la production indépendante », les Sofica, toutes liées à des groupes, investissant surtout dans les productions de ces mêmes groupes. S'y ajoute la proposition d'utiliser 20 % des fonds collectés par ces organismes, soit environ 30 millions, pour la distribution, alors qu'ils étaient jusqu'alors réservés à la production.

Enfin (lire ci-contre), l'association demande « la création d'un organisme de régulation et de contrôle de la distribution et de l'exploitation, doté d'un pouvoir de sanction ».

J.-M. F.

Nikolaus Lenau
FAUST
Annie Zadek
LA CONDITION DES SOIES
mises en scène
Christophe Pertou

7 mai - 2 juin
Théâtre de Gennevilliers
Centre Dramatique National
41 32 26 26

Anatomie d'un meurtre dont la victime est absente



DESSIN MARC TAVASCOFF

Pasolini, mort d'un poète. Marco Tullio Giordana ausculte la société italienne à travers une reconstitution de l'assassinat de l'auteur de « Théorème »

Film italien de Marco Tullio Giordana, avec Carlo de Philippis, Nicoletta Braschi, Toni Bertorelli, Andrea Occhipinti. (1 h 40).

Dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre 1975, Pier Paolo Pasolini est assassiné à Ostia. Son meurtre, advenu dans des conditions obscures, suscite une intense émotion. Affaire

crapuleuse ou politique ? Les interférences supposées des partis pris esthétiques de l'écrivain-cinéaste et de son homosexualité alimentent goût du scandale et interprétations romanesques au service des causes les plus opposées. En évoquant les conditions de son assassinat, et le tumulte médiatique, politique et judiciaire qui s'ensuivit, Marco Tullio Giordana (également auteur d'un livre sur le sujet) s'attaque à un genre dont on connaît les écueils, le « film dossier », la reconstitution-illustration. Il s'en tire pour ainsi dire par défaut, en évitant les principaux pièges.

La meilleure idée du film est sans doute de ne pas montrer Pasolini, de ne pas avoir confié à un acteur la tâche redoutable de figurer l'auteur de *Mamma Roma*. A partir d'une représentation volontairement approximative de la nuit du meurtre, qui se sépare en plusieurs pistes à mesure que les

témoignages divergent, le film se bâtit comme un collage autour d'une figure absente. Le titre français semble tirer l'affaire vers le cas personnel de Pasolini, alors que son titre original, *Un crime italien*, soulignait davantage son rôle de révélateur d'une société. Mais ce n'est finalement dans aucune de ces deux directions que se dirige Giordana, préférant une réflexion – assez naïve – sur la vérité et ses masques.

Les protagonistes glissent les uns après les autres du rang d'individu à celui de figure représentative de chacun des enjeux qui se condensent autour de la mort du poète. Même le plus ambigu d'entre eux, Pino Pelosi, le jeune voyou accusé du crime et qui au terme d'une succession de procès en sera déclaré le seul coupable : intrigant et même troublant de prime abord, il se réduit peu à peu à l'emblème de la volonté de ne pas savoir ce dont se serait rendue

coupable la société italienne, malgré l'acharnement de juristes et d'hommes politiques progressistes à faire éclater la vérité. Une vision plutôt simpliste de la transparence du bien, fort éloignée de Pasolini, qui en savait long sur les perversités de la vertu et les complexités du réel.

En ce sens aussi, en ce sens surtout, l'auteur d'*Uccellacci e uccellini* et de *Pétrole* semble absent du film. Un film qui ne parvient pas à échapper à la bonne conscience de ces « fictions de gauche » comme on en produisait tant en Italie, à une époque où Pasolini, lui, inventait un cinéma aux révoltes infiniment plus radicales. Pour le retrouver, mieux vaut voir ou revoir ses films, et lire ses livres (lire, aussi, le beau texte que lui a consacré Hervé Jonbert-Laurentin, *Pasolini, portrait du poète en cinéaste*, édité aux Cahiers du cinéma).

Jean-Michel Prod'homme

Le sexe sans le montrer, l'amour sans y toucher

Corps et âmes. Pour son premier long-métrage, Aude Vermeil à la recherche des mots pour le dire

Film suisse d'Aude Vermeil. Avec Catia Riccaboni, Philippe Reymondin, Antoine Guinand, Bernadette Patols. (1 h 25).

Allongés sur un lit côte à côte, un homme et une femme parlent de leur sexualité. Ce n'est pas un échange, plutôt un monologue alternatif au cours duquel chacun dévoile ses pensées. Autant dire que ce plan-séquence de dix minutes sur l'incommunicabilité suscite une angoisse diffuse quant à la suite des événements. Mais on s'aperçoit vite que le propos du film est moins de raconter l'histoire de ce couple que d'organiser, à travers l'enveloppe charnelle des deux acteurs, une

approche discursive de la sexualité et de l'amour. A cette fin, la réalisatrice multiplie scènes et points de vue, joue des angles et du rythme, fait proliférer la parole et varier à plaisir ses registres, comme autant de préliminaires d'une consommation qui ne peut, ni ne doit évidemment venir.

Il y aura donc du psychodrame : une de ces attablées nocturnes au cours de laquelle quelques amis disloquent, sous l'œil d'une caméra qui semble happer les visages, leur vie sentimentale et celle d'autrui. De la frivolité : deux femmes allongées perpendiculairement dans l'herbe, prises en plongée et chantonnant de concert *J'ai la mémoire qui*

flanche. Des confidences : quelques secrets d'alcôve échangés entre amies le temps d'un trajet en voiture. De la suggestion : ce long baiser sans fin, tandis que les voix off du couple décrivent, avec une troublante crudité, leurs sensations respectives pendant l'amour. Ou encore de la controverse idéologique et des calculs d'apothicaire, formant ainsi avec l'objet du film l'éternelle et triangulaire aspiration de tout pouvoir : sexe, argent et politique.

La relation de Clara et de Lou figure donc en filigrane d'un dispositif qui, au risque du verbiage, s'efforce d'énoncer le mystère de leur union. Cette distance s'inscrit au cœur même de l'image, tantôt dédoublée, tantôt décalée

de la bande-son, les mots résonnant alors avant que les lèvres ne les ait prononcés. Cette âme qui s'exhale du corps n'est rien d'autre que le procédé (en forme de petite mort) d'un film ambitieux qui touche au sexe sans le montrer, et à l'amour sans y toucher. Sauf à observer plus attentivement le rythme des séquences, les oscillations de caméra, la nudité de certaines phrases, en un mot toute l'ardeur à la fois abstraite et sensuelle que cette jeune réalisatrice a déployé pour créer ce premier long-métrage de fiction, écrit, réalisé et produit par elle : Corps et âme.

Jacques Mandelbaum

Lettre d'Amérique

A en juger par l'actualité, la sélection du Festival de Cannes, une partie du cinéma américain semble se retourner vers son passé ou vouloir retrouver ses racines, parfois pour s'expliquer son présent. Présentés en ouverture d'un certain regard, *I Shot Andy Warhol*, de Mary Harron, recrée les années 70. Sous couvert de comédie, *Filting With Disaster*, de David O. Russell (en clôture de la compétition), suit la quête d'un homme de trente ans qui, enfant adopté, recherche sa mère biologique.

Dans *Love Star*, de John Sayles (ouverture de la Quinzaine des réalisateurs), c'est le shérif d'un petit village proche de la frontière mexicaine qui tente de découvrir la vraie nature de son héros de père. *Kansas City*, de Robert Altman (en compétition à Cannes) décrit les années 30 dans ce qui fut une capitale du jazz. Les sélections cannoises ne sont pas seules touchées par ce phénomène de réminiscence. Le théâtre aussi. S'estimant peut-être trop conforté par le succès (*La Cage aux folles* version américaine fait un tabac), l'auteur devenu réalisateur Mike Nichols va jouer à Londres une pièce quasi beckettienne de Wally

Shawn. En passant à Broadway, *Bring In Da Noise, Bring In Da Funk*, plus clairement encore qu'*an Public Theatre du « downtown »* new-yorkais, retrace toute l'histoire du rythme (et du peuple) noir. Au centre de la Floride, flanqué de Jon Voight et de Ving Rhames (*Paul Fitch*), le réalisateur John Singleton achève, lui, le tournage de *Rosewood*, épisode peu connu qui vit en 1923 tout un village essentiellement peuplé de Noirs incendié et nettoyé de tous ses habitants (lynchage) par la population blanche d'un village voisin. La semaine dernière, le feu était mis à l'église, on s'y serait cru. Terrifiant. Henri Béhar

LES ENTRÉES À PARIS

Les semaines précédant le Festival de Cannes passent volontiers pour sacrifiées, faisant figure de réceptacles pour les titres qui n'ont pas trouvé de sortie à une meilleure période. Et l'accumulation de films nouveaux (douze) ne pouvait que confirmer cette

impression. Pourtant, si cet embouteillage empêche qu'aucun n'atteigne un score très élevé (pas un film à 100 000 entrées) plusieurs d'entre eux tirent leur épingle du jeu.

Le meilleur résultat est pour *Les Deux Papes* et *la Maman*, nouvelle comédie française à succès, avec 83 000 rejets devant 40 écrans. *Crying Freeman*, à 68 000 dans 30 salles, n'a aucune raison de pleurer. Mais le meilleur

score relatif est pour *Le Facteur*, qui attire 60 000 amateurs dans seulement 16. Deux « petits films » ne s'en tirent pas trop mal, *Le Rocher d'Acapulco* et *Good Men, Good Women*.

En continuation, *Pédale douce* continue de creuser son avance sur son rival *Toy Story*, sorti le même jour. En cinquième semaine, la comédie de Gabriel Achion totalise 478 000 entrées, alors que le film de synthèse de

chez Disney en est à 426 000, malgré la période de congés scolaires. Si *Beaumarchais*, en sixième semaine, se maintient, atteignant 426 000 spectateurs, les plus récents, *Mary Reilly*, *Copycat* et surtout *Mort subite* (20 000 entrées dans 32 salles, en 2^e semaine), connaissent un sort médiocre.

J.-M. F.

* Sources : Le Film français

Colloque à Aurillac (Cantal)

4 - 7 JUIN 1996
Centre des Congrès

L'apport de Gerbert à l'Europe

Savant, homme d'Eglise et de pouvoir, conseiller d'Hugues Capet et d'Otton III, Gerbert est un des témoins et des acteurs les plus importants de l'an 1000, époque qui nous renvoie aux interrogations d'aujourd'hui.

Comité Scientifique présidé par Emmanuel Le Roy Ladurie
avec la participation de nombreux historiens médiévistes Français et étrangers
avec le soutien de
Conseil Régional d'Auvergne, Conseil Général du Cantal, Ville d'Aurillac, Préfecture, DRAC, Universités de Clermont, Ecole Nationale des Chartes, UAP

Renseignements et inscription : Centre Pierre Mendès France
Tél : 71 45 47 40 - Fax : 71 45 46 92

■ **ARCHIVES** : le plus ancien des films encore existants du comédien Oliver Hardy a échappé aux flammes et connaîtra sa première projection publique depuis quarante ans. La bobine ayant commencé à se décomposer, le projectionniste anglais qui en était le propriétaire avait décidé de la brûler. Mais il en a été empêché en extrême par David Oyston, admirateur de Laurel et Hardy. Le film, un court métrage de dix minutes intitulé *Quelque chose dans l'œil*, avait été tourné en 1915, avant la constitution du duo Oliver Hardy-Stan Laurel.

■ **La Bibliothèque de l'image-Film** (Bif) ouvre ses archives au grand public à travers une collection, éditée à la fois sur papier et CD-ROM, dont le premier volume est consacré aux courts métrages de 1925 à 1950. Réalisé par Raymond Chirât et Jean-Claude Romer, en coordination avec les Archives du film, cet ouvrage est un catalogue des courts métrages français avec un bref résumé, les noms des réalisateurs, producteurs, interprètes. (Cours métrages français de fiction 1925-1950, éditions Mémoires de cinéma, 300 pages, 350 F.)

LES AUTRES NOUVEAUX FILMS

THE BIRDCAGE

Film américain de Mike Nichols avec Robin Williams, Nathan Lane, Gene Hackman, Diane Wiest (1 h 58). *The Birdcage* est le remake américain de *La Cage aux folles*, à l'origine une pièce de Jean Poiret, devenue un film d'Edouard Molinaro interprété par Ugo Tognazzi et Michel Serrault. Il serait malvenu aujourd'hui de s'étonner d'un tel choix, Hollywood n'étant plus en la matière, depuis plusieurs années, à une incongruité près. La dernière réalisation en date de Mike Nichols, cinéaste touche-à-tout ayant abdicqué ici toute ambition, reprend très fidèlement la trame d'origine. Un couple d'homosexuels tente de duper, le temps d'un dîner, la future belle-famille du fils (né d'une précédente liaison hétérosexuelle) en gommant les signaux les plus évidents de leur identité sexuelle. Après une trop longue exposition, le film marque quelques points des lors qu'est déclenchée une pure mécanique vaudevillesque, à base de travestissements et de quiproquos, le temps de la séquence du dîner. Le futur beau-père, incarné par Gene Hackman, est un sénateur partisan de la censure et des croisades antipornographiques. *The Birdcage* est sorti le même jour, en France, que *Les Amants du Nouveau Monde*. Les deux films ont en commun de pouvoir être vus comme la réaction de l'industrie hollywoodienne face aux tentatives politiques d'accroître le contrôle moral sur cinéma. Jean-François Rauger

LE VENT DU WYOMING

Film canadien d'André Forcier avec Sarah-Jeanne LaSalle, France Castel, Michel Côté, François Chuzet, Marc Messier, Céline Bonnier (1 h 39).

Une jeune fille s'est fait piquer son amour par sa mère que le père entraîneur de boxe poursuit de son affection déçue tandis que sa seconde fille voue un amour extrême à un écrivain français qui choisira la première sœur. Ce pourrait être un de ces jeux d'été pour magazines où il faut reconstituer les liens de famille à partir d'une série d'indices, ce n'est qu'un résumé partiel et réducteur de la ronde frénétique de sentiments qu'organise le réalisateur québécois. Il y a aussi des boxeurs, un magicien hypnotiseur, un gourou qui tient une boîte de nuit minable, un vieux prêtre soldat, une journaliste à scandale et un assortiment de comparses. Tous, comme les personnages principaux, sont dessinés à grands traits caricaturaux, André Forcier voyant dans la surenchère le plus sûr chemin vers la poésie et l'émotion. Puisqu'au-delà d'un burlesque revendiqué, c'est de tendresse et de révolte qu'il s'agit. Mais n'est pas Buñuel qui veut, et cette accumulation de situations incongrues, de catastrophes aux frontières de l'horisme et de gags des quat'arts montréalais donne rapidement un sentiment d'artifice et de trop plein, où l'excès de désinvolture désagréablement se mêle à une habileté exhibée. J.-M. F.

THE GLASS SHIELD

Film américain de Charles Burnett, avec Michael Bostman, Lori Petty, Ice Cube, Richard Anderson, Elliot Gould (1 h 49). Charles Burnett était devenu avec ses précédents films, en particulier *Killer of Sheep* (1977) et *To Sleep with Anger* (1990), l'une des principales figures d'un cinéma « black » radical, politiquement et esthétiquement. Cherchant à flatter son public, il s'essaye à une forme plus convenue, en choisissant pour héros un jeune homme de bonne volonté qui, engagé dans la police, devient le premier fils noir du commissariat de Los Angeles où il est nommé. Témoin d'une bavure commise par ses collègues, il refuse la loi du silence. Et ne trouve pour allée que la seule femme du même commissariat, juive de surcroît. Cette alliance de représentants de « minorités » unies dans le camp du bon droit face à la corruption et au racisme subit les pesanteurs d'une « correction politique » trop lourde pour donner vie au message suggéré par le cinéaste : que la justice et la vérité ont préséance face à toute règle de caste ou de groupe ethnique (le film ne prétend nullement que les Noirs en sont les défenseurs naturels, et le héros refuse les appels des « frères » à une solidarité fondée sur la couleur de peau). Mais le principe même du film à message est déjà un fardeau, rendu plus pesant par une réalisation appliquée, qui recourt aux stéréotypes du téléfilm « de commissariat ». Au fait, *The Glass Shield* signifie « Le Bouclier de verre », on se demande pourquoi le titre a été laissé en anglais. J.-M. F.

DERNIÈRES HEURES À DENVER

Film américain de Gary Fleder avec Andy Garcia, Christopher Walken, Gabrielle Anwar, William Forsythe (1 h 54). Jimmy le Saint est un ancien truand recyclé dans l'enregistrement vidéo de messages destinés à être envoyés *post mortem* aux familles de ses clients. Un calé du milieu lui confie une tâche *a priori* routinière puisqu'il s'agit de menacer le petit ami de la fille dont son propre fils est amoureux. La mission vire pourtant au carnage et la fille meurt. Le chef de gang envoie alors des tueurs pour liquider Jimmy et ses complices. Avec ses personnages pittoresques (les acolytes de Jimmy sont tous très typés), ses dialogues foisonnants et très écrits, son goût pour le grotesque, sa violence, *Dernières Heures à Denver* constitue une révision des conventions du film policier à la façon d'un Quentin Tarantino. Le récit et la mise en scène mêlent malheureusement à ces figures de style neuves bien qu'assez vaines des aspects mélodramatiques plutôt pesants destinés à faire passer l'itinéraire du personnage principal pour une tragédie. Le film souffre ainsi d'un mélange de tons insuffisamment maîtrisé. J.-E. R.

LES AMANTS DU NOUVEAU MONDE

Film américain de Roland Joffé avec Demi Moore, Gary Oldman, Robert Duvall, Lisa Joliff-Ando (2 h 15). Transposition d'un roman classique de la littérature américaine, *La Lettre écarlate* (déjà adapté à Hollywood par Victor Sjöström pour la MGM en 1926), ces *Amants du Nouveau Monde* font partie de ces tentatives actuelles de reconstituer le cinéma épique de la grande époque, celle des Cecil B. De Mille et des King Vidor. Le roman de Nathaniel Hawthorne fait ici l'objet de changements divers, notamment l'ajout de toute une première partie se situant avant les événements décrits et la transformation de la fin en *happy end*. L'histoire d'Esther Prynne, femme adultère mise au ban d'une petite communauté puritaine de la Nouvelle-Angleterre en 1666, devient ici une charge, très *politically correct* (les indiens seront même le *deus ex machina* qui sauvera le couple fautif), contre le fanatisme et l'intolérance. Le cinéaste Roland Joffé – dont *Mission*, palmarès à Cannes en 1986, avait déjà démontré la prédilection pour les beaux paysages et les chutes d'eau spectaculaires – multiplie ici les cartes postales et empile des séquences d'un kitsch involontaire et d'un pompiérisme bucolique décourageant. J.-E. R.

REVUE

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Mai 1996, n° 520 (Gallimard, 141 p., 62 F). ■ Non, il ne s'agit pas d'une nouvelle revue de cinéma underground, mais bel et bien de l'auguste dame de la rue Sébastien-Bottin, qui, désormais sous la houlette de Bertrand Visage, consacre son numéro de mai à un dossier « spécial cinéma ». On y tira donc, en pages centrales et à quelques jours de l'ouverture du Festival de Cannes, une longue interview de son délégué général, Gilles Jacob, ainsi que cinq entretiens qui témoignent d'un parti pris esthétique, puisque réalisés avec les cinéastes Bernardo Bertolucci, André Téchiné, Jacques Rivette, Pascale Ferran et Xavier Beauvois. C'est néanmoins aux extrêmes de la revue qu'on trouvera les textes les plus fervents. Celui d'André Malraux, en ouverture, avec la réimpression intégrale de son *Esquisse pour une psychologie du cinéma* (écrit en 1946). Ainsi que ce *Bergman le solitaire*, de Thierry Sautier, qui clôt le volume sous la forme d'un exercice brillamment imprévisible, parant l'œuvre du cinéaste de la triple couronne de la spiritualité (Bergman), de l'insurrection (Nizem) et du retour sur soi (Camus). J. M.

LA SÉLECTION DU « MONDE »

CHACUN CHERCHE SON CHAT (français, 1 h 35), de Cécile Klapisch, avec Garance Clavel, Zinedine Soualem, René Le Calm, Olivier Py, Arapimou, Rambo. **LE COEUR FANTÔME** (français, 1 h 27) de Philippe Garrel, avec Luis Rego, Aurélie Alcaïs, Maurice Garrel, Evelyne Didi, Roschdy Zem, Camille Chénin. **LE COMPLEXE DE TOULON** (français, 1 h 21) de Jean-Claude Biette, avec Jean-Christophe Bouvet, Howard Vernon, Yse Tran, Haydée Cailliot, Jean-Frédéric Ducasse, Philippe Chemin. **LES DERNIERS JOURS D'EMMANUEL KANT** (français, noir et blanc, 1 h 10) de Philippe Collin, avec David Warblow, André Wilms, Roland Amstutz, Christian Rist, Julien Rochefort, Claude Anou. **GOOD MEN, GOOD WOMEN** (taïwanais, 1 h 48), de Hou Hsiao-hsien, avec Annie Shizuka Inoh, Lim Giong, Jack Kao, Vicky Wei, King Jieh-wen, Tsai Chen-nan. **LIGNE DE VIE** (français-suisse-italo-russe, 1 h 40), de Pavel Lounguine, avec Vincent Perez, Armen Džigarkhian, Tania Metcherkina, Alexander Balouev, Sergueï

Stepantchenko, Dimitri Plevtsou. **LE MONTREUR D'OMBRES** (grec, 1 h 45), de Lefteris Xanthopoulos, avec Kostas Kazakos, Stratos Tzortzoglou, Giorgos Ninos, Dora Maskavanou, Vlassis Bonatsos, Patris Koutsafis. **LE ROCHER D'ACAPULCO** (français, 1 h 15), de Laurent Tuel, avec Margot Abascal, Antoine Chappey, Zinedine Soualem, Howard Vernon, Tara Gano, Jean-Max Causse. **SAFE** (américain, 2 heures) de Todd Haynes, avec Julianne Moore, Peter Friedman, Xander Berkeley, Susan Norman, Kate McGregor Stewart, Mary Carver. **LE TEMPS DE L'AMOUR** (iranien, 1 h 15), de Mohsen Makhmalbaf, avec Shiva Gerde, Abdolrahman Palay, Aken Tunt, Mendres Samanjilar. **THE ADDICTION** (américain, noir et blanc, 1 h 24), d'Abel Ferrara, avec Lili Taylor, Christopher Walken, Annabella Sciorra, Edie Falco, Michel Fella, Paul Calderon. **VISAGE ÉCRIT** (japonais-suisse, 1 h 30), de Daniel Schmid, avec Tamasaburo Bando, Haruko Sugimura, Han Takehara, Kazuo Ohno, Yajuro Bando, Kai Shishido.

FESTIVALS

SAINT-ROY-LES-LYON : CARAVANE DES CINÉMAS D'AFRIQUE. Pour cette quatrième édition, 23 films de neuf nationalités représentant les différentes cultures d'Afrique noire. Six réalisateurs africains (dont Laurent Chevalier, Dani Kouyatis, Med Hondo et Christine Eymery) présentent leur film. Débat à l'issue de chaque projection. « Une nuit des cinémas d'Afrique » (le 11), un hommage à l'écrivain malien Amadou Hampâté Bâ, expositions et spectacles. Du 1^{er} au 12 mai. Cinéma Jeanne Mermoz, 43, Grande Rue, 69. Saint-Roy-les-Lyon. Tél. : 78-59-01-46. **CAEN : FÉMININ/MASCULIN.** Après la salle Garnier de la Vierge de Caen, en collaboration avec la revue Vertigo, se penche sur la représentation des hommes et des femmes au cinéma. Un large panorama de films (médiés, classiques, ou rares) autour d'approches diverses (féminisme, voyeurisme, travestissement, homosexualité...). Exposition sur l'érotisme - « Rondes de nuit » - et ateliers de maquillage. Du 1^{er} mai au 4 juin. Cinéma Lux, 6, avenue Sainte-Thérèse, 14000 Caen. Tél. : 31-82-29-87.

LILLE : LE FREAK ZONE INTERNATIONAL TRASH FILM FESTIVAL. Sous l'appellation quelque peu provocatrice « 100 ans de cinéma, 100 ans de mauvais goût ! », l'Association de Lille présente une compétition des films les plus « trash » de la planète. Pour résumer : est « trash » tout ce qui, à une époque déterminée, a défendu l'outrance et la provocation comme valeurs. Une compétition de sept longs métrages inédits, un hommage à près de vingt ans d'exagération virtuelle, une compilation de méchants cartoons, et un opéra trash. Diffusion quasi permanente, sur moniteurs, de bizzareries érotiques, visites guidées des plus sites d'internet et expositions. Du 2nd au 5 mai. Adonis, avenue Willy Brandt, 59. Lille. Tél. : 20-78-00-00. **PARIS : HOMMAGE AUX FRÈRES PRÉVERT.** Au Cinéma Le Quartier Latin, quatorze films (dont *L'affaire est dans le sac*, le *Crime de Monsieur Lange*, *Drôle de drame*, le *Jour se lève*, *Remorques*, les *Voleurs du soir*, les *Portes de la nuit*) pour célébrer Jacques et Pierre Prévert, cinéastes et poètes. Cinéma Le Quartier Latin, 9, rue Champollion, Paris 5^e. Tél. : 43-26-84-65.

NOUVEAUX FILMS

L'ÂGE DES POSSIBLES (à partir de 4 ans) Film français de Pascale Ferran, avec le Théâtre national de Strasbourg (1 h 45). Europa Pantheon (ex-Reffet Pantheon), 5 (43-54-15-04). **LES AMANTS DU NOUVEAU MONDE** Film américain de Roland Joffé, avec Demi Moore, Gary Oldman, Robert Duvall, Lisa Joliff-Andoh, Edward Hardwicke, Robert Prosky (2 h 15). VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1^{re} ; UGC Rotonde, dolby, 8^e ; UGC Odéon, dolby, 8^e ; George-V, dolby, 8^e ; 14-Juillet Beaugrenelle, 15^e (45-75-79-79) ; Pathe Wepler, dolby, 18^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : UGC Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LE BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont Gobelins Fauvette, dolby, 13^e (47-07-55-88) ; Gaumont Parnasse, 14^e (réserve) : 40-30-20-10. VF : Gaumont Opéra, dolby, 9^e ; UGC Lyon Bastille, 12^e ; UGC Gobelins, 13^e ; Miramar, dolby, 14^e (39-17-10-00) ; 14-Juillet Hautefeuille, dolby, 11^e (43-57-90-81). **LES BIDOCHON** Film français de Serge Korbé, avec Anémone, Jean-François Stévenin, Annie Girardot, Daniel Gelin, Catherine Lachens, Jean-Pierre Cassel (1 h 30). UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re} ; Gaumont Ambassade, 6 (43-59-19-08) ; Gaumont Opéra, dolby, 8^e (43-59-19-08) ; Gaumont

DÉPÊCHES

■ **PRESSE** : le groupe canadien Hollinger de Conrad Black a repris sept nouveaux journaux édités par le groupe Thompson Newspapers dans la zone Atlantique du Canada. En 1995, Hollinger avait racheté 19 titres diffusés par Thompson dans les provinces de l'Ontario et du Manitoba. Thompson a fait le choix de se développer dans le multimédia.

■ **TÉLÉVISION** : les cinq nouveaux Lander allemands de l'Est (ex-RDA) ont confirmé, mardi 30 avril, leur adhésion au traité interétatique franco-allemand fondateur de la chaîne culturelle Arte. Ce traité avait été signé le 2 octobre 1990, à Berlin, par les ministres français Jack Lang et Catherine Tasca, ainsi que les chefs de gouvernement des 11 Lander de la République fédérale allemande. Les nouveaux Lander signataires sont le Brandebourg, la Saxe, la Saxe-Anhalt, la Thuringe et le Mecklembourg-Poméranie. La chaîne y est reçue, selon Arte, « par 64 % des foyers, essentiellement via le satellite Astra 1D ».

■ **CÂBLE** : le groupe Canal Plus a annoncé, mardi 30 avril, la prise « d'une participation de 10 millions de dollars » dans le capital de Telecommunications Inc. International (TINTA), filiale de TCI, premier câble-opérateur américain. Selon Michel Theulouze, directeur général de la chaîne cryptée, cette participation de « moins de 1 % » du capital est « symbolique » des liens entre TCI et Canal Plus. Elle est aussi « la suite naturelle d'un an de travail en commun ». TINTA, Canal Plus et la Générale des eaux sont associés à parts égales - 33 % chacun - dans Multithématiques, une société qui a pour but de développer et distribuer des chaînes thématiques en Amérique latine, en Europe et en Asie. - (APR)

La contre-offensive de Jean-Luc Delarue

L'animateur et producteur attaque France 2 sur les terrains juridique et médiatique

LA BATAILLE juridique qui s'est ouverte entre Jean-Pierre Elkabach, président de France Télévision, et Jean-Luc Delarue, sur la révision à la baisse des contrats commerciaux liant l'animateur-producteur à France 2, s'est désormais installée sur le terrain médiatique. Mardi 30 avril au soir, le juge des référés du tribunal de grande instance de Paris s'est prononcé devant un parterre de journalistes sur la manière « parisienne » et « unique » dont le journal de France 2 avait rendu compte, dimanche 28 avril à 20 heures, du litige commercial et financier entre Jean-Luc Delarue et France 2 (*Le Monde* du 30 avril et du 2 mai).

L'animateur n'avait pas apprécié la teneur du communiqué lu par Daniel Bilalain, un texte qui contestait l'« adéquation entre le prix payé (à la chaîne) pour ces émissions et les prestations fournies » par la société de l'animateur, Réservoir Productions. Le journaliste ajoutait que France 2 avait « mis fin au contrat avec Jean-Luc Delarue pour l'élaboration de programmes nouveaux » et que la chaîne a demandé la désignation par le tribunal de commerce de Paris d'un expert « pour évaluer le coût de l'émission Soir » et « Ça se discute », deux émissions de Jean-Luc Delarue.

Saisi par l'avocat de l'animateur-producteur, le juge a estimé que la direction de France 2 avait commis « un trouble manifestement illicite » en faisant lire un communiqué « incomplet et susceptible de créer la confusion chez les téléspectateurs ».

Le juge des référés a par conséquent ordonné la lecture d'un rectificatif dans le même journal de 20 heures.

Mardi 30 avril, Daniel Bilalain a ainsi dû reprendre le dossier et indiquer que « France 2, Jean-Luc Delarue, et Réservoir Productions sont liés par plusieurs conventions de production et une convention d'exclusivité », et que « France 2 a dénoncé la convention d'exclusivité de Jean-Luc Delarue », qui a « contesté la décision de France 2 devant le juge du fond. Par ailleurs, le juge du fond est saisi d'un différend qui oppose les parties relativement aux conditions d'exécution, notamment financière, des conventions de production. Il appartiendra à ce juge de déterminer les éventuels manquements aux obligations contractuelles et les responsabilités éventuellement encourues ».

« Une campagne de dénigrement de la part de ma propre chaîne »

Malgré son caractère hermétique, ce communiqué lu au journal de France 2 peut être considéré comme une première victoire de Jean-Luc Delarue. Ce dernier s'est déclaré « satisfait » et a par ailleurs annoncé la tenue d'une conférence de presse, jeudi 2 mai, dans les locaux de sa société de production. « Je suis depuis quelque temps une

campagne de dénigrement assez marquée, d'abord sous couvert, puis de la part de ma propre chaîne », a rappelé l'animateur, à sa sortie du prétoire. Des éléments nouveaux sur les relations contractuelles entre Réservoir Productions et France Télévision devraient donc être rendus publics prochainement. Bien entendu, les milieux politiques ont les yeux braqués sur ce dossier. Les premières attaques sont venues du député (UDF) du Val-de-Marne, Alain Griotteray, qui, dans un rapport rendu public en 1995, révélait que France 2 avait garanti plus de 600 millions de francs de chiffre d'affaires à une poignée d'animateurs (Nagui, Jean-Luc Delarue, Mireille Dumas, Arthur...).

Philippe Douste-Blazy, ministre de la culture, a déclaré mardi 30 avril sur France-Inter qu'il est « important de savoir ce qu'on fait avec l'argent de la redevance ». Il faut « savoir s'il y a eu malversations ou pas. Si la réponse est oui, il faudra sanctionner ». « La Cour des comptes s'en occupe dès aujourd'hui », a-t-il ajouté, faisant allusion à une enquête menée parallèlement à celle de l'Inspection des finances sur l'ensemble de l'audiovisuel public.

Le mandat de Jean-Pierre Elkabach à la présidence de France Télévision expire à la fin de l'année et son renouvellement sera fortement conditionné par sa capacité à normaliser les relations financières entre France 2 et les animateurs-producteurs.

Yves Mamou

« La Nouvelle République du Centre-Ouest » prend le contrôle de « Centre-Press »

UN PEU PLUS d'une semaine après la mort de Robert Hersant, l'un des premiers titres acquis par le papyvère, Centre-Press de Poitiers, a été vendu à son concurrent de Tours, La Nouvelle République du Centre-Ouest. Le quotidien dirigé par Jacques Saint-Croix a annoncé dans ses éditions du jeudi 2 mai sa prise de contrôle de Centre-Press de Poitiers, qui appartenait à la Socpresse, holding principal du groupe Hersant, aujourd'hui dirigé par Yves de Chaisemartin.

Dans un bref communiqué signé « La NR », le journal précise que « Les deux titres rivaux de toujours dans le département de la Vienne, où ils atteignent ensemble une diffusion quotidienne proche de 70 000 exemplaires (45 000 pour la « NR » et 25 000 pour Centre-Press), et une audience voisine de 210 000 lecteurs, vont désormais, tout en conservant leur personnalité, affronter, en s'épaulant, les rudes défis de l'an 2000 ».

La Nouvelle République du Centre-Ouest a une diffusion totale payée pour 1994 de 259 606 exemplaires, selon Diffusion contrôle, et est diffusée dans sept départements : l'Indre, l'Indre-et-Loire, le Loir-et-Cher, le Cher, le Maine-et-Loire, la Vienne et les Deux-Sèvres. Centre-Press (23 664 exemplaires en 1994) avait été racheté par Robert Hersant en 1958 et emploie quelque 250 personnes, dont une trentaine de journalistes. Robert Hersant avait ainsi regroupé plusieurs quotidiens du centre de la France, allant de Rodez à Poitiers, en passant par Limoges ou

Bourges. La plupart de ces journaux avaient été cédés à La Montagne et celui de Rodez au Midi Libre.

Cette prise de contrôle du quotidien de Poitiers est l'aboutissement de négociations entamées depuis deux ans avec Yves de Chaisemartin, alors directeur général de la Socpresse, et qui ont connu une accélération depuis la mort de Robert Hersant.

PLAN DE RESTRUCTURATION

L'achat porte sur le quotidien, sur un journal gratuit Presse Service, et sur l'imprimerie qui imprime outre ces deux titres l'édition des Deux-Sèvres du Courrier de l'Ouest, également propriété du groupe Hersant. L'ensemble représente un chiffre d'affaires de 90 millions de francs et affiche un déficit d'environ 9 millions de francs. Le montant de la transaction n'a pas été révélé mais devrait se situer aux alentours de 50 millions de francs.

Cette cession intervient dans le cadre du plan de restructuration du pôle Ouest du groupe, qui comprend également Le Courrier de l'Ouest, Le Maine Libre et surtout Presse-Océan, lourdement déficitaire. Yves de Chaisemartin poursuit son projet de fusion de ces trois titres. Nord-Eclair doit être aussi profondément restructuré, sous peine de subir le même sort que La Liberté du Morbihan, fermé en 1995. Selon M. de Chaisemartin, ces dossiers doivent être réglés avant la fin du mois de juin.

Alain Salles

TF 1

13.00 Journal, Météo.
13.35 Femmes Magazine.
14.00 Les Feux de l'amour. Série.
14.30 Dallas.
Le chat et la souris.
15.25 Hawaii police d'Etat.
L'escalier forcé, série.
16.35 Une famille en or. Jeu.
17.00 Rick Hunter.
Inspecteur choc.
L'ambition aveugle, série.
18.00 Sydney Police.
L'heure de pointe, série.
19.05 L'Or à l'appel. Jeu.
19.30 et 20.45 Météo.
20.00 Journal, Tiroc.

20.50

GROUPE NUIT
Série de Patrick Jamali, avec Jacques Perrin, Julien Buisson.
00 min.
Chronique de la vie de cinq inspecteurs appartenant à l'une des brigades de nuit de la police judiciaire.

22.30

Y CROIS, Y CROIS PAS
Magazine présenté par Tina Kieffer.
Faut-il révéler les féministes ? Invité : Catherine Brethaut, auteure de Lettre d'une Africaine à ses sœurs occidentales.
05 min.
0.45 Journal, Météo.
1.25 et 2.00, 3.25, 4.05, 4.40 T 1 nuit.
2.10 Concert enregistré à Leipzig, symphonie n° 9, de Beethoven, 3.35 et 5.10 Musique classique, 4.15 et 4.50 Musique classique.

France 2

12.59 Journal, Loto.
13.45 Derrick, série.
14.00 Le Renard, série.
15.30 Tiroc.
En direct d'Evry.
15.50 et 16.25 La Chanson aux châteaux.
Hommage à Jacques Prévert.
16.25 Des chiffres et des lettres. Jeu.
17.00 Docteur Doogie, série.
Erreur de diagnostic.
17.25 C'est cool, série.
Sujets d'école.
18.00 Les Bons Génies. Jeu.
18.45 Qui est qui ? Jeu.
19.15 Bonne nuit, les petits.
Pour devenir grand.
19.25 et 2.30 Studio Gabriel.
19.59 Journal.
20.15 Invité spécial.
20.45 Météo, Point route.

20.55

ENVOYÉ SPÉCIAL
La baronne et la mafia, de C. de Sempré et J.-P. Hoffmann ; L'argent de poche.
00 min.
J.-J. Dufour et J.-L. Melun : Le goût du pain, de R. Borge.
05 min.
0.45 Journal, Météo.
1.25 et 2.00, 3.25, 4.05, 4.40 T 1 nuit.
2.10 Concert enregistré à Leipzig, symphonie n° 9, de Beethoven, 3.35 et 5.10 Musique classique, 4.15 et 4.50 Musique classique.

23.10

DON CAMILLO EN RUSSIE
Film franco-italien de Luigi Comencini avec Fernandel, Gina Lollobrigida.
105 min.
L'histoire d'un village ayant été jadis une petite ville d'Ukraine, Don Camillo et Peppone font ensemble un voyage en URSS. Un film considéré comme « cinématographique » par Comencini lui-même.
0.55 Journal, Bourne, Météo.
1.15 Le Cercle de minuit.
Avec Courrier International (75 min).
1072270
8.00-8.30 Les masques (rediff.). 4.30 et 5.10 Les masques (rediff.). 5.30 et 6.00 Les masques (rediff.).

France 3

12.35 Journal.
13.05 Keno.
14.00 La Boîte à mémoire.
14.30 Beau Fixe.
14.30 Fame, série.
15.30 Les Enquêtes de Remington Steele.
Faites vos jeux. Série.
16.10 Les Craquelures.
Comédie d'été.
16.40 Les Minutemen.
17.45 Je passe à la télé.
18.30 Questions pour un champion. Jeu.
18.50 Un livre, un jour.
Sondage, de Ludmila Outchakova.
18.55 Le 19-20 de l'information.
19.00 Journal régional.
20.05 Pa si la chanter. Jeu.
20.35 Tout le sport.

20.50

LA BANQUIÈRE
Film de Francis Girod (1980, 130 min).
D'après l'histoire vraie de Maurice Haurou, banquier à la tête de la banque de France de 1929 à 1930. Beau travail décoratif et Romy Schneider remarquable.
23.00 Journal, Météo.
23.35

23.35

AH ! QUELS TITRES !
Magazine présenté par Philippe Tesson.
Le corps en question.
Invités : Marina Vlady (Du cœur au ventre) ; Philippe Labro, (La Traversée) ; Jean Perrier, (Monsieur Saison) ; La professeuse Maurice Milet (L'Impossible Limite) ; Nicole de Buron, (Monsieur tout pour être heureux) (60 min).
0.35 Espagne (françophone). Tranche de ville : Yacouand, 1.05 Dystopie. La région. (25) Feuilleton. 1.30 Musique. 2.00 et 2.30. 3.00 et 3.30. 4.00 et 4.30. 5.00 et 5.30. 6.00 et 6.30. 7.00 et 7.30. 8.00 et 8.30. 9.00 et 9.30. 10.00 et 10.30. 11.00 et 11.30. 12.00 et 12.30. 13.00 et 13.30. 14.00 et 14.30. 15.00 et 15.30. 16.00 et 16.30. 17.00 et 17.30. 18.00 et 18.30. 19.00 et 19.30. 20.00 et 20.30. 21.00 et 21.30. 22.00 et 22.30. 23.00 et 23.30. 24.00 et 24.30. 25.00 et 25.30. 26.00 et 26.30. 27.00 et 27.30. 28.00 et 28.30. 29.00 et 29.30. 30.00 et 30.30. 31.00 et 31.30. 32.00 et 32.30. 33.00 et 33.30. 34.00 et 34.30. 35.00 et 35.30. 36.00 et 36.30. 37.00 et 37.30. 38.00 et 38.30. 39.00 et 39.30. 40.00 et 40.30. 41.00 et 41.30. 42.00 et 42.30. 43.00 et 43.30. 44.00 et 44.30. 45.00 et 45.30. 46.00 et 46.30. 47.00 et 47.30. 48.00 et 48.30. 49.00 et 49.30. 50.00 et 50.30. 51.00 et 51.30. 52.00 et 52.30. 53.00 et 53.30. 54.00 et 54.30. 55.00 et 55.30. 56.00 et 56.30. 57.00 et 57.30. 58.00 et 58.30. 59.00 et 59.30. 60.00 et 60.30. 61.00 et 61.30. 62.00 et 62.30. 63.00 et 63.30. 64.00 et 64.30. 65.00 et 65.30. 66.00 et 66.30. 67.00 et 67.30. 68.00 et 68.30. 69.00 et 69.30. 70.00 et 70.30. 71.00 et 71.30. 72.00 et 72.30. 73.00 et 73.30. 74.00 et 74.30. 75.00 et 75.30. 76.00 et 76.30. 77.00 et 77.30. 78.00 et 78.30. 79.00 et 79.30. 80.00 et 80.30. 81.00 et 81.30. 82.00 et 82.30. 83.00 et 83.30. 84.00 et 84.30. 85.00 et 85.30. 86.00 et 86.30. 87.00 et 87.30. 88.00 et 88.30. 89.00 et 89.30. 90.00 et 90.30. 91.00 et 91.30. 92.00 et 92.30. 93.00 et 93.30. 94.00 et 94.30. 95.00 et 95.30. 96.00 et 96.30. 97.00 et 97.30. 98.00 et 98.30. 99.00 et 99.30. 100.00 et 100.30. 101.00 et 101.30. 102.00 et 102.30. 103.00 et 103.30. 104.00 et 104.30. 105.00 et 105.30. 106.00 et 106.30. 107.00 et 107.30. 108.00 et 108.30. 109.00 et 109.30. 110.00 et 110.30. 111.00 et 111.30. 112.00 et 112.30. 113.00 et 113.30. 114.00 et 114.30. 115.00 et 115.30. 116.00 et 116.30. 117.00 et 117.30. 118.00 et 118.30. 119.00 et 119.30. 120.00 et 120.30. 121.00 et 121.30. 122.00 et 122.30. 123.00 et 123.30. 124.00 et 124.30. 125.00 et 125.30. 126.00 et 126.30. 127.00 et 127.30. 128.00 et 128.30. 129.00 et 129.30. 130.00 et 130.30. 131.00 et 131.30. 132.00 et 132.30. 133.00 et 133.30. 134.00 et 134.30. 135.00 et 135.30. 136.00 et 136.30. 137.00 et 137.30. 138.00 et 138.30. 139.00 et 139.30. 140.00 et 140.30. 141.00 et 141.30. 142.00 et 142.30. 143.00 et 143.30. 144.00 et 144.30. 145.00 et 145.30. 146.00 et 146.30. 147.00 et 147.30. 148.00 et 148.30. 149.00 et 149.30. 150.00 et 150.30. 151.00 et 151.30. 152.00 et 152.30. 153.00 et 153.30. 154.00 et 154.30. 155.00 et 155.30. 156.00 et 156.30. 157.00 et 157.30. 158.00 et 158.30. 159.00 et 159.30. 160.00 et 160.30. 161.00 et 161.30. 162.00 et 162.30. 163.00 et 163.30. 164.00 et 164.30. 165.00 et 165.30. 166.00 et 166.30. 167.00 et 167.30. 168.00 et 168.30. 169.00 et 169.30. 170.00 et 170.30. 171.00 et 171.30. 172.00 et 172.30. 173.00 et 173.30. 174.00 et 174.30. 175.00 et 175.30. 176.00 et 176.30. 177.00 et 177.30. 178.00 et 178.30. 179.00 et 179.30. 180.00 et 180.30. 181.00 et 181.30. 182.00 et 182.30. 183.00 et 183.30. 184.00 et 184.30. 185.00 et 185.30. 186.00 et 186.30. 187.00 et 187.30. 188.00 et 188.30. 189.00 et 189.30. 190.00 et 190.30. 191.00 et 191.30. 192.00 et 192.30. 193.00 et 193.30. 194.00 et 194.30. 195.00 et 195.30. 196.00 et 196.30. 197.00 et 197.30. 198.00 et 198.30. 199.00 et 199.30. 200.00 et 200.30. 201.00 et 201.30. 202.00 et 202.30. 203.00 et 203.30. 204.00 et 204.30. 205.00 et 205.30. 206.00 et 206.30. 207.00 et 207.30. 208.00 et 208.30. 209.00 et 209.30. 210.00 et 210.30. 211.00 et 211.30. 212.00 et 212.30. 213.00 et 213.30. 214.00 et 214.30. 215.00 et 215.30. 216.00 et 216.30. 217.00 et 217.30. 218.00 et 218.30. 219.00 et 219.30. 220.00 et 220.30. 221.00 et 221.30. 222.00 et 222.30. 223.00 et 223.30. 224.00 et 224.30. 225.00 et 225.30. 226.00 et 226.30. 227.00 et 227.30. 228.00 et 228.30. 229.00 et 229.30. 230.00 et 230.30. 231.00 et 231.30. 232.00 et 232.30. 233.00 et 233.30. 234.00 et 234.30. 235.00 et 235.30. 236.00 et 236.30. 237.00 et 237.30. 238.00 et 238.30. 239.00 et 239.30. 240.00 et 240.30. 241.00 et 241.30. 242.00 et 242.30. 243.00 et 243.30. 244.00 et 244.30. 245.00 et 245.30. 246.00 et 246.30. 247.00 et 247.30. 248.00 et 248.30. 249.00 et 249.30. 250.00 et 250.30. 251.00 et 251.30. 252.00 et 252.30. 253.00 et 253.30. 254.00 et 254.30. 255.00 et 255.30. 256.00 et 256.30. 257.00 et 257.30. 258.00 et 258.30. 259.00 et 259.30. 260.00 et 260.30. 261.00 et 261.30. 262.00 et 262.30. 263.00 et 263.30. 264.00 et 264.30. 265.00 et 265.30. 266.00 et 266.30. 267.00 et 267.30. 268.00 et 268.30. 269.00 et 269.30. 270.00 et 270.30. 271.00 et 271.30. 272.00 et 272.30. 273.00 et 273.30. 274.00 et 274.30. 275.00 et 275.30. 276.00 et 276.30. 277.00 et 277.30. 278.00 et 278.30. 279.00 et 279.30. 280.00 et 280.30. 281.00 et 281.30. 282.00 et 282.30. 283.00 et 283.30. 284.00 et 284.30. 285.00 et 285.30. 286.00 et 286.30. 287.00 et 287.30. 288.00 et 288.30. 289.00 et 289.30. 290.00 et 290.30. 291.00 et 291.30. 292.00 et 292.30. 293.00 et 293.30. 294.00 et 294.30. 295.00 et 295.30. 296.00 et 296.30. 297.00 et 297.30. 298.00 et 298.30. 299.00 et 299.30. 300.00 et 300.30. 301.00 et 301.30. 302.00 et 302.30. 303.00 et 303.30. 304.00 et 304.30. 305.00 et 305.30. 306.00 et 306.30. 307.00 et 307.30. 308.00 et 308.30. 309.00 et 309.30. 310.00 et 310.30. 311.00 et 311.30. 312.00 et 312.30. 313.00 et 313.30. 314.00 et 314.30. 315.00 et 315.30. 316.00 et 316.30. 317.00 et 317.30. 318.00 et 318.30. 319.00 et 319.30. 320.00 et 320.30. 321.00 et 321.30. 322.00 et 322.30. 323.00 et 323.30. 324.00 et 324.30. 325.00 et 325.30. 326.00 et 326.30. 327.00 et 327.30. 328.00 et 328.30. 329.00 et 329.30. 330.00 et 330.30. 331.00 et 331.30. 332.00 et 332.30. 333.00 et 333.30. 334.00 et 334.30. 335.00 et 335.30. 336.00 et 336.30. 337.00 et 337.30. 338.00 et 338.30. 339.00 et 339.30. 340.00 et 340.30. 341.00 et 341.30. 342.00 et 342.30. 343.00 et 343.30. 344.00 et 344.30. 345.00 et 345.30. 346.00 et 346.30. 347.00 et 347.30. 348.00 et 348.30. 349.00 et 349.30. 350.00 et 350.30. 351.00 et 351.30. 352.00 et 352.30. 353.00 et 353.30. 354.00 et 354.30. 355.00 et 355.30. 356.00 et 356.30. 357.00 et 357.30. 358.00 et 358.30. 359.00 et 359.30. 360.00 et 360.30. 361.00 et 361.30. 362.00 et 362.30. 363.00 et 363.30. 364.00 et 364.30. 365.00 et 365.30. 366.00 et 366.30. 367.00 et 367.30. 368.00 et 368.30. 369.00 et 369.30. 370.00 et 370.30. 371.00 et 371.30. 372.00 et 372.30. 373.00 et 373.30. 374.00 et 374.30. 375.00 et 375.30. 376.00 et 376.30. 377.00 et 377.30. 378.00 et 378.30. 379.00 et 379.30. 380.00 et 380.30. 381.00 et 381.30. 382.00 et 382.30. 383.00 et 383.30. 384.00 et 384.30. 385.00 et 385.30. 386.00 et 386.30. 387.00 et 387.30. 388.00 et 388.30. 389.00 et 389.30. 390.00 et 390.30. 391.00 et 391.30. 392.00 et 392.30. 393.00 et 393.30. 394.00 et 394.30. 395.00 et 395.30. 396.00 et 396.30. 397.00 et 397.30. 398.00 et 398.30. 399.00 et 399.30. 400.00 et 400.30. 401.00 et 401.30. 402.00 et 402.30. 403.00 et 403.30. 404.00 et 404.30. 405.00 et 405.30. 406.00 et 406.30. 407.00 et 407.30. 408.00 et 408.30. 409.00 et 409.30. 410.00 et 410.30. 411.00 et 411.30. 412.00 et 412.30. 413.00 et 413.30. 414.00 et 414.30. 415.00 et 415.30. 416.00 et 416.30. 417.00 et 417.30. 418.00 et 418.30. 419.00 et 419.30. 420.00 et 420.30. 421.00 et 421.30. 422.00 et 422.30. 423.00 et 423.30. 424.00 et 424.30. 425.00 et 425.30. 426.00 et 426.30. 427.00 et 427.30. 428.00 et 428.30. 429.00 et 429.30. 430.00 et 430.30. 431.00 et 431.30. 432.00 et 432.30. 433.00 et 433.30. 434.00 et 434.30. 435.00 et 435.30. 436.00 et 436.30. 437.00 et 437.30. 438.00 et 438.30. 439.00 et 439.30. 440.00 et 440.30. 441.00 et

Dans une remarquable série documentaire en trois volets — « Le bébé est un combat » — Bernard Martino dénonce les violences infligées aux tout-petits.

Avec une séquence consacrée à la douleur du nourrisson, le premier volet, *En mal de bébé*, attaque de front le sujet. Longtemps ignoré, cette souffrance est aujourd'hui prise en compte dans les services de grands prématurés. Mais les bébés reviennent de loin. Les trente-sept secondes d'images montrent les souffrances endurées par la petite Letitia dans un service hospitalier pour grands brûlés, sont insoutenables. Elles ont été filmées en 1987, c'est-à-dire hier. Bernard Martino est retourné sous les feux de ce calvaire. Le décor n'a pas changé. Mais il n'y a plus

★ « Le bébé est un combat », premier volet : *En mal de bébés*, TF1, vendredi 3 mai à 0 h 20.

En cette soirée de 1^{er} mai, « 71/2 » et Désirée Bethge avaient décidé de faire dans le paradoxal. Comme tout le monde allait parler du travail, du mouvement social et autres manifestations, Arte allait s'intéresser au loisir et à la paresse, dans une joyeuse provocation en forme de pied de nez au conformisme. Le

L'exposé philosophique du sociologue provoqua chez Topor un malicieux et rondement comique. « Je suis malicieux », roudement dit-il des billes. Réputé dilettante, le dessinateur et écrivain komaciste prit la chose au son des paquerettes s'il consent à sortir de temps à autre de sa léthargie sybaritique, c'est qu'il se souvent désargenté. Raison montre d'une lucidité remarquable sur lui-même, Topor fit cette constatation impareable : « Je jouis d'un grand succès d'estime, mais cette estime n'a pas de convertibilité. » Là, nos amis allemands ne comprennent plus, et prennent le parti d'en rire, faute de mieux. Et Topor d'enfoncer le clou en faisant la promotion de son dernier ouvrage illustré consacré à *La Vraie Nature de la Verge Marie*. Désirée : « Et quelle est votre thèse ? » Topor : « Et j'en ai pas, mais je me demande toujours comment les verges arrivent à se reproduire. » Qu'à dit que Fon s'ennuyait sur Arta ?

Radio

France-Culture

20.00 *Le Rythme et la Raison.*
Stravinsky, cosmopolite et
slave (3).

20.30 *Radio archives.* Jacques
Soustelle (1).

21.32 *Black and Blue.*
Blues et jazz écrits. Avec
André Hodeir.

22.40 *Nuits musicales.*
Les Nuits de France-Culture.
Requiem des Corbilles.

00.05 *Du jour au lendemain.* Michel
Laurin (Miroir de l'Europe). 0.50
C.A. Albanie: Polyphonies
Instrumentales (3). 1.50 Les Nuits de
France-Culture (refr.). Entrées
dans la nuit. 2.00 Les Nuits de
Hemingway (1899-1961). 3.21, Le Gai
Savoir: Gérard Haddad; 3.59, La
sculpture polyphonique; 5.46, La

Transcendental.
Donné à Berlin et émis
simultanément sur les Radios
de Francfort, Leipzig et
Sarrebruck, par le Chœur et
l'Orchestre symphonique de la
Radio de Berlin, dir.
Karl-Heinz Höhn.
22.00 Soliste: Stéphane Grappelli.
22.30 Musique pluriel.
The Last Days pour deux

Cavin Byars; Le Gai, Par j'ai, de Pessan, par l'Ensemble P.A. Dominique Rey.

23.07 Ainsi la nuit.
Quinette pour piano et cordes op. 84, d'Elgar, par l'Ensemble Naut. Études sur des chœurs populaires anglais, de Vaughan-Williams.

0.00 Jazz Club. En direct du Jazz-Club Lionel Hampton, à Paris. La chanteuse et pianiste Diana Krall, avec Russell Malone, guitariste, Paul Keller, compositeur. 1.00 Les Nuits de France-Musique.

Radio-Classique

20.40 Les Soirées de Radio-Classique.
Heinrich Heine. Die Lorelei, ouverture, de Bruch, par l'Orchestre philharmonique du Rhin, dir. Wolfgang Balzer; Die Leierpfeifer, de Schubert, Wolfgang Holzmark, baryton, Ingeborg Cooper,

anc Balasko, Comédie.

des programmes conçus de radio, de télévision et une sélection du câble sont publiés chaque semaine dans notre supplément daté dimanche-lundi.

Signification des symboles :

- Signalé dans « Le Monde Télévision-Radio-Multimédia ».
- On peut voir.
- ■ Ne pas manquer.
- ■ ■ Chef-d'œuvre ou classique.
- ■ ■ Sous-titrage spécial pour les sourds et les malentendants.

Fou à écrire

par Pierre Georges

FOU À LIER ? Fou à écrire plutôt. Un psychiatre anglais, engeance redoutable s'il en est, vient de commettre une longue étude d'où il ressort notamment que les hommes de l'écriture, romanciers, dramaturges et poètes sont notablement atteints de troubles mentaux.

Felix Post, l'auteur, s'est penché longuement sur la vie et les œuvres de cent écrivains, britanniques et américains. Il a étudié leur cas, sondé leur cœur et leurs reins. Et son verdict, ou plutôt son diagnostic, est tombé. Sans appel ! 80 % des poètes, 80,5 % des romanciers, 87,5 % des dramaturges souffrent de troubles mentaux.

Psychose et dépression chronique seraient ainsi les mamelles de l'écriture. Et le bon docteur Post d'avancer une explication : les écrivains surchargent leur cerveau d'imaginaire. Ils souffrent en conséquence de petits dérangements de circuit. Un peu à l'image d'un disque dur informatique surchargé, le disque mou humain ne supporterait pas la saturation. D'où des problèmes mentaux et émotionnels.

L'explication est séduisante. De la bosse des maths, maladie connue des forts en thème, nous passons au grain de folie littéraire, épine nécessaire à l'élaboration des grandes œuvres d'écriture. Les rois de la rédaction, les princes-poètes du vers de miltion qui font la joie et la fierté de leurs enseignants seraient ainsi de petits malades pleins d'avenir. Leur talent, donc leur folie, ou leur folie, donc leur talent, ne demanderait qu'à croître ou embellir.

Car toute la question est là. Écrire ou d'autant mieux que l'on est plus fou ? Ou est-on d'autant plus fou que l'on écrit mieux ? Vaste débat ! De la poule et de l'oeuf, qui fait

l'autre en littérature ? Sur ce plan, le psychiatre ne fournit pas de réponse précise. Il se contente d'évaluer les dégâts. On se précipite par notations cliniques.

Ainsi, dans ses travaux publiés par le *Journal britannique de psychiatrie*, souligne-t-il ce fait notable et notoire que le poète est buveur. Le poète est buveur en effet. Alcoolique à 31 %. Mais il l'est bien moins que le dramaturge qui, à 54 %, cherche l'inspiration dans la dive muse. Autre avancée des sciences de la littérature : Felix Post a constaté que l'écrivain vivait moins longtemps et divorçait plus souvent que son collègue poète, nettement plus pot-au-feu. Mais à l'inverse, ce dernier est sujet à des sautes d'humeur plus brusques et fantasques.

On imagine alors dans quel cumul des handicaps, des douces folies et des dons se trouve l'écrivain à tout faire. Poète-écrivain-dramaturge, on en sait désormais, comme d'autres peignent, sculptent et gravent au péril de leur mental !

Surtout si cette folie d'écrire se double, logiquement, d'une manie de la perfection. Ce qui serait bien le moins dans une revendication à la postérité. Or, précisément, une autre étude de l'institut national de la santé mentale, à New York, aboutit à un résultat inquiétant. Parmi les malades traités pour dépression, une catégorie résiste à tout, psychothérapie et médicaments : les fous de perfection. Une des raisons possibles explique Paul Pilkonis, psychologue à l'université de Pittsburgh, « est que ces amoureux de la perfection interprètent un petit succès comme un véritable échec ». Autant dire qu'accorder à un écrivain « un succès d'estime » revient à l'interner d'office !

Au premier trimestre, 12 000 logements ont été livrés aux plus démunis

L'objectif gouvernemental de 20 000 attributions à la fin de l'année pourrait être atteint

LE PLAN gouvernemental en faveur du logement des plus démunis suit son cours et maintient le cap. Selon le bilan dressé à mi-parcours par le ministre délégué au logement, Pierre-André Périssol, jeudi 2 mai, 12 063 logements d'urgence ou d'insertion, répartis dans 1 220 communes avaient été livrés au 31 mars, dont 3 185 en Ile-de-France. Le pari de créer, dès la fin de l'hiver 1996, 10 000 premiers logements a donc été tenu et les 20 000 promis pour la fin de l'année ne semblent plus, désormais, hors d'atteinte.

A l'épreuve du terrain et des associations spécialisées qui ont été mobilisées pour l'occasion, le schéma prévu a néanmoins été nettement infléchi. L'objectif était, au départ, de créer, à part égale, des logements dits « d'extrême urgence » destinés à des personnes en grande difficulté pour des périodes courtes (quelques mois au maximum) et des « logements d'insertion » réservés, pour une période plus longue (jusqu'à deux ou trois ans), à des ménages moins marginalisés. Mais les associations spécialisées, créées dans la foulée de la loi Besson de 1990 et sur lesquelles s'appuie très largement le dispositif, avaient, d'entrée de jeu, manifesté leurs réticences à voir se multiplier des solutions d'hébergement très provisoires.

A l'arrivée, près des trois quarts des 12 000 logements déjà attribués sont des logements d'insertion et l'on ne compte que 4 000 à 5 000 simples chambres en structures collectives ou studios meublés. Le fait que les organismes HLM aient réalisé à eux seuls 60 % des logements par le biais de prêts locatifs aidés très sociaux (PLATS) explique aussi

cette correction du projet initial. La plupart des opérations ont été réalisées par le biais de réhabilitations de locaux anciens et le coût moyen par logement est assez faible : 140 000 francs pour les appartements (dont 58 000 francs de subventions de l'Etat), 68 000 francs (dont 30 000 francs pour l'Etat) pour les simples places en centres d'hébergement. Enfin, il s'agit dans la majorité des cas d'opérations de petite taille puisque chaque pro-

gramme ne regroupe, en moyenne, que cinq logements.

En Ile-de-France, les logements réalisés sont, pour 66 % d'entre eux, des petits logements d'une seule pièce. Les appartements de plus de trois pièces ne représentent que 17 % des logements livrés. 40 % des occupants sont des personnes seules, en majorité, précise le ministre, des jeunes de moins de vingt-cinq ans. Les femmes seules avec enfants constituent aussi près d'un tiers des bénéficiaires. Une population qui semble correspondre à ce

sur le FSL. L'augmentation générale de la précarité soumet à rude épreuve ce fonds, géré par les caisses d'allocation familiales, dont le budget total dépasse désormais le milliard de francs et qui sert notamment à aider les familles en impayés de loyer. Dans beaucoup de départements, les difficultés de trésorerie, l'allongement des délais de paiement se sont multipliés depuis deux ans (*Le Monde* du 21 février). Dans un rapport sur le logement des personnes défavorisées qui vient d'être remis à M. Périssol, le Conseil national de l'habitat (CNH) plaide d'ailleurs pour que soit mis en place, au sein du FSL, un fond « individualisé » pour assurer la pérennité de l'accompagnement social dans ce nouveau type de logements.

A l'instar des responsables associatifs, le Conseil national de l'habitat (CNH) soulève la question essentielle de l'avenir des ménages accueillis dans ces logements. Compte tenu de la faiblesse de leurs revenus, ces derniers n'ont guère de chances d'accéder facilement au parc HLM. Si celui-ci loge de plus en plus de ménages modestes - un cinquième des RMistes en métropole -, c'est surtout en raison de l'appauvrissement des locataires déjà titulaires d'un bail. Face à cette situation nouvelle, les organismes HLM, dans leurs politiques d'attribution, font le gros dos et semblent plus soucieux de préserver - ou de réhabiliter - des équilibres que de s'ouvrir un peu plus aux populations les plus démunies. Pourtant, on voit mal vers quel autre segment du parc de logements pourraient se tourner les sortants du dispositif d'urgence.

Christine Garin

Alain Juppé prépare 60 milliards de francs d'économies budgétaires pour 1997

LE PREMIER MINISTRE, Alain Juppé, a réuni, jeudi 2 mai au matin, la quasi-totalité des membres de son gouvernement à l'hôtel Matignon. Cette « réunion de travail » budgétaire, qui ne figurait pas initialement sur l'agenda du chef du gouvernement, avait pour objet le cadrage du projet de budget pour 1997, à la suite des récentes déclarations du président de la République sur la nécessité pour le gouvernement d'être « draconien » s'agissant de la réduction des dépenses publiques.

Les coupes claires dans le budget de l'année prochaine pourraient atteindre 60 milliards de francs. En effet, M. Juppé a laissé entendre

qu'il souhaite atteindre « en francs » l'objectif que le chancelier allemand, Helmut Kohl, s'est fixé « en deutschemarks » pour les restrictions de crédits outre-Rhin en 1997.

En déplacement à Amiens, vendredi 26 avril, Jacques Chirac avait annoncé que la préparation du projet de loi de finances pour 1997 serait placée sous le signe d'une très forte contrainte. Il avait déclaré : « Nous devons être draconiens dans la diminution de la dépense. Il va bien falloir, de gré ou de force, avoir un changement de mentalité - je dirais presque une révolution de culture -, bien comprendre que l'argent qu'on prend au contri-

buable, producteur ou consommateur, doit être dépensé avec un souci constant de le faire de la manière la plus efficace possible. »

Méthodologie

En réunissant les membres de son gouvernement, le premier ministre a donc décidé de mettre en œuvre la directive présidentielle. Le premier objet de ce rendez-vous, indique-t-on à Bercy, était de faire de « la méthodologie » à l'usage des ministères. Il s'agissait de leur « expliquer la procédure et de leur demander qu'ils s'impliquent personnellement ».

La méthode choisie cette année est inhabituelle, à un double titre. D'abord, à cause du débat d'orientation budgétaire qui doit avoir lieu, à l'Assemblée nationale, les 14 et 15 mai, M. Juppé n'a pas voulu envoyer aux ministères la traditionnelle lettre de cadrage qui fixe l'enveloppe des crédits pour l'année suivante. Matignon estimait que les députés auraient pu en prendre ombre, en soulignant alors que les grands choix avaient été faits sans eux. Le premier ministre n'a donc donné au ministère du budget qu'un « mandat de négociation » pour que les « conférences budgétaires » puissent se dérouler. Il importait, toutefois, que les choses avancent et que les ministères touchent du doigt l'ampleur des sacrifices qui étaient demandés.

La seconde originalité réside dans le montant des économies envisagées. Si le gouvernement amène un projet de budget comprenant des crédits en diminution de 60 milliards de francs, cette architecture sera sans précédent dans l'histoire récente. Depuis 1988, les dépenses budgétaires ont toujours progressé sensiblement plus vite que l'inflation.

Une partie de ces économies devraient servir à réduire le déficit budgétaire. Voici un mois, le ministre du budget prévoyait de ramener celui-ci de 287,3 milliards de francs à 247,9 milliards en 1997 (*Le Monde* du 3 avril).

Olivier Biffaud et Laurent Mauduit

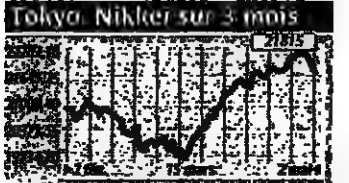
BOURSE TOUTE LA BOURSE EN DIRECT 3615 LE MONDE

Cours relevés le jeudi 2 mai, à 10 h 15 (Paris)

PERMETTRE DES PLACES ASIATIQUES

Tokyo Nikkei	22041,30	-0,87	+9,08
Hong Kong Index	10964,50	+1,19	+9,66

Tokyo Nikkei sur 3 mois



OUVERTURE DES PLACES EUROPÉENNES

PLACES EUROPÉENNES			
	Cours au 30/04	Var. en % 29/04	Var. en % fin 95
Paris CAC 40	2146,79	+0,75	+14,68
Londres FT 100	3819,20	+0,26	+3,52
Zurich	—	—	+15,39
Milan MIB 30	1011	-8,83	+8,59
Frankfurt Dax 30	2500,99	-0,22	+10,96
Bruxelles	1724,35	+0,86	+10,56
Stuttgart S&P	—	—	+0,16
Madrid Iben 35	360,46	—	+12,61
Amsterdam CBS	—	—	+14,59

Tirage du Monde daté jeudi 2 mai 1996 : 457 912 exemplaires

neutre, vert, futur, remix STYLES

En quatre histoires, les formes, les matières, les objets qui colorent l'air du temps

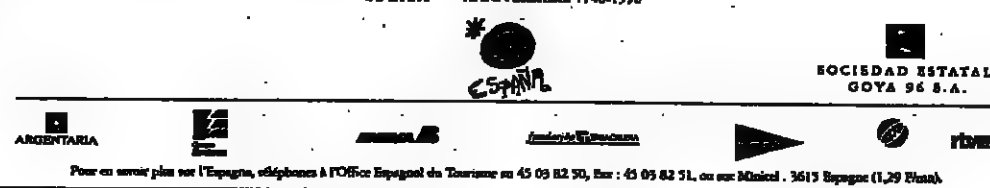
Un cahier de 64 pages
Le Monde
vendredi 3 mai 4 mai

L'ESPAGNE & GOYA

PRINCIPALES EXPOSITIONS :

GOYA 1746-1828 : Musée National du Prado, Madrid, du 29 mars au 2 juin 1996. Pour réserver, téléphoner au 19 (34-1) 537 62 00. LES DESSINS DE GOYA : Musée National du Prado, Madrid, du 29 mars au 2 juin 1996. Pour réserver, téléphoner au 19 (34-1) 537 62 00. GOYA : Académie Royale des Beaux-Arts de San Fernando, Madrid. À partir d'avril 96. GOYA : Bibliothèque Nacional, Madrid, du 29 juillet au 20 octobre 96. SARAGOSSE : Musée des Beaux-Arts, "Image et Réalité". Goya 1746-1828 centenaire 96. RUENDEYODOS (Saragosse) : Maison Natale de Goya, Salle des Expositions Ignacio Zuloaga. "La Goya à l'Académie". À partir du 1^{er} juin 1996.

GOYA 250^{ème} ANNIVERSAIRE 1746-1996



Le Monde des LIVRES

VENDREDI 3 MAI 1996

LE FEUILLETON
DE PIERRE LEPAPE
« L'Etranger »
et « Au souvenir
de Dardé », de Manuel
Vazquez Montalban
page III

LES BELLES
ÉTRANGÈRES
Le Canada
et la « Can Lit »
invités
page IV

MÉMOIRES
Portrait et entretien
avec Benigno
page VII



LA CHRONIQUE
de Roger-Pol Droit
page VIII

LOUÉS SOIENT
NOS SEIGNEURS
Une éducation politique
de Régis Debray.
Gallimard, 608 p., 140 F.

C'est à La Havane, en juillet 1961, que j'ai rencontré pour la première fois un jeune homme maigre et légèrement bégaillant qui la santé de sa chemise désignait au premier coup d'oeil comme français. Régis Debray était arrivé, je crois, sur un cargo.

Quand je l'ai revu à Paris, il était lié à un groupe essentiellement composé de normaliens, membres de l'Union des étudiants communistes, qui rêvait d'une revue, *La ligne générale*. Référence à la révolution d'Octobre, retour aux sources du leninisme en ces années 60 où des mouvements révolutionnaires semblaient, un peu partout, pouvoir prendre le relais d'un communisme figé dans ses appareils post-staliniens. Trente ans plus tard, Régis Debray ouvre sa chronique d'*Une éducation politique* sur ce prodigieux bouillonnement qui agita le monde au sortir de la guerre froide. Il ceuvrait alors dans la fabrique de concepts de Louis Althusser : « *Clef de voûte : l'école de formation théorique* », tel était le mot d'ordre. Glissait-il vraiment sur lui « comme l'eau sur le canard » ? Toujours est-il qu'aux années de formation normalienne, il en superposa d'autres : dix-huit mois de voyage à travers l'Amérique latine, « à pied, à mule, en camion, en prison et en train ». À son retour, il esquissa le cadre théorique des potentialités révolutionnaires de ce continent dans un texte aussitôt traduit à Cuba. Fin 1963, Fidel Castro l'invita personnellement à la Conférence tricontinentale. C'est ce que d'autres appellent avoir rendez-vous avec l'Histoire.

Apporter au volontarisme de la révolution cubaine la lumière d'une conceptualisation rigoureuse :

François Maspéro :

c'était à la fois ambitieux et modeste. Pour l'ambition, inutile de développer. Pour la modestie, disons que d'emblée, Régis Debray est un oiseau rare en politique : refusant avec ténacité d'être homme de pouvoir, il a voulu être l'homme au service du pouvoir, en donnant pour finalité à celui-ci d'être au service des hommes. Il s'est révé compagnon de la Libération. Si l'on écarte le sens consacré — qui traduit une idéalisation singulière des combats de la Résistance —, les deux mots ont ici toute leur force : œuvrer pour la libération, mais en compagnon, jamais en chef. Pourquoi ? Ici l'auteur se fait pudique sur les ressorts qui



Régis Debray, Gaston Defferre et François Mitterrand en 1974

Mémoires du compagnon Debray

l'ont conduit à adopter la servitude volontaire comme la « véritable voie de la libération humaine » enseignée par son professeur de khâgne Jean Hyppolite. Par ailleurs, il reste discret sur l'origine d'une recherche en paternité qui l'a mené à se reconnaître successivement fils d'Althusser, de Castro et de Mitterrand.

En 1967, Régis Debray réalise doublement son projet. Il publie *Révolution dans la révolution* qui donne au castrisme son noyau et sa forme théorique : la théorie du foco, foyer révolutionnaire armé. Et, au moment où sort le livre, il est présent physiquement au cœur du foyer, dans la guérilla bolivienne de Che Guevara. Suivent sa capture, la défaite et l'assassinat du Che et, pour lui, quatre années d'emprisonnement. La légende de Debray « le terroriste » est née.

Libéré, le voici derechef au Chili, compagnon du président Allende. Est-ce celui-ci qui le convertit à la vision d'un « socialisme en liberté », possible par les voies pacifiques ?

De Castro à Mitterrand, l'écrivain — et militant — relate, sans complaisance pour lui-même et pour ces « seigneurs » qu'il a servis, la chronique d'une fin de siècle. Amère et lucide

« La volonté de révolution comme passion mobilisatrice, mais sans le système d'autorité et d'encadrement du communisme. » Socialisme de courte durée en tout cas puisque Allende se suicide en 1973 dans le palais présidentiel ébranlé par les chars de Pinochet. Et conversion encore incomplète, puisque l'on voit ensuite Régis Debray avec les révolution-

naires sandinistes au Nicaragua.

Sauf à écrire un « Livre des retournements », Fidel Castro ne faisait plus un père crédible. À La Havane, Régis Debray est le témoin encombrant d'un passé révolu. Quant à la théorie, la rencontre des réalités des hommes dans ses années de liberté comme de prison lui en a enseigné les limites en politique : « Sierras et paramos m'avaient donné l'occasion d'une régression côté esprit et d'une avancée côté cœur : la seconde compense amplement, dans mes balances intimes, la première. »

C'est en France qu'il trouve son dernier père : François Mitterrand incarne alors, dans l'opposition, cette promesse de socialisme en liberté assassiné au Chili. « En 1965, j'avais suivi le rebond d'espérances d'Europe au tiers monde ; en 1975, je reportais en sens inverse pour sauvegarder ce qui me restait de foi — transfert d'attentes du tiers monde vers une république socialiste d'Europe. »

Compagnon de celui qui représente, aux yeux des révolutionnaires

bon teint, la social-démocratie abhorrée : est-ce là un reniement ? Plutôt une de ces « fidélités ténues », paradoxales seulement en apparence, au sens où l'entendait Pierre Vidal-Naquet lorsqu'il évoquait ceux qui, formés à l'école de la Résistance française, furent accusés de trahison pour avoir pris le parti de la rébellion algérienne. Fidélité, dans le cas présent, au vieux principe leniniste du « *million faibles* » qui veut que l'on agisse où l'on peut faire lever : en l'occurrence, là où il semblait possible de changer le cours des choses dans la France giscardienne.

Fidélité, surtout, à une idée dont ce militant internationaliste a découvert en prison qu'elle lui était depuis longtemps chevillée au corps : celle de nation. Sa « *honte d'être français* » — après les guerres coloniales, l'Indochine, l'Algérie —, il ne s'était pas rendu compte, l'inconscient, qu'elle lui venait d'un ardent désir refoulé d'être fier de son pays. Pour qui n'a pas lu ou gardé en mémoire les pages éclairantes de *Que vive la République* (1), la nation telle qu'il l'évoque ici garde des contours mal définis, se résumant à l'expression « la nation républicaine » — meilleur remède, dit-il, au nationalisme —, sans trop s'attarder à établir la distinction entre l'attachement béat à la « terre » de la patrie et la passion jacobine émancipatrice, héritière de la Révolution. Comme il ça allait de soi. C'est peut-être dommage parce que les pages consacrées à une Europe gaullienne des nations, opposée à celle des économies, sont parmi les plus convaincantes du livre.

Vient mai 1981. Méprisait la ruse sur les postes gratifiants et bien gratifiés, il accepte le plus ingrat, qui lui semble le plus utile : celui de chargé de mission à l'Elysée. Si ce n'est pas l'imagination au pouvoir, c'est au moins l'imagination dans les coulisses du pouvoir. Ce sera surtout, juge-t-il aujourd'hui, un choc retentissant. Il découvre, chez l'homme qu'il assiste, ce qu'il hait le plus : le goût du pouvoir pour le pouvoir, son exercice avec la dureté pour seule ambition. Il espérait voir la France redevenir, « avec les héritiers de 89 et de 93, l'embellie du monde ». Il voit « Victor Hugo au service de la Bourse ».

Certaines livrent ce livre comme une brillante galerie de portraits. Celui de Che Guevara, entre autres, est décapant et saisissant : le Che sans légende, tel qu'en lui-même enfin... Mais en rester là, c'est manquer l'essentiel. Les caractères ne sont évoqués que pour cerner les actions. Qu'il s'agisse des années Castro ou des années Mitterrand, c'est d'un bilan — amer — de la fin du siècle qu'il s'agit. Amère ? De tant de désenchantement se dégage pourtant une ultime fidélité.

(1) Odile Jacob, 1988.
* François Maspéro a été l'éditeur du premier livre de Régis Debray intitulé : *Révolution dans la révolution* (1967).

► Lire la suite page IX

Les « grâces » de Macedonio Fernandez

Derrière l'apparent désordre qui anime les écrits de ce poète-métaphysicien frémît un germe d'universalité

CAHIERS DE TOUT ET DE RIEN de Macedonio Fernandez. Traduit de l'espagnol (Argentine) par Silvia Baron Supervielle et Marianne Millon, José Corti, « Ibériques », 132 p., 100 F.
ADRIANA BUENOS AIRES de Macedonio Fernandez. Traduit de l'espagnol (Argentine) par Marianne Millon, José Corti, « Ibériques », 314 p., 130 F.

Freud parachevait une nouvelle carte de l'âme ; Valéry cherchait à fixer les lois de la sensibilité ; Proust entreprenait son voyage vers le temps perdu ; Joyce jouait à être Adam distribuant leur nom véritable aux choses. Kafka, sur un ton mi-tragique mi-comique, prophétisait les cauchemars du siècle, etc. Et là-bas, de l'autre côté du jour, en Argentine, dans une pension de Buenos Aires

ou de la pampa — la plaine des plaines dont seule l'imagination et le souvenir perçoivent l'immensité que le regard ne réussit pas à embrasser —, un avocat, Macedonio Fernandez, qui a renoncé à exercer sa profession, consacre tout son temps à la spéculation pure, à la littérature — et à l'amitié.

Il écrivait sans cesse, mais il abandonnait derrière lui, dans les chambres de fortune où il avait séjourné, des tas de feuillets noircis, sous prétexte que l'esprit humain est condamné à découvrir, oublier et redécouvrir les mêmes réponses pour les mêmes interrogations. Macedonio soutenait que tout un chacun peut arriver par ses propres moyens à déceler le sens de l'univers, à condition de parcourir les dédales que l'intelligence lui propose pour le bonheur de les parcourir. Et l'on peut dire qu'il a moins imité les ouvrages — au reste, peu nombreux — qu'il avait lus, qu'il n'a

réinventé la pensée de Schopenhauer et de Platon, ou l'idéalisme transcendantal de Berkeley : la première phrase de son « autobiographie » — « *L'univers ou la Réalité et moi naquimes le 1^{er} juin 1874...* » —, n'est-elle pas un hommage à la philosophie de ce dernier ?

Poète ou romancier ? Romancier ou humoriste ? Humoriste ou métaphysicien ? « *Le plus grand métaphysicien du rio de la Plata* », décréta Hector Bianciotti une voix autorisée, celle d'Ezequiel Martínez Estrada. « *Le seul... et le dernier* », ajoutèrent certains, corroborant, non sans ironie, le jugement. Au vrai, Macedonio est tour à tour l'un ou l'autre : il lui semblait vain de vouloir s'enfermer dans un genre, et vain de vouloir enfermer dans un livre ce qui est dérive, conflit entre le « moi » et la « personne » — l'inconscient n'étant pour lui que l'hos-

tilité des autres « moi », spoliés au bénéfice du moi social, détenteur de papiers d'identité.

Aussi, il se refusait à publier ses écrits — hormis, à la demande de ses amis, quelques miettes d'une œuvre qui, peu à peu reconstruite, allait compter, au lendemain de sa mort, une dizaine de volumes. On songe au mot de Michaux : « *Si tu traces une route, attention, tu auras du mal à revenir à l'étendue.* »

Si n'être pas quelqu'un pour les autres est proprement impossible, il n'en reste pas moins que la réticence du poète-métaphysicien à publier — à « paraître » — a fait de lui, plus qu'un créateur, une sorte de « vénérable » pour lequel la vraie culture est différente des connaissances livresques, et commence avec l'oubli ; et qui, comme Pascal, croyait que « toute notre dignité consiste en la pensée ».

► Lire la suite page III

ANNE WIAZEMSKY

HYMNES À L'AMOUR

GALLINARD

سكيا من الاموال

L'ÉTRANGLEUR
(El Estrangulador)
de Manuel Vazquez Montalban.
Traduit de l'espagnol par Bernard Cohen,
Seuil, 268 p., 120 F.

AU SOUVENIR DE DARDÉ
(Recordando a Dardé)
de Manuel Vazquez Montalban.
Traduit par Georges Tyras,
Christian Bourgois, 166 p., 95 F.

Il y a quelques années, un éditeur, le Cercle d'art, a entrepris de publier le catalogue raisonné des œuvres du grand peintre catalan Antoni Tàpies. Enorme travail de recension, plus de cinq mille dessins, aquarelles, peintures et sculptures, facilité néanmoins par l'attitude de l'artiste : dès 1949, alors qu'il n'était encore qu'un jeune peintre inconnu de vingt-six ans, Tàpies avait pris l'habitude de photographier et de répertorier sa production. Comme pour donner un coup de main à ses futurs historiens ; comme si le débutant était déjà habité par la certitude de l'œuvre qu'il n'allait pas manquer de construire et de développer.

Cette anticipation orgueilleuse et optimiste est plutôt rare. En général, l'œuvre est une illusion rétrospective. On fait un livre ou un tableau, puis un autre, puis un troisième, etc. ; au bout de quinze ans, de vingt ans ou de trente, on se retourne et l'on découvre un brevet d'unité à cette accumulation hétéroclite de toiles ou de volumes : « mon œuvre », comme on dit : ma vie. Un vague principe de classement. Balzac lui-même écrit longtemps avant d'avoir l'idée de donner à ses romans divers une existence organique, *La Comédie humaine*.

Manuel Vazquez Montalban écrit des livres depuis plus de trente ans, depuis qu'en 1963 il a connu les prisons de Franco ; il avait vingt-quatre ans. Dès lors, il n'a plus arrêté, accumulant les essais, les poèmes, les romans, les articles, les livres de cuisine, les études ethnographiques, les analyses politiques, les nouvelles, les portraits au vitriol. Se conformant au modèle de l'écrivain complet – comme on le dit d'un athlète –, il a écrit sur le sport aussi bien que sur la cuisine, sur la peinture de Gauguin, sur la chanson catalane, sur la Movida, la guerre du Golfe, la famille royale espagnole ou sur l'événement de Barcelone, sa ville, au nom de la modernité olympique. Dans le seul domaine romanesque, il s'est également efforcé de multiplier les genres et les approches, de la science-fiction au roman policier, de la suite érotique à la fresque historique et de l'enquête sociologique à la méditation intime sur la mémoire et sur l'identité.

Au bout, provisoire, de cette course folle, *L'Étrangleur*. Comme si, pour la première fois, l'écrivain Vazquez Montalban prenait le temps de souffler et de jeter un coup d'œil appuyé sur le chemin parcouru ; comme s'il consentait enfin à regarder, avec l'ironie qui est la sienne, cet immense tas de phrases, de lieux, de pensées et de personnages que les critiques nomment son œuvre. Chez un écrivain plus naïf ou plus complaisant, cela aurait pu s'appeler *Mémoires littéraires* ou *Ce que je crois ou Mes livres et moi*. Chez Montalban, qui se méfie

Portrait de l'artiste en mythomane

Montalban soumet son propre succès au feu critique de ses sarcasmes. Il se déchire de ses traits d'ironie, et se réserve ses aphorismes les plus allègrement meurtriers

comme de la peste des pièges de ce langage qu'on dit « simple », « direct », « franc » pour mieux en dissimuler les ressorts et les arrière-pensées, cela prend la forme d'un roman.

Mais ce recours à la fiction ne suffit pas encore à déjouer les trompeuses séductions du réalisme. Montalban n'invente pas l'histoire d'un écrivain, mais celle d'un fou. Le fou prétend s'appeler Albert Desalvo et être l'étrangleur de Boston. Enfermé dans un asile-école, il raconte, dans la première partie du livre comment il a tué trente-sept personnes, à commencer par ses parents, son épouse, ses deux enfants, son psychiatre, quelques-uns de ses professeurs, sa voisine du dessus pourvue de si jolies jambes, ainsi et surtout qu'Alma, le seul véritable amour de sa vie, si semblable à la Danaé du tableau de Klimt, cette jeune femme Arts déco aux cheveux rouges, au sein (gauche) triomphant et dont le plaisir, évidemment masturbatoire, jaillit comme une gerbe d'or.

Masturbation mentale et esthétique aussi que celle de cet homme muré dans le sépulcre d'une infirmerie pénitentiaire depuis de longues années et ne peuplant son imaginaire de personnages vivants que pour mieux concocter des façons de les faire mourir et des justifications pour accomplir ses crimes. Mais, à dire vrai, l'étrangleur n'invente rien. On n'a plus rien de nos jours à inventer dans l'art de tuer, ni dans celui de trouver de bonnes raisons pour le faire. Il suffit de puiser, comme un auteur de romans policiers, dans les pages des journaux, dans les discours des hommes politiques, dans les

déclarations des économistes qui programment, une petite larme de compassion au coin de l'œil, le cours des emplois supprimés, des enfances prostituées, des régions condamnées. L'étrangleur est fou, c'est un fait ; mais lui, au moins, n'a en réalité tué personne. Il n'est qu'un simulateur, un mythomane, un pauvre homme claqueur dans ses fantasmes. Peut-on en dire autant des personnes réelles qui s'agitent autour de lui, de ceux qui décident de ce qui est raisonnable et de ce qui ne l'est pas ?

Dans la seconde partie du livre, l'étrangleur, menacé d'une normalisation de sa pensée, d'une lobotomie, se résigne à adopter, au moins extérieurement, le point de vue de ses geôliers. Il n'est pas Desalvo, le monstre de Boston, mais Cerrato, le mythomane de Barcelone – Boston, Barcelone, simple question de time. Il n'est plus un dément assassin, tout juste un faux : un faux criminel doté d'un faux savoir et de fausses raisons, sans aucune force de subversion. Une sorte de romancier à succès, de produit standard de l'industrie éditoriale de la méchanceté et du cynisme ; industrie qui n'est jamais aussi florissante que lorsqu'elle agrémente ses produits grand public d'un soupçon de cénesthésie littéraire destinée à flatter la distinction des amateurs éclairés.

Comme le dit l'éditeur d'Albert Cerrato : « Je cherche un best-seller qui n'en ait pas l'air, et qui puisse passer de l'épreuve préalable d'un premier tirage d'un million de fascicules avant de finir en édition super-limitée pour linguistes et bibliophiles, avec la garantie de variante possible dans les codes uniquement accessibles aux esprits choisis. Sur ce plan, l'électroménager a ouvert la voie : les réfrigérateurs standard de Westinghouse, sur commande, peuvent être équipés d'un compartiment pour congeler d'urgence, qui n'est à la portée que des bourses et des palais les plus exclusifs. »

C'est son propre succès que Montalban soumet au feu critique de ses sarcasmes. Son succès populaire qui place régulièrement ses romans avec Pepe Carvalho en tête des meilleures ventes en Espagne – et désormais

dans le monde entier. Mais aussi l'accueil enthousiaste que connaissent ces mêmes romans – et les autres – auprès des « poètes les plus exclusifs » parce qu'ils y rencontrent – et y rencontreront encore dans *L'Étrangleur* – les traces divines de leur propre culture, de la dialectique marxiste aux poèmes de T. S. Eliot, et des méditations sur la décadence viennoise à la fin du siècle dernier à de vagues bouffées sentimentales à propos du tango argentin.

Montalban interroge donc son œuvre d'étrangleur mythomane, ou, si l'on préfère, d'écrivain à vocation subversive. Son livre porte d'ailleurs en dédicace : « A mes victimes », et l'on retrouvera en effet dans ce dernier roman bien des personnages qui hantent les autres. C'est peu de dire qu'il se malmène. Il se déchire de ses traits d'ironie ; il se désosse au scalpel de sa lucidité et se réserve ses aphorismes les plus allègrement meurtriers. Il voulait provoquer, choquer afin de mettre à nu le mensonge des apparences, le discours légitimant de la dictature ou celui, narcoïtique, de la « transition démocratique » et de la Pax americana. Il avait mis ses forces, son imagination, son savoir et son talent à inventer des formes de narration dont le principe central, la violence du sarcasme, paraissait garantir contre les tentatives de récupération. Il se retrouve écrivain choqué, fêté, confortable, parfaitement assimilé. Pour peu, le porte-parole délicieux de tout ce qu'il excite et de tout ce qu'il combat. Que peut un écrivain ? Il existe quelques grands livres, pas nombreux, les doigts d'une main, sur la question. Et *L'Étrangleur* restera l'un de ceux-là.

A ce livre-bilan, à ce grand orchestre de l'humour noir et de la raison critique, il est heureux de pouvoir confronter un petit livre, le premier roman qu'écrivait Montalban, en 1965, *Au souvenir de Dardé*. Roman de la semi-clandestinité franquiste encore, où les choses, pour être autorisées à se dire, doivent être écrites à demi-mots ; où les inventions de la forme sont chargées d'indiquer et de masquer tout à la fois les révolutions du contenu. Mais *Au souvenir de Dardé* est déjà beaucoup plus qu'un exercice de ruse bien maîtrisé ; beaucoup plus qu'un vigoureux coup de peinture donné à cette littérature réaliste dont Montalban, par éthique, n'a jamais voulu complètement se séparer. A travers ce récit qui cultive les ambiguïtés – mais en montrant les ficelles dont elles sont faites –, qui joue du drame paysan et de la science-fiction, qui mêle la poésie savante et la chanson populaire, la description sociologique et le croquis d'humour, s'affirme à la fois l'originalité d'un regard et – déjà – cette certitude (cette illusion ?) qu'un écrivain n'est pas là pour amuser la galerie.

Parait, également aux éditions Christian Bourgois, une anthologie des recettes de cuisine dissimulées dans les romans de Vazquez Montalban : *Les Recettes de Carvalho* (370 p., 140 F.). Actes Sud publie dans la collection « Voir et dire » la traduction par Christian Camille d'un texte écrit en catalan par Manuel Vazquez Montalban, *Les Travaux et les Jours* ; un essai-reportage de l'écrivain sur les ouvriers de Barcelone, illustré de photos de Michel Vandecasteele.

Mikhail Veller, le trublion des lettres russes

Après dix ans, les livres de Mikhail Veller disparaissent des kiosques. L'engouement du public est général. Certains critiques le voient déjà en auteur à succès, d'autres s'interrogent sur les origines de sa réussite et sur la diversité de son lectorat. Mais qui est donc ce Mikhail Veller dont les livres s'attachent ? Un écrivain russe contemporain (né en 1948) qui vit actuellement en Estonie, à Tallinn. Non encore traduit en France (1), sélectionné pour l'édition 1995 du Booker Prize russe (2), il a défrayé la chronique, en Russie, pour la publication de son roman *Les Aventures du major Zviaguine* (Lan, Saint-Petersbourg, 1995).

Il ne s'agit ni d'un écrivain à scandale ni d'un nouveau dissident. Mais Mikhail Veller bouscule la littérature. Doté de qualités littéraires certaines (*Le Canif de Serjio Dvolutov*, Zaamla, *Les Légendes de la perspective Nevski*, Lan, Saint-Petersbourg, 1995), il se complait dans des sujets légers. Or, en Russie, comme le soulignait le poète Evgueni Evtouchenko, « un écrivain est plus qu'un écrivain ». C'est un humaniste et, jusqu'à la perestroïka, c'était aussi un homme du pouvoir qui se devait d'assumer son rôle social. Autrement dit, la littérature russe est porteuse de valeurs morales et Mikhail Veller s'amuse ! Voilà pourquoi Veller dérange. Il n'est pas un ingénieur de l'âme, ni un auteur à message, mais simplement un écrivain.

Il rit de tout : de la vanité, de la corruption, de la petitesse de tout un chacun. De la prostitution à l'Holocauste, son inclination pour l'humour l'amène à traiter des sujets les plus graves avec légèreté : « Des Allemands de l'Ouest (investisseurs) sont arrivés, ils ont renflé l'usine à gaz, grogné, un surtout, qui déjà pendant la guerre s'occupait du gaz

des camps, celui-là, après avoir renflé plus que tous, déclara qu'il était impossible de vivre ici, impossible de respirer ça, et que, s'ils voulaient qu'on travaille, qu'ils nous créent un lieu d'habitation à cinq kilomètres au moins du combinat, et que dans cette baraque, à un demi-kilomètre des cheminées, ils installent les condamnés à mort pour crime contre l'humanité. » (« Marina », nouvelle du recueil *Les Légendes de la perspective Nevski*).

Caustique, il joue avec ses personnages, dont certains sont



chaque soir ses boucles d'oreilles ». Son premier recueil *Khotchou bye dvornikom* (« Je veux être concierge ») sera édité à Tallinn en 1983, où il s'est installé en 1979. Depuis, il a écrit une vingtaine d'ouvrages, dont *Razbivnoti Serdets* (« Le tombeau »), *Prilichienia Mojara Zviaguina* (« Les aventures du major Zviaguine »), *Legendy Nievskovo Prospekta* (« Légendes de la perspective Nevski »), *Khotchou i Pariz* (« Je veux voir Paris »)...

Ses livres ont déjà été traduits en estonien, italien et danois. d'ailleurs de moralité douteuse. L'image d'Épinal du médecin militaire – que Veller connaît bien puisque c'était la profession de son père – disparaît avec le major Zviaguine. S'étant donné pour mission de nettoyer la Terre du mal, en faisant justice lui-même, le major met ses compétences médicales au service du meurtre. Habile et efficace, Zviaguine soigne son travail. Dans une description imagée, Veller réduit l'assassinat à un acte médical, comme s'il voulait en gommer l'immoralité : « Il rala dans un murmure, devint vitreux, réjéu sa langue et flancha. » Et ce voile jeté sur l'immoralité lui permet de raconter plus librement la vie, avec tout ce qu'elle porte d'horreur et de perversité, comme la

bonne conscience du major Zviaguine. Malgré l'impopularité de ses victimes, notamment un ancien criminel du KGB, le major laisse derrière lui un singulier malaise.

De même, dans *Les Légendes de la perspective Nevski*, le propos de Veller est sans équivoque. Il ne porte pas de jugement sur la société contemporaine, il la décrit, telle qu'elle est. Ancien étudiant à la Philia (université de philologie et de littérature) de Leningrad, ayant pratiqué toutes sortes de métiers dans sa jeu-

nesses, ses nouvelles couvrent un large panorama du quotidien russe à travers les lieux symboliques qui ont fait la réputation de la célèbre perspective Nevski. Des appartements communautaires (« La Tête ») au Musée de l'Ermitage (« L'armurier Tarasouk ») en passant par la Neva, ce recueil de nouvelles est une véritable visite guidée de Saint-Petersbourg. Veller sort du circuit touristique bien sûr. Il passe tout de même par l'Hôtel Europa, mais aussi par l'Institut de médecine, la Philia, l'Hôpital du 25 Octobre, la « grande maison » (siège local du KGB)...

Et si l'image qu'il donne de Saint-Petersbourg et de sa banlieue passe par le prisme de la fiction, elle colle à la réalité. Tant et si bien

que le lecteur est vite pris au piège dans un scénario complexe et très détaillé, où la similitude entre les héros et des personnes ayant réellement existé est flagrante. La confusion est totale. Veller pousse même le jeu jusqu'à conserver le nom des personnalités dont il crée les légendes. Ainsi en est-il de la légende du camarade Romanov, premier secrétaire du Comité régional du parti à Leningrad, qui tenta d'emprunter à l'Ermitage le service de son homonyme, le tsar Nikolai II (de la dynastie des Romanov), pour le mariage de sa fille (« L'armurier Tarasouk »).

Quand Veller fût l'Indécence, c'est encore le parti-pris de la réalité. Sur l'antisémitisme, inséparable de l'histoire de la Russie et de l'URSS, ses anecdotes ont des accents d'humour noir. Après avoir expliqué tout uniment que la tradition commerciale (soviétique) privilégie les matières premières, Veller note qu'« un juif s'échange contre trois sacs de blé canadien : tel est le rapport international des quotiens de l'émigration avec les livraisons de denrées alimentaires », ironique et incisif, il commente : « Le monde du capital s'enrichit par des transactions inégales avec la patrie du socialisme » (« L'armurier Tarasouk »).

Les différents aspects de la question juive en Russie sont régulièrement abordés dans ses nouvelles. Ainsi il raconte comment Tarasouk, qui fut le haut lieu de la bohème pétersbourgeoise, dans les années 70. Ou encore comment Efim, qui voulait s'initier aux sports de combat pour se défendre de l'antisémitisme ordinaire, se fit casser le nez par l'entraîneur de boxe, qui ne voulait pas de lui dans son club. Caricature ambulante, le pauvre Efim se promènera désormais dans les

Le vif succès de ce nouvelliste à la plume caustique intrigue. Ni dissident, ni auteur à message, dans un pays où la littérature est porteuse de valeurs, lui a choisi de s'amuser

marteau dans sa sacoche (« La légende d'Efim Blaillachipe »). Pour mieux illustrer dysfonctionnements et paradoxes, Veller intègre l'irrationnel à la vie quotidienne. Il suit une logique propre à la culture soviétique, qui fait cohabiter en permanence deux univers foncièrement différents : le discours et la réalité. Provoquant des situations particulièrement drôles ou dramatiques. Ainsi dans le recueil de nouvelles *Je veux voir Paris* (Lan, Saint-Petersbourg, 1995), du centenaire à l'ouvrier Krenkov, les héros appartiennent pleinement à la société civile. Parce que « tous sont égaux » et que « l'enseignement est obligatoire », le centenaire doit aller à l'école mais il y entrera seulement grâce au « piston » et à condition de ne pas remuer la queue pendant la promenade ni dormir avec ses sabots. Il sera professeur. Puis participera aux travaux d'été au kolchoze, où on l'inscrira deux fois : « homme et cheval ». La situation cocasse se transforme alors en drame, le pauvre centenaire devant bien sûr travailler comme un cheval et manger comme un homme (« Le centenaire »).

Essentiellement nouvelliste, Mikhail Veller excelle dans les

très courtes distances. D'une grande simplicité apparente, son écriture est particulièrement dense. Chaque paragraphe, voire chaque phrase, décrit une facette de la vie en ex-URSS. Les allusions, les références culturelles abondent. Elles se glissent dans le paysage et offrent discrètement plusieurs niveaux de lecture. Veller jongle avec les tons, les genres, les mots. En clin d'œil à Nicolas Gogol, les noms de famille qu'il invente sont parfois l'occasion de jeu de mots.

Par une composition très efficace, il plonge le lecteur à un rythme effréné jusqu'au cœur du récit. Ainsi dans la nouvelle « Je veux voir Paris », (du recueil du même nom, Lan, Saint-Petersbourg, 1995), à partir d'une idée générale abordée tranquillement, il présente son héros en une série d'énumérations étourdissantes. Puis, en alternant les phrases très courtes et très longues, tous les éléments se succèdent à une vitesse vertigineuse. Dans les plus longues nouvelles, il joue ce procédé de narration en boucle. Et maintient le lecteur en haleine. Attaché aux personnages curieux, intrigants, invraisemblables, le lecteur, inquiet de leur sort, croit voir arriver la chute quand il ne s'agit que d'une impasse : le scénario bifurque. Veller rompt toute logique apparente et joue de la douche écossaise, sans s'essouffier, jusqu'à la fin. Brutale, il clôt le récit, avec une dernière touche d'humour ou une once de philosophie.

Anne Rodier

(1) A l'exception de « La danse du sabre » (nouvelle extraite des *Légendes de la perspective Nevski*) publiée par la revue LRS, n° 18.

(2) Mikhail Veller fut nommé pour la 4^e édition du Booker Prize russe pour son roman *Le Canif de Serjio Dvolutov*.

Hanif Kureishi, de nulle part

Trop anglais pour les Pakistanais trop pakistanais pour les Anglais. Autour de ce paradoxe permanent, le romancier et scénariste tente une nouvelle fois de répondre à la question de l'identité

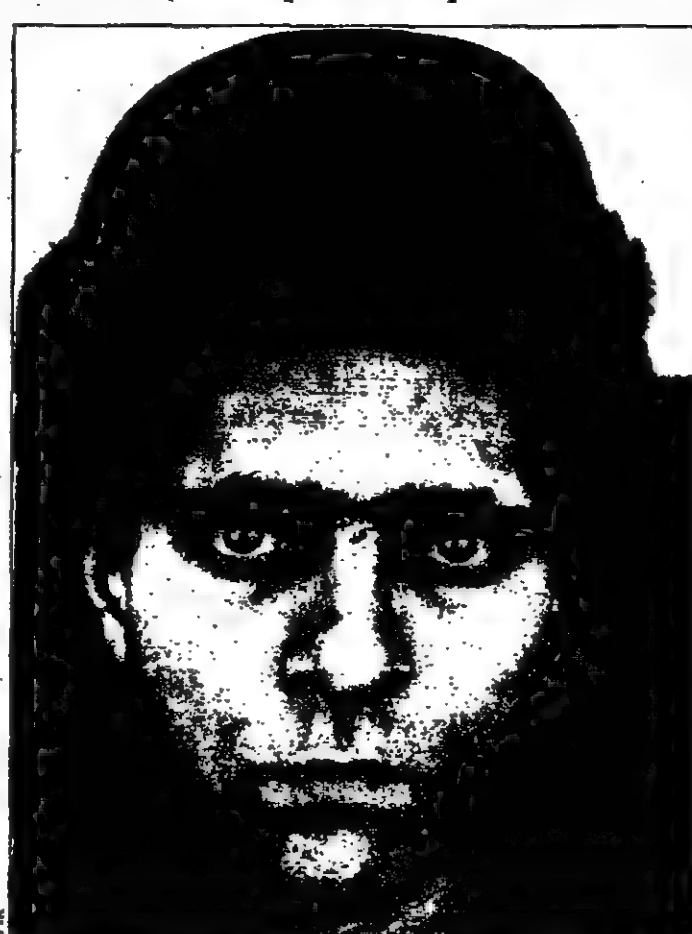
BLACK ALBUM
d'Hanif Kureishi.
Traduit de l'anglais
par Géraldine Koff d'Amico,
éd. Christian Bourgois,
372 p., 150 F.

Depuis *Le Signe de l'arc-en-ciel*, son premier roman ouvertement autobiographique, en passant par *My Beautiful Laundrette* et *Sammy et Rosie s'envoient en l'air*, ses deux scénarios adaptés au cinéma par Stephen Frears, jusqu'à *Boudha de banlieue*, son premier roman, le travail d'Hanif Kureishi ressemble à un long parcours de Sisyphe, tentant de répondre à chaque fois sans succès à la question : qui suis-je ? Une question complexe lorsqu'on est un fils d'immigrés pakistanais, tiraillé entre le respect des traditions familiales et la fascination pour une société anglaise qui vous attire et vous rejette en même temps, porteuse de valeurs à la fois cosmopolites et racistes. Hanif Kureishi n'a jamais cessé de se débattre dans ce paradoxe permanent, trop anglais pour des Pakistanais, pas assez anglais pour ses camarades de classe, confronté en permanence aux mêmes questions d'appartenance et d'origine. « Il n'y avait que des blancs dans la banlieue où j'ai grandi. L'Angleterre était alors, en plein milieu des années 60, un pays clairement raciste. Le National Front était dans la rue, la plupart de mes amis appartenaient à des organisations d'extrême droite. L'immigration de masse, à la suite de la décolonisation, avait été la cause de cette vague de racisme. Je me faisais sans cesse traiter de « pak », et ce racisme environnant m'a d'autant plus poussé à m'engager que j'étais issu d'un milieu libéral, un père pakistanais et une mère anglaise, qui s'entendaient très bien ensemble. Je suis retourné au Paki-

stan en 1983. L'islamisation avait déjà commencé, et elle était déjà perçue comme un pas en arrière. On me regardait là-bas comme un Occidental et, dans cette société fondée sur le Coran, je me sentais tout simplement anglais. Je ne suis jamais senti aussi anglais qu'à ce moment-là. »

Pour échapper à ces mêmes contradictions, Shahid, le personnage principal de *Black Album*, le deuxième roman d'Hanif Kureishi, ne rêve que d'une chose : être raciste et ressembler enfin à ses camarades, proches du Front national anglais, et écouter comme eux le dimanche les stades de Millwall ou de Sunderland en scandant des slogans racistes. L'utopie de Shahid consiste à porter un blouson noir et à taper sur tout ce qui est basané. La réalité ne le situe pourtant nulle part. Ni chez Riaz et Chad, ses camarades d'université, comme lui d'origine pakistanaise, mais ralliés à un islam de plus en plus intégriste, au moment même où viennent de sortir *Les Versets sataniques*, ni chez Deedee, son professeur de lettres à l'université, à la fois son mentor et sa maîtresse, dont les valeurs marxistes s'écroulent au moment même où se déroule l'histoire, en 1989, avec la chute du mur de Berlin. Encore moins du côté de son père et de Chilli, son frère, fascinés par le libéralisme Thatcherien, regardant ses tentatives de devenir romancier comme la dernière absurdité en date d'un fils incapable de saisir que l'argent constitue le seul moyen de surmonter le handicap représenté par sa couleur de peau.

« Il est difficile de parler de l'intégrisme islamiste. C'est un phénomène que l'on rencontre beaucoup dans les collèges. Cela me fait penser au trotskisme en Angleterre dans les années 70. Tout le monde était trotskiste, mais ce n'est pas parce que toute votre classe est trotskiste que tout le pays l'est. La



« Je sais pas en quoi je crois, j'écris pour trouver une réponse à cette question »

majorité des musulmans en Angleterre ne sont pas fondamentalistes. Les fondamentalistes m'intéressent à cause des Versets sataniques et de la violence qui en a découlé. Le fondamentalisme s'explique par l'arrivée des musulmans en Occident. Celui-ci est plein de contradictions, il y a beaucoup d'argent, et la sexualité est tellement débridée, comparé au Pakistan où il n'importe quel pays du tiers-monde. Le fondamentalisme est un moyen de

créer une barrière de sécurité, comme une punition que l'on s'inflige. C'est une contrainte, une manière de s'accrocher à son identité dans une société où vous pouvez être n'importe qui. En Angleterre, c'est un moyen de se distinguer, de ne pas être occidental. »

Shahid a beau tout essayer, l'intégrisme, le marxisme, le capitalisme sauvage, il en arrive impuissamment à constater l'impossibilité de se situer dans un camp. Son identité est aussi difficile à définir que celle de Prince, son idole, androgyne, aux préférences sexuelles changeantes, à la peau à la fois claire et sombre, célébrant un hétérosexisme de façade, renvoyant sans cesse à un monde aux valeurs de plus en plus floues. Le territoire de Shahid se circonscrit aux quelques mètres carrés de sa chambre d'étudiant, tapissée de livres de poches, où il écrit, tel un travailleur clandestin, l'histoire romancée de sa famille, au son de *Black Album*, l'album de Prince. Shahid se heurte à une double fatwa, celle lancée, entre autres, par Riaz et Chad contre Rushdie, et une fatwa de l'ombre, beaucoup plus subtile, où l'attrait du groupe et la volonté de s'assimiler priment sur l'individualité.

Tout se passe comme si, à l'inverse des rapports de force, les politiques, les théoriciens de la politique et les intégristes avaient peur à la fois du poète et de l'individu unique. Shahid ne sera le mouton d'aucun Panurge. Il demeure l'exact opposé de ces gamins agglomérés les uns aux autres dans ces soirées rave où l'effacement des différences dans les marathons de danse dans *On achève bien les chevaux*, des centaines de jeunes collés les uns contre les autres dansent jusqu'à épuiser au son d'une musique hurlante, comme si le simple fait d'être ensemble agissait comme une drogue bienveillante, alors que perdre la tête reste la seule réponse pertinente à opposer aux conservateurs et au Thatcherisme.

« Beaucoup de personnes ne savent plus en quoi croire après la chute du mur. D'ailleurs, je ne sais pas en quoi je crois, j'écris pour trouver une réponse à cette question. Il semblerait qu'aujourd'hui les gens soient passés de la politique à la politique du plaisir. J'ai milité pour le Parti travailliste du-

rant toutes les années 80. Sans doute par goût des causes perdues. Il y avait beaucoup de racisme à l'intérieur du Parti travailliste. Nous faisons parfois du porte-à-porte, mais il était hors de question que j'y participe vu mon allure de métèque. Beaucoup de travaillistes étaient aussi contre Rushdie, car ils appuyaient le tiers-monde. Selon eux, Rushdie était un bourgeois qui n'avait pas le droit d'insulter les travailleurs. Cette attitude m'a beaucoup déstabilisé. La plupart de ces personnes étaient des enseignants qui soutenaient une version fasciste du tiers-monde alors qu'ils étaient des libéraux. »

Si *Black Album* est de loin le livre le plus achevé d'Hanif Kureishi, c'est parce qu'il renonce pour la première fois à répondre de manière certaine à cette question de l'identité qui pourtant le taraude, acceptant l'interchangeable, et le fait d'être un sac de nœuds dont les contradictions n'ont plus à être surmontées. Ce n'est pas un égotisme, pas un « moi » qui intéresse Kureishi. Loin du Parti travailliste anglais ou de la mosquée, la vraie biographie de Shahid s'incarne dans l'activité poétique. Il ne sera pas un garçon de son temps. Complètement étranger à l'effacement des idéologies marquant la fin des années 80, son passé, son présent et son futur sont désormais tous entiers contenus dans son écriture. Au début de *Black Album*, Shahid réalise que l'un de ses professeurs s'est mis à bégayer depuis la chute du mur, avant de mourir les mots que son oncle Asif, journaliste au Pakistan, ne cesse, faisant allusion à la colonisation anglaise, de lui répéter : « Ils nous ont donné leur langue mais nous sommes les seuls à savoir l'utiliser. » Cette langue est désormais le seul territoire sur lequel Shahid puisse durablement s'établir.

Samuel Blumenfeld

Les « grâces » de Macedonio Fernandez

Suite de la page 1

Sa première traductrice, Silvia Baron Supervielle (1), avouait que Macedonio avait été pour elle, longtemps, un personnage de Borges, qui le considérait comme son maître, soutenant qu'essayer de le définir était une entreprise impossible. Aujourd'hui, c'est le « disciple » qui nous éclaire et enrichit notre lecture du « maître ».

Vers 1922, celui-ci conçut le projet d'écrire le dernier roman mauvais : « S'il est mauvais, il ne sera pas le dernier », aurait dit Borges, et, en même temps, le premier roman appartenant au genre du roman bon. Le premier : « Une œuvre d'imagination débordant d'événements... à en faire éclater la lecture... si précipités qu'ils [commencent] dans le titre pour être sûrs de figurer dans le livre. » Le second : un récit qui se fait en cachette du lecteur, par une succession de préfaces, qui soudain s'échappe dans la rue avec tous ses personnages, ou bien qui est écrit par ceux-ci, voire lu par les créatures d'un autre roman.

Ainsi sont-ils nés, *Adriana Buenos Aires*, parodie des romans-feuilletons, et *Musée du Roman de l'Eternelle* (2), nourri, quasiment, d'une vie purement

« linguistique », et qui est une manière de chef-d'œuvre. On peut être ébloui, mais également irrité par le côté « farce » de Macedonio ; par l'ingéniosité appliquée et les proverbes capiteux du causer : « Plus on vit, plus il est probable que l'on soit mort tôt, parce qu'on a eu plus de temps... » « Il était tellement paresseux qu'il n'avait pas d'autre erreur que lui ! ».

Mais, dans ses livres désordonnés, dans les digressions qui les composent, un germe d'universalité frémisse toujours. Macedonio observe, par exemple, que l'art a horreur de l'authenticité, qu'il est né pour « faire œuvre de conscience, non pour faire œuvre de vie » ; que la métaphore « authentique » est celle qui « ressemble non par moi [par le poète], mais par l'autre » ; que n'importe lequel de nos états d'âme « peut être un souvenir d'avant notre naissance, et même « préconceptionnel » ; que les plus joyeuses envolées de l'invitation à la valse, de Weber, ou la cadence sombre de la Marche funèbre, de Chopin, entraînent un pareil sentiment de plaisir, alors qu'une musique évoque le bonheur, et l'autre la tristesse.

Si ces aperçus semblent peu de chose au lecteur, il ne doit pas oublier que la pensée ne peut se développer que dans les interstices, les lacunes d'un système d'affirmations catégoriques ; et que le penseur est celui qui - convaincu que plus on écrit, moins on pense - « vit » volontiers dans ces lacunes, où tout à coup un éclair trace les mots d'une question, telle celle-ci, étonnante et souveraine : « Quand l'ombre de quelqu'un se projette sur le feu, qu'arrive-t-il à la poésie ? »

Comment, si l'on accueille ces mots, si on les fait siens, ne pas sentir qu'ils nous rapprochent du lieu où ce que depuis toujours on a ardemment désiré se tient en attente ?

Il y a de ces « grâces », chez Macedonio.

Hector Biancotti

(1) *Eléni Belmont et autres textes*. José Corti, 1990.
(2) Gallimard, « La Nouvelle Croix du Sud », 1993.

Fantômes vénitiens

LAGUNE MORTE

de Michael Dibdin.

Traduit de l'anglais par Pierre Guglielmina, Calmann-Lévy, 349 p., 110 F.

Un décor troublant. Venise, recroquevillée sous un voile de brume glacée, lugubre et fantomatique. Un détective en situation ambiguë. Aurelio Zen, de la police criminelle romaine, revient dans sa ville natale pour mener une enquête confidentielle sur la disparition d'un milliardaire américain. Une affaire étrange et insaisissable. Vieillard solitaire, Ivan Dondrighi, qui vivait sur une île fortifiée, semble s'être mystérieusement évaporé, un après-midi où la marée était si basse que la lagune tout entière se trouvait paralysée. Les carabinieri se perdent encore en conjectures que le ministre de la défense s'empresse de leur retirer le dossier et d'étouffer l'affaire.

Cette nouvelle enquête du fameux détective cher à Michael Dibdin flotte, comme Venise l'hiver, dans une atmosphère envoûtante. L'auteur n'a certes rien perdu de cette réjouissante causticité qui a fait sa réputation quand il décrivait la Grande-Bretagne de M^{rs} Thatcher (*Coups tor-dus*, 1993), les couilles du Vatican (*Cabale*, Grand prix de littérature policière, 1994) ou la grande bourgeoisie italienne, décadente et corrompue (*Piège à rats*, 1995). C'est avec la même vachardise gourmande que ce citoyen britannique poursuit aujourd'hui son portrait au vitriol d'une Italie qu'il connaît parfaitement pour y avoir longtemps vécu. Mais sous la pression de l'actualité, le ton se fait plus grave. L'amatourisme joyeux de la combinaison a pris le masque inquiétant de la corruption généralisée et la décomposition politique ouvre le bal des vampires et des démagogues de tout poil.

Après des années d'absence, c'est une Venise en déclin que retrouve Aurelio Zen, ravagée par le chômage, inquiète de son avenir et prête à se lancer dans les pires aventures électorales. Sur fond de palais désertés, de murs décrépis et de canaux potrides, est contre une année de fantômes qu'il est amené à se battre. Fantômes d'un carnaval sinistre qui s'attaquent, la nuit, à une vieille *contessa* qui semble sombrer dans la folie. Cadavre à demi décomposé, fiché debout dans l'île des morts, au sommet d'une colline d'ossements. Aventuriers à la pâle figure, brutalement surgis des ruines, clones de spectres à la chemise noire, nés sur d'autres ruines.

Entre mémoire douloureuse et futur incertain, ce sont enfin ses propres fantômes que Zen doit affronter. En revenant dans sa ville natale, hantée par le souvenir d'un père dont l'ombre s'est perdue, un demi-siècle plus tôt, quelque part sur le front russe, c'est à sa propre identité qu'il doit faire face. A la fin du livre, quand les fils de l'intrigue se seront dénoués, demeureront ainsi quelques-uns de ces mystères énigmatiques qui distinguent les grands romans, policiers ou non.

Michel Abescat

● ENIGMA, de Robert Harris

Mars 1943. Tom Jericho, jeune et brillant mathématicien est rappelé à Bletchley Park, près de Cambridge. Jour et nuit, des hommes et des femmes y travaillent à décrypter les codes d'Enigma, le système de chiffrement utilisé par les nazis. L'ambiance est à la catastrophe. Les Allemands viennent de modifier le code utilisé par leurs sous-marins, les fameux U-Boote, que Jericho était parvenu une première fois à décrypter. C'est à nouveau tout le sort de la bataille de l'Atlantique nord qui est en jeu. Une course contre la montre s'engage, alors que la tâche de Jericho se trouve compliquée par le comportement mystérieux puis la

disparition de la femme qu'il aime et que s'impose petit à petit l'évidence de la présence d'une taupe au sein même de l'équipe... Excellent roman d'action, *Enigma* vaut surtout par la qualité de son récit et l'habileté de sa construction. Par son personnage principal aussi, fascinant et magistralement rendu : Bletchley Park, isthme éphémère où six mille personnes, réparties dans des « huttes » de bois bâties à la hâte, glaciales et inconfortables, traitaient chaque jour trois mille messages, un toutes les trente secondes. Jusqu'au moment où l'un d'entre eux était discrètement retiré de la circulation. Car, aussi paradoxal que cela puisse paraître, dans le domaine du renseignement, « il peut arriver d'en savoir trop... » (traduit de l'anglais par Natalie Zimmermann, Plon, 320 p., 125 F.).

● K... COMME KILLER, de Sue Grafton

Son univers tient en quatre mots : « La mort, le célibat, les revolvers et les fast-food ». Elle roule dans une vieille VW aussi dégingolée que sa vie, s'habille de jeans et de pulls à col roulé et néglige systématiquement de remplir son frigo. Deux ans dans la police, deux « mariages brefs entre vingt et trente ans », un métier de « mec » qui l'oblige à se battre pour exister, l'humour grinçant et distancé mais le « bon sens » très quotidien, Kinsey Millhone renouvelle avec bonheur la figure du « privé » et vaut à son auteur, Sue Grafton, un succès sans précédent, en partie fondé sur ce mélange subtil de marginalité dans le comportement et de conformisme dans le mode de pensée. Ses histoires, bien ancrées dans la réalité de l'Amérique de la *lower middle class*, se déclinent au fil d'un abécédaire aujourd'hui connu dans le monde entier. La dernière en date, K... comme killer, a pour objet une mort très mystérieuse : aucun moyen d'en déterminer la cause, aucun témoin, aucun suspect, aucun motif... Bien conduite, constamment relancée, cette nouvelle enquête est aussi l'occasion d'une belle confrontation entre Kinsey Millhone et une jeune fille victime de son indépendance, à laquelle elle va peu à peu s'identifier (traduit de l'anglais - États-Unis - par Ben Zimet, Seuil « Policiers », 334 p., 99 F.).

● TOUS SANS EXCEPTION, d'Enzo Russo

Il peut paraître étrange qu'au pays de la Mafia, de la Loge P2 et de l'opération « Mani pulite », le roman policier soit un genre si peu développé. Et qu'il fasse preuve d'autant de timidité par rapport à la réalité politique et sociale italienne. Aussi faut-il saluer la parution en français du dernier roman d'Enzo Russo, un des piliers du roman noir transalpin. Solidement construit, écrit d'une plume efficace, Tout sans exception raconte la guerre entre l'État italien et la Mafia à travers la confession d'un repent, bras droit d'une étoile montante de Cosa Nostra. Au rythme de ses révélations, dans une atmosphère de paranoïa croissante, apparaissent les luttes entre familles mafieuses, les relations conflictuelles entre police et justice et, bien entendu, le pourrissement du système tout entier. Jusqu'à la révélation finale qui renverse brutalement la perspective et oblige à relire toute l'histoire sous un autre angle. Passionnant (traduit de l'italien par Sibylle Zavriew, Lattès, coll. « Suspense et Cie », 320 p., 129 F.).

● LA FILLE AUX YEUX DE BOTTICELLI, d'Herbert Lieberman

Auteur du désormais classique *Nécropolis*, Herbert Lieberman raconte le duel entre le conservateur du Metropolitan de New York, qui veut organiser une vaste rétrospective Botticelli et un comte italien, tendance facho-psycho, qui, pour l'en empêcher, n'hésite pas à s'en prendre aux toiles. Habile, mais fabriqué et transparent, le livre sombre, dans sa deuxième partie, dans des effets grand-guignolesques qui lui ôtent une grande partie de sa crédibilité (traduit de l'anglais - États-Unis - par Jean Esch, Seuil « Policiers », 400 p., 120 F.).

ECRIVAINS

pour vos envois
de manuscrits
renseignements :

Editions LA BRUYERE
128, rue de Belleville
75020 PARIS
Tél. (1) 43.66.16.43

La « Can Lit » arrive en France

Dix écrivains canadiens anglophones, certains déjà traduits avec succès, d'autres tout à fait inconnus chez nous, représentants de ce qu'on appelle là-bas la « Can Lit », sont en France jusqu'au 12 mai, invités aux rencontres des « Belles étrangères » qui, depuis dix ans, à l'invitation de la direction du livre du ministère de la culture, permettent de se familiariser avec des littératures mal connues, et de favoriser une politique de traductions. Des romanciers, un philosophe, un poète (peut-on dire un poète ?), habitant d'est en ouest, pour nous donner une idée de l'étendue de cet immense pays aussi large que le continent, mais où les maisons d'édition sont à peu près toutes à Toronto.

Ils se croient souvent mal aimés. Parce que les éditeurs français (et américains) les ont longtemps ignorés, réduisant le Canada à la seule littérature québécoise, donc francophone, les cantonnant dans des collections de nature, d'Indiens et d'ours blancs, ou bien les confondant avec les Américains des États-Unis. Mais les lecteurs, grâce aux traductions judicieuses, ont appris à connaître Mavis Gallant, Montréalaise de Paris, ou bien Michael Ondaatje, Margaret Atwood, Leonard Cohen, Mordechai Richler, Alice Munro, Thomas Findley, Nino Ricci (actuel président du PEN canadien), l'Indien (de l'Inde) Mistry, Robertson Davies. Et le Canada pourrait revendiquer aussi Nancy Huston, venue de Calgary à Paris pour écrire en français, ainsi que les étrangers « canadiens », comme John Irving ou Josef Skvorecky. Mais qui se souvient que Marshall McLuhan, le père de la « Galaxie Gutenberg », était canadien ?

D'innombrables groupes ethniques n'ont cessé d'affluer, sans oublier les Chinois de Hongkong qui déboulent à Vancouver pour profiter, pendant qu'il est encore temps, d'un passeport britannique. Ce qui ne veut absolument pas dire que le Canadien se sente fidèle à la Couronne. « La dernière reine ? », interrogeait la semaine dernière avec impertinence le magazine *Maclean's*. Au fond, qu'est-ce qu'être canadien ? Le pays a changé si vite ; même les prêtres se font rares. Comme en témoigne l'histoire du pasteur anglican d'Ottawa qui a fait un procès au diocèse — dont les vues modernistes l'ont mené au chômage ! Il y a dix ans, dans un important article consacré au Canada des anglophones (1), John Saul écrivait : « Après tout, le Canada est né d'un désir de ne pas être américain, du rejet des révolutions française et américaine. » Quant aux Indiens, les « na-

Ils se sentent souvent mal aimés, c'est l'occasion de leur prouver le contraire : dix écrivains canadiens sont au rendez-vous des « belles étrangères »

tives », comme on les appelle, le tiers-monde du Canada, ils dépendent, amnésies, alcoolisées, parfois assimilées par le métissage. On trouve chez eux quelques rares auteurs qui parlent de la vie dans les réserves, tel le dramaturge Tomson Highway, le romancier Thomas King.

« Est-ce qu'il y a des feuilles aux arbres à Paris ? », demandent-ils tous. Ici on passe de la neige à Montréal aux inondations du Manitoba, et aux arbres en fleurs de l'île de Vancouver. Le printemps est en retard. « Spring has sprung » (« le printemps est là »), proclament pourtant les punonceaux des marchands de plantes, bientôt recouverts de cette neige qu'on n'attendait plus. Ils ont les accents les plus divers ; éparpillés dans un espace démesuré, plutôt isolés dans la nature, ils ne se sont pas forcément rencontrés ; et l'invitation qui leur est faite vient comme une reconnaissance. Elle a donné lieu aussi à quelques escarmouches assez violentes dans la presse, notamment à propos du brillant boudant Mordechai Richler, qui estime avoir été « snobé », supprimé de la liste par l'ambassade du Canada — qui ne souhaitait pas le voir faire à Paris des déclarations anti-Québec inopportunes. On dit que Margaret Atwood a refusé à cause des essais nucléaires, Ondaatje n'était pas libre à cause du film tiré de *L'Homme à l'armée*, Mavis Gallant s'était retirée, préférant, selon son éditeur, rester en dehors d'une chose « trop chargée de politique ». Alice Munro refuse de voyager.

Qu'est-ce qui différencie un écrivain canadien de ceux qui écrivent la même langue que lui ? Pour commencer à comprendre, nous avons suivi, d'est en ouest, la trace menant aux auteurs choisis.

Premier arrêt : Montréal. Il ne sera pas question, cette fois, des écrivains québécois qui doivent venir en France à l'autonomie. Bernard Pivot est passé par là pour préparer une émission sur la langue française qui pourrait passer début juin, au moment de la visite de M. Juppé. La question de l'indépendance reste partout sous-jacente, douloureuse pour tous, depuis le référendum qui a coupé la Belle Province en deux parties presque égales. Tous les journaux dissertaient sur les protestations rituelles de la communauté, au moment de la Pâque juive, à cause de l'absence dans les magasins des marchandises kasher étiquetées en anglais, contrevenant à la loi 101, qui interdit au Québec l'usage de l'anglais.

Ma première rencontre sera avec Neil Bissoondath, le Trinitarien qui a quitté Toronto, où se passent presque tous ses romans et qui est devenu plus québécois que bien des Québécois. Mais pas indépendantiste. La peau sombre, une mèche blanche, particulièrement élégant dans son allure et son élocution, il parle un français syntaxiquement parfait. « Mes amis anglophones ne comprennent pas que j'adore le Québec au point d'y aller vivre dans la ville de Québec, j'avais trouvé le démenagement à Montréal un peu difficile, surtout après Toronto, où j'ai passé seize ans et où tout le monde vit en harmonie, jusqu'à un certain point. A Montréal, les tensions sont plus vives. Ma femme est francophone, je suis anglophone, nous avions des amis des deux côtés et on a trouvé impossible de discuter des problèmes politiques, ou constitutionnels, et nous avons dû dé-



Neil Bissoondath, illustration du multiculturalisme

clider de ne plus aborder certains sujets. J'ai quitté Trinidad à l'âge de dix-huit ans, en 1973. Je savais déjà que je voulais être écrivain, que j'écrirais en anglais. La langue de naissance, c'est celle de votre mère. »

Il a, comme il dit, « une famille intéressante ». Sa mère était la sœur de V. S. et de Shiva Naipaul. « Le seul conseil que m'a jamais donné Vito, c'était de venir au Canada, de n'aller ni aux États-Unis ni en Angleterre. A mon arrivée à Toronto, j'avais reçu une lettre de lui, une de ces lettres qu'on trouve dans les romans : il m'expliquait qu'il fallait me débarrasser des attitudes de Trinidad, que le monde s'ouvrait devant moi, et que c'était à moi de faire mon chemin. Je n'avais pas osé lui dire que j'écrivais... Je crois qu'il avait beaucoup souffert pour devenir écrivain. Mais il nous a montré le chemin. »

Bissoondath a fait scandale l'an dernier en publiant un essai, *Le Marché aux illusions*. Il y dénonce la politique officielle fédérale du multiculturalisme. « En arrivant ici, je n'ai pas eu envie de continuer à vivre comme dans le pays d'origine, on vient ici pour chercher une nouvelle vie. Quand l'expatrié à Toronto que je me sentais canadien, ce n'était pas acceptable à cause de la politique multiculturelle. Le multiculturalisme, c'est laisser chacun dans son ghetto, dans son groupe ethnique. La politique officielle veut « célébrer les différences ». Ce qui revient à ne plus voir que les différences. »

On me traite de traître, de raciste, et même, à la télévision nationale, de « noix de coco », brun à l'extérieur, blanc à l'intérieur. Avec Charles Taylor, je sais qu'en gros nous sommes d'accord. Nous avons signé ensemble, il y a un mois, une lettre contre l'idée de la partition qui, au cas où le Québec deviendrait indépendant, couperait les parties anglophones du reste de la province, ce qui reviendrait à rejeter le Québec hors du Canada. « Il conclut : « Je reviens au roman maintenant. La politique m'intéresse, mais la littérature m'intéresse encore plus. »

David Adams Richards habite Saint-John, Nouveau-Brunswick, dans le pays Maramichi, près de Moncton, la ville des Acadiens. (J'ai failli confondre avec Saint John's, l'ancien port de pêche de Terre-Neuve, où la monnaie a complètement disparu.) Une ville industrielle en crise, en grève contre le potentiel local qui, des postes d'essence aux usines, règne sur la ville. Il aime la boxe, et aussi la pêche, la chasse, qui lui ont pendant longtemps permis de se nourrir. Il ne chasse plus. Il élève ses deux fils. Il écrit. « Je n'avais jamais lu un livre avant quatorze ans et, pour Noël, un ami m'a donné *Oliver Twist*. Quand je l'ai terminé, je savais que je serais écrivain. En lisant *Charles Dickens*, en un sens, même s'ils étaient d'un autre siècle, je connaissais tout le monde dans le livre. Bill Sikes, Monks, Nancy. C'était fascinant. Après, j'ai énormément lu. Jack London, Edgar Allan Poe, puis Flaubert, *Mopssant*, Tolstoï, Hemingway, Fitzgerald, Emily Brontë, tout. Et j'ai commencé immédiatement à écrire. »

Le succès est venu dès la première

que le mélange des races produisait des enfants plus forts, plus beaux, plus intelligents. C'était un mariage d'homme, une sorte de conte de fées. »

Autre conte de fées, son premier livre, l'an dernier, *Funny Boy*, qui lui a immédiatement apporté le succès. A vingt-neuf ans. « C'est un roman en six nouvelles ; l'histoire d'un jeune garçon qui grandit au Sri Lanka entre 1977 et 1983 et qui découvre qu'il est « funny », gay. Il aime porter le sari et jouer avec les petites filles et va se rendre compte qu'il est différent, tandis que partout, autour de lui, c'est l'émeute. » Le livre est sorti aux États-Unis chez Morrow. « C'est une bonne année », conclut-il. La France sera son premier voyage en Europe.

Un autocar jusqu'à Kitchener, la ville jumelle de Waterloo, à une centaine de kilomètres de Toronto, dans la belle campagne de l'Ontario, la région où se sont installés, dès 1784, des mennonites, ces fondamenta-

mentales plates, désespérément plates. Blanches. A l'université du Manitoba, Carol Shields, Prix Pulitzer 1995 pour *La Mémoire des pierres* (plus d'un million d'exemplaires), enseigne la littérature. Mais peut-on enseigner ce qu'elle réussit avec une ébouriffante virtuosité et une fausse simplicité pour la fausse autobiographie de Daisy Goodwill-Flett (1905-1990) ? Les Innuits ne sont pas loin, et Carol tient à me montrer l'extraordinaire collection de sculptures Innuit au Musée de Winnipeg. Avant que je poursuive ma route vers l'ouest, vers la Colombie-Britannique.

Là-bas, dans l'île de Vancouver, au sud de la ligne frontière avec les États-Unis, à sept heures de décalage avec le Nouveau-Brunswick, c'est déjà le printemps. Tout est vert et croûte sous les fleurs à Victoria, paradis des retraités. C'est près de là que s'était réfugié Malcolm Lowry pour écrire *Au-dessous du volcan*. « La plupart des Canadiens pensent que le Canada est un pays atlantique. Pour moi qui ai grandi ici, l'océan, c'est le Pacifique, dit Jack Hodgins, qui est né là, petit-fils des pionniers et des défricheurs, j'enseigne les mathématiques et l'anglais à l'université de Victoria, mais seulement un trimestre par an, et le reste du temps j'écris. » Sur un rayon de sa bibliothèque, ses écrivains préférés : l'Américain Cormac McCarthy, à égalité avec la grande Alice Munro, et aussi l'australien David Malouf. Un peu plus loin, des Irlandais, John McGahern, John Banville, William Trevor.

Sa voisine, à une vingtaine de kilomètres de là, Lorna Crozier, vient du Saskatchewan, la province qui a, dit-on, le plus grand taux de prêts de livres dans les bibliothèques. Elle se sent encore étrangère dans ce paradis « victorien » où elle est venue pour enseigner à l'université et où les amis se font rares. Elle est poète. Comme son mari, Patrick Lane. Elle vient d'une famille d'ouvriers. « Mon père travaillait dans les champs de pétrole du Saskatchewan, un miracle qui a fait long feu. Et quand il a été vieux, au chômage, sans argent, il a acheté un taxi. Ma mère vendait les billets à la piscine et à la patinoire. » A l'école, elle aimait la poésie : « On étudiait les poètes anglais, Keats, Shelley, Wordsworth, et, tous les ans, Shakespeare. »

Personne ne nous parlait de poésie canadienne. Je ne pensais pas que je pourrais être poète. Un poète, pour moi, c'était anglais, masculin et mort. Mais pas quelqu'un de vivant, femme et dans le Saskatchewan ! Dans mon prochain livre, je reprends l'histoire de ma famille, les souvenirs de ma mère sur les « Dirty Thirties », quand il n'y a plus pendant toute une année, qu'il n'y avait plus de quoi nourrir le bétail et les chevaux, donc on ne pouvait pas atteler le bœuf et elle ne pouvait pas aller à l'école. Vous imaginez, on disait du Dickens, en plein XX^e siècle ! Je ne sais pas si je rencontrerai des poètes en France ; mais je n'ai jamais lu un poète français. »

(1) « Le Monde des Livres » du 6 novembre 1987.

Parmi les manifestations

Hommage à Robertson Davies (Opéra-Bastille, vendredi 3 mai à 18 h 30) ; Carol Shields et Jane Urquhart (bibliothèque Nouveau Quartier Latin, 78, bd Saint-Michel, vendredi 3 à 17 heures) ; Autour de la nouvelle, avec Timothy Findley, Jack Hodgins, Shyam Selvadurai, Jean-Noël Blanc, Michèle Gazer (Hôtel de Massa, lundi 6 mai à 19 heures) ; Lorna Crozier et Janie Urquhart (Maison de la poésie, mardi 7 à 20 h 30) ; L'identité culturelle : Neil Bissoondath, John Saul, Charles Taylor (The Abbey Bookshop, mercredi 8 à 18 heures) ; Charles Taylor à FENS (45, rue d'Ulm, jeudi 9 à 18 heures) ; Lorna Crozier, Jack Hodgins, David Adams Richards, Carol Shields (Opéra-Bastille, vendredi 10 à 18 h 30), etc.

Egalement, rencontres avec des auteurs à Aix-en-Provence, Bordeaux, Dijon, Lyon, Montpellier, Rennes, Mont-Saint-Aignan, Strasbourg, Bruxelles. (Renseignements : 49-54-68-68).

publication, *The Coming of Winter*, qui a même été traduit en russe. Il avait vingt et un ans. Le dernier, *Hope in The Desperate Hour*, qui vient de paraître, reconstitue des vins dont les chemins vont se croiser à la fin dans un conflit à propos de la terre : l'ancien chef d'une réserve Micmac qui va s'associer avec un businessman, Micmac lui aussi. « J'aime Hardy, Poe, Joseph Conrad beaucoup, je pense que le plus difficile est de montrer comment une époque entre en conflit avec une époque nouvelle. Je me sens une sensibilité rurale, très rurale, constamment confrontée à ce que serait un monde totalement urbanisé. En un sens, Dostoiévski, l'écrivain russe (il dit Dostoiévski), a passé la plus grande partie de sa vie à Pétersbourg, Emily Brontë dans les Midlands. Tous les écrivains sont régionaux. »

A Toronto, le Sri-Lankais Shyam Selvadurai habite une maison claire et ordonnée dans Parkdale, un quartier autrefois bourgeois qui s'est mélangé, l'odeur du sweat, le thé odorant servi avec des brownies, le chat Orlando, qui l'avait pris d'abord pour un mâle et qui, la réalité rejoignant la fiction de Virginia Woolf, s'est révélé être une chatte ! Il rit. Il parle avec l'accent chantant de l'Inde. Il est arrivé en 1984, avec ses parents fuyant les émeutes. « Mon père est tannier, ma mère cinghalaise. Il était champion de tennis et a même joué la Coupe Davis pour le Sri Lanka. Pour nous, grandir auprès d'un couple mixte était très intéressant. Nos parents nous avaient fait comprendre

listes à la rigueur triste. C'est là qu'est la maison victorienne, près de l'église encore gelée, de Jane Urquhart, décorée des dessins et peintures de son mari, Tony, qui enseigne les beaux-arts à l'université de Kingston. Une sorte d'harmonie chez cette admiratrice des sœurs Brontë (ses filles s'appellent Emily et Charlotte), qui ressemble à une Irlandaise et chez qui le romanesque sourd des éléments, l'eau, le vent, la foudre, la noyade. Elle vit près des lieux de ses romans. Découverte par Maurice Nadeau, elle reçut le Prix du meilleur livre étranger 1992, avec *Niagara* (en anglais : *The Whirlpool*, le tourbillon), une transposition de l'histoire de sa belle-mère, veuve d'un entrepreneur des pompes funèbres de Niagara Falls, qui reprend l'entreprise de son mari dans l'endroit du monde où il y a le plus de noyés, Niagara. Célébration de l'eau, invitation à tous les voyages, à toutes les morts, comme celle du marin qui, sur une côte du nord de l'Irlande, meurt dans les bras d'une jeune fille, dont toute la vie en sera changée. Ainsi commence *Away* (en français *La Tourbe et le Sable*), le dernier roman de Jane, sur la liste des best-sellers depuis des mois et qui a été choisi parmi les sept finalistes de l'important prix littéraire Irlandais Impac qui doit être décerné le 22 mai.

Au fur et à mesure qu'on avance vers la Prairie, le Québec semble très loin. La densité des habitants devient plus faible. Winnipeg vous saisit d'abord par ses immenses étan-

Quelques titres en français

- Margaret Atwood : *La vie devant l'homme* (Laffont 1981) ; *La Servante écarlate* (Laffont, 1987) ; *Ciel-de-chat* (Laffont, 1990) ; *La Voleuse d'hommes* (Laffont, 1994).
- Neil Bissoondath : *Retour à Casaguenada* (Phébus 1992, 10/18 1994) ; *L'innocence de l'âge* (Phébus 1993, 10/18 1995) ; *Le Marché aux illusions : la Méprise du multiculturalisme* (Borel Libé, 1995).
- Leonard Cohen : *Musique d'ailleurs* (Bourgois, 1994).
- Timothy Findley : *Le Grand Elysium Hôtel* (Laffont 1986, 10/18 1992) ; *Guerra* (Le Serpent à plumes, 1994) *Le Dernier des Jours* (Le Serpent à plumes, 1994) ; *Le Chasseur de têtes* (Le Serpent à plumes, 1996).
- Mavis Gallant : 9 volumes parus, notamment *Rue de Lille* (Deux-Sept, 1988), *Voix perdues dans la neige* (Fayard, 1991), *Poisson d'avril* (Fayard, 1995).
- Margaret Laurence : *L'Ange de pierre* (B. Coutaz, 1989).
- Lucy Maud Montgomery : *Anne et la maison aux pignons verts* (Julliard, 1987, Presses de la Cité, 1996). Un classique pour la jeunesse.

- Alice Munro : *Miles City, Montana* (Deux-Temps Tierce, 1991) ; *Lunes de Jupiter* (Rivages, 1993) ; *Secrets de Polichinelle* (Rivages, 1995).
- Michael Ondaatje : *La Peau d'un lion* (Payot, 1989), *Un air de famille* (Seuil 1993) ; *L'Homme flamé* (P.Olivier, 1993).
- Nino Ricci : *Les Yeux bleus et le Serpent* (Denoël, 1992).
- Mordechai Richler : *Gursky* (Calmann-Lévy, 1992).
- John Saul : *Baraka* (Denoël, 1984, Rivages, 1995) ; *Paradis Blues* (Payot 1988, Folio 1990) ; *De si bons Américains* (Rivages, 1994).
- Carol Shields : *Swann* (Calmann-Lévy, 1992) ; *La République de l'amour* (Calmann-Lévy, 1995).
- Charles Taylor : *Multiculturalisme. Différence et démocratie* (Aubier, 1992) ; *Le Malaise de la modernité* (Éditions du Cerf, 1994) ; *Rapprocher les solitudes* (Presses de l'Université Laval, Québec 1992).
- Jane Urquhart : *Niagara* (Maurice Nadeau, 1991), *Ciel changeant* (Nadeau, 1993) ; *La Foudre et le Sable* (Albin Michel, 1995).

SOUSCRIPTION EXCEPTIONNELLE
51 % de Réduction

LIBRE DES ACTES DU CONGRÈS INTERNATIONAL SUR LA MAÎTRISE DES DÉPENSES DE SANTÉ EN EUROPE ET EN AMÉRIQUE DU NORD

ÉTUDE COMPARATIVE DE SIX PAYS : ÉTATS-UNIS, GRANDE-BRETAGNE, CANADA, FRANCE, ALLEMAGNE, ITALIE

RENNES, 6 et 7 juillet 1996

Préface de
PIERRE JOXE
Premier Président de la Cae des Comptes, Ancien Ministre

Introduction par
PASCAL BEAU
Directeur d'Espèce Sociale Européenne

Publié sous l'égide de l'Université de Rennes 1 de l'École Nationale de la Santé Publique de Rennes par le Laboratoire de Droit Public.

A paraître :
350 pages, sortie le 31 mai 1996
en souscription jusqu'au 31 mai 1996
pour 69F + 25F de frais de port
à L.C.F. éditions, 16 Passage des Grèves
33006 BORDEAUX Cedex

Pas de cattleyas pour le fugitif

A l'ombre de Proust...

Yves Simon signe un roman d'amour dans la grande tradition classique

LE PROCHAIN AMOUR
d'Yves Simon.
Grasset, 314 p., 115 F.

Le narrateur du dernier roman d'Yves Simon, *Le Prochain Amour*, est frère de celui de *La Recherche*. Il aime d'autant plus Irène qu'il se souvient de Justine comme Albertine succède à Gilberte dans le désir du narrateur de Proust. Les amours se nourrissent d'être affamées, et Yves Simon lui-même fait référence à l'orchidée, signe du plaisir sexuel que Swann partage avec Odette jusqu'à ce que, l'ayant épousée, « faire cattleya » ne soit plus l'apaisement d'une angoisse maintenant fanée. Yves Simon choisit un thème romanesque à contre-courant de la mode. Ce pourrait être un piège, c'est une réussite.

Un homme et une femme se rencontrent et s'aiment follement. Il est écrivain, elle est hôtesse de l'air. Il tente de figer le temps, elle se jette à travers les réseaux horaires. Cette aventure banale outre de vastes brèches, Irène, offerte et consentante, fuit néanmoins. L'homme est trompé par ce la même qui lui est donné à saisir : le corps possédé, pénétré, exploré n'épuise aucune soif. Irène s'échappe encore — pour se sauver : « Lui demander pourquoi elle n'a pas bien aimé avec son corps et si mal avec sa vie ? »

ROMAN DE SOLITUDE

Yves Simon a écrit la chronique d'une passion. Au risque assumé d'être anachronique, il ressasse la litanie du « je t'aime-tu ne m'aimes plus-tu m'aimais-je ne t'aimais plus ». Roman d'un amour, roman de la solitude, roman grave sur le « prochain amour » qui est en filigrane dans celui que l'on croit vivre, imaginaire et douloureux jusqu'au seuil qui lui redonnera vie. D'où l'importance des personnages, se-



Chronique d'une passion.

condantes, confidentes de tragédie macabre, bannies de la blessure : l'ami Walter, au cœur tendre et viril, Lande, l'éditeur-père qui sait tout des sentiments et de leur dérive et attend que le romancier remette sa copie, à l'heure des bilans, la mère enfin, portrait ébauché parce que trop lourd de conséquences quand on cherche en vain

son odeur sous les jupes de toutes les femmes.

Yves Simon a écrit son livre dans le droit-fil de la tradition classique. *Le Prochain Amour* est l'ultime éducation sentimentale, juste avant de vieillir, parmi ces choses dérisoires qui pleurent l'absence : les voitures bousillées aussitôt qu'offertes, le campé où Irène-Al-

bertine fait dormir le copain. Yves Simon décrit un écrivain fragile en contrepoint d'une femme apparemment libérée qui se lasse de son amant trop attentif. Elle veut renaitre, seule, plus tard sans doute rejetée à son tour par un macho qui lui racontera entre deux coups tirés ses exploits d'homme d'affaires. L'amant trop proche lui fait peur. Elle perçoit sans le définir l'égoïsme très particulier du romancier qui écrit ses fictions sur le meurtre de la réalité. Irène étouffe dans les rêves d'un homme obsédé par son rêve. La perfection de ses caresses, l'intensité de son attente, sa présence trop délicate la dévorent bien plus profondément que la nudité du chasseur qui, paradoxalement, la laisse triste mais victorieuse. L'incompréhension des sexes serait-elle nécessaire à la passion ?

Le Prochain Amour décrit l'amant parfait qui sait tricher avec le temps (d'où les références à Proust) et qui sous le masque d'une douce soumission est le pire des dictateurs parce qu'il veut que la réalité passagère d'une liaison colle à l'éternité, inventant chaque femme d'après le fantôme de la précédente, dans un mouvement perpétuel de la mémoire dont elle est finalement exclue. En ce sens, Yves Simon transgresse les tabous actuels, car il pose comme obstacle à l'amour la possibilité qu'ont certains hommes fétichistes de comprendre la femme jusqu'à l'assimilation.

Le vrai partenaire est Walter, le témoin. L'amitié des deux hommes vient se lover dans les creux abandonnés par Irène : le commentaire de la passion survit à la passion. Du dernier au prochain amour, Walter est là, double vigilant du séducteur, dans la jouissance morbide des mots qui désespèrent du bonheur : « Mais nous n'avons eu le temps de rien, Walter, n'est-ce pas ? »

Hugo Marvan

Lignes de vie

Entre humeurs et pudeur, Roger Vrigny distille quelques « instants dérobés » à son existence

INSTANTS DÉROBÉS
(pages de journal)
de Roger Vrigny.
Gallimard, 144 p., 85 F.

Le journal d'un écrivain — surtout quand il ne prétend pas être le prochain verbal de toute une vie et se contente de lui dérober quelques instants, comme c'est le cas pour Roger Vrigny qui nous offre des extraits de celui qu'il a tenu de 1972 à 1991 — est, avant tout, le miroir d'un tempérament. Et Vrigny n'en manque pas. Il aime la polémique, l'indignation est pour lui une vertu. Animé d'une exigence bougonne, il s'élève contre la faiblesse humanitaire de notre temps et rêve d'une autre époque « susceptible d'être fébrile, d'une garce qui retrouverait sa vigueur dans les cris, les larmes ou les rires ». Les raisons de ses colères ? Le triomphe de la société des consommateurs ; des faiseurs de commentaires qui expliquent tout, mais n'inventent rien ; la fascination louche exercée par *Jortier de nuit*, le film de Liliana Cavani, sur un vaste public. « Les yeux agrandis d'horreur et d'admiration pour le mal » ; le sort confortable réservé au collaborateur Benoît-Méchin ; les erreurs d'intellectuels qui, se mesurant à l'Histoire et arrangeant le monde comme des phrases, « tombent presque toujours à côté ».

Le seul domaine qui reste sacré à ses yeux est celui de la littérature. Vrigny aime les écrivains, et il leur rend de très beaux hommages — d'Ernst Jünger, qui lui a donné, lorsqu'il l'a rencontré, une impression de force et de détachement avec « quelque chose de minéral dans toute sa personne » — à Louis Galloux qui « lui a ouvert les yeux sur la condition ouvrière » et jusqu'aux jeunes auteurs de la perestroïka dont il déplore — au cours d'un voyage effectué en Russie — le difficile apprentissage de la liberté. Mais ce qu'il évoque avec le plus de

perspicacité trépassante est le désir d'écrire, le tremblement étonné et énigmatique qui saisit un auteur devant des images récurrentes qui viennent le hanter — avant même qu'il ne commence un nouveau livre — sans qu'il devine encore leur sens. Des trombes d'eau lui énoient l'idée du *Garçon d'orages*, mais il attendra longtemps avant d'entreprendre vraiment, à partir d'elles, le roman. Roger Vrigny analyse aussi très bien (à propos, notamment, de la rédaction de *Sentiments distingués*) la merveille douloureuse du travail dans lequel un écrivain s'abîme, n'arrivant pas, pendant des années parfois, de barceler, de se livrer à une battue, presque maniaque, de ce qui est le plus authentique en lui-même. Et il arrive d'ailleurs un moment, dans la vie, nous dit Vrigny, où, cessant de s'extasier devant l'ingéniosité d'un récit ou la virtuosité d'une intrigue, on ne demande plus qu'une chose à un auteur : la vérité.

Mais la vérité ne saurait être une dictature — la franchise systématique et forcée étant souvent l'alibi des égotistes. Et Vrigny — en ce qui concerne ses sentiments très intimes — balance entre le désir et la peur de l'aveu, ce qui donne leur pudeur poignante aux pages de son journal. Il suggère, plutôt qu'il ne confesse vraiment, cette solitude qui « fait froid dans le dos », son goût de l'égarément et de la perte, son attirance pour ce que nous coûte le désir et non pour ce qu'il nous rapporte, la douleur sourde d'un lointain et premier amour qui dévaste le cœur à jamais, son incapacité à saisir ensuite ce qui était possible, la manière, presque impensable, de dérober au bonheur seulement quelques instants — les plus lumineux étant ceux partagés avec son petit-fils, Anthony (les pages consacrées à leur voyage commun à New York sont très belles) car Roger Vrigny, a, avant tout, la passion de la transmission. Jean-Noël Pancrazi

L'héritage des rêves

Sur le ruban des songes et des souvenirs, Michel Waldborg évoque ses parents

LA BOÎTE VERTE
de Michel Waldborg.
La Différence, 186 p., 98 F.

À la mort de ses parents, Michel Waldborg s'est trouvé en possession d'un héritage inhabituel, qu'il a géré avec élégance et douceur, en publiant leur correspondance. *Un amour acéphale* (1). Patrick et Isabelle Waldborg ont participé plus qu'activement à l'aventure surréaliste. Amis de Breton, qui venait chercher Michel à la sortie de son école, à New York, où il a passé ses jeunes années, ils ont élevé leur enfant dans la familiarité de la poésie.

Le zen, avec ses illuminations et son ironie, l'amour, le goût de la provocation, la passion de la littérature « absolue », Rimbaud et Lautréamont, la communion de la peinture ont armé Michel Waldborg. Indépendamment de ses propres poèmes, il a rendu de nombreux tributs aux arts qu'il vénère : des ouvrages sur Sam Francis et Joan Mitchell ont prouvé l'intensité et la singularité de sa perception esthétique. Mais une blessure demeure.

La maturité que l'on admet dans le miroir n'a pas effacé l'enfance. Outre le témoignage admirable sur un couple unique de l'histoire du surréalisme, ce sont les pages sur le maintien intact de cette enfance qui rendent la lecture de ce livre extrêmement émouvante. « J'écris, peut-être, pour échapper au désespoir, mais, pour y échapper, je dois aussi le reconnaître, comme André Breton, dans ses grandes lignes ».

Un désespoir léger, si l'on peut dire : non pas un moindre désespoir, mais un désespoir assorti d'une inflexion à la lé-

gèreté. A la manière du maître d'Irène, Kierkegaard, ou d'Apollinaire, auquel ressemblait Patrick Waldborg, avec sa lourde et noble stature et son œil effrayant et rieur. En ouvrant la « boîte verte » aux souvenirs, Michel Waldborg remonte dans son arbre généalogique pour retrouver une famille de rabbins polonais émigrés aux États-Unis. Ainsi aurait-il pu demeurer américain, comme son père, si ce dernier n'avait rencontré la Suisse Isabelle, sculptrice austère et passionnée, qui hante également ces pages d'une humeur plus sombre, plus secrète, commandée par la lutte avec et pour l'art. Ce dialogue avec l'art, dont les œuvres achevées, au fond, ne proposent que des fragments échappés au chaos, le fils le poursuit avec ses rêves, ses lectures, sa vision poétique du monde : « J'ai rêvé que les rêves sont inscrits sur des rubans, de la longueur approximative d'un corps, un peu plus courts cependant, qu'une voix dans le rêve et qui rêvait les rêves avait baptisés « rubans de songes » ».

A ces rubans de songes, Michel Waldborg revient dans les dernières lignes de son livre, en citant, sans le nommer, Dögen, le moine zen du XIII^e siècle : « Le monde jusqu'au bout-dévoilé comme une rosée est un rêve. Ce rêve est précisément mille herbes éclaircies. Les incliner est juste, les entrelacer est juste. » Patrick mort il y a dix ans, Isabelle morte il y a cinq ans ont envoyé, à travers la boîte verte, quelques signes de survie, c'est-à-dire, désormais, d'appartenance au legs de la littérature.

René de Ceccatty

(1) La Différence.

François
Taillandier
Tous les secrets
de l'avenir

140 p.
79 F

Nina
Bouraoui
Le bal
des murènes

160 p.
85 F

NINA
BOURAOU
Fayard

Pour être témoin de son époque, Nina Bouraoui
a fait le bon choix, celui de la littérature.

Tabar Ben Jelloun, Le Monde

François Salvaing
Vendredi
treizième chambre

444 p.
140 F

UN ÉCRIVAIN
AU PALAIS
Fayard

Un don d'observation hors pair. A montrer ainsi
la réalité, on en dit plus que maint philosophe
ou sociologue.

Pierre Furlat, L'Événement du Jeudi

Fayard

français

Au doigt et à la baguette !

POURQUOI CUR CU MA POSE DES QUESTIONS d'Eric Lindor Fall. L'Ecole des loisirs, « Neuf », 152 p., 52 F.

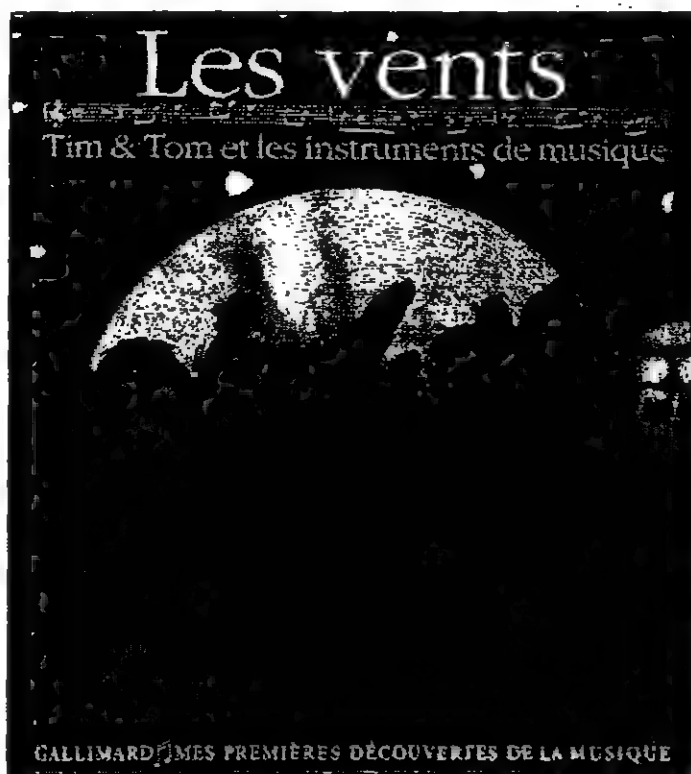
Ceux qui auraient des bonnes fées la vision idyllique qu'en donnent les contes sont prévenus : celles d'Eric Lindor Fall ont beau avoir des baguettes magiques et accomplir leur mission — exaucer les vœux et venir toujours à temps pour faire des miracles —, elles n'en ont pas moins une sale caboche. C'est qu'elles ont leur dignité.

Ainsi l'impératrice du Très Célèste Empire du Haut a un ton trop arrogant à leur goût. Ne pouvant avoir d'enfant, la voilà obligée, à regret, d'avoir recours aux fées. Or « vous les connaissez : elles sont impossibles ! » Et l'impératrice, à la grande terreur de Dame Première, les injurie. Comme chacun sait, les fées entendent tout, surtout quand on les croit loins. « Assises sur l'eau du bassin d'où elles avaient écouté toute la conversation, elles allumèrent une cigarette. » Eric Lindor Fall, lui, joue avec le conte, il joue à faire un conte, dont les héroïnes sont les premières à reconnaître que les histoires ont le baiser du prince arrange tout sont d'agréables somnambules. Son conte à lui est faustaisiste, jubilatoire, initiatique aussi. Dame Première, chargée de couvrir les routes et les mers afin de « trouver l'antidote à la vacherie des fées », rapportera de son voyage bien plus qu'un « remède anti-sorcellerie » : la découverte du monde hors du « Très Paisible Périmètre » de l'empire, où les ogres deviennent appétissants, où l'on comprend que ce qui fait le plus peur est aussi ce qui fait le plus envie. Alors, devant la métamorphose de Dame Première, les fées fredonnent d'allégresse le Bouboulou Poupoulou, qui se danse en levant la patte. A lire ce conte lumineux, on les imiterait bien.

Marion Van Renterghem

Initiations musicales sur tous les tons

Conscients d'une sensibilisation de plus en plus précoce des enfants à la musique, les éditeurs jouent sur toute la gamme des instruments éducatifs : livres, cassettes, CD et CD-ROM



« Tim et Tom et les instruments de musique »

La musique part à la conquête du département jeunesse de l'édition, avec ou sans CD, voire avec CD-ROM. Fini le temps de l'auditeur passif et du lecteur confronté au pensum biographique obsédé par la précocité exemplaire de certains génies ! L'enfant n'est plus désormais seulement un auditeur, mais de plus en plus souvent un producteur de sons : chanteur, instrumentiste, il pratique de plus en plus tôt dans tous les milieux socioculturels — et c'est déjà en soi une révolution. Il faut donc l'accompagner dans ces apprentissages de méthode, l'entraîner dans cette sphère magique qui est, avec le sport, le rendez-vous commun de toutes les jeunes gens. En marge du classique, mais simple et salutairement accessible travail d'Elena Cassina, j'apprends à écouter la musique (1), c'est le laboratoire permanent de Gallimard Jeunesse qui innove une fois de plus avec deux premiers titres de « Mes premières découvertes de la musique » (2), comme une reprise de l'exercice d'école immortalisé par Pierre et le Loup de Serge Prokofiev. Si le souci didactique est ici plus net que chez le compositeur russe, la poésie des deux récits, qui mettent en jeu des héros attachants (Tim le garçonnet et son chat Tom, d'une part, Petit Singe perdu dans la jungle, d'autre part), sait les rendre très attractifs. Les CD audio d'un bon quart d'heure qui les accompagnent proposent des musiques originales signées Louis Dunoyer de Segonzac pour Les Vents, Jean Pierlot pour Les Percussions, qui font de cette aventure des réussites éclatantes. Une mention toute spéciale pour le travail de Pierlot, qui n'en finit plus de ravir les jeunes auditeurs fascinés par des sonorités assez rares pour être mystérieuses. Plus actifs, les CD-ROM font aussi partie de la stratégie éditoriale de Gallimard, qui propose l'album de la musique, produit anglo-saxon que la maison française adapte au marché national. Le livret pédagogique confié à Raminho Matta, dont certains se rappelleront le travail fruité et aérien, que chantait notamment Elio Medeiros, est exemplaire : tout est possible, de la dissection d'une partition proposée en modèle à la composition de morceaux originaux, le traitement des phrases, inversées, transformées par le jeu sur le rythme, les modes et les timbres. On copie ses créations que l'on range précieusement avant de se distraire puisque des jeux de mémoire et des tests d'audition font de cette école de solfège une fête permanente. Un très grand rendez-vous (3). Comme celui que propose MilleMédias et Syntex avec la Promenade en mu-

voir proposer une méthode d'initiation (5). « Un an de cours particulier pour maîtriser les techniques et les rythmes » de l'instrument, promet la pochette. Et de fait le menu est impressionnant, puisque le didactisme est poussé si loin que chacun peut travailler en gros plan le doigté, le rythme, le style, passant de Jimi Hendrix à Bob Marley, de Cat Stevens à Stevie Ray Vaughan. Un projet de fou magistralement mené à bien. D'autres instruments pourraient suivre. Sachons être patients si l'on veut profiter d'un bonheur comparable.

Dans un contexte aussi inventif, on comprend mal l'inexcusable dédain des éditeurs français pour La Casa dei suoni que Claudio Abbado publia dès 1986 chez Garzanti et qui reparut en février 1995 avec les images du film qu'en tira son épouse, Daniele. La cassette vidéo, diffusée par Sony (6), propose un texte dit par Jean Rochefort. Cependant, il n'existe pas de version papier de ce récit à la fois nostalgique et pédagogique qui conduit l'actuel titulaire de la Philharmonie de Berlin à évoquer son enfance (il peignait un « viva Bartok » sur les murs d'une Italie fasciste qui percevait presque un nouveau « viva Verdi ») avant de donner une véritable leçon de musique. A l'heure où les CD viennent donner à entendre l'illustration du propos théorique, peut-on trouver si surprenant le message d'Abbado ?

Philippe-Jean Castinchi

- (1) Illustr. de Roger Capdevilla, Casterman, 44 p., 60 F.
(2) Les Vents et Les Percussions de Leigh Sauvarens, illustrés par Georg Hallesleben, réalisés avec le soutien du Conservatoire national de région de Boulogne-Billancourt.
(3) Morton Subotnick, Gallimard/Voyager, Mac et MPC, 349 F.
(4) Version Mac/MPC, 349 F.
(5) Version PC pour l'instant (Mac à paraître en juin), 349 F.
(6) La Boîte à musique, Sony SHV 66304.

La douleur du mensonge

TOUT CONTRE LÉO de Christophe Honoré. L'Ecole des loisirs, « Neuf », 128 p., 48 F.

Voici un livre qui déqualifie avec éclat les barrières absurdes entre littérature « tout court » et littérature « tout jeune ».

Petit Marcel a dix ans et doit son surnom tenace à son rang de benjamin au sein d'une famille studieuse, complice et très contemporaine. Trois grands frères : Tüstan Grandes Dents, Pierrot Rigole, Léo Le Plus Beau, bien plus fragiles que Marcel lorsque le drame s'abat sur la maisonnette : Léo, dont la beauté « fait partie de l'orgueil de la famille », annonce un soir qu'il a le sida. Le mal-être des grands n'est rien à côté de la rage du plus jeune, tenu hors de la confiance qu'il a néanmoins surprise. Au malheur s'ajoute le mensonge, l'âpreté protectrice qui blesse sans préserver.

Marcel se révoltera, exigera l'aveu de la vérité, le partage avec ce grand frère qui échappe aux conventions des adultes. « Léo, tu n'es qu'un petit révolutionnaire réactionnaire », lui lançait son père déstabilisé. C'était avant que tout ne vole en éclats, comme les vitres de la médiathèque, brisées dans un élan rageur. Comme une chrysalide qu'il faut élever pour accoucher de sa maturité. Grâce à Léo, tout contre Léo, pour un jour savoir qu'on a pu réussir « à grandir sans lui ».

Lorsque les deux frères sont réunis à Paris, l'échec fatal du sida est un temps occulté par l'observation du génie de la Bastille. « Ça a dû lui faire drôle au gamin, quand, d'en bas, il s'est vu en haut de cette colonne. » Un livre formidable, poignant et juste, qui réunit le miracle de dire le « je » d'un enfant de dix ans. Avec des sautes d'humeur et de registre, qui rendent la vivacité comme la nécessité de l'interrogation de l'enfant sur le monde.

Ph.-J. C.

Bénéfice d'inventaire

Colporteur de l'enchantement, le conteur Bruno de la Salle « déballe » en vrac ses trésors et ses secrets

LE CONTEUR AMOUREUX M^{me} Ida « est aux abois » : elle a perdu son chien Luchien. Avec l'invention que l'on connaît à Olivier Douzou, la qualité de son graphisme et son sens du jeu, on ne s'étonne pas de découvrir finalement l'animal qui n'a jamais cessé, narquois sans doute, d'observer la quête désespérée à travers la ville, sans dessus dessous. Une réussite de plus pour le secteur jeunesse d'un éditeur aussi courageux qu'imaginatif (Editions du Rouergue, 36 p., 68 F.), à partir de 3 ans.

● CA Y EST, JE VAIS NAÎTRE, de Katsumi Komagata. Ceux qui n'ont pas eu la chance de découvrir l'univers de Komagata, naguère à Villeurbanne, en février à La Villette, doivent se précipiter sur ce livre qui raconte la formation de l'enfant dans le ventre maternel, jusqu'à sa naissance. Avec une double entrée, légère pour découvrir, plus scientifique pour comprendre. Avec toujours la magie des formes, des matériaux et des découpes qui font la griffe du concepteur japonais (Komagata, distribué par Les Trois Ourses, 1, rue Léon-Delhomme, 75015 Paris), à partir de 4 ans.

● 36, RUE DE LA FOLIE-DOUCE, de Léo Hartas, texte de Richard Platt. Ou la folle journée, si le sous-titre n'était pas pris par Le Mariage de Figaro. Un récit croisé, fou, fou, fou de cette adresse explicite ou camouflée, inondation, accident de mongolisme ou crocodile en liberté rythment vingt-quatre heures de délire. L'immeuble vu en coupe, de ses combles aux égouts, permet une vraie narration, par ce type d'ouvrage, cher à Dorling Kindersley, ne parvient pas toujours à tenir (Mango, 32 p., 95 F.), à partir de 7 ans.

● TEKNIKOLOR, de Didier Eberoni. Ne vous attardez pas sur la couverture, moins « décoiffante » que le propos de ce petit livre épatant. Pour devenir « roi-président » de Teknikolor, face à face Tourneboom, « Prix Nobel de la Catastrophe universelle », et Moulinet, l'utopiste qui « veut le bonheur dans le confort ». Deux candidats qui proposent leur programme pour séduire un électeurat que l'on plaint : auto pour créneau sans bobo contre ombres assassines pour ne plus savoir à qui se fier. Une parodie gaisante et drôle, décapante toujours, des promesses naïves ou perverses de tous les dirigeants. Formateur (Seuil, 48 p., 69 F.), à partir de 6 ans.

● MONSIEUR LINK, de Fabrice Turlier. Une histoire courte, simple et sobre, de bon voisinage pour penser avec insouciance les règles du jeu social. Un trait et une palette tendres et confortables. Séduisante collection décidément d'un éditeur discret (Didier, coll. « Hurluberlu », 28 p., 62 F.), à partir de 5 ans.

● L'AMI, de Christine Lesueur. Qu'est-ce qu'un ami, sinon celui qui partage, vous aime, vous comprend et vous aide ? Ici, ce sera un copain qui n'hésite pas à fêter toutes les énergies pour secourir un enfant battu. C'est un prétexte salutaire pour faire connaître la déclaration des droits de l'enfant si largement bafoué par lâcheté, inertie ou méconnaissance tout simplement. Une œuvre civile donc, réalisée avec le concours d'Amnesty International (Ipomée-Albin Michel, 36 p., avec un livret à réaliser, 98 F.), à partir de 7 ans.

qu'il en fait. Preuve s'il en est besoin que l'oralité n'est pas le champ du laxisme mais celui d'une exigence plus forte encore que celle requise par l'écrit, puisqu'elle demande une attention définitive, la relecture étant déjà réinterprétation. Ce miracle de l'instant partagé, identique à l'émotion musicale, Bruno de la Salle l'a exploré lorsqu'il s'accompagnait d'un instrument qu'il avait du reste construit comme apprenti, un Cristal Baschet (du nom de ses inventeurs) combinant harpes de verre et de cordes, percussions et vibraphone. Mais, pour l'écrit, il a gardé l'instrument premier, suffisant, c'est la voix humaine, dont le timbre, l'intensité, le ton, le rythme et le silence font l'essence même de la musique. Que la mise en jeu de la parole requière un fracas original pour ouvrir le silence dont naît le verbe fondateur, ou simplement la contraction du monde dans un recueillement évangélique — puisque le conte est un moment de « bonne nouvelle » — la culture de l'oralité a à voir avec la communion sociale, on aimerait oser dire. Autant de vertus dont la littérature de jeunesse ne peut, à l'écrit, rendre l'évidence.

Aussi faut-il se précipiter sur ce merveilleux rendez-vous du verbe. Afanasiev et Grimm, Les Mille et Une Nuits et les traditions orales, les contes de bergers et les fables initiatiques des âges religieux, Bruno de la Salle déballe en vrac les trésors de sa besace chargée de la mémoire du monde. Quarante récits magiques, illustrés avec la discrétion du contrepoint par le beau travail de Pierre-Olivier Ledercro, complice de notre colporteur merveilleux, et, en incises, ces éclats de mémoire personnelle, sobres et précieux, comme un dialogue secret et retenu entre d'anciens amis.

Ph.-J. C.

* Le Conteur amoureux vient d'obtenir le prix Charles-Perrault 1996. C'est d'ailleurs malin pour un paillard de rêve sans pareil.

Physique et cérébral

La troisième livraison de la revue « Lire & Savoir » s'intéresse au sport et ouvre le débat

LE SPORT À L'ÉPREUVE Du loisir à la compétition. Revue « Lire & Savoir » n° 3, mars 1996, numéro dirigé par Pascal Ceaux, Gallimard-Jeunesse, 128 p., 79 F.

C'est déjà la troisième livraison de cette nouvelle revue, lancée à l'automne 1995 par le département Jeunesse de Gallimard. Après « La jeune violence » (n° 1), dirigé par Elisabeth Brami, « Société en jeu » (n° 2), concocté par Kathleen Evin, c'est au tour du sport d'être au cœur du débat d'opinion que propose la revue de Thierry Magnier. Cette publication ambitieuse bénéficie du concours du Centre national du livre, et c'est justice, tant les approches pluridisciplinaires, croisées, pour proposer un outil de réflexion utile, s'adressent à tous les acteurs de la vie scolaire, tant parents qu'éducateurs et enseignants, sans exclure le jeune lecteur qui abordera sans problème, ni médiation, les témoignages (ici, ceux de la navigatrice Isabelle Antsler et du footballeur Alain Roche, ou, plus anonymes, de deux élèves d'une section sport-études d'athlétisme de la région parisienne). Un ensemble d'essais en tête, prolongé par des ateliers-lectures qui sont autant d'études du thème en débat à travers des œuvres du fonds Gallimard-Jeunesse, adaptées aux différents niveaux scolaires. Un bon point, même si la restriction du champ éditorial, somme toute visible, reste frustrante, d'autant que les bibliographies de références données en fin de revue permettent de réviser à certains titres parfois plus suggestifs, mais parus ailleurs. Dans cette troisième et dernière partie, on trouve en effet un guide complet des ressources, adresses utiles et éléments de recherche (films, livres, disques sans exclusive) qui peut aider à poursuivre la réflexion. Coudoieusement, pour l'heure, pas de place pour le courrier des lecteurs.

Nou logique pour ouvrir le dialogue et l'alimenter.

En cette année d'olympisme particulièrement éminent (centenaire de l'ère moderne oblige !), le travail de Pascal Ceaux et des essayistes qu'il sollicite est particulièrement pertinent. Quelle culture représente le sport aujourd'hui ? Celle de l'ordre ou de la dissidence, que l'on finit contre l'ère des tricolores et cadres stricts transgressés ? Le sport « alternatif », qui choisit de défier l'ordre, au moment où l'établissement officiel le rejette pour ses atteintes aux normes admises, s'accommode de coloris, de graphisme, plus largement d'une bande-son (musique, langage) qui ne peuvent guère se rattacher à l'idéal promu dans le sillage de Coubertin. Ils n'y prétendent du reste pas, en rupture volontaire avec l'orthodoxie. Le geste mesuré exemplaire semble céder devant le mouvement simplement vécu, sans leçon transmissible. Le hooliganisme traduit-il dans les stades la crise actuelle du modèle républicain ? Celle de l'identité masculine ? Ou n'est-ce que l'écho des nouvelles violences urbaines ? On relève aussi une intéressante réflexion sur le rôle de fixer le mémoire recomposée de l'actualité sportive, une autre, plus dense, sur l'enjeu des pratiques physiques dans l'école, qui fait de l'EPS et du sport des coïncidences proches, aux relations parfois tendues.

Enjeu décrit (les thèmes et la corruption, du dopage, du charisme ou, moins grave, de la vanité de ces records battus grâce aux seuls progrès technologiques) le sport conserve un pouvoir magique d'émotion partagée, comme de l'épave de soi, qu'on n'oubliera pas plus d'évoquer que le câble électrique, parallèlement indispensables.

Ph.-J. C.

* Signalons la sortie le 14 mai du quatrième numéro de « Lire & Savoir », dirigé par Sylvie Bonnet et intitulé « Du désir d'apprendre ».

La douleur du mensonge

177

VIE ET MORT DE LA RÉVOLUTION CUBAINE

(Dario Alarcón Ramírez). Traduit de l'espagnol (Cuba) par Jean-Baptiste Grasset, Fayard, 300 p., 130 F.

Li fait jour d'une forme particulière de la notoriété pour signer un livre de souvenirs d'un simple sunom. Et il faut avoir mené une existence peu mesquine pour mériter de publier ce livre sous le pontifical titre de *Vie et mort de la révolution cubaine*. Mais Benigno, dont moi, à Cuba, ne se souvient qu'il s'appelle Dario Alarcón Ramírez, personnage éphémère combattant dans l'aventure castriste. La procla-

lumière très vive sur les carences du leader cubain qui n'avait pas senti le « Che » de la situation réelle sur le terrain, pas plus qu'il ne parvint à communiquer avec lui ni à l'arracher à son enlacement tragique. Il a « envoyé le Che » se faire tuer dans la forêt bolivienne, en conclut Benigno en ajoutant, faiseau de présumptions, une jolie analyse des propos et des attitudes du guérillero promis au sacrifice.

Même si ce livre ne relate pas le détail de la déroute dont la gauche révolutionnaire fait un mythe, il permet de mesurer combien elle reste mal connue. De quel témoignage dispose-t-on sur la campagne bolivienne du « Che » ? Du journal de l'intéressé ? Ce sont des notes qu'il n'a pu développer. Du livre de Régis Debray, *La Guérilla du Che* ? Il est excellent, mais trouve ses limites dans la durée même du séjour de son auteur au sein de la guérilla, un mois tout juste.

Benigno, qui a vécu les onze mois journal du « Che » parlant de « petits crimes » à soumettre à « une terreur organisée ». Au moment où des amateurs de vieilles lames cherchent dans les papiers du sous-commandant Marcos, au Chiapas, l'écho du rêve guérilliste fracassé, ce témoignage est une mise en garde contre la lecture idéologique de l'Amérique latine. Elle reste une terre où les postures comptent au moins autant que les idées. Ce point est d'ailleurs savamment illustré par le récit de la réunion du bureau politique du Parti communiste cubain, le 13 mars 1968. Benigno y assiste, en auditeur. Il voit Castro incapable de faire voter la nationalisation (les Cubains disent « l'intervention ») des commerces de détail, en raison de l'opposition des communistes « historiques » (Blas Roca, Machado Ventura, Carlos Rafael Rodríguez...). Le leader cubain tient pourtant à ce changement dont les historiens n'ont jamais saisi la motivation idéologique profonde.

Benigno, qui a vécu les onze mois journal du « Che » parlant de « petits crimes » à soumettre à « une terreur organisée ». Au moment où des amateurs de vieilles lames cherchent dans les papiers du sous-commandant Marcos, au Chiapas, l'écho du rêve guérilliste fracassé, ce témoignage est une mise en garde contre la lecture idéologique de l'Amérique latine. Elle reste une terre où les postures comptent au moins autant que les idées. Ce point est d'ailleurs savamment illustré par le récit de la réunion du bureau politique du Parti communiste cubain, le 13 mars 1968. Benigno y assiste, en auditeur. Il voit Castro incapable de faire voter la nationalisation (les Cubains disent « l'intervention ») des commerces de détail, en raison de l'opposition des communistes « historiques » (Blas Roca, Machado Ventura, Carlos Rafael Rodríguez...). Le leader cubain tient pourtant à ce changement dont les historiens n'ont jamais saisi la motivation idéologique profonde.



GERARD RONDEAU

Le dérangeant ressouvenir d'un apôtre de « Che » Guevara

mation, dès sa première phrase, de sa « rupture avec le régime de Fidel Castro » fait d'ailleurs de son livre-confession l'annonce de la défection la plus retentissante endurée par les autorités de La Havane.

Sans doute faut-il remonter à mai 1967, à l'envoi vers la Floride du général Rafael del Pino Diaz, pour trouver un départ comparable. Mais l'officier de plus haut rang ayant fait défection de Cuba n'était que le numéro deux de l'aviation militaire cubaine, un royaume dans un appareil. Avec l'exil du colonel Benigno, venu en France pour y voler son sac, c'est la légende même des « barbudos » qui se dérobe.

Benigno a survécu à toutes les campagnes, officielles et officieuses, du castrisme, en Amérique latine et en Afrique. Revenu de son premier combat, à dix-sept ans, en portant toute une nuit le corps d'un camarade mort et une mitrailleuse de 37 livres, il est celui qui « ne sait pas ce qu'est la peur », selon le constat émané de Camillo Cienfuegos, le leader guérillero avec lequel il entra en libération à La Havane.

Si les Cubains se pressaient toujours à ses conférences destinées à raviver la foi révolutionnaire, c'était pour entendre un homme parler sur le registre rationnel de la bravoure secrète. L'épisode le plus attendu relatait sa sortie de Bolivie parmi les six survivants de la guérilla de Che Guevara. Poursuivi par des milliers de soldats, Benigno avait deux balles dans le corps. L'une, dans l'aine, le gênait considérablement. L'autre, dans le dos, l'inquiétait peu, disait-il, car des ascètes nettoyaient la blessure, détail qui ne manquait pas de faire un tabac.

C'est sur le même ton que notre homme évoque maintenant les blessures de l'histoire. Il revient sur la guérilla en Bolivie. Mais cette fois l'épisode à relater survient au début. En novembre 1966, révèle-t-il, quand « Che » Guevara arrive dans les Andes pour entamer sa dernière campagne, Fidel Castro reçoit Mario Monje, secrétaire général du Parti communiste bolivien. On savait que ce dernier s'était rendu en Bulgarie à ce moment-là. Des historiens ajoutaient à ce voyage un saut jusqu'à Moscou. Mais de là, affirme Benigno, Monje a fait discrètement l'aller-retour de La Havane. Et le mois suivant, de retour en Bolivie, il a indiqué au « Che » la position de son parti : pas une arme, pas un homme, pas un peso pour les guérilleros.

Cette « trahison » si commentée du PC bolivien à l'endroit de la cause révolutionnaire n'était que l'application de la ligne moscovite. Précédée d'un contact direct avec Fidel Castro, elle prend un tout autre air. Le secret maintenant jusqu'ici autour de cet épisode jette même une

du calvaire, et qui s'explique pour la première fois librement, retouche le portrait du « Che ». Il le montre brave, irréductible, mais prompt aussi à humilier et à asservir ses subalternes. C'est un héros magnifique, mais un héros de tragédie grecque, hanté par le funeste et séjourné dans le destin qui le mène à sa

perte. Lui et ses hommes sont « des pierres tombées du ciel au milieu de la forêt », dit Benigno en demandant « qu'étaient-nous finalement venus faire là ? » sans trouver la réponse. Lorsqu'il évoque les paysans méfants à l'endroit des combattants, il retrouve même la lassitude signée du

La, elle est révélée, enfin, pour la première fois, dans toute sa profondeur. « Je vous promets sur mes couilles qu'on va intervenir exactement comme je l'ai dit », argumente le commandant en chef en imposant cette nouvelle étape de la ruine économique du pays.

La crudité, le désordre, les digressions du livre sont du discours même d'un guérillero, un de ces paysans cubains plus barde que diplomate de l'école des Chantres. L'histoire selon Benigno est une Histoire narrée sans rigueur où le profil des individus, l'esprit d'un instant, les dans amoureux, les violences romantiques glissent au cœur de tout ce qui compte et se conte. Pourtant, il n'est pas certain que la maison

Benigno, le combattant modèle du castrisme, réécrit la saga des guérillas de libération. Derrière le courage et les armes, apparaissent doutes, errements et trahisons, les misérables secrets d'une révolution

Fayard aurait dû laisser son auteur user ainsi d'une orthographe phonétique pour les noms propres. Et que dire d'une « crise des fusées » en 1963 et non 1962, du nom d'un hôtel devenu celui d'une municipalité ou de la présence de coquilles Saint-Jacques dans la mer des Caraïbes ? La contrepartie de cette confiance à tout va c'est, bien sûr, l'ampleur du témoignage. Quinze pages, Benigno devine qu'il traite des « missions internationales » au Congo, au Venezuela et ailleurs, ou bien des écoles de formation à la guérilla. Mais sa carrière, d'une diversité insoupçonnée, lui permet d'évoquer tout autant les pillages de l'armée cubaine en Angola que deux tentatives d'attentats contre Fidel

Castro ou encore le régime des prisons – avec la révélation de l'existence d'un établissement unique au monde, un centre de détention pour « garçons mineurs effrénés ». Dans tout cela, Fidel Castro se révèle omniprésent. Il s'occupe même d'entraîner son agent à passer les frontières avec de faux papiers ou de lui confier, en 1969, une mallette à porter au général Juan Velasco Alvarado qui peaufine son prochain putsch militaire au Pérou. Benigno, cela se sent, préférerait détailler son admiration pour Camillo Cienfuegos et « Che » Guevara, mais le récit de ses missions le ramène toujours vers le troisième « barbudo », le Commandant en chef abhorré qu'il n'a pu quitter qu'en quittant Cuba.

L'exil plutôt que la retraite

Il traîne quelque chose de triste, d'étrange aussi dans le noir regard de Benigno. Impossible d'oublier que c'est le produit d'une chirurgie révolutionnaire : ce guérillero de métier s'est fait refaire le visage pour retourner combattre en Bolivie, où sa photo circulait dans les unités de l'armée. Pour le reste, son allure maigre, ses mains fortes, son pas léger d'adolescent ne lui donnent en rien l'apparence d'un survivant. A cinquante-six ans, après avoir couru les plus dangereux fronts pendant deux décennies, il demeure tout à fait intact, au point d'avoir en l'énergie de briser sa vie.

« Quelle était votre situation à Cuba ? »

« J'étais colonel du ministère de l'Intérieur, en retraite depuis juin 1963. »

« Vous ne pouviez pas profiter de votre retraite ? »

« Je vivais bien. Mon fils, âgé de treize ans, prenait un petit déjeuner avant d'aller à l'école, ce n'était pas si courant là-bas. J'avais une vache, des cochons, des volailles, un verger. Tout ça sur le terrain autour de ma maison de la municipalité Sierra Maestra, à La Havane. »

les armes à la main – étaient confrontés au marché noir ou à la faim. C'était impossible de vivre une retraite sereine dans ces conditions, et depuis longtemps je voulais partir.

« Depuis le début des années 80. Mais je ne le sais pleinement que maintenant. C'est très long un processus de rupture, encore plus quand vous êtes une personne qui n'a pas reçu d'éducation, qui n'a pas appris à analyser dans sa jeunesse. A mon retour de Bolivie, en 1968, des questions me tourmentaient déjà dans la tête, mais quatre ou cinq jours passés avec Fidel Castro, à lui raconter ce qui a mené à la mort du « Che », m'ont apaisé. »

« Le « Che » n'a pas commis d'erreur tactique », a dit Fidel. J'aurais encore Fidel. J'étais donc heureux, même si je me demandais pourquoi le « Che » n'avait pas été davantage aidé. »

« Vous avez cherché longtemps la réponse ? »

« Non, j'ai rangé la question dans un coin de ma tête car on m'a nommé à un poste où j'étais à la fois utile et compétent : je dirigeais l'entraînement des étrangers qui venaient à Cuba apprendre la guérilla. J'adore vivre hors d'un bureau. »

per me poser à nouveau des questions en raison de mon amitié pour un leader dominicain, Francisco Camacho Demo, celui qu'on appelait Roman.

« Il a été tué en 1972, juste après avoir débarqué dans son pays pour monter une guérilla. Cuba a tout fait pour que cela s'achève ainsi. On s'est mal renseigné sur la zone où il s'installait. Fidel a fait attendre Roman plus d'un an pour un entretien qui ne venait jamais. Ses troupes se sont lassées. Des 96 hommes qu'il y avait au départ, il n'en restait que 8 quand Roman a débarqué. On parlait souvent tous les deux ; un jour, il m'a dit que j'étais courageux, mais que pour accepter ce qui se passait à Cuba, je m'étais forcément un peu éloigné de ce qu'avait été le « Che ». »

« Que se passait-il ? »

« Tout mouvement, tout parti qui venait se préparer à Cuba en repartait divisé, après avoir attendu exagérément car les temps n'étaient jamais propices à un départ de l'île. En fait, on répartissait les gens dans des logements séparés et on s'efforçait de les endoctriner. Cuba voulait diriger ou influencer la politique de tous les mouvements et de tous les partis en Afrique et en Amérique latine afin de servir ses propres intérêts. C'est ce qui a mené Roman à la mort. »

« Qu'avez-vous fait en comprenant cela ? »

« Rien. Je me suis juste fait le serment d'être prudent. Je ne pouvais exprimer ma volonté de rupture. Cuba est un pays où l'on apprend aux gens à rompre les liens d'amitié pour des raisons de sé-

curité. En orientant les conversations, je devais que certains officiers partageaient mes préoccupations. Mais qui aurait osé exprimer des doutes sur un dirigeant cubain face à moi, un ancien compagnon du « Che » ? Et puis le travail m'a repris avec des missions et les guerres en Afrique. »

« Vous n'aviez pas de doutes sur les guerres africaines ? »

« Comme tous les Cubains, j'ai eu le sentiment de me battre en Angola pour une cause juste et définitive, face au régime raciste d'Afrique du Sud. Mais l'expédition en Éthiopie, la guerre d'Ogaden, ont semé le doute dans toutes les têtes. Les Cubains n'ont jamais su ce qu'ils faisaient là-bas. Pour moi, le choc décisif a pourtant été de me retrouver à la tête des prisons, au début des années 80. Là, j'ai vu des traitements injustes, des assassinats de détenus impunis, et j'ai pu mesurer la corruption d'une administration. »

« Elle n'est pas propre à l'administration pénitentiaire... »

« Non, mais j'ai commencé à voir ce qu'est la classe des privilégiés au sein du régime. J'ai vu son impunité, sa façon de promouvoir ses enfants, de vivre à part et mieux que le reste du pays. A La Havane, il y a des quartiers comme Atabey ou El Laguito où sont désormais regroupés les dirigeants du régime. Ce sont des quartiers de villas magnifiques, mais vous ne pouvez pas vous y promener car les rues sont fermées de façon permanente par la sécurité. »

« Comment avez-vous fait pour sortir de Cuba ? »

« J'ai écarté la possibilité de sortir seul. Mon épouse est membre

de la Sécurité d'Etat. Elle et mon fils auraient vécu un moment très difficile si j'étais resté à l'étranger lors d'un voyage. Et puis l'Angola, le Nicaragua, n'étaient pas les meilleurs pays pour préparer une fuite. Je suis venu en France une première fois en 1994 et j'ai commencé à préparer mon départ. J'ai fait des choses peu honnêtes par la suite. J'ai corrompu des dirigeants de l'Union des écrivains et des artistes pour avoir mes papiers. J'ai donné de l'argent et laissé espérer une donation grâce à un livre, *Les Survivants du Che*, publié l'an dernier aux éditions du Rocher. Ma femme et mon fils ont, de leur côté, obtenu l'autorisation de sortir grâce à des amis officiers qui ont agi en toute innocence. »

« Vous ne regrettez rien de Cuba ? »

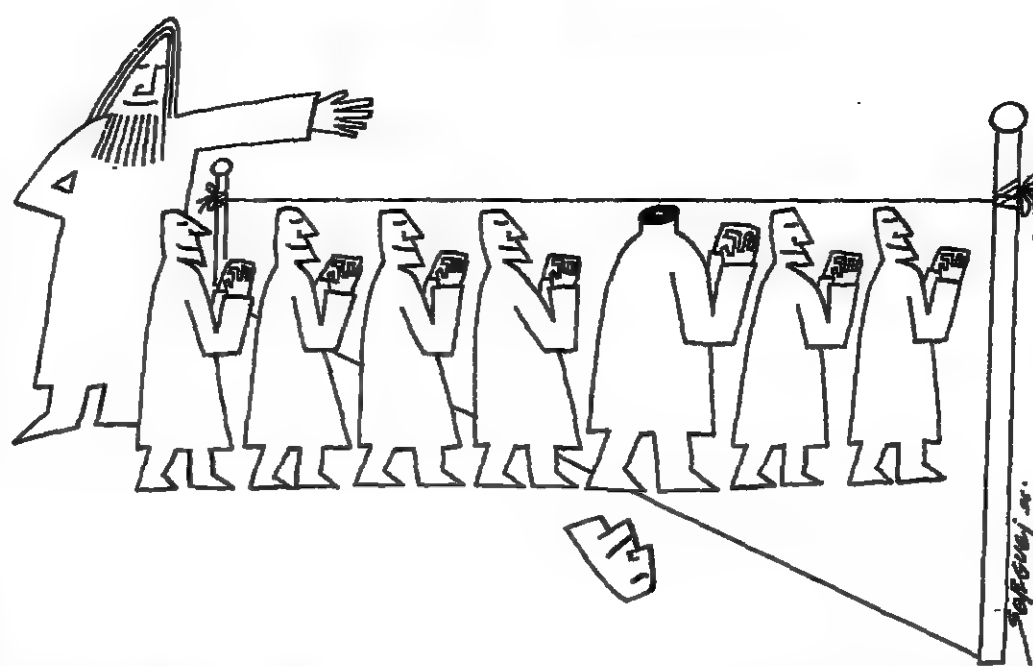
« Tous mes biens seront confisqués, je le sais : mon auto, ma maison et toutes mes affaires. En fait, je vais regretter ma salle à manger Louis XV, parce que c'était Celia Sanchez, une dirigeante historique de la révolution, qui me l'avait offerte. »

« Il n'y a pas que les objets, une vie reste là-bas... »

« Depuis l'exil, je ne peux pas faire tout ce que je veux pour mon peuple, mais je peux faire plus qu'à Cuba, où chacun est condamné au silence. Quant à ma vie, à mes actions, j'ai beaucoup changé là-dessus. Longtemps, j'ai cru que la lutte, la préparation des hommes au combat, étaient une chose très noble. Mais les armes ne me manquent plus. Je vois la guerre comme une chose désastreuse. »

Propos recueillis par Jean-François Fogel

La douceur totalitaire



VIE DE PYTHAGORE

de Jamblique.
Introduction, traduction du grec
et notes de Luc Brisson
et Alain Philippe Segonds,
Les Belles Lettres, « La route
à livres », 244 p., 135 F.

Il n'aimait pas, vraiment pas du tout, qu'on mangeât des fèves. Ni même qu'on les touchât. Ses disciples s'en abstenaient. C'était d'ailleurs un des signes permettant de les reconnaître. Les pythagoriciens se plaçaient en effet à quelques règles imprévisibles : éviter le fou rire, se laver d'abord le pied gauche, chausser en premier le pied droit, ne pas se ronger les ongles près d'un sacrifice, planter de la mauve, mais ne jamais en consommer – par exemple. Ces prescriptions avaient évidemment un sens symbolique, le plus souvent perdu aujourd'hui, connu des seuls initiés. Ceux-ci étaient soumis à toute une série de rites sélectifs – à commencer par cinq ans de silence – avant d'être admis au sein de la confrérie.

Venir vivre à Crotone vers 500 avant J.-C., dans la secte fondée par Pythagore, ne signifiait donc pas seulement exercer sa pensée aux analyses géométriques ou à la symbolique des nombres. C'était aussi s'inscrire dans une communauté où les biens appartenant à tous, où l'on écoutait le maître, vêtu de blanc, parler derrière un rideau (on ne pouvait le contempler que dans un deuxième temps). Loin d'être ancêtres des moines guerriers, les pythagoriciens exerçaient leur endurance, apprenaient à dormir peu et à manger très frugalement. Du miel, des plantes, quelques céréales composaient leur ordinaire.

Mais pas de fèves. Certains choisissent même de mourir plutôt que de transgresser cet interdit, rapporte Jamblique. Le même auteur, dans son extraordinaire *Vie de Pythagore*, traduite pour la première fois en français, explique de quelle manière le philosophe persuadait même les animaux d'obéir à cette loi. En témoigne l'étonnante conversion d'un bœuf raisonnable qui, par temps de vaches

folles, vaut d'être rapportée : « Voyant un jour un bœuf, à Tarente, dans une vaste pâture, qui mangeait des fèves vertes, [Pythagore] alla trouver le bœuvier et lui conseilla de dire au bœuf de s'abstenir de fèves. Le bœuvier se moqua de lui, disant qu'il ne savait pas parler la langue des bœufs, et que, si, lui, il le savait, il lui avait donné un conseil inutile, parce que c'est le bœuf lui-même qu'il aurait dû avertir. Pythagore s'approcha et passa plusieurs heures à chuchoter à l'oreille du taureau, et non seulement il le tint à cet instant volontairement à l'écart des fèves, mais même dans la suite on dit que ce bœuf ne goûta plus jamais de fèves du tout : qu'il vécut très longtemps, à Tarente, dans le temple d'Héra, où il vieillit : qu'il était appelé par tout le monde "le bœuf sacré de Pythagore" et qu'il était nourri de nourritures propres aux humains, qu'apportaient ceux qui venaient le voir. »

Que signifiait l'énigme des fèves ? Le secret paraît avoir été bien gardé. Plusieurs explications existent, notamment leur rôle dans le tirage au sort des charges publiques, dans les cités démocratiques. Il faudrait se tenir à l'écart des fèves parce qu'à cause d'elles des gens incompétents se trouvent chargés de responsabilités politiques... Mieux vaut s'en tenir à une ruse anecdote. Après que des pythagoriciens, plutôt que de traverser un champ de fèves, ont été massacrés par les troupes qui les poursuivaient, le tyran Denys de Syracuse s'adresse à la dernière survivante. Son mari vient d'être tué, elle est enceinte, elle a été torturée. Dira-t-elle pourquoi les fèves ne doivent pas être touchées ? Pour toute réponse, cette brave femme se coupe la langue avec les dents, et la jette au visage de Denys. Ah, les gens qui ont des secrets !

Derrière le merveilleux et le légendaire, qui furent ajoutés sur le tard, se discernent quelques traits qui peuvent attendre ou inquiéter, aujourd'hui encore. Nos philosophes ou nos savants ne parlent guère à l'oreille des bœufs ou des taureaux. Même les gourous les plus échevelés ne prêchent plus

aux ruminants. Le livre donne pourtant l'impression de décrire des faits d'une étonnante proximité, malgré les siècles et les invraisemblances. Huit siècles environ – de 500 avant J.-C. à 300 après J.-C. – séparent l'existence effective de Pythagore, dont nous savons peu de chose, et le texte de Jamblique, un des derniers chefs de file du néoplatonisme. L'imaginaire a beau tenir une large place dans cette reconstruction, on ne se défait pas du sentiment que le modèle correspond à une réalité qui nous est encore familière. Pourquoi ? D'où vient l'idée que des pythagoriciens sont, peut-être, encore parmi nous ?

Ne pas considérer un trait isolément. Le souci diététique, la conviction que chaque aliment possède son influence spécifique, la préférence végétarienne ne forment qu'une partie du tableau. Y ajouter l'écotisme, l'enseignement uniquement oral (le secret ! le secret !), l'usage constant de

Crotone, vers 500 av. J.-C. Les disciples de Pythagore forment une confrérie secrète, végétarienne, discrètement fanatique. Certains de nos contemporains leur ressemblent...

plaine inflexible. Et finalement, en arrière-plan, à peine mentionnée, la terreur, pour que les secrets soient tenus et les mystères gardés : « châtiment et ordre ».

C'est pourquoi la politique sera autoritaire ou ne sera pas : « Il ne faut jamais laisser l'homme faire ce qu'il veut, mais il faut toujours qu'intervienne une autorité et une règle qui assurent la loi et le bon ordre, auxquelles se soumettra chacun des citoyens, car, lorsqu'il est abandonné à lui-même et qu'on ne s'occupe pas de lui, l'être vivant tombe bien vite dans le mal et le vice. » A cette loi – divine, cosmique et numérique –, rien n'échappe. La règle doit s'appliquer à tous. Homme ou animal, aucun ne fait exception. La vie pythagoricienne ignore apparemment les nuances, et même quelques oppositions majeures. Par exemple celles du privé et du public, du civil et du religieux, du naturel et du culturel. On ne peut dire qu'il s'agit de catégories sim-

plement modernes : la démocratie athénienne reposait, au moins pour une part, sur des clivages de ce type.

Ces divers traits donnent un air de famille à ceux qui, dans des cultures et à des époques fort dissimilaires, ont cru à un ordre secret du monde, au rôle central d'une confrérie d'inités soumise à une discipline physique et morale rigoureuse, ont prêché l'amitié et finalement régné par le fer et le feu. On trouve, chez les géomètres végétariens de l'antique Grande Grèce, la même pente autoritaire que chez certains de nos illuminés « écolo-cosmico-ésotérico-new-age-zen-et-autres ». Ils veulent le bien de tous, et la fraternité, et l'harmonie, bien sûr. Ils ne feraient pas de mal à une mouche, évidemment. Mais, au nom d'un équilibre supposé de la nature, dont ils détiennent les arcanes, les voilà prêts à faire plier toutes les volontés. Rien ne saurait les empêcher de combattre et d'écraser les ambitions humaines jugées contraires à la loi naturelle et divine qui leur fut révéliée. Par respect de la vie « en général », au nom de la grande parenté des espèces, ils finiront peut-être par sacrifier des vies humaines pour préserver des végétaux ou défendre des insectes.

Mieux vaut se méfier du pacifisme à visage cosmique. Mieux vaut n'être pas trop vite captivé par la pitié symbolique, englobant sans discernement fougères et moustiques. Sans doute les membres de telles sectes sont-ils, considérés isolément, de gentils humains. Mais leur conviction inébranlable d'avoir pour maître « un guide doux pour des gens doux et justes » et d'œuvrer à bon droit pour le bien de tous laisse nécessairement fort peu d'espace aux autres, à leurs erreurs, et à leurs libertés. Il n'y a de place, dans leur pensée, ni pour le hasard ni pour l'indifférence et la neutralité. Parce que tout est doté, à leurs yeux, d'un sens, il est déjà éliminé l'incertain, l'absurde, l'aléatoire, le chaotique, le contingent... Cela ne se voit pas d'emblée. Mais le passage demeure possible, rapidement, de la douceur totalitaire à la terreur réelle.

Mémoires du compagnon Debray

Suite de la page 1

Régis Debray historien – ou plutôt « métahistorien », pour reprendre l'expression de Robert Bonnaud dans son livre *Les Succès de l'échec* (2) qui couvre la même période – ne renonce pas à l'histoire. Refusant le discours de la postmodernité, il persévère : même à l'âge d'Internet et du tout-spatial, l'avenir reste à l'ordre du jour. Seulement, au jeune homme qui adhère à l'axiome scolastique qui veut que les masses soient le moteur de l'histoire a succédé un homme à qui l'expérience a montré que ces masses sécrètent toujours des « seigneurs » et qu'il reste à s'accommoder de cet inévitable rapport dialectique. Jeu de miroirs – sans fin ? – c'est justement l'avenir qui le dira –, qui justifie le titre grinçant : « *Loués soient nos seigneurs* ».

La lucidité, disait René Char, est la blessure la plus rapprochée du soleil. Si cette traversée de trente ans de notre siècle est lucide et lumineuse, c'est qu'elle ne voile aucune blessure : elle est aussi impitoyable pour les seigneurs que pour l'auteur lui-même et pour le lecteur. Enfin un vrai, un grand livre de Mémoires politiques. Pas de recherche du bon profil, de quête d'absolution, de scoops refroidis, de règlements de comptes après coup, de défilé de faire-valoir. Cet écrivain français, « ni contemporain capital, ni témoin important », qui aime citer le cardinal de Retz et prêter les philosophes combattants aux intellectuels engagés – « *l'alméras pouvoir dire : je n'ai jamais été un intellectuel engagé* » – se garde de prendre d'autre pose que la plus insupportable qui puisse être : celle de ne pas prendre la pose. Insupportable pour lui. Insupportable pour les autres. Au fait : comment appelle-t-on des gens comme le cardinal de Retz ? Des moralistes ?

François Maspéro

(2) Arcane, 1993.

Pour en finir avec le mythe de la « race » indo-européenne

Société, culture matérielle, archéologie et système conceptuel : l'ouvrage de Bernard Sergent fait un état des lieux des dernières connaissances sur cette civilisation disparue. Une somme précieuse et salutaire contre de dangereux errements pseudo-scientifiques

LES INDO-EUROPÉENS
Histoire, langues, mythes
de Bernard Sergent.
Payot, coll. « Bibliothèque
historique »,
540 p., 260 F.

TRAITÉ D'ANTHROPOLOGIE
DU SACRÉ
Volume II : L'Homme
indo-européen et le Sacré
Sous la direction de Julien Ries.
Édusud, 304 p., 300 F.

La notion d'indo-européen est à manier avec précaution : innocente par elle-même, elle n'en suscite pas moins inquiétude ou engouement suspect. C'est le risque de toute recherche des origines, surtout lorsqu'elle remonte à six ou sept millénaires. Cette vertigineuse filiation a inspiré les chantes du racisme et le phylax des « penseurs » nazis. Dévoquant l'innocent vocabulaire d'Aryens, par lequel les Indiens et les Français se désignent eux-mêmes, ils en ont fait le prototype de la pure « race blanche ». Comme les conseillers « scientifiques » de l'extrême droite française veulent voir dans le « modèle indo-européen » le garant d'un type d'homme bien défini, grand blond aristocratique opposé à la masse courtaude et noire (je n'invente rien). En réaction à ce délire, des intellectuels bien intentionnés ont rejeté le péché originel sur les études indo-européennes elles-mêmes, domaine sulfureux et promis à une sorte de boycott scientifique.

Le livre solide de Bernard Sergent vient donc à point nommé dissiper ces faux semblants. Nous avons là une véritable somme, sans exemple en France, et qui remplace la célèbre encyclopédie, en allemand, de Schrader et Nechter (1917-1928). Histoire, langues, mythes, précise le sous-titre : il faudrait ajouter, pour ce passionnant voyage, de l'Islande à l'océan Indien et de la Baltique à

la Méditerranée : sociétés, culture matérielle, archéologie et systèmes conceptuels.

Tout est parti de la langue. Nul n'aurait songé à mettre en rapport les cultures des Anglais, des Italiens, des Slaves, avec celles des Indiens, des Hittites, des Arméniens, si les philologues du siècle dernier n'avaient démontré qu'il existait un lien de « parenté » entre les langues que parlaient ces peuples. C'est pourquoi la définition de ces Indo-Européens ne saurait être que linguistique. Georges Dumézil aimait à dire que ce composé barbare n'était rien d'autre qu'une formule aléatoire commune.

A partir de ces données, confrontées à celles de l'archéologie, les comparatistes se sont efforcés de reconstituer les réalités de ce monde disparu, écologiques, culturelles, sociales, institutionnelles, religieuses. Sergent, faisant état des toutes dernières découvertes, dresse un bilan très complet de ces innombrables tentatives. Aucune activité humaine n'est laissée de côté, et le lecteur trouvera la réponse à toutes les questions qu'il peut se poser à propos d'une civilisation morte. Ainsi se découvrent une pensée, une idéologie, autrefois communes à la plupart de ces peuples, et restées longtemps agissantes. On ne s'étonnera pas de trouver, sous la plume de son disciple, un exposé circonstancié de l'œuvre de Dumézil. En confrontant les textes indiens, iraniens, latins, scandinaves et celtes, le fondateur de la « nouvelle mythologie comparée » avait fait une découverte capitale. La pensée symbolique des Indo-Européens est dominée par un système « tripartite ». La société, la théologie et les principales activités humaines étaient conçues et représentées dans le cadre de trois fonctions : souveraineté magique et juridique, force guerrière, prospérité et fécondité. Chez certains de ces peuples, le modèle, d'abord purement conceptuel,

instrument d'analyse des activités humaines, s'est peu à peu cristallisé, solidifié, donnant naissance à l'échelle rigide des trois « varna » de l'Inde ancienne ou des trois « pishtra » de l'Iran : prêtres, guerriers, agriculteurs. Ce processus est révélateur : il confirme que la représentation trifonctionnelle du monde n'est pas un reflet de la division sociale réelle, ni une simple projection conditionnant le symbolique et l'imaginaire, mais d'abord un principe de classification, dominant forme aux panthéons, aux mythologies, aux épopées. Ses effets les plus saisissants se manifestent d'ailleurs dans des domaines très divers. Ainsi la médecine et la classification des remèdes, chacun correspondant à une fonction, avec la magie, le couteau, les plantes ; ou encore la triple théorie des mariages : par don solennel, par rapt, par achat.

L'œuvre de Dumézil laissait toutefois en suspens un problème historique de taille : tous ces peuples

Georges Charachnia

ont eu en commun des « rois » et des prêtres, des corps spécialisés de guerriers, ainsi qu'une masse d'éleveurs-agriculteurs, institutions bien réelles. A côté, et sans doute en même temps, un dispositif générateur tripartite, reposant sur ces mêmes fonctions, mais prises cette fois comme matériau d'un principe classificatoire. Comment imaginer les rapports entre les catégories sociales effectives et ce schéma d'organisation quasi philosophique, puisque en somme les composantes étaient les mêmes, les trois fonctions, mais agissant à des niveaux différents ? Or Sergent, et c'est une des grandes nouveautés du livre, esquisse une solution simple et ingénieuse, fondée sur un processus évolutif vraisemblable, et qui tient sa force de ce qu'il fait place aux deux instances en question, réelle et conceptuelle. Il faudra poursuivre dans cette voie novatrice.

Enfin, le livre tient une gageure : nous faire connaître les grandes théories sur la préhistoire matérielle des Indo-Européens et nous mettre au fait des chantiers en cours. En cinquante pages, nous apprenons l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur « les Indo-Européens et l'archéologie » au dernier chapitre, où sont traités notamment les difficultés des rapports entre données linguistiques et *realia* observables, où sont démantelés les réseaux complexes des sites primitifs et des littéraires, depuis la « patrie » inconnue jusqu'aux dizaines de peuples restés dans l'histoire. Tous viennent probablement d'une zone située au sud de la Russie, non loin de la Caspienne, avant de s'orienter vers le sud et le sud-est, en direction de l'Asie, ou vers l'ouest et le nord-ouest, en direction de l'Europe. Au passage, l'auteur évacue fantasmes anachroniques et malsains, notamment en faisant le point sur les données de l'anthropologie physique moderne, pour en finir avec le malencontreux mirage d'une « race » indo-européenne.

Cette encyclopédie d'un monde encore mal connu en France, au-delà de son agrément et de son intérêt scientifique, aura des effets salutaires. Car il exorcise les mauvais génies du racisme forcené et d'un antiracisme mal orienté, en montrant que les langues et les cultures indo-européennes sont des objets de science comme les autres, à condition de ne pas y introduire au préalable ce qui n'y avait jamais été.

CONTRE-EXEMPLE

C'est malheureusement ainsi que procède un ouvrage collectif, *L'Homme indo-européen et le Sacré*, qui, paru presque en même temps que le précédent, se situe à l'opposé, fortage exemplaire de ce qu'il ne faut pas faire. Ses sept contributions, que rien ne relie entre elles, portent chacune sur une culture isolée, sans même l'ébauche de la moindre comparaison. Deux chapitres se veulent synthétiques : ils

ne font qu'aligner des généralités sans corps ou récapituler les thèmes traités dans les articles. Sa démarche d'ensemble, sa conception du « religieux » et ses méthodes dénuées font que ce livre, à un article près, aurait pu être écrit il y a cinquante ou cent ans. Les considérations sur la mythologie sont d'une banalité affligeante, qui date qui plus est. On relève des fautes élémentaires, appelant sourire ou irritation, comme « mère » en arménien, *maïte* (!) au lieu de *mayr*.

Plus grave, on y trouve, beaucoup trop répétés et lourdement insistants, des développements où la science n'a rien à voir. Ainsi l'un des auteurs voit-il dans « la famille indoeuropéenne : l'actuelle désaffection de la famille (...) représente à coup sûr notre véritable rupture avec l'indo-européen ». D'autre part, « la culture indo-européenne a dû réprimer le célibat, l'ovariement, et l'homosexualité ». D'où la conclusion, applicable à notre temps : « Les mesures qui, dans tout l'Occident, tendent à entraver ou même favoriser ces pratiques témoignent d'un indubitable reniement des origines. » Du coup, on ne sera pas étonné d'apprendre que les Indo-Européens étaient « des hommes d'ordre ». On n'ose demander : de quel ordre ?

Pourquoi citer ces errements ? Parce qu'ils reproduisent exactement le processus mental qu'enclenche trop souvent chez certains l'idée même d'indo-européen : leur répulsion pour les réalités de notre époque – présence d'étrangers « noirs », pour les uns, libéralisme politique et moral pour d'autres – les incite à projeter du côté des origines une sorte d'image inversée de notre propre société, paradis perdu qui témoigne de notre actuelle décadence.

Que fait donc dans cette galère un authentique savant comme Cheardo Gnoli, dont l'étude sur le zoroastrisme est très sérieuse ? Sans doute aura-t-il été abusé.

Cloots, seigneur et sans-culotte

ANACHARSIS CLOOTS
OU L'UTOPIE FOUROYÉE
de Roland Mortier.
Stock, 528 p., 150 F.

Anacharsis Cloots est un personnage à l'impénétrable complexité. Comme si sa vie n'était qu'une trame de contradictions qu'il a lui-même volontairement assumées. Baron et Jacobin, riche seigneur et sans-culotte, allemand et gallophile, « fuyettiste » et girondin, Cloots finit en mars 1794 sous le couperet de la guillotine. Récemment étudié, Cloots restait une énigme. En retraçant le parcours biographique, Roland Mortier n'en classe pas les mystères, mais tente au contraire de les comprendre ; en les arrachant au seul schéma de l'engagement révolutionnaire, pour mieux les replacer dans la culture intellectuelle et politique de la fin de l'Ancien Régime. C'est le principal mérite du livre : il démontre avec minutie et nuance que la Révolution ne fut pour Cloots qu'un aboutissement, la « réalisation d'un rêve » dont les multiples possibilités avaient déjà été explorées auparavant, théoriquement dans les ouvrages pré-révolutionnaires (Cloots publie les deux tiers de son œuvre avant 1789), ou concrètement à l'échelle réduite d'un domaine foncier. La naissance de ce que les révolutionnaires nommeront des « contradictions », mais que, dans le laboratoire des Lumières, l'on peut mieux définir comme des voies d'expérimentation suivies jusqu'à leurs destinations les plus osées, les plus incertaines (droits de l'homme, république universelle, matérialisme ou libéralisme). Cloots a sans doute trop cru que ces chemins de l'esprit pourraient s'ouvrir à un homme neutre vivant dans une société nouvelle. En retraçant ces utopies, Mortier lui rend sa véritable dimension historique.

Antoine de Baécque

Derrida, dans l'épreuve de l'aporie

Si la philosophie est un vaste ensemble de contradictions insurmontables, comment la supporter ? En résistant

APORIES
de Jacques Derrida.
Ed. Galilée, 152p., 140F.

RÉSISTANCES
de la psychanalyse
de Jacques Derrida.
Ed. Galilée, 160p., 135F.

LA RELIGION
Ouvrage collectif
sous la direction
de Jacques Derrida
et Gianni Vattimo.
Seuil, 240p., 140F.

Derrida, dans *Résistances*, à cette belle formule : « On ne pense et ne prend de responsabilité, si on le fait jamais, que dans l'épreuve de l'aporie ». Sans laquelle on ne peut pas dire que l'aporie est une pensée ou d'appliquer un programme. Le champ de la philosophie n'est-il pas, dans son ensemble, un vaste système d'apories ? C'est-à-dire de contradictions insurmontables ? C'est en tout cas ce que semble montrer, texte après texte, l'entreprise d'écriture. C'est aussi ce qui lui donne son caractère tragique. Prenons ce dernier mot sans emphase inutile : l'emphase est, par excellence, ce que déteste Derrida. Il n'en reste pas moins que son œuvre révèle une préoccupation croissante pour cette tragédie que constitue l'existence humaine. *Spectres de Marx* (1993) et *Force de loi* (1994), deux ouvrages marqués par l'ombre de Walter Benjamin, tentaient déjà de comprendre le naufrage de la politique. Quant à *Apories*, il ne s'agit de rien de moins que d'une méditation sur la « mort » : non seulement parce que les guillemets sont, avec l'humour, la meilleure arme contre l'emphase, mais parce qu'il est impossible de parler de la mort en tant que telle. On ne peut, tout au plus, qu'interpréter les représentations que l'on fait des hommes : tel était le but des recherches pionnières de Friedrich Schlegel et de l'anthropologue Louis-Vincent Thomas.

FREUD, LACAN, FOUCAULT
Résistances est donc un grand livre sur la psychanalyse, un livre qui met la question de la résistance au cœur même de la réflexion psychanalytique, à travers trois lectures de Freud, Lacan et Foucault. Freud parce qu'il lui revient d'avoir isolé, dans *Au-delà du principe de plaisir*, la force qui résiste en nous à la guérison et au bonheur. Lacan, parce qu'il demeure, parmi les psychanalystes, celui qui a le mieux pris en compte l'existence de ce que Freud avait nommé « pulsion de mort ». Et Foucault parce que sa infamie bien connue à l'égard du freudo-lacanisme (aujourd'hui, par ailleurs, il devait tant) méritait d'être déchiffrée comme le symptôme d'une résistance paradoxale à ce qui, en fait, lui avait permis d'entreprendre ses propres enquêtes sur la folie et la

sexualité. Au passage, Derrida éclaircit quelques énigmes liées aux relations ambivalentes qu'il a lui-même entretenues avec les pensées de Lacan et Foucault. « Voyez-vous », nous dit-il, « je crois que nous nous sommes beaucoup aimés, Lacan et moi... ». Comme tout amour, celui-ci a été traversé d'épisodes conflictuels. Lacan, on le sait, n'appréciait guère la critique. Foucault non plus. Pourtant, les échanges de signaux (souvent cryptés) n'ont jamais cessé entre eux et Derrida, qui rend ici aux deux disparus un hommage digne de ce qu'avait été leur « conversation » inachevée.

La mort, l'inconscient : ces préoccupations ne pouvaient qu'inciter Derrida à revenir sur la question de la religion qui le hante depuis longtemps. Le projet a commencé à se réaliser à Capri, en 1994, lors d'une rencontre amicale à laquelle participaient de grands philosophes européens : l'allemand Hans-Georg Gadamer, l'espagnol Eugenio Tüls, les italiens Gianni Vattimo, Aldo Gargani, Vincenzo Visello et Maurizio Ferrarini.

Des interventions prononcées lors de ce colloque informel émergent l'idée que le fameux « retour du religieux » dont l'actualité, hélas, nous abreuve, exige, au-delà des propos de circonstance, des réflexions de fond. Quelle différence y a-t-il entre foi et savoir ? D'où vient qu'un texte, une loi, un commandement puissent être dits « sacrés » ? Quels rapports entretiennent la politique et la religion, la violence et le sacrifice ? Quels liens, enfin, mais également quelles déchirures marquent en profondeur les relations, toujours difficiles, entre les trois monothéismes bibliques ? Sans doute ces interrogations achoppent-elles, elles aussi, sur bien des apories. Mais ce sont de telles apories que devraient explorer ceux qui n'ont pas renoncé à l'idée que la philosophie puisse les aider à comprendre leur époque.

Christian Delacampagne

HISTOIRE

● LECTURES INTERDITES, de Barbara de Neroni
Selon les textes réglementant la librairie sous Louis XV, l'impression et la diffusion des livres semblent contrôlées de façon absolue : tout manuscrit, comme tout livre étranger, doit être examiné par les services de la censure, qui en vérifient l'orthodoxie. Le censeur paraît toutefois peu strict. Livres et libelles clandestins pullulent et la censure rendue publique s'avère la meilleure des publicités. Dans une excellente étude sur le travail des censeurs, 1723-1774, Barbara de Neroni analyse les compromis adoptés par ces hommes des Lumières, attachés à la prospérité des métiers du livre, et dont l'inefficacité relative tient aux liens qu'ils tissent avec les auteurs, permettant, par un dialogue constant, une sorte d'autorégulation des humeurs frondeuses de la république des lettres. D'une conception secrète du texte écrit, réservé aux initiés, on passe à la croyance en une nécessité publique de l'imprimé comme vecteur du débat d'opinion. Barbara de Neroni restitue avec finesse et précision les capacités de lecture, de résistance et d'adaptation de ce monde de la censure, agent régulateur de l'élargissement de la sphère du débat politique, milieu complexe, constamment travaillé par le compromis (Albin Michel, 395 p., 150 F).

● MÉHÉMET ALI, de Guy Fargette
Il fallait une certaine audace pour écrire une biographie de Méhémet Ali (1769-1849), fondateur de l'Égypte moderne. Seul un profane pouvait se lancer sans complexe dans une telle entreprise, qui a fait reculer plus d'un historien. Le livre de Guy Fargette n'apporte aucun élément inédit sur l'ancêtre du roi Farouk : il faut le lire comme une synthèse, à l'usage du grand public, d'une partie des ouvrages consacrés à ce règne exceptionnel. C'est une introduction, claire et mesurée, à un anabaptiste hors du commun, qui a su faire de son pays d'adoption un État puissant, et même un empire (L'Harmattan, 232 p., 140 F).

● GOA, 1510-1685 : l'Inde portugaise, apostolique et commerciale
C'est dans la lusitanienne Goa, conquise dès 1510 par Albuquerque pour le compte du roi Manuel, que Luis de Camões commet la débauche et la misère tout en écrivant les *Lusiades*. La ville populéuse, cosmopolite et bigarrée dut à François Xavier, qui l'évangélisa et y fut enterré, une fermentation spirituelle qui favorisera l'implantation de l'une des plus féroces versions de l'Inquisition : ce que la réputation de raffinement, de lascivité et de luxure des habitants, alors expliquée par les contraintes du climat, ne suffit pas à justifier. La faillite de la cité, sanction logique des revers militaires qui condamnent la vitrine portugaise aux Indes, ne compromet pas le mythe d'une magnificence que les voyageurs n'hésitent pas à comparer à celle des premières métropoles européennes (Autrement, coll. « Mémoires » n° 41, 228 p., 120 F).

● PONDICHÉRY ET LES COMPTOIRS DE L'INDE APRÈS DUPLEX, de Jacques Weber
La survie de la présence française dans la péninsule indienne, après l'effondrement du rêve de Duplex au XVIII^e siècle, masqua une léthargie obstinée qui banalisait la corruption et l'incompétence. Les rares tentatives de reprise en main achoppèrent moins en raison de leur autoritarisme que par le rejet de toute nouveauté donne qui perturberait les avantages acquis. Comme les indigènes ne s'indignaient ni ne se soulevaient tant que les Français s'abstenaient d'intervenir dans les affaires de castes et de culte, on comprend mieux le péril que représentait la politique d'assimilation de la III^e République qui misait sur la démocratisation par la pratique du suffrage universel. Pour les castes ainsi menacées, une seule solution : la malimise sur les institutions par un terrorisme électoral d'une terribile efficacité. Disséquant le système du « Louis XI noir », Chanemougam, qui fit des comptoirs « la terre des fraudes », Jacques Weber met en lumière l'erreur majeure de la métropole qui, négligeant l'assimilation par la culture pour jouer la carte institutionnelle, a favorisé un mouvement nationaliste qui précipita sa perte (Denoël, 448 p., 195 F).

● FANTÔMES ET REVENANTS AU MOYEN ÂGE, de Claude Lecouteux
L'ouvrage de Claude Lecouteux, spécialiste de littératures et civilisation germaniques médiévales - dont l'usage s'attache à diffuser les travaux -, qui reparait augmenté d'une préface où l'auteur fait le point sur les travaux qui ont vu le jour depuis la première édition (1986), est déjà un classique. Cette interrogation pionnière sur la destinée des morts qui reviennent à l'immense mérite de conclure rarement et de négliger le moins possible les croyances héritées du paganisme et bien maltraitées dans la documentation cléricale qui fait l'essentiel des sources. Forces maléfiques ou gages de fécondité, les revenants disent aussi le profil de l'au-delà qu'on imagine, acteurs à part entière dans l'histoire des mentalités. Signaux la parution aux Presses de l'Université de Paris-Sorbonne d'un autre volume de Lecouteux, lui inédit, *Au-delà du merveilleux : des croyances au Moyen Âge* (Imago, 272 p., 135 F).

● HISTOIRE ROMAINE, LIVRES 40 et 41, César et Pompée, de Dion Cassius
En marge des deux savants volumes de la Collection des Universités de France, Les Belles Lettres continuent l'exhumation de l'historien bithynien Dion Cassius, dont l'*Histoire romaine*, même largement perdue, reste une source essentielle puisque sans concurrence pour le passage de la République à l'affirmation de l'Empire. Les livres 40 et 41 couvrent l'un des affrontements les plus fameux de la fin de la République courant du printemps 54 à la journée d'août 48 où César écrasa à Pharsale les forces pompéiennes. Un volume passionnant aussi par l'excellence de l'édition (introduction, traduction - du grec - et notes de Michèle Rosellini, Les Belles Lettres, « La route à livres », 160 p., 135 F).

● L'EMPEREUR DES ALCHEMISTES, de Jacqueline Dauxois
L'empereur Rodolphe II (1552-1612) a de tous temps suscité la curiosité par son originalité singulière - il s'entourait de savants, d'astrologues et d'artistes, alors que l'Europe se déchire dans les querelles religieuses, abandonne Vienne pour Prague, dont il contribue à faire l'une des villes les plus magiques qu'on puisse rêver, choisit Arcimboldo qui le peint en Vertumne, dieu de la végétation quand ses frères les rois se drapent dans la pourpre et le fer. Devant la faiblesse de la bibliographie en français sur ce prince atypique, on saluera le chaleureux portrait qu'en brosse la romancière Jacqueline Dauxois, qui fait ici œuvre d'historienne avec une rigueur appréciable et qui soutient agréablement la compréhension intuitive du personnage (J.-C. Lattès, 336 p., 129 F).

● CAMBACÈRES, de Pierre-François Pinard
Personnage décrit pour ses ralliements opportunistes - Jean-Louis Bory railla naguère *Les Cinq Girouettes* -, le deuxième consul mérite mieux que ces « exécutions sommaires », que la colossale fortune de l'homme politique n'a pas ternies. Inspirateur du Code civil et de la Cour des comptes, son œuvre administrative nous vaut une intéressante enquête sur l'homme et le réseau qu'il utilise, peuplé de banquiers, de chevaliers d'industrie et d'affairistes qui n'ont pas disparu avec le Directoire. La réflexion sur la place réelle que joue la franc-maçonnerie dans ces liaisons, moins essentielle qu'on ne l'a écrit, est une des contributions notables de cette biographie bienvenue (Perrin, 274 p., 135 F).

Jean Hébrard

Voyage à travers l'espace graphique

Anne-Marie Christin revisite les multiples formes de l'expression graphique nées en Occident et en Orient et redéfinit les liens entre l'image et l'écrit

L'IMAGE ÉCRITE
OU LA DÉRAISON GRAPHIQUE
d'Anne-Marie Christin.
Flammarion, coll. « Idées
et recherches »,
252 p., 250 F.

Quel point commun existe-t-il entre une peinture parietale, une tablette cunéiforme, un calligramme japonais, l'édition du *Coup de dés* de Mallarmé et l'affiche vantant les mérites du bouillon Rub dessinée par Cappiello sur les murs du Paris de l'entre-deux-guerres ? Pour répondre à cette question, Anne-Marie Christin a écrit un livre dense et particulièrement suggestif qui éclaire d'un jour nouveau le débat sur l'histoire des écritures et des images.

Cet ouvrage, abondamment illustré, nous conduit à revisiter les multiples formes de l'expression graphique nées en Occident comme en Orient. Il exige cependant du lecteur qu'il déplace son regard des figures (écritures ou images) vers les surfaces qui les portent. Ce geste réapprié, l'incongruité de la question initiale s'efface. Les chevaux de la grotte Chauvet, les *waka* japonais, les lithographies Belle Époque ont en commun d'être des assemblages de figures ou de signes dont la signification est intrinsèquement liée à la façon dont ils occupent l'espace sur lequel ils s'inscrivent.

Les conséquences de cette hypothèse sont nombreuses et la première concerne l'histoire des écritures. Pour Anne-Marie Christin, ces systèmes de signes tirent leur extraordinaire pouvoir de représentation de l'hétérogénéité de leur nature. Ce sont des « mixtes » dont le hiéroglyphe a déjà, à l'aube des civilisations de l'écriture, exploité tous les possibles. Les Égyptiens possèdent en effet des signes qui désignent des mots (les idéogrammes), des signes qui désignent des catégories (les dénominatifs) et des signes qui désignent des sons (les phonogrammes) ; mais ils savent surtout disposer ces multiples codes dans l'espace de façon à tirer un profit maximum de leur combinaison et de leur articulation avec l'image. Il en est de même pour les idéogrammes chinois ou pour la subtile combinaison des *karyi* et des *kana* japonais. Se pose alors d'une tout autre manière la question des écritures strictement alphabétiques nées entre les X^e et VII^e siècles dans le bassin méditerranéen.

Loin de les considérer comme l'aboutissement de l'histoire des écritures, Anne-Marie Christin voit dans le succès de leur diffusion un étrange affaiblissement du pouvoir d'écriture : « L'alphabet semble être un système bien appauvri en regard de la flexibilité visuelle verbale que propose l'idéogramme. » Il est peut-être même l'instrument qui a empêché notre civilisation dans un mythe logocentrique. La parole, fut-elle divine, est transparente à elle-même et sa « lettre », à défaut de son « sens », toujours intégralement transmissible puisque chacun des sons qui la constituent peut être codé par un signe.

Or les supports de l'activité graphique et de la voix, uni-dimensionnelle, restent définitivement dissimilaires. Une syllabe ne peut

être énoncée en même temps qu'une autre, mais deux signes ou deux images peuvent être joints en un même espace. Depuis la surface offerte à la divination de l'oracle (le sable des Dogons parcouru par le renard, le foie des animaux sacrifiés à Babylone, la carapace de tortue en Chine), jusqu'au calligramme oriental, il est des civilisations qui ont su être lectures de la disposition spatiale des signes, avant ou après avoir inventé l'écriture. Les civilisations de l'alphabet auraient-elles perdu ce pouvoir ?

Anne-Marie Christin nous rappelle, suivant en cela Marcel Delcourt ou Jesper Svenbro, que l'alphabet a pu être très longtemps utilisé comme l'étaient les idéogrammes, c'est-à-dire non pour restituer la succession des syllabes d'un énoncé mais pour permettre à l'homme qui regarde les lettres de produire une parole qui les accompagne, qui les paraphrase ou les commente. Bref, l'alphabet n'a pas préservé le lecteur du travail de reconnaissance et d'interprétation que toute lecture impose.

Dès lors, la coupure est peut-être moins celle qui se situe au moment de l'invention de l'alphabet que celle qui survient lorsque Gutenberg inscrit le caractère de plomb fondu dans le carcan de la régalité de cuivre où prend forme la ligne imprimée. Cette solution technique renvoie en effet l'image hors du texte (en particulier lorsqu'elle a été gravée sur cuivre) et comme l'écriture dans la régularité oblique de la succession des lignes. C'est à cette occasion que l'écriture occidentale pourrait avoir commencé à oublier qu'elle offre au regard qui la contemple autant qu'à la voix qui en restitue les sons. Pourtant, c'est aussi dans ces siècles où l'imprimé déploie ses redoutables pouvoirs que commence un long travail de réappropriation de l'espace graphique. La littérature permet d'en lire les

avancées et les reculs. Car, même dans une civilisation de l'alphabet, l'histoire des œuvres du langage est indissociable de celle de leurs supports, l'histoire de la littérature est indissociable de celle du livre.

En effet, le caractère monovalent de l'alphabet a longtemps confiné à la seule voix le rôle primordial dans la lecture des œuvres (« publier » un livre au XVIII^e siècle, c'est encore en donner une lecture à haute voix, même si chacun peut sans difficulté le lire des yeux sur la copie qui circule), il faut donc que l'imprimerie reconquière l'espace non obligatoirement contraint par la ligne qui était celui de la pierre ou du manuscrit. Cette avancée est tardive. La gravure de bois de bout permet, dans le courant du XIX^e siècle, de construire une nouvelle esthétique du livre dans laquelle image et texte peuvent se mélanger et le texte devenir image. La lithographie permet à l'affichiste toutes les audaces. Est-ce dans ces années que le lecteur occidental apprend à lire d'une autre manière ? Que, s'adonnant sans retenue à ces flâneries du regard que les murs de la ville, dans le débauche de la réclame, suscitent et bientôt imposent, il apprend que le livre peut être voir ?

C'est en tout cas dans cet espace reconquis que Stéphane Mallarmé installe, avec l'impression du poème *Jamais un coup de dés n'abolira le hasard*, une nouvelle conception de l'écriture, de l'édition et de la littérature, ce que le poète appelle un « espacement de la lecture ». En faisant de la page imprimée cette surface « déviée à la puissance du ciel étoilé » (*UN COUP DE DÉS, LE HASARD, UNE CONSTELLATION*), Mallarmé a renoué avec la « pensée de l'écran » et, pour Anne-Marie Christin, a ramené l'alphabet à l'écriture.

Jean Hébrard

ECONOMIE

● par Philippe Simonnot

Descartes, prudence

DU BON USAGE DE DESCARTES

d'Alain Laurent.
Ed. Maisonneuve & Larose, 127 p., 96 F.

Le moins qu'on puisse dire est que les économistes se sont peu intéressés au quatrième centenaire de la naissance de Descartes. Sans doute faut-il leur donner tort, au moins pour trois raisons. D'abord, cela ne fait jamais de mal de faire l'effort de penser par soi-même, comme nous y invite le grand philosophe, et comme c'est devenu fort rare dans le domaine économique à l'époque de la pensée dite unique, elle-même critiquée de manière unique. Ensuite, tous ces hommes d'argent qui nous parlent, comme le veut la mode, de morale dans les affaires feraient bien d'aller voir du côté du *Discours de la méthode* ou du *Traité des passions de l'âme*, comment la liberté individuelle ne se peut concevoir sans éthique, ni la seconde sans la première. Enfin, il se pourrait bien, comme le montre Alain Laurent dans un petit livre d'une intelligence, d'une lucidité et d'une clarté toutes cartésiennes, que Descartes ait entrevu, un siècle et demi avant Smith, le mécanisme de la « main invisible ». Précisons tout de suite que Laurent n'est pas économiste, mais philosophe, ce qui donne d'autant plus de valeur à sa trouvaille pour l'histoire de la pensée économique.

Afin d'en apprécier toute la valeur, il faut d'abord rappeler, comme le fait très bien l'auteur, que le mot du *cogito, ergo sum* ne ressemble en rien au personnage égotiste, égoïste, abstrait, impersonnel, désincarné, solipsiste que tant de penseurs de second rang ont voulu en faire. L'aventure radicale de la liberté, l'autogénération du moi, le risque de se fonder seulement sur son libre arbitre, c'est aussi d'aimer la vie. « Je suis du côté de ceux qui aiment le plus la vie », écrit Descartes dans une lettre au physicien Huygens. C'est encore le « dévouement », comme un dévouement de soi vers autrui. Certes, le désintéressement est le plus souvent intéressé (La Rochefoucauld). Mais c'est le propre des « âmes basses » qu'on ne peut les inciter à prendre de la peine pour autrui qu'en leur faisant voir qu'elles en retireront quelque profit.

Selon Alain Laurent, l'auteur du « Discours de la méthode » aurait entrevu, un siècle et demi avant Smith, le mécanisme de « la main invisible »

rationnaliste qu'on nous marchandait habituellement dans les manuels !

Le siècle de Descartes est encore une époque où l'on ne cherche pas à améliorer tant la société que l'homme lui-même. Ce qui deviendra plus tard la question sociale, ou politique, ou économique, ou institutionnelle est encore une question morale. A cet endroit précis, cependant, Descartes ouvre, avec une audace timide la voie à ce qui deviendra chez Smith la « main invisible ». Ce pas, révolutionnaire, est accompli dans une lettre à Elisabeth, princesse de Bohême où il expose : « qu'enonc que chacun rapportât tout à soi-même, et n'eût aucune charité pour les autres, il ne laisserait pas de s'employer ordinairement pour eux en tout ce qui se fait en son pouvoir, pourvu qu'il usât de prudence, principalement s'il vivait en un siècle où les mœurs ne fussent point corrompues » (6 octobre 1645). Ainsi, même en se comportant de manière égoïste, on ferait du bien aux autres, concourant au bien commun sans le savoir ni le vouloir.

L'ouverture est timide, car Descartes, comme pour faire pardonner son audace, met deux conditions au bon fonctionnement de cette main invisible avant la lettre : l'une est la sagesse pour la forme. Quand peut-on dire en effet que les mœurs ne sont point corrompues ? L'autre est fondamentale. Limitative ? N'est-ce pas demander beaucoup que chacun soit « prudent » ? Moins peut-être que si l'on réclame ou impose la sagesse. Car l'on sait bien depuis Aristote (*Ethique à Nicomaque*, livre VI), à qui Descartes fait ici sans doute allusion, qu'à la différence de la sagesse qui « ignore l'intérêt personnel », la prudence n'est pas une science, mais « consiste pour chaque être à observer ce qui est bon relativement à lui et à s'en remettre à cela ». Le Grec va même jusqu'à nous dire que « certaines bêtes sont prudentes » ! Bref, Descartes accepte ici de facto de déployer, voire d'abaisser les objectifs moraux de la « société » — comme si la paix civile était à ce prix.

Souvenons-nous qu'en cette lettre de 1645 et *La Richesse des nations* de Smith (1776) se situe le coup de force de Mandeville faisant des vices privés les facteurs du bien public (la *Fable des abeilles* date de 1714). La prudence est ridiculisée ainsi que les autres vertus dont l'« homme-diable » (*man devil*) décrit cyniquement, joyeusement les infortunes. Même chez le pieux calviniste Smith, qui hait le luxe et ne croit du reste qu'à moitié à l'efficacité de la main invisible, la prudence n'est pas une catégorie pertinente du savoir économique. Tout au plus constitue-t-elle une des qualités, avec la force, la beauté, l'agilité du corps, la sagesse, etc., qui font que certains hommes sont supérieurs à d'autres (*Richesse*, Livre V, chapitre I). Mais cette désélection ne touche que le discours théorique, et ce n'est pas pour rien que l'on parle de « règles prudentielles » dans la pratique quotidienne de l'argent... Pour ne rien dire de la prudence.

« La vraie prudence, écrit pourtant Alain Laurent, consiste de fuir résolument tous les calculs intéressés et stratégiques pour s'en remettre à la volonté de bien faire sans rien en attendre. » N'outrepasse-t-il pas, ne trahit-il pas ici Descartes ou Aristote, ou les deux à la fois ?

PASSAGE EN REVUE

● Sociétés et représentations

La deuxième livraison de la revue du Credhess (Centre de recherches et d'études en droit, histoire et sociologie du social, sous la tutelle de l'université Paris-I) est tout entière consacrée aux usages sociaux du corps. Ainsi que le disent d'entrée de jeu Rémi Lenoir et Myriam Tsikounas, qui ont dirigé le numéro, « le dénominatif commun » de ces approches « est la souffrance ». Souffrances des exclus, évoquées par Xavier Emmanuelli, secrétaire d'Etat à l'action humanitaire, lequel, dans un entretien avec Pierre Bourret et Véronique Nahoum-Grappe, plaide pour une réhabilitation des asiles, contre l'« exterminisme abusif » des SDF. Autre point commun, le refus partagé de réduire le corps à une « entité biologiquement constituée ». Le corps parle. Il est également objet de raison, comme il l'était dès la fin du XVIII^e siècle pour la femme de Necker — mère de Germaine de Staël —, qui méticuleusement, montre Antoine de Bæcq, a préparé son embaumement et réfléchi sur son propre cadavre. Le corps est aussi objet d'art. Dans le *body art* par exemple, analysé par Murielle Gagnebin, qui exprimerait, par le détour de la complaisance et du sadisme qui en accompagnent les « performances », le caractère indépassable du corps d'ici-bas, privé désormais de la perspective du corps de gloire des religions de jadis.

Un corps enfin qui devient l'objet des tentations eugéniques à la Belle Époque. Si les médecins français ne se laissent pas tenter dans leur masse par un eugénisme d'exclusion (élimination ou stérilisation des porteurs de « tares » supposées héréditaires) et s'en tiennent à l'hygièneisme, il y a quelques exceptions. Celle de Charles Richet, Prix Nobel de médecine 1913, en est une de taille, lui qui prône en 1921 l'interdiction du mariage « non seulement des infirmes et des malades, mais encore des idiots, des déments et des criminels » (*Sociétés et Représentations*, n° 2, 95 F, BP n° 5, 14410 Vassy).

INTERNATIONAL

● par Daniel Vernet

EXAMEN DE CONSCIENCE
« Nous étions vaincus mais nous nous croyions innocents »
d'August von Kagenack.
Perrin, 214 p., 98 F.

En prononçant l'éloge des soldats allemands de la deuxième guerre mondiale dans son dernier discours officiel, le 8 mai 1995, à Berlin, François Mitterrand avait étonné son auditoire. Il n'avait pas loué le courage et le patriotisme de ces hommes — « et peu m'importe l'uniforme » — simplement pour rendre service à Helmut Kohl. Perplexe, le chancelier assistait alors à un débat entre ses compatriotes sur le point de savoir si le jour de la capitulation devait être célébré comme une défaite ou une libération. « La démocratie est un cadeau de la défaite », avait jadis tranché Heinrich Mann, le frère de Thomas.

De bons patriotes ? Dans les années 50, la question avait déjà été posée au moment de la reconstitution de l'armée allemande. La nouvelle Bundeswehr pouvait-elle se référer à la tradition de la Wehrmacht ? Ou aux officiers qui tentèrent de liquider Hitler parce que, « sous ce régime, on n'a pas le droit de gagner la guerre » ?

« La discipline, l'obéissance, la fidélité, l'ordre, le sens du sacrifice, la persévérance, l'honneur même, n'avaient-ils pas été pervertis par l'ancien régime ? », se demande aussi August von Kagenack. Dans un livre ému, il revient sur ces six années pendant lesquelles, jeune lieutenant à l'uniforme vert-de-gris, il a participé, à la tête de son peloton de chars à la « guerre criminelle », menée par le Führer. A dix-neuf ans, il était fier ; il se sentait « investi d'une mission supérieure » dans les premiers jours de la campagne de Russie avec ses hommes, « de braves types, des paysans autri-

POLITIQUE

● par André Laurens

LA RÉPUBLIQUE
CONTRE LA DÉMOCRATIE
de Yves Roucaute.
Plon, 240 p., 140 F.

Les cruelles déceptions engendrées par des utopies révolutionnaires qui avaient enflammé les masses et bâti des régimes, dont certains se sont écroulés tandis que d'autres résistent, les drames et impasses auxquels ont conduit tant de luttes, en principe libératrices, le passif laissé par de prétendues avancées démocratiques, sont à la source, au-delà de l'amertume et du désengagement, de toute une série d'interrogations critiques et redondantes. Yves Roucaute s'inscrit dans cette problématique. Il s'y jette, plutôt, avec une furia iconoclaste qui en fera bondir plus d'un !

Le titre de son essai est, déjà, un paradoxe puisqu'il oppose la République et la démocratie. Comme toujours, il est difficile avec les porteurs de convictions fortes, dotés d'un aussi fort tempérament de polémiste, de faire la part des choses : la thèse soutenue procède-elle des enseignements de l'Histoire ou n'est-elle qu'un instrument permettant de revisiter celle-ci ? Les deux explications, sans doute, se complètent.

Quoi qu'il en soit, Yves Roucaute se fonde sur la chronique du siècle et fait partir sa démonstration de la guerre 14-18 car, estime-t-il, ce conflit, « porté par les peuples », a livré ces derniers « aux marchands d'utopies ». Les révolutions rouges ou brunes, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, la règle majoritaire ont, dès lors, tout permis, tout justifié.

SOCIÉTÉ

● par Robert Solé

FEMMES, SI VOUS SAVIEZ...
de Béatrice Majnoni d'Intignano.
Ed. de Fallois, 399 p., 130 F.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'obscurantisme du siècle des Lumières... Les femmes, en tout cas, ne lui doivent pas leur libération. C'est à la veille de la Révolution française que Rousseau a élaboré la fameuse théorie des deux sphères, selon laquelle la Nature imposerait à l'homme de régner sur la vie publique et la femme sur la vie privée. Que de sottises — et de dégâts — un tel partage des rôles n'aura-t-il pas suscités tout au long du siècle suivant !

Le code de 1804 précise que « le mari doit protection à la femme, la femme obéissance au mari ». Au regard de la loi, l'épouse est incapable. Elle ne peut ni disposer de ses revenus, ni exercer l'autorité à l'égard de ses enfants. La maternité est pourtant sa principale fonction, au service de la famille, de l'industrie et de la patrie. Il faut enfanter, après chaque guerre, pour réparer celle-ci et préparer la suivante. Mussolini le souligne en 1935 avec sa finesse habituelle : « Femmes fascistes, les générations de soldats nécessaires à la défense de l'Empire seront telles que vous saurez les faire. » Entre-temps, le Larousse du XIX^e siècle a défini la femme de manière précise : « Femme de l'homme, être humain organisé pour concevoir et mettre au monde des enfants. » Béatrice Majnoni d'Intignano, qui enseigne à l'université de Crète, est économiste. Mais c'est surtout en historienne et en sociologue, en femme aussi, engagée dans la vie sociale, qu'elle a entrepris de retracer les grandes

Fin du mythe de la Wehrmacht

chiens, avec quelques ouvriers de la Ruhr et du Rhin ».

L'épreuve de la débâcle renforça encore ce sentiment de camaraderie, de solidarité. Quoi qu'on sût, quoi qu'on pensât de ce qui se passait « après », dans les villages que venait de prendre l'armée régulière lorsque les groupes d'assaut de la SS faisaient leur entrée, on ne pouvait pas abandonner ses hommes, dans la boue et la neige, par des froids de - 50° C, à la vengeance des partisans russes.

Et puis voulait-on savoir ? August von Kagenack a choisi — avant d'être, de 1956 à 1985, le correspondant de *Die Welt* à Paris — le métier des armes par tradition familiale mais aussi parce que l'uniforme de la Wehrmacht était « le seul qui garantissait dans une certaine mesure la propriété et l'incorruptibilité » dans cette Allemagne nazie que toute son éducation catholique, rhénane, aristocratique l'amenait à détester.

Il se trompait. La Wehrmacht a « servi d'instrument du plus monstrueux crime de l'histoire ». Elle a été l'outil efficace et constant des partisans du III^e Reich pour la perpétration de l'Holocauste. A quelques exceptions près, ses chefs s'étaient ralliés à Hitler, ils attendaient de lui que le « honteux diktat de Versailles », fruit du « coup de poignard dans le dos » donné par les communistes à la Reichswehr en 1918, soit enfin vengé. Mais il ne leur suffisait pas de faire la guerre au « judéo-bolchévisme ». Il fallait encore que, bafouant tous les devoirs du soldat, ils approuvent les méthodes du régime national-socialiste. Le général von Reichenau ne demandait-il pas, dans un ordre du jour, « la plus totale compréhension pour les mesures certes dures, mais justes prises à l'encontre de la juiverie sous-humaine » ?

La Wehrmacht sans tache est un mythe que les historiens ont mis en pièces, aidés par la

découverte de lettres de soldats allemands à leurs familles, interceptées par l'armée rouge et récemment retrouvées dans les archives soviétiques. Une exposition a été organisée sur ce thème l'année dernière en Allemagne. Un livre vient de paraître avec de terribles photographies (*Vernichtungskrieg. Verbrechen der Wehrmacht, 1941 bis 1944*, « Une guerre d'anéantissement. Les crimes de la Wehrmacht, de 1941 à 1944 », publié sous la direction de Hannes Heer et Klaus Naumann, Hamburg Edition, 686 p., 68 DM) ; il montre l'étendue de la responsabilité de la Wehrmacht, responsabilité refoulée au lendemain de la guerre car, écrivent les deux auteurs dans la préface de cet ouvrage collectif, les vertus qu'on attribua aux soldats de l'armée régulière étaient justement celles dont on avait besoin pour la reconstruction et le miracle économique.

August von Kagenack était de ces soldats. Il ne fait pas œuvre d'historien. Cinquante ans après, il avoue simplement avoir eu la « baraka de ne pas avoir été exposé à une situation où le sentier entre la conscience et l'obéissance est terriblement étroit ». Il n'a fusillé personne, il n'a pas commandé de peloton d'exécution, il n'a pas assisté à une quelconque « action », mais il a vu des dizaines de soldats russes alignés dans une fosse, qui n'avaient pas été tués au combat ; mais il a entendu parler du massacre de juifs de Tarnopol à peine son unité avait-elle quitté la petite ville ukrainienne.

Certains ont protesté. D'autres ont refusé de laisser « résonner la voix de la conscience. J'en fus », dit August von Kagenack. « Comment vivre avec le souvenir de telles monstruosités ? » En assumant sa part de responsabilité et en cherchant le pardon de Dieu et des autres, de tous les peuples contre lesquels des crimes ont été commis au nom de l'Allemagne.

Un credo républicain

fié. La démocratie sans contrôle a pu verser dans les pires nationalismes, particularismes, rassemblements ethniques et, au nom de la révolution, dans les diverses versions du totalitarisme.

Yves Roucaute n'y va pas de main morte : « Si la démocratie est la fille aînée de la démocratie, le fascisme en est la fille cadette et le nazisme la fille aînée », écrit-il. Le communisme ne trouve pas davantage grâce à ses yeux, qu'il soit stalinien, maoïste ou français : « Entre Brasillach et Aragon, la différence n'était pas de nature », assure-t-il. L'auteur apostrophe son lecteur, l'agresse avec des formulations au vitriol et des données historiques troublantes, remet en cause la plupart des analyses des mouvements historiques de la période. Dans tous les cas, le coupable désigné est la sacralisation de la volonté des peuples, laquelle pouvait recouvrir de funestes tentations et une grande lâcheté. A son sens, les leaders, qu'il appelle « échochats », ont dévié, suivi, voire exploité, les inclinations populaires, plus qu'ils ne les ont conduites.

Après les errements des démocrates bruns ou rouges, sont venus ceux des « fauves », dans le tiers-monde, à travers les mouvements révolutionnaires de libération nationale qui, loin d'avoir tenu leurs promesses, ont abouti à des formes de dictature. Yves Roucaute rend hommage aux capacités de résistance au fascisme des bourgeoisies, trop souvent occultées selon lui, souligne ce que le colonialisme a eu de positif et salue au passage l'action du roi du Maroc. Pour l'essentiel, sa vision d'une humanité livrée à ses fantasmes reste profondément pessimiste. Aussi, au

culte de la démocratie sans partage et sans contrôle, qui flatte les courants dominants des peuples souverains, il oppose une conception élitiste de la République, fondée sur une hiérarchie des valeurs et des leaders sachant les assumer avec courage, fût-ce à contre courant, qu'ils soient de gauche ou de droite.

« L'union populaire ne suffit pas à transformer la force majoritaire en droit, et le droit en justice établie », écrit-il. La véritable démocratie serait donc celle qui userait de cette technique de gouvernement pour la mettre au service d'une « nation civique », rassemblant des individus sans qu'ils perdent une once de leur singularité. Elle a pour nom République, cette « grande invention française », fondée, précise l'auteur, sur les droits des personnes, le respect de leurs biens et les autres valeurs de l'humanisme libéral. Dans une vision prophétique, l'auteur associe « cet espace politique qui affiche son artificialité et son souci de préserver les singularités » et les apports scientifiques, les seuls à avoir durablement marqué le siècle, pour en faire le moyen de sauver l'espèce, au-delà des peuples et races et de leurs attachements à leurs morceaux de planète.

En dépit de sa systématisation et de ses excès assumés, la thèse ne manque pas de force et elle pousse, jusque dans ses derniers retranchements, la réflexion sur la démocratie comme motivation se suffisant à elle-même. Si l'on voit bien ce que des valeurs républicaines (auxquelles il ne faudrait pas soustraire celles de la justice sociale et de la solidarité qui restent d'actualité) peuvent apporter à la démocratie, on se demande si elles auraient un avenir sans elle et, a fortiori, contre elle ?

Femmes d'après-féminisme

étapes du combat féministe en Occident. Son livre a le mérite de mettre un peu d'ordre dans beaucoup d'idées, vraies ou fausses, sur les rapports entre les sexes.

L'une des grandes hypocrisies de la gent masculine, au pouvoir dans la Cité comme dans l'Eglise, aura été de hisser la femme sur un piédestal pour l'aduler dans son infériorité. Un certain sénateur Bérard résumait parfaitement cet état d'esprit, en 1919, lors d'un débat au Parlement : « Plus que pour manier le bulletin de vote, les mains des femmes sont faites pour être baisées, baisées dévotement quand ce sont des mères, amoureuxment quand ce sont des femmes et des fiancées. »

La procréation est le domaine où la condition féminine a le plus changé depuis le siècle des Lumières, remarque Béatrice Majnoni d'Intignano. Grâce à la contraception, la plupart des naissances sont désirées. Accoucher est presque toujours « un heureux événement ». Certes, les femmes enfantent plus tard et moins souvent, mais le nombre des mères n'a pas diminué pour autant, au contraire. En 1900, une Française sur quatre ne connaissait pas la maternité. La proportion n'est plus que d'une sur dix aujourd'hui.

Le féminisme a connu deux grandes vagues. La première, à partir de 1870, a été celle des suffragettes, revendiquant l'égalité avec les hommes. Ce mouvement s'est éteint au lendemain de la première guerre mondiale, victime de son succès : l'obtention du droit de vote dans de nombreux pays européens, mais pas en France, patrie des droits de... l'homme. La deuxième vague, dans les années 1960-1970, a été celle des adeptes de la libération, qui insis-

taient sur la différence entre hommes et femmes et réclamaient réparation sous forme d'une discrimination à l'envers. Une vague réformiste, puis une vague révolutionnaire et de ses excès, les féministes des cent dernières années se sont partagées en plusieurs tendances : libérale, socialiste, marxiste ou radicale. Les plus radicales ont entretenu le mythe d'une femme supérieure à l'homme, après avoir été martyrisée par lui ; une femme appartenant à une culture distincte, capable même de « faire un enfant toute seule ».

L'arrivée massive des femmes sur le marché du travail, dans les années 70, a coïncidé avec la montée du chômage. Retourner à la maison ? Il n'en est pas question. Non seulement le progrès technique a libéré leur temps, mais il a fait perdre toute justification économique à leurs tâches domestiques. Cela dit, l'égalité entre les sexes est loin d'être réalisée. Les femmes, moins bien payées que les hommes, restent « trois fois productrices » : mères, ménagères et employées à l'extérieur. Si elles occupent de plus en plus des rôles importants dans la société, ce sont généralement des fonctions de responsabilité et non de pouvoir. Dans le domaine politique notamment, leur sous-représentation est consternante et lourde de conséquences.

« Le temps des combats défensifs s'achève », écrit Béatrice Majnoni d'Intignano. Le temps de se comporter en minorité défavorisée aussi... Négocier un nouveau contrat social avec les hommes... Cessons de nous plaindre ou de nous torturer. Trente ans après le Women's Lib, il s'agit d'entrer résolument dans l'après-féminisme, en montant sans complexe dans le train de l'Histoire.

Ken Saro-Wiwa, écrivain, militant et martyr

Chronique d'un dirigeant politique de la communauté Ogoni
que le régime de Lagos n'a pu réduire au silence que par la potence

SI JE SUIS ENCORE EN VIE...
Journal de détention
(A Month and a Day,
a Detention Diary)
de Ken Saro-Wiwa.
Préface de William Boyd,
traduit de l'anglais (Nigeria)
par Françoise
Marchand-Sauvagnargues,
Stock, 330 p., 130 F.

Après l'exécution de Ken Saro-Wiwa par pendaison, le 10 novembre 1995, le général Sani Abacha, chef de l'Etat nigérian, se fit porter une cassette vidéo enregistrée lors du supplice. On peut voir là une preuve de l'inhumanité du général Abacha, mais aussi une inquiétante face à la formidable vitalité du martyr. L'énergie qu'a déversée Ken Saro-Wiwa au cours de son existence (il avait cinquante-quatre ans lorsqu'on le mit à mort) était tout simplement prodigieuse. Écrivain, dirigeant politique de la communauté ogoni, producteur de télévision, homme d'affaires, Ken Saro-Wiwa a mené plusieurs vies à la fois. La publication de *Si je suis encore en vie...* (la dernière phrase de cet ultime ouvrage) donne chair à ce personnage que les Français n'ont appris à connaître que dans l'année qui a précédé sa mort.

Sous-titré *Journal de détention*, ce livre ne relate pas les mois qui ont précédé l'exécution de Ken Saro-Wiwa et de huit autres militants ogonis mais la première arrestation de l'écrivain, en juillet 1993, et le mois qui la suivit, passé dans diverses geôles nigérianes. L'auteur, qui ne met jamais son talent d'agitateur-propagandiste dans sa poche, en profite pour rappeler les principales étapes de son combat. Elève brillant, Ken Saro-Wiwa se propulse dans la vie publique en choisissant le camp fédéral lors de la guerre de sécession, que les Français appellent du Biafra, contre les sécessionnistes.



Un militantisme aux antipodes des grands rêves panafricains

ibos. Non que Saro-Wiwa ait été très attaché au centralisme, au contraire. Il soupçonnait les ibos de vouloir établir leur hégémonie sur les petits peuples du delta du Niger, et plus particulièrement le sien, les Ogonis. Ceux-ci sont cinq cent mille cultivateurs et pêcheurs, le colon anglais ne s'y est jamais intéressé, le gouvernement de Lagos à peine plus. Mais ce demi-million d'Ogonis (sur presque cent millions de Nigériens) vit, pour son malheur, au-dessus de millions de barils de pétrole, exploités par un conglomérat que dirige la multinationale Shell. Le pays ogoni, en trente ans d'exploitation pétrolière, est devenu un cloaque à l'atmosphère empoisonnée sans que jamais les habitants ne perçoivent ne serait-ce qu'une fraction des bénéfices colossaux que dégagent les multinationales et l'Etat nigérian. Entre la fin de la guerre du Bia-

documents - proclamations, articles, discours qui forment le corpus de la doctrine de l'«*erection*», un acronyme qui se développe en «*autonomie ethnique, contrôle des ressources et de l'environnement*». Cette façon de faire de la politique par le bas est aux antipodes des grands rêves panafricains que le processus de décolonisation a fait naître, mais on en discerne la force dans tout le continent.

Au-delà de la théorie, *Si je suis encore en vie...* fait découvrir ce qu'est une vie africaine en politique. Ken Saro-Wiwa ne cache jamais la très haute opinion qu'il a de lui, mais on découvre, au fil de ses tribulations, que, sans un ego hors de proportion, il est sans doute impossible de s'affranchir des contraintes de tout ordre - culturelles, politiques, religieuses - qui empêchent l'invention d'une modernité africaine.

Ce livre raconte, enfin, la plus grande réussite de Ken Saro-Wiwa, son opération de séduction des médias occidentaux, malgré la réticence initiale d'organisations comme Greenpeace ou Amnesty International. Avec l'aide de quelques alliés de poids - dont le romancier William Boyd, qui signe la préface du livre, ou Anita Roddick, la très millionnaire et très écologiste patronne de la chaîne The Body Shop, Ken Saro-Wiwa fit connaître le sort des Ogonis au reste de la planète. Le général Abacha et ses magistrats militaires ne le lui pardonnèrent jamais.

Le jour où se termine ce *Journal de détention*, quatre dirigeants traditionnels ogonis sont lynchés par des jeunes qui leur reprochent d'avoir collaboré avec le régime militaire. Ken Saro-Wiwa était absent lors des faits mais les militaires avaient trouvé le moyen de faire taire cette voix qui portait si loin. Il fut inculpé, jugé, condamné et exécuté.

Thomas Sotinel

La foi du déraciné

La première biographie du cardinal Lustiger, nouvel académicien

LUSTIGER,
«*JUIF, CARDINAL ET FILS D'IMMIGRÉ*»
de Robert Serrou (avec Olivier Neri et Bruno Serrou).
Perrin, 318 p., 125 F.

Que peut-on attendre d'une biographie d'un homme aussi public que le cardinal Lustiger, dont *Le Choix de Dieu* avait déjà percé, en 1987, tous les secrets et les ressorts ? D'un livre qui, prévient Robert Serrou, n'est ni une «*hagiographie*» ni un «*réquisitoire*» ? A dire vrai, la surprise est double. Sans voyeurisme, cette première biographie du nouvel académicien nous fait entrer dans l'intimité d'un homme réputé pour sa carapace. Elle révèle surtout le paradoxe - une figure de déraciné - qui semble le lien de toute sa vie et que le titre recueille du livre («*Juif, cardinal et fils d'immigré*») traduit finalement bien.

«*CYCLOTHYMIQUE*»
Robert Serrou ne nous épargne rien des faiblesses de l'archevêque de Paris pour les westerns, le chocolat et les bandes dessinées. Avec gourmandise, il livre les secrets des sacristies qui, dans l'univers impitoyable du haut clergé de Paris, font ou défont les réputations. Il faudra en prendre ou en laisser, mais garder l'essentiel sur la vérité d'un homme dont les collaborateurs se plaignent parfois de l'humanité : les trois «*pauses*» quotidiennes dans sa chapelle de la rue Barbet-de-Jouy, son pointillisme en matière liturgique, ses idées arrêtées sur l'esthétique sacrée, son flair politique et médiatique, son intransigence intellectuelle, son caractère de chef de tribu à la fois très lâche et fermé.

Déraciné permanent ? Sa vie est faite d'allers-retours entre Paris, où il est né en 1926 de parents immigrants polonais, juifs non observants,

et Orléans, où il est baptisé à quatorze ans et où il reviendra comme évêque quarante ans après. Entre-temps, ce fils sans mère (disparue à Auschwitz) se heurte à l'incompréhension de son père. Au monastère de la Sorbonne, il commence de moissonner quand Mai 68 embrase l'Université. Homme des faubourgs, il exerce dans une paroisse bourgeoise du seizième, avant d'être nommé, en 1979, évêque d'Orléans. Et de revenir, un an plus tard, à sa source première dans la capitale, cette fois comme archevêque. «*Cyclothymique*», écrit Serrou. On le serait à moins devant les sinuosités d'un tel parcours. Mais Jean-Marie Lustiger accepte tout, abandonné à la volonté de Dieu.

Dien à bon dos. Mais il est le seul roc auquel ce déraciné peut se raccrocher. C'est lui qui ordonne, façonne, rythme un emploi du temps décaissé. Qui guide ses rencontres et ses décisions. Lustiger vit toujours, confie une amie, comme si demain était la fin du monde. Un de ses confères préfère dire que, devant le tragique de l'homme, «*Lustiger est tout de suite au pied de la Croix*». On opposera la verticalité du juif, soumis à la Révélation de Dieu et à sa parole, à l'horizontalité du chrétien, qui le rend si moderne, ouvert à l'actualité la plus immédiate comme aux courants de fond de la pensée et de la culture contemporaines. Mais, chez le cardinal Lustiger, le juif et le chrétien ne s'opposent pas. C'est même de ce croisement entre le vertical et l'horizontal, entre le «*laïc*» et l'homme de Dieu, le «*sorbonnard*» et l'intime de Jean Paul II, qu'il tire ses ressources pour démythifier la Raison, le combat de toute sa vie. Car pour lui, s'il n'y a pas de foi sans raison, la Raison déifiée a échoué à vouloir protéger l'homme et le monde des deux totalitarismes dans lesquels le siècle a failli sombrer.

Henri Thico

Péripéties hongroises

HISTOIRE DE LA HONGRIE.
de Miklos Molnar.
Hatier, coll. «*Nations d'Europe*»,
470 p., 150 F.

En 1896, les Hongrois fêtèrent le millénaire de leur Etat. Commémoration incertaine. De nos jours, la prudence commande l'approximation. C'est entre 895 et 900 que fut conquis le bassin des Carpates. La dynastie arpadienne prit les commandes avec le prince Géza et, surtout son fils Etienne, le Saint-Miklos Molnar, professeur honoraire de l'université de Lausanne, raconte l'obscur préhistoire, puis l'histoire tourmentée de ce peuple. Après une période faste, la Hongrie tombe sous les coups de l'ottoman Soliman le Magnifique et fut dépecée (1526). L'envahisseur ne chercha pas à imposer sa foi et ses lois : rêvant d'Allemagne, d'Autriche, de Bohême, de Pologne, il n'avait aucun intérêt à affaiblir cette étape des conquêtes espérées sur le continent. La Hongrie, qui, elle aussi, songeait au Nord et à l'Ouest, n'avait pas failli le danger venu de l'Est. Point ultime du flux ottoman, elle en connut, la première, le reflux.

Qu'est-ce que la Hongrie ? Un pays à géométrie variable qui selon les péripéties engloba ou perdit la Croatie, la Slavonie, la Dalmatie, la Transylvanie. Ses derniers rois furent aussi empereurs d'Autriche, ce qui n'allait pas sans drame. Tenue logique d'une contradiction existentielle : pour chasser les Habsbourg, il fallait s'appuyer sur les Ottomans, mais sans l'aide des Habsbourg impossible de contenir les Ottomans. La Hongrie a payé cher sa situation géopolitique. Après 1918, elle perdit les deux tiers de sa superficie et les trois quarts de sa population. Grâce à Molnar, on connaît mieux ce peuple, lointain par la langue mais si proche par l'histoire.

Bernard Feron

François Mitterrand, à la vie à la mort

Franz-Olivier Giesbert réactualise sa biographie de l'ancien président. Un portrait en pied qui cerne dans toute sa complexité un homme «*labyrinthe*»

FRANÇOIS MITTERRAND
Une vie
de Franz-Olivier Giesbert.
Seuil, 764 p., 170 F.

LE VIEIL HOMME ET LA MORT
de Franz-Olivier Giesbert,
Gallimard, 147 p., 79 F.

Franz-Olivier Giesbert a sur ses confrères journalistes et écrivains qui ont traité de François Mitterrand un avantage décisif. Il a été le premier à l'appréhender. En 1977, à vingt-huit ans, il livrait au Seuil un *François Mitterrand ou la Tentation de l'histoire*, biographie complète pour l'époque, d'une écriture aisée, assez proche de l'ethnographie. Cette année, il repasse les plats agréments de sautes nouvelles et plus piquantes dans *François Mitterrand, une vie*, reprise actualisée, donc corrigée, de l'original et d'un ouvrage intermédiaire daté de 1990, *Le Président*. Ce sont là, avec des lunettes différentes offertes au lecteur, les deux seuls livres qui peuvent prétendre retracer d'un bout à l'autre l'itinéraire personnel et politique de l'ancien président. François Mitterrand a certes été le sujet, souvent la cible, d'une littérature abondante mais partielle. Pour ne citer que les œuvres les plus importantes, Pierre Péron fait référence sur les activités de François Mitterrand pendant l'Occupation (*Une jeunesse française*, Fayard), Pierre Rivier et Michel Martin-Rolland le font sur les quatorze années de présidence (deux tomes de *La Décennie Mitterrand* ont paru au Seuil en 1990 et en 1991, deux autres restent à venir). Et c'est justement parce que ceux-ci, historiens, occupent désormais le haut du pavé qu'il était nécessaire à Franz-Olivier Giesbert de raconter, de la naissance à la mort, l'histoire d'un homme dont il reste tant à connaître.

L'auteur a donc fouillé, pour l'essentiel, ses deux premiers livres et y a ajouté ce qu'il ne savait pas alors

ou ne pouvait pas deviner quand il les a écrits. Les liens précis du jeune François Mitterrand avec l'extrême droite et son rôle modeste au début du régime de Vichy pour la première période, sa fréquentation de René Bousquet, ses lettres à Marceline Berthoin, la fiancée qui devint Catherine Langeais, speakerine à la télévision et qu'il appelle «*mon Zou*», une flopée de poèmes des années 50 et 60 dont il est avantageux de sauter la lecture. Et aussi, cette «*coquille*» fameuse dans la chronologie, de la fin du livre : «*Octobre 1994, il est pensionnaire à l'Institut «*marxiste*» du 104 rue de Vaugirard*». Les pères marxistes, les petits pères Karl, pardonneront.

FIN DE REGNE

Puis les péripéties compliquées des gouvernements et des luttes intestines du Parti socialiste après 1990, les scandales politico-financiers de la fin du régime, le suicide de Pierre Bérégovoy, la découverte de la «*seconde famille*», la fin douloureuse du vieux président. Le tout nourri de documents inédits (une note, entre autres, de l'ancien La-coste, chef de la DGSE au moment de l'affaire Greenpeace) et de nombreuses conversations, à l'écrit, car François Mitterrand et Franz-Olivier Giesbert ont vécu une succession de fâcheries et de réconciliations sans concessions. Entre ces deux-là, c'était la vie à la mort.

Au long de ces soixante-dix-neuf années d'histoires, s'épanouit le portrait d'un homme qui, comme l'écrit Giesbert, «*a l'air de poser pour le Larousse*», s'efforce de dessiner son autoportrait, s'embrouille un peu à trop vouloir embrouiller les autres. Giesbert relève des récits contradictoires, d'une version de ses livres à l'autre. «*J'aime les aventuriers, ils m'amusent*», dit le héros de l'histoire. François Mitterrand parle de ceux de ses amis qui ont versé dans l'affairisme canaille et l'argent voyou, sans doute aussi de

lui-même. Féroce envers Pierre Bérégovoy, comme l'était l'ancien président - «*apporteur du déclin, huis-clos de la catastrophe*» -, Giesbert a de vieux restes d'indulgence pour François Mitterrand, «*pénitent et résistant, socialiste et libéral, catholique et laïc, étonné et provincial, autoritaire et tolérant*». Il est «*complexe*», et voilà ! Comme la France.

Complexité, ambiguïté d'un homme «*labyrinthe*», ce caractère insaisissable parce que secret ressort le mieux, curieusement, d'une période ancienne, une vieilleries à laquelle on ne s'intéresse plus guère, à tort. Il faut insister de relire les chapitres que Giesbert consacre au Mitterrand ministre de la IV^e République.

Que pensait au juste François Mitterrand lorsque, en novembre 1954, il affirmait «*l'Algérie, c'est la France*» ? Comment s'en sortait-il de ses débats avec lui-même, après avoir signé le décret confiant à l'armée l'administration de la justice en Algérie ? Pourquoi ne donnait-il pas sa démission, comme Mendès ou Alain Savary, alors qu'il enrageait, en petits comités, contre les tortures infligées aux «*rebels*». Les témoins de l'époque le voyaient tendu, silencieux, mal dans sa peau, d'humeur exécrable. C'est à ce moment du livre que l'on a le sentiment d'approcher l'homme au plus près, même s'il échappe encore.

L'auteur rappelle une formule de Jean d'Ormesson écrite après la mort de l'ancien président : «*A la fin de sa vie, ceux qui le détestaient le détestaient moins qu'au début. Et ceux qui l'aimaient l'aimaient moins qu'au début*». Franz-Olivier Giesbert a taillé la route dans les deux sens, cela donne une parfaite moyenne.

On le ressent ainsi à la lecture du second livre de Franz-Olivier Giesbert, paru en même temps que l'autre, *Le Vieil Homme et la mort*, récit, pour l'essentiel, de deux conversations que l'auteur a eues

avec celui qui allait bientôt mourir. Cela pourrait s'appeler «*Moi, sans regrets, et Mitterrand, sans regrets*». A égalité, dirait-on. Un jour qu'ils étaient brouillés, François Mitterrand lui a prêté son tube de dentifrice, c'est dire. Ceux qui ont

aimé le Mitterrand de Giesbert version 1977 en auront, du regret, à entendre la cruauté envers ses contemporains d'un vieil homme qui souffrait «*abominablement*», même quand il riait.

Jean-Yves Lhonnemann

magazine littéraire

N° 343 - Mai 1996

LE DOSSIER :
OSCAR WILDE
le scandaleux

LES AUTEURS DU MOIS
Anne Wiazemsky • Martine Robier
Jean-Denis Bredin • Louis Calaferte • Javier Marías
Freud/Ferenczi

L'IMAGINAIRE IRLANDAIS
Entretien avec Edna O'Brien • Derniers romans traduits

Chez votre marchand de journaux : 30 F

OFFRE SPÉCIALE

6 numéros : 132 F
Cocher sur la liste ci-après les numéros que vous choisissez

<input type="checkbox"/> Umberto Eco	<input type="checkbox"/> Resour aux Latins	<input type="checkbox"/> Tchekhov
<input type="checkbox"/> L'individuisme	<input type="checkbox"/> Jacques Derrida	<input type="checkbox"/> L'Age du Baroque
<input type="checkbox"/> Littératures allemandes	<input type="checkbox"/> Witold Gombrowicz	<input type="checkbox"/> Chaigne d'amour
<input type="checkbox"/> Colette	<input type="checkbox"/> Les énarques de la Belle	<input type="checkbox"/> Michel Leiris
<input type="checkbox"/> Boris Vian	<input type="checkbox"/> Epique	<input type="checkbox"/> Montaigne
<input type="checkbox"/> William Faulkner	<input type="checkbox"/> Arthur Rimbaud	<input type="checkbox"/> Althusser
<input type="checkbox"/> José Calvo	<input type="checkbox"/> Fernando Pessoa	<input type="checkbox"/> André Gide
<input type="checkbox"/> Virginia Woolf	<input type="checkbox"/> Céline	<input type="checkbox"/> Rainer Maria Rilke
<input type="checkbox"/> Albert Camus	<input type="checkbox"/> Hegel	<input type="checkbox"/> Kant
<input type="checkbox"/> Marguerite Duras	<input type="checkbox"/> George Sand	<input type="checkbox"/> Guy de Maupassant
<input type="checkbox"/> Jean Sarrasinski	<input type="checkbox"/> 1492, l'invention d'une	<input type="checkbox"/> Louis-Ferdinand Céline
<input type="checkbox"/> Sartre	<input type="checkbox"/> culture	<input type="checkbox"/> La fin des certitudes
<input type="checkbox"/> Marguerite Yourcenar	<input type="checkbox"/> Joseph Conrad	<input type="checkbox"/> Jean Genet
<input type="checkbox"/> Sade	<input type="checkbox"/> Nietzsche	<input type="checkbox"/> Roland Barthes

Nom : _____
Adresse : _____

Règlement par chèque bancaire ou postal
magazine littéraire
40, rue des Saints-Pères, 75007 Paris - Tél. : 45.44.14.51

la Wehrmacht

icain

s-féminisme

L'EDITION
FRANÇAISE

● Marabout pratique. Les éditions Marabout, créées en 1949 et numérotées du livre pratique avec plus de 600 titres au catalogue et des ventes annuelles d'environ 3 millions d'exemplaires, se renouvellent à travers trois collections centrées sur les aspects pratiques et les thèmes de la vie quotidienne: « Découverte pratique Marabout », des livres courts et simples destinés aux lecteurs réfractaires au livre, « Guide pratique Marabout », pour les informations rapides et « Savoir pratique Marabout », pour approfondir un sujet. Yann Delalande, directeur de l'édition chez Marabout, explique que « la communication était devenue difficile avec les librairies et nos clients des grandes surfaces: notre production de livres de culture générale (modèles de dissertation, livres d'information, lectures sélectionnées, etc.) nous a progressivement fait considérer comme éditeur parascolaire, alors que notre image première, c'est le secteur pratique. Sans abandonner le parascolaire, nous nous concentrons donc maintenant, à nouveau, sur ce qui a toujours fait notre spécificité. »

● Nouvelles archives à l'IMEC. L'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) vient d'acquiescer de nouveaux fonds relevant des sciences humaines (avec les archives des philosophes Félix Guattari, François Châtelet et Sarah Kofman), de la littérature (archives de Jean Follain, Jean Tardieu, Pierre Emmanuel, Irène Nemirovsky et Emmanuel Robès). En outre, le poète et essayiste Claude Vigée a confié à l'IMEC les manuscrits de ses œuvres et sa correspondance. Enfin l'IMEC a reçu les archives d'édition de Colette et de la revue *Changé*.

● Frédéric Morel nommé directeur général des éditions J'ai lu. Frédéric Morel, quarante-trois ans, devient directeur général des Editions J'ai lu, filiale de Flammarion spécialisée dans le livre de poche. Il succède à Jacques Sadoul « qui a décidé de cesser son activité professionnelle », comme l'ont annoncé, jeudi 25 avril, les éditions J'ai lu. Frédéric Morel, ingénieur civil des Mines, occupait auparavant des fonctions de directeur de division chez Dim. Les éditions J'ai lu ont vendu, en 1995, 12,8 millions de livres sous les marques J'ai lu et Librio (livres à 10 francs).

● Prix littéraires. Le Prix franco-européen à Amélie Nothomb pour *Les Cadillacs* (Albin Michel); les Prix du livre d'architecture à Jean-Louis Cohen pour *Scènes de la vie future, l'Architecture européenne et la tentation de l'Amérique, 1893-1960* (Flammarion/Centre canadien d'architecture) et à Marida Talamona pour *La Maison de Malaparte* (Carré).

Rochefort-sur-Mer, éloge de l'invisible

Le somptueux décor de la Corderie royale a été le théâtre, du 26 au 28 avril, de la première édition du Festival littéraire des littératures océaniques, « Balcon sur l'Atlantique ». Escale inaugurale: Lisbonne

Tout y était sérieusement préparé: débats, lectures et conférences; théâtre, expositions et projections; journée scolaire et café littéraire, fort bien mené par la bande du *Matricule des Anges* (1); séances de signatures organisées sous le chapiteau des librairies improvisées pour l'occasion... Gourmandise plus rare, on proposait de la musique, chansons « marines » et fado, à déguster à la terrasse du café-restaurant qui mélangait plats charentais et portugais à sa carte. Les hôtes étaient d'un indéniable bon goût, accueillis sans chichis par Erik Orsenna et Paul Guimard, parrains du lieu. On pouvait même rencontrer de grands discrets tels qu'un Jean-Pierre Abraham, qui ne consent jamais à sortir de sa retraite...

Il y avait donc tout cela qui relève d'un festival littéraire sympathique et de qualité, comme il en existe tant. Avec son lot nécessaire de petits couacs et d'imprévues déceptions que les organisateurs déçoivent généralement longtemps après l'envoi des auteurs et de leurs lecteurs. Tout cela mais autre chose encore, plus difficilement traduisible et quantifiable, qui tenait à la nature même du propos de la manifestation programmée du 26 au 28 avril à Rochefort: « De ma langue, on voit la mer. » Très vite, la formule poétique du portugais Virgílio Ferreira a circulé comme un trait fédérateur. À l'invitation du Centre international de la mer (CIM) et de

l'Office du livre en Poitou-Charentes, une trentaine d'écrivains de l'Arc atlantique, déployés de l'Algarve à l'Ecosse, sont venus témoigner dans la ville natale de Pierre Loti (2) de cette appartenance commune, exprimée du sud au nord dans un bel éventail de singularités et de diversités. Ces trois journées d'éloge de l'invisible, de l'inachevé et du fragmentaire étaient organisées dans le cadre superbe de la Corderie royale, entre la boucle de la Charente et le jardin des Retours.

L'ancien arsenal, situé à mi-distance de l'Espagne et d'Ouessant, était sans doute le cadre idéal pour discuter de l'impalpable du sentiment géographique. Imprégnée, depuis le XVIII^e siècle, par la culture des alouettes vichys par les grands voyageurs, Rochefort-sur-Mer vit un beau paradoxe qui force l'imagination: de cette ville d'estuaire marécageusement édifée sur les sables mouvants: l'océan, si proche, frémit aux portes de la cité pensée par Colbert mais se dérobe au regard... Rien d'étonnant, dès lors, dans l'invention d'un « Balcon sur l'Atlantique »; avec vue, entre autres paysages, sur Dublin, Bordeaux, La Rochelle, Saint-Nazaire, Douarnenez, Nantes, Porto et Lisbonne.

Lors de cette esquisse d'exploration de la carte littéraire atlantique, il a beaucoup été question de lignes de fuite, d'échappées et d'encre-deux, de « pays où l'on n'arrive jamais », d'éternels retours éternellement différés...

Bref, de tout un imaginaire de l'insaisissable auquel la capitale lusitanienne, au cœur de cette première édition, n'était pas étrangère. Pour le coup - les quelque 4 500 visiteurs venus de toute la région ont assisté au mirage -, la sobrie et altière beauté des bâtiments conçus par Blondel s'est brusquement teintée d'une certaine langueur. Au cours de la petite croisière poétique improvisée jusqu'à l'île de Fouras, on nota même que le ciel, entre défilé de nuages et soleil plombé, s'était mis au diapason de la cité ouverte sur le Tage.

« Choisir Lisbonne, ville où le rêve et la réalité s'entremêlent, avait indiqué Emmanuel de Fontenay, directeur du CIM, c'est aborder les grands thèmes comme le ville-port, l'héritage colonial, le métissage, les îles, les migrations... C'est aussi mettre en évidence le croisement de cultures océaniques. Il n'était pas des meilleurs ambassadeurs que les neuf romanciers et poètes portugais présents à la manifestation pour rendre le cou à quelques clichés véhiculés sur la ville aux sept collines, et simultanément enrichir son grand livre de fables et de légendes. Le raffinement dans la fantaisie comme dans la lucidité était au rendez-vous en la compagnie de ces écrivains, qui s'agrippaient tous dans un excellent français. L'invitation au voyage commençait par le meilleur: Lisbonne n'existe pas, avaient-ils déclaré dans un recueil publié à l'occasion du Festival (3).

Vieux parapets de l'Europe (négligés avec tant d'application par l'Europe contemporaine) impossibles à saisir dans leur totalité, d'aucun point de la ville. Ils restent donc à inventer constamment. Avec leurs mauvaises parts de vérité bousculant les chromos touristiques, que n'a pas épargnés la romancière Lidia Jorge: « Comment dire, aux personnes qui sont descendues à l'Hôtel Borges avec leur premier amour et qui, assises à la terrasse Trindade, ont goûté leurs premières gambas à l'ail de leurs vies, qu'au-delà de cette ville il en existe une autre qui, précieusement, se liguait et pourrit? (...) qu'au-delà de tout ce qui existe sous la forme de carte postale saigne la composition d'un verbe qui assoupi? »

L'indéniable poète Al Berto a beaucoup aimé sa ville en perpétuelle transition d'ensevelissement depuis le tremblement de terre qui l'a ruinée en 1755. A l'en croire, l'occupation la plus séduisante de l'immense majorité des Lisbonnais consiste à regarder par les trous des palissades le petit nombre de ceux qui travaillent, parce qu'ils ne savent pas faire autre chose. « Pourrons-nous continuer à parler de Lisbonne comme d'une ville hors du temps et des modes? », s'est interrogé Virgílio de Lemos.

Certes, l'étonnante et constante sensualité des regards, une superbe ignorance du carcan de la norme et le goût de l'attente soulignés par Almeida Faria dominent

toujours l'esprit de cette cité du métissage; mais pour plus très longtemps sans doute. Deux villes coexistent déjà, évoquées par Nuno Júdice. L'une, très moderne et pressée, à la toponymie internationale, l'autre, peuplée « d'êtres terrestres, vieux visages qui semblent être là depuis la fondation de la ville ». En connaissant des lieux, Pierre Velluet n'a pas manqué de rappeler que Lisbonne et Dublin sont les deux seules villes au monde où l'on peut être immortel sans s'en rendre compte. Appropriation gravement développée du côté des Irlandais Dermot Bolger et Colin Tolbin. Parfois un peu à l'insu du public français, l'humour a du reste fusé sec et serré entre le nord et le sud. Une histoire de microclimat, sans doute.

Valérie Cadet

- (1) Dans son excellente livraison d'avril, la revue *Matricule des Anges* proposait notamment un long entretien-portrait avec l'écrivain portugais António Lobo Antunes (en kiosques et librairies, 25 F).
- (2) Jusqu'au 14 juin, la galerie Régine Lussan présente une exposition intitulée « Pierre Loti, poète photographe », et propose pour l'occasion l'édition originale d'un recueil limité à mille exemplaires: *Photographies de Julien Viaud ou Pierre Loti, coursier des mers et coursier de rêves* (7, rue de l'Odéon 75006 Paris. Tél. 46-34-37-50).
- (3) *Lisbonne n'existe pas*. Dirigé et traduit du portugais par Annick Moreau. Le Temps qu'il fait, coll. « Balcon sur l'Atlantique », 128 p., 65 F.

Limoges, treizième!

La nouvelle édition de « Lire à Limoges », qui s'est déroulée dans la capitale du Limousin du 26 au 28 avril, a confirmé le succès public de la manifestation. Outre les 71 de l'aventure (laureats 96: André Chérid pour *Les Saisons de passages* - Flammarion -, Philippe Mouchel pour *Le Mur de Pan* - Desclée - et Bruno Heltz pour *Pil non urgent* - Mango) qui y sont décernés, auxquels s'est ajouté l'an dernier le prix Coeur de France (attribué samedi 27 à Anne Wiazemsky pour *Hymnes à l'amour* - Gallimard, « Le Monde des livres » du 9 mars), ces rencontres chateaufortaises, entre prises de deux cents auteurs et un public, pareillement épris par la chaleur sous le chapiteau dressé place de la République, permettent de mesurer la réelle santé littéraire de la région. Ainsi le jeune groupe Fin de siècle, apparu l'an dernier avec une anthologie de ses textes poétiques au titre inspiré (*Le Vol de*

l'imprimante), est de nouveau présent, avec un stand cette fois, pour faire connaître deux nouvelles parutions: un deuxième volume collectif, *En passant par l'océan*, où les contributeurs sont deux fois plus nombreux que dans le premier recueil, et *Les Affabulations éternelles*, le travail personnel de Jérôme Berdin, première signature à bénéficier en solo d'un mouvement actif qui tend à gagner en notoriété sans concession. Un bon point qui explique sans doute le soutien qu'il a reçu de l'université (39 F, rue Camille-Guérin, 87 000 Limoges). Les Presses universitaires de Limoges (PUL) sont du reste assez dynamiques pour publier aussi bien des thèses et recherches de pointe (viennent de paraître le *Tobéa entre jurne et déclin*, de Julien Monmayor, et le bref essai de Béatrice Leroy sur la littérature politique castillane des XIV^e et XV^e siècles) que des plaquettes à vocation touristique, monographies soignées

sur les hauts lieux du Limousin (dernier titre paru: *Saint-Léonard-de-Noblat*). On signalera aussi le bel effort patrimonial consacré par un ouvrage consacré aux émaux, prestige de l'endroit, qui n'entend pas se contenter d'être un livre d'art mais aussi un parcours croisé entre l'histoire de l'art amateur, celui de l'historien érudit et celui de l'artiste artisan. Une série à tirage limité propose en couverture un email original revêtu - une façon d'illustrer par exemple le thème de l'année: l'aventure de la création.

Il était logique que la jeunesse soit au cœur de cette évocation, et les réalisations des écoles ont justement prouvé - à la création était liée au thème du goût - par la fantaisie des projets et la diversité des matériaux que cet âge est résolument celui des audaces les plus libres. A treize ans, le rendez-vous de Limoges n'est pas si vieux qu'il ne puisse en préserver la grâce.

Ph.-J. C.

A L'ETRANGER Polémique autour des vingt meilleurs romanciers

En 1983, le magazine littéraire anglais *Granta*, alors dirigé par Bill Buford, aujourd'hui au New York (lire l'entretien avec Bill Buford dans « Le Monde des livres » du 22 mars), lançait une liste des vingt meilleurs écrivains anglais, parmi lesquels figuraient Kazuo Ishiguro et Martin Amis, entreprise répétée en 1993, vingt ans après la première expérience, avec toujours, bien entendu, c'est la loi du genre, quelques contestations, même si avaient été reconnus Jeanette Winterson, Will Self et Caryl Phillips. Toutefois, tant que tout cela restait insolite, pas de problème. Mais voilà que cette année, les Anglais, sous la direction du nouveau rédacteur en chef, Ian Jack, s'attaquent aux Américains et, dès l'établissement de la première sélection pour les vingt meilleurs de l'autre côté de l'Atlantique, les hurlements n'ont pas tardé à se faire entendre du *Village Voice* à *Vogue*. Les cinquante-deux finalistes ont été choisis par des écrivains reconnus: Anne Tyler, Robert Stone et Tobias Wolff sur des propositions de libraires, d'éditeurs et de bibliothécaires. Mais l'absence de Bret Easton Ellis ou de David Foster Wallace, par exemple, a visiblement agacé, même si certains trouvent qu'on parle déjà suffisamment d'eux. Les vingt heureux élus qui publieront un texte inédit dans le numéro de juin de *Granta* sont donc: Sherman Alexie, Madison Smartt Bell, Brian Koppelman, Edwidge Danticat, Tom Drury, Tony Earley, Jeffrey Eugenides, Jonathan Franzen, David Guterson, David Haynes, Allen Kuzwell, Elisabeth McCracken, Lorrie Moore, Fae Myenne Ng, Robert O'Connor, Chris Offutt, Stewart O'Nan, Mona Simpson, Melanie Rae Thon, et Kate Wheeler.

● LONDRES: UN CHACAL SOLITAIRE

Il ne faudra plus dire Wylie, Aitken et Stone, mais Wylie tout court, d'un côté, et Aitken et Stone, de l'autre, car cette association vient de se dissoudre. L'histoire avait commencé il y a dix ans, quand le jeune Andrew Wylie avait contacté Gillon Aitken, l'un des plus gentilemens des agents anglais, et son associé Brian Stone pour leur demander s'ils pourraient représenter leurs auteurs aux Etats-Unis. Aitken avait commencé par refuser, puis un contrat avait été signé permettant à Wylie de lancer son entreprise en échange de la moitié des actions. Les succès venant, Wylie a pu rembourser les investissements de ses partenaires britanniques (avec intérêts) et donc racheter ses parts. Pour Wylie, tout cela procédait d'un consentement mutuel, pour Aitken, de divergences dans la manière d'aborder le métier. Faut-il faire remonter la mésaventure aux négociations qui ont permis à Wylie d'obtenir un contrat de 500 000 livres (environ quatre millions de francs) pour Martin Amis, mettant fin à son amitié avec Pat Kavanagh, la femme de Julian Barnes et son agent depuis ses débuts (« Le Monde des livres » du 20 janvier 1995)? A l'affaire Eric Jacobs - client d'Aitken - qui voulait publier le journal des derniers jours de Kingsley Amis (« Le Monde des livres » du 22 mars)? Difficile à dire. Les commentateurs et les clients des uns et des autres s'accordent à dire que l'association permettait à l'un comme à l'autre de jouer au gentil et au méchant, mais que le méchant n'était pas forcément celui que l'on croyait. Car si Wylie a été surnommé le Chacal - et non pas comme on aurait pu l'imaginer le Coyote (qui s'appelle en anglais Wile E. Coyote dans le célèbre dessin animé qui l'oppose au bip-bip) -, ce Chacal ne serait qu'un gros matou, selon, par exemple, Salman Rushdie. Tous jours est-il qu'il représente beaucoup d'écrivains parmi les plus grands, de Philip Roth à Saul Bellow en passant par William Gaddis ou Norman Mailer, sans oublier les amis de toujours, Salman Rushdie et Martin Amis.

LITTÉRATURES

L'Etranger, de Manuel Vazquez Montalban (p. 10). Au souvenir de Dandé, de Manuel Vazquez Montalban (p. 11). Lesque morte, de Michel Dibdin (p. 12). Black Album, de Hanif Kureishi (p. 13). Instants d'absence, de Roger Vignery (p. 14). La Botte verte, de Michel Waldberg (p. 15). Pourquoi Cur Cu Ma pose des questions, d'Eric Lindor Fall (p. 16). Le Conteur amoureux, de Bruno de la Salle (p. 17). Tout contre Léo, de Christophe Honoré (p. 18). Le Sport à l'épreuve, numéro dirigé par Pascal Caux (p. 19).

CHRONIQUES

Vie de Pythagore, de Jamblique (p. 10). Examen de conscience, d'August von Kagenack (p. 11). La République contre la démocratie, d'Yves Roucaute (p. 12). Femmes, si vous saviez..., de Béatrice Najon d'Ingratino (p. 13).

ESSAIS

Vie et mort de la révolution cubaine, de Benigno (p. 10). Les Indo-européens, de Bernard Sergent (p. 11). Traité d'anthropologie du sacré, sous la direction de Julien Ries (p. 12). Apories, de Jacques Derrida (p. 13). Réflexions de la psychanalyse, de Jacques Derrida (p. 14). La Religion, ouvrage collectif sous la direction de Jacques Derrida et Gianni Vattimo (p. 15). L'Image écrite ou la déraison graphique, d'Anne-Marie Christin (p. 16). Anacardis Clovis, ou l'Utopie fondroyée, de Roland Mortier (p. 17). Si le mal est encore en vie..., de Jean Sarr-Wiva (p. 18). François Mitterrand, de Franz-Olivier Giesbert (p. 19). Le Vieil homme et la Mort, de Franz-Olivier Giesbert (p. 20). Lustiger, « j'ai, cardinal et fils d'immortel » de Robert Serron (p. 21). Histoire de la Hongrie, de Miklós Molnár (p. 22).

AGENDA

- LE 6 MAI, à Paris: patin. Rencontres-lectures sur le thème « Paroles pour la paix » à la Bibliothèque publique d'information, avec Naim Aray, Ismail Shahrour et Rami Sone. Présentation par Michel Eclat-Eliel et Jabbar Hussein. 21 heures, Centre Georges-Pompidou, salle d'actualité, 19, rue Beaubourg 75197 Paris Cedex 04, tél.: 44-78-44-12.
- LE 6 MAI, à Paris: océan indien. Un débat consacré à « L'océan indien et ses mythes » est organisé à l'Institut indien de culture. (18 h 30, 50, rue de Valenciennes, 75006 Paris).
- LE 7 MAI, à Nancy: Primo Levi. « Shoah, mémoire et écriture: Primo Levi et le dialogue des savoirs », tel sera le thème du colloque organisé par le Forum de l'IFRAS et l'Institut culturel italien de Strasbourg (1, avenue Raymond-Pinchart, 54100 Nancy, tél.: 83-93-36-28).
- LE 9 MAI, à Paris: mémoire. Conférence de Vincenzo Consolo sur le thème « Pour une métrique de la mémoire », à la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou. Cette rencontre s'inscrit dans le cadre d'une série d'interventions d'écrivains invités à parler de leur travail et de leur conception du roman en tant qu'objet (18 h 30, Centre Georges-Pompidou, petite salle, 1^{er} sous-sol, 19, rue Beaubourg, 75197 Paris cedex 04, tél.: 44-78-44-12).
- LES 14 ET 15 MAI, à Paris: Max Frisch. Le Centre culturel suisse organise un colloque Max Frisch, qui abordera, entre autres, les rapports de l'écrivain avec la Suisse et sa littérature (38, rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris, tél.: 42-71-38-38).
- LE 17 MAI, à Milan: Paul Valéry. Une journée d'étude consacrée à « Paul Valéry inédit » est organisée par le Centre culturel français de Milan et l'université de Bergame. Des universitaires français et italiens participeront à cette journée, au cours de laquelle le poète Emilio Isgrò lira des textes de Valéry. (A partir de 10 heures, salle Dei Giuristi, Piazza Vecchia, Bergame. Tél.: (2) 550-17-939).
- DU 31 MAI AU 2 JUIN, à Paris: poésie. L'association Les Parvis poétiques-Marc Delouze et Danielle Fournier, anime un festival sur le thème « Le 18: tout un poème ». (76, rue des Martyrs, 75018 Paris, tél.: 42-51-64-28).
- LE 12 JUIN, à Lyon: poésie. Dans le cadre de l'« Ecrit-Parade » de la bibliothèque municipale de la Part-Dieu, lecture-rencontre avec Charles Dobzynski, poète, journaliste, fondateur de la revue *Foites entrer l'infini* et secrétaire général de l'Académie Mallarmé (19 heures, salle de conférences, 30, boulevard Vivier-Merle, 69431 Lyon Cedex 03, tél.: 78-62-18-13).

Où trouver
un livre épuisé ?
services de recherches gratuits
LE MONDE DU LIVRE
BP n° 7 75936 Paris Cedex 19
Formulez votre demande:
PAR ECRIT adresse ci-dessus
PAR TELEPHONE: 42-46-38-66
PAR MINITEL: 3615 MDL
Merci de joindre cette annonce
à votre demande.

Commandez
vos livres
par Minitel
36 15 LEMONDE

CD - CD ROM - VIDEOS - LIVRES
50 000 CD et CD Rom
23 000 vidéos
300 000 Livres
(Commande par Minitel et envoi à domicile)
3615 LEMONDE